This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
3 3433 04401 8061
C 11-2067
Guizot
Recreations morales. Contes a l'usage de

RÉCRÉATIONS MORALES.

Contes

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

PAR Mme GUIZOT.

PARIS.

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE DIDIER,
47, quai des Augustins.

1837

A. Barbier, rue Mignon-St.-André, n. 2.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue et hôtel Mignon, 2.

C- 11
2 0 C-

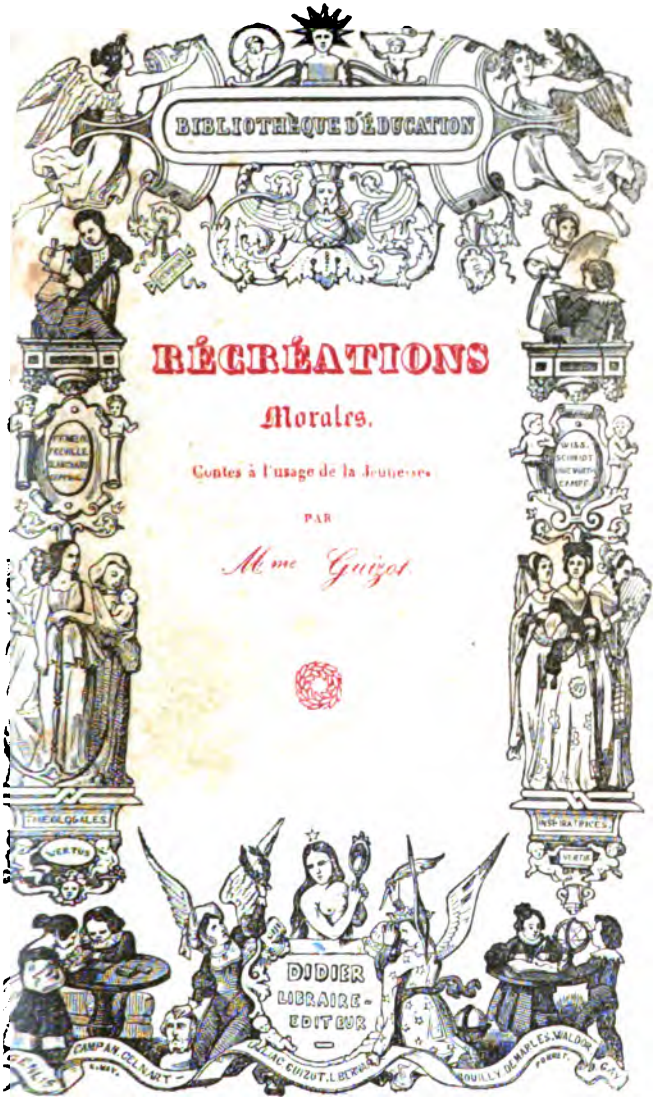
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE D'ÉDUCATION.

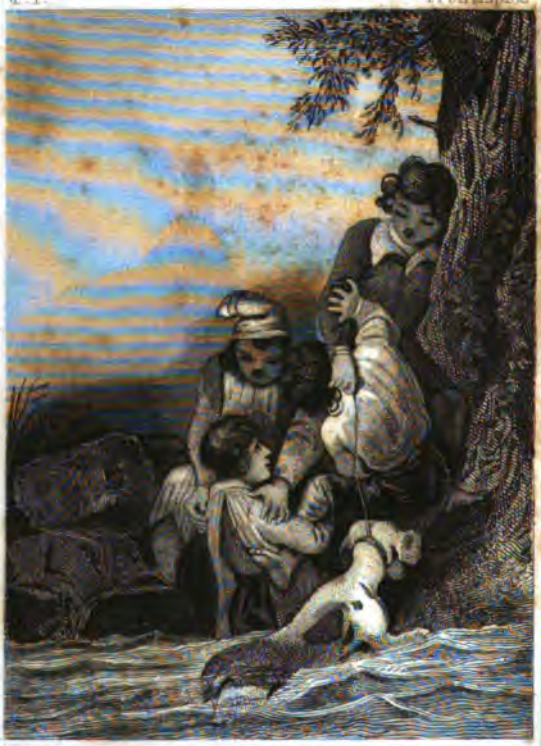
—

ŒUVRES
MORALES
DE MADAME GUIZOT.

RÉCRÉATIONS MORALES.

AH! TU VEUX DONC ALLER BOIRE AUSSI.


BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION
RÉCRÉATIONS
Morales.
Contes à l'usage de la Jeunesse
PAR
Mme Guizot
THÉOLOGALES
VERTUS
INSPIRATRICES
VERTUS
DIDIER
LIBRAIRE-
ÉDITEUR
CAMPAN. CELNART
LAC. GUIZOT. L. BERGE
DOUILLY DE MARLES. WALDOR
GÉNIES



AH! TU VEUX DONC ALLER BOIRE AUSSI.

GELINART
GUIZOT.L.BEL

LE JEUNE PRÉCEPTEUR.

On faisait les foins, et tous les jours Jules, aussitôt qu'il était levé, et dans les intervalles de ses leçons, courait à la prairie, soit avec son père ou sa mère, quelque domestique de la maison, ou Maillard, le jardinier, homme de confiance, et qui surveillait les travaux. Là Jules regardait faucher, causait ou jouait avec les enfans amenés ou apportés par les faucheurs et faucheuses, qui arrivaient tous les jours; l'un avec un petit garçon à cheval sur

les reins, et les bras attachés à son cou; l'autre traînant par la main une petite fille qui marchait à peine, et portant suspendu à son cou, dans une bande de toile, un enfant qui tétait encore. Quelques-uns en amenaient de plus grands, chargés de garder les plus petits, et tout cela se déposait comme en un tas, dans quelque coin, à l'ombre, où ils restaient tranquilles, pendant que leurs parens travaillaient. Jules, qui, bien qu'âgé de dix ans, avait jusque là très-peu vécu à la campagne, fut étonné de l'espèce d'apathie empreinte dans les traits de plusieurs de ces enfans, dont quelques-uns restaient long-temps assis à l'endroit où on les avait mis, sans songer à changer de place, comme s'il leur eût été égal de s'amuser ou de s'ennuyer. Quand il était au milieu d'eux, ils avaient l'air de le regarder avec curiosité, et suivaient des yeux tous ses mouvemens; mais, excepté deux ou trois un peu plus grands, quand il leur parlait

ils ne lui répondaient pas, et souvent ils semblaient ne le pas comprendre. Il était surtout extrêmement surpris de ne leur voir aucune des idées morales et de devoir qui lui étaient familières depuis son enfance. Un des petits s'était éloigné, tandis que le grand, chargé de le garder, s'occupait à casser et à manger une vieille noix qu'il avait trouvée sous un noyer voisin. Il marchait vers le bord de la petite rivière qui coulait le long de la prairie; elle n'était pas profonde, mais assez cependant pour qu'il fût dangereux à un enfant de trois ans de s'y laisser tomber; Jules, accoutumé au soin qu'on prenait d'en éloigner son petit frère, frémit en voyant cet enfant presque arrivé à l'endroit glissant où il lui aurait été impossible de se retenir, et d'où il serait infailliblement tombé dans l'eau. Il courut le retenir par sa robe, en lui disant : « Est-ce qu'on ne t'a pas défendu d'aller » au bord de l'eau? » L'enfant tourna

la tête, le regarda et tapa sur sa robe pour se débarrasser de la main qui le retenait, et continuer son entreprise. Alors, Jules l'ayant pris par le bras, pour le faire retourner à sa place, l'enfant se mit à crier et à se débattre, tout-à-fait insensible aux exhortations de Jules, qui lui parlait très-inutilement de son papa, de sa maman, et lui disait qu'un petit garçon ne doit pas aller tout seul au bord de l'eau, ni surtout faire ce qu'on lui défend. Aux cris du petit le grand accourut, et voulut le battre pour s'en être allé tout seul. Jules s'y opposa, en représentant au grand que c'était sa faute à lui, et que c'était lui qu'on devait punir; il le menaça de dire à son papa qu'il battait son petit frère. L'autre n'en continuait pas moins à vouloir faire avancer l'enfant à force de coups de pied, qui augmentaient ses cris et sa résistance; en sorte que Jules, également embarrassé entre l'oppresseur et l'opprimé, et presque convaincu de l'im-

puissance des bonnes raisons, allait peut-être abandonner la partie, quand il fut secouru par un autre petit garçon qui venait d'arriver, et paraissait ne pas appartenir à la troupe des faucheurs. « Veux-» tu bien finir ? » dit-il à l'aîné en le repoussant d'un coup de poing; et prenant l'autre main du petit, il aida Jules à le reconduire au milieu du groupe, où on l'assit ou plutôt où on le coucha sur l'herbe, au milieu de laquelle il se roulait, en se roidissant dans un accès de colère. Jules paraissait embarrassé des moyens de l'empêcher de retourner au ruisseau. « N'ayez pas peur, M. Jules, » dit le petit garçon, je vais l'amuser; » et, en effet, s'asseyant près de lui, il parvint à le calmer par le sacrifice de quelques bouchées du morceau de pain noir qu'il tenait à la main.

« Vous savez mon nom? lui demanda » Jules. — Oh! M. Jules, répondit le » petit garçon, je vous ai vu bien sou-

» vent passer dans la grande rue de » Maule. » C'était le nom du village près duquel étaient situés les biens de M. de Villiers. Jules voulut à son tour savoir le nom du petit garçon; il s'appelait Thibaut; il était peut-être un peu plus âgé que Jules, quoique plus petit que lui; il avait l'air plus intelligent que les autres, parlait un peu moins mal et d'un ton moins grossier. Tandis que Jules s'entretenait avec lui, un nouveau débat attira son attention. La découverte de la vieille noix avait éveillé les espérances de la plupart des enfans. Ils se mirent à chercher dans l'herbe autour du noyer. Une petite fille en trouva une; un petit garçon voulut la lui prendre: Jules, témoin de l'injustice, réclama en faveur de la petite fille, qu'il avait vue ramasser la noix. Le petit garçon prétendit que c'était lui qui l'avait laissé tomber. « Cela n'est pas » vrai, » s'écria Jules, indigné de sa mauvaise foi.

« Ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai ! » répétait d'un ton insolent le petit garçon sans s'inquiéter le moins du monde de l'accusation de mensonge, et se mettant en devoir de prendre la noix. Jules le repoussa, mais il revint à la charge. Jules hésitait à user de sa force contre lui; un sentiment confus l'avertissait que le petit garçon ne lui résisterait pas comme à son égal : mais Thibaut, que la dispute avait attiré, prit le petit garçon par les épaules, et le fit tourner de l'autre côté, en lui disant : « Veux-tu » bien laisser à cette petite la noix qu'elle » a ramassée ? »

Tandis qu'ils se querellaient, Maillard arriva : « M. Jules, dit-il, ne vous » mêlez donc pas comme ça avec ces » petits pouilleux-là. Qu'est-ce que di- » raient votre papa et votre maman ?

» — Oh ! Maillard, j'ai eu raison ; » c'était pour empêcher ce vilain petit » garçon de prendre à cette pauvre petite

» fille une noix qu'elle avait ramassée.
» — Bah, bah! laissez-les faire, mon-
» sieur Jules, ils s'arrangeront bien sans
» vous.
» — Mais, Maillard, cela n'était pas
» juste.
» — Ah, bah! juste ou non, ces pe-
» tits gars-là s'embarrassent bien de ça.
» Quelques peignées qu'ils se donnent
» ou bien une roulée qu'ils reçoivent
» des pères et mères, ça fait l'affaire, et
» puis c'est tout. M. Jules, voulez-vous
» revenir? j'ai affaire à la maison. »

Jules suivit sur-le-champ Maillard. M. et madame de Villiers le laissaient aller avec les personnes en qui ils avaient confiance, à condition qu'il ne leur résisterait jamais dans les choses où elles avaient droit d'exiger sa soumission, et que Jules était bien assez grand pour reconnaître; en sorte que ceux qui se chargeaient de lui n'avaient jamais à combattre de sa part des caprices et des

volontés déraisonnables, parce que, sur certains points, il les savait chargés, tant qu'il était avec eux, de l'autorité de ses parens, et leur obéissait de même qu'à ceux-ci. Mais, tout en suivant Maillard, il réfléchissait sur son indifférence pour l'injustice que le petit garçon voulait faire à la petite fille, et trouvait qu'il avait tort. En arrivant il demanda à son père si, quand on voyait quelqu'un commettre une injustice envers un autre, ce n'était pas bien fait de l'empêcher.

« C'est un devoir, lui dit son père, » un devoir dont aucun honnête homme » ne peut se dispenser, tant qu'on a les » moyens de le remplir. » Alors Jules lui raconta ce qui s'était passé. « Pourquoi » donc, ajouta-t-il, Maillard disait-il que » cela est égal? car Maillard est un hon- » nête homme.

» — Mon fils, répondit M. de Villiers, » le grand avantage des gens plus riches » que Maillard, comme nous le sommes,

» c'est qu'ils peuvent remplir plus de de-
» voirs, parce que, comme ils en ont
» beaucoup qui sont très-faciles, cela
» leur laisse du temps pour tous.

» — Ah ! oui, c'est vrai, mon père ;
» vous n'avez pas à nous faire vivre, ma
» mère et nous, comme Maillard est obli-
» gé de faire vivre sa femme et ses en-
» fans.

» — C'est par cette raison que j'ai pu
» faire, la semaine dernière, trois voyages
» à la préfecture pour obtenir, après le
» tirage du recrutement, l'exemption
» d'un pauvre jeune homme vraiment
» trop malade pour faire le métier de sol-
» dat. Cela aurait pris trois journées à
» Maillard ; sa famille n'aurait pas eu à
» manger ces trois jours-là.

» — Sûrement ; mais les choses qu'il
» peut faire tout de suite sans se déran-
» ger, pourquoi dit-il que cela est égal ?

» — Mon fils, les choses qu'on n'a
» pas le temps de faire, on n'a guère

» non plus le temps d'y penser. Crois-tu
» que le père de Maillard ait eu le temps
» de raisonner avec lui sur tout comme
» je le fais avec toi, et que Maillard ait
» seulement l'idée que les choses que je
» t'apprends puissent être bonnes à ap-
» prendre à ses enfans?

» — Oh non: cependant il y en a qui
» leur seraient bien utiles; car si la petite
» fille de Maillard avait su qu'il faut
» obéir à ses parens comme je vous obéis,
» mon père, elle n'aurait pas mangé,
» l'automne dernier, tant de mauvais
» fruits qui lui ont donné la fièvre tout
» l'hiver.

» — Aussi, mon fils, notre devoir à
» nous qui avons le temps de penser à ce
» qui est bien, est-il de l'apprendre, tant
» que nous pouvons, aux pauvres. Va
» faire ta version, » ajouta M. de Villiers,
voyant que l'heure était venue pour
Jules de se mettre à son travail; et Jules
ne se le fit pas répéter. Cependant il eut

quelque peine à se mettre à l'ouvrage. Il était occupé de sa conversation avec son père, de ces enfans qu'il avait vus dans la plaine, et d'un projet qui s'était emparé de son imagination. Mais Jules savait déjà que le seul moyen de parvenir à faire quelque chose, c'est de mettre chaque chose à son temps et à sa place. Il vit que, s'il voulait penser à la fois à sa version et à son projet, il ne viendrait à bout ni de l'un ni de l'autre. Il prit donc vigoureusement son parti, et s'appliqua avec une telle ardeur qu'il en était tout rouge; mais aussi sa version fut très-vite et très-bien faite, et le reste de son ouvrage ayant suivi le même train, il lui resta, avant le dîner, une demi-heure que son père voulut bien employer à causer avec lui dans le jardin, parce qu'ils n'avaient pas le temps d'aller à la prairie. Reprenant alors la conversation où ils l'avaient laissée :

« Ces enfans des faucheurs, dit-il à son

» père, pendant qu'ils sont là à ne rien
» faire, ils auraient bien le temps qu'on
» leur apprît à être un peu plus raison-
» nables. Mais comment faire? ils ne vous
» écoutent pas, et moi je ne pourrais
» pas....on ne pourrait pas les punir, »
reprit Jules en rougissant un peu dans
la crainte qu'on ne se moquât de son
projet.

« — Il est sûr, dit son père en riant,
» que, si c'était toi, ils pourraient battre
» leur précepteur.

» — Oh! ce n'est pas cela; mais je
» n'ai seulement pas osé ce matin donner
» un coup sur la main du petit garçon
» pour lui faire lâcher celle de la petite
» fille; et je vous assure, mon père,
» que ce n'est pas parce qu'il était sale
» et tout en guenilles, car j'aurais bien
» joué avec lui; mais pour me battre avec
» lui, je ne l'aurais pas voulu.

» — Et tu aurais eu raison. Ceux qui
» se trouvent dans une situation supé-

» rieure doivent éviter, autant qu'il leur
» est possible, d'user de leur force envers
» les inférieurs : car, ou l'inférieur n'o-
» sera se défendre, et c'est une infâme lâ-
» cheté que de maltraiter un homme qui
» ne se défend pas; ou bien il se défendra,
» et il en pourrait résulter un autre
» grand inconvénient.

» — Lequel donc, mon père ?

» — Mon enfant, dit M. de Villiers,
» la supériorité des gens plus riches, c'est
» qu'étant ordinairement mieux élevés,
» comme nous le disions tantôt, ils peu-
» vent avoir plus de bons sentimens et de
» connaissances avantageuses ; et il est
» important que les pauvres respectent
» cette supériorité, d'abord parce que
» cela est juste, ensuite parce que cela
» leur est utile. Mais tu penses bien qu'on
» ne respecte plus guère celui avec qui
» on a fait le coup de poing.

» — Oh ! il est sûr que si j'avais voulu
» forcer à coups de baguette ces enfans

» à être raisonnables, les deux ou trois
» plus grands auraient bien pu se mettre
» contre moi, et après ils se seraient mo-
» qués de moi en disant : Voyez donc ce-
» lui-là qui voulait nous faire des leçons!

» — Supposé même, dit M. de Vil-
» liers, que tu n'eusses eu affaire qu'à un
» seul, et que tu te fusses trouvé le plus
» fort, il t'aurait peut-être respecté pour
» ta force, mais pas du tout pour tes bon-
» nes qualités, ce qui est le seul respect
» juste et honorable. »

Jules rêvait, assez embarrassé, à la manière d'établir son autorité. « Thi-
» baut, disait-il, m'a bien aidé les deux
» fois à les obliger de faire ce que je vou-
» lais, mais il ne le voudra peut-être pas
» toujours.

» — D'ailleurs, tu n'as aucun droit de
» les y contraindre. Tu peux bien empê-
» cher un de ces enfans de faire du mal à
» un autre, mais tu n'aurais pas le droit,
» à moins que ses parens ne t'en eussent

» chargé, de le punir parce qu'il ne ferait
» pas ta volonté.

» — Comment donc faire, mon père?
» s'écria Jules dans une véritable anxiété;
» vous ne voulez pas non plus qu'on ré-
» compense.

» — Il est certain, mon fils, que je
» t'ai quelquefois puni, mais que je n'ai
» jamais voulu te récompenser : car on
» mérite d'être puni quand on a manqué
» à son devoir, mais on ne doit pas être
» récompensé pour l'avoir fait.

» — Aussi vous savez bien, mon père,
» que quand mon oncle m'a donné, il
» y a un mois, un fusil parce que j'avais
» fait des progrès dans le latin, je ne
» voulais pas le prendre, excepté quand
» vous m'avez dit que ce n'était pas une
» récompense, mais que mon oncle,
» parce qu'il était content de moi, avait
» envie de me faire plaisir.

» — Oui, mon fils, et je me félicite
» tous les jours de t'avoir appris à faire

» ton devoir sans récompense; mais j'avais
» d'autres moyens de me faire obéir de
» toi ; et toi, avec ces enfans, tu n'as
» que celui-là. Si donc tu veux qu'ils
» t'obéissent pour leur avantage, tu feras
» bien de te servir des récompenses.

» — En effet, mon père, les récompen-
» ses sont quelquefois bonnes; car quand
» Gervais, qui demeure dans le village
» ici près, a passé au milieu du feu pour
» sauver cette femme et son enfant, et
» qu'on lui a donné une récompense,
» vous avez trouvé que c'était bien fait ;
» apparemment qu'il ne l'aurait pas fait
» une autre fois sans cela.

» — Je crois que si, mon fils ; car on
» ne fait pas ces actions-là pour être ré-
» compensé ; mais c'était, comme ton
» fusil, une marque de satisfaction, et
» il est toujours honorable de recevoir
» une marque de satisfaction pour avoir
» bien fait, surtout quand on n'a pas agi
» dans cette vue. »

La cloche du dîner se fit entendre, Jules courut se mettre à table, comme s'il était très-pressé de manger; mais, au lieu de cela, il s'occupa tout le temps du dîner de mettre de côté ce qui pouvait se transporter. Sa provision se composa donc de deux petits pâtés, une poignée d'asperges, son dessert, qu'il demanda la permission d'emporter, et auquel il joignit un gros morceau de pain: il arrangea le tout dans un panier, et sollicita pour qu'on le conduisît à la prairie. Sa mère lui demanda en riant « s'il avait prié quelqu'un à dîner dans » les champs. — Non, dit M. de Vil- » liers, ce sont des prix de bonne con- » duite que Jules se prépare à distribuer. » Jules voyant qu'il était approuvé, n'en fut que plus empressé de mettre son projet à exécution; et ses parens eurent la bonté de le mener sur-le-champ à la prairie, où ils le laissèrent conduire à son gré ses opérations.

Jules ne pouvait arriver plus à propos; le désordre était dans la troupe: une petite fille s'égosillait en pleurant à dire des injures à deux petits garçons qui se battaient; un plus petit, couché à terre, les jambes en l'air, criait comme si on l'eût étranglé; et Thibaut, très-actif au milieu de tout cela, ne paraissait pas sans intérêt dans la querelle. Aussitôt qu'il vit arriver Jules, il s'adressa à lui; il semblait déjà qu'ils fussent d'accord sur les principes, et que Thibaut le reconnût comme juge compétent de tout bon droit. Si ses interpellations ne firent pas comprendre très-clairement à Jules le fond de la dispute, du moins, à la vue du panier de provisions, les enfans comprirent-ils aisément qu'il s'agissait de rentrer dans l'ordre pour y avoir part.

La petite fille fut la première à s'apercevoir qu'elle gagnerait plus à se taire qu'à crier, et dès qu'elle eut cessé de vouloir être en colère, il ne parut plus

gnant surtout de voir son autorité méconnue, Jules eut recours aux promesses. Le second petit pâté fut offert pour le prix du bâton, et accepté comme on le juge bien; mais il se trouva que celui à qui l'on rapportait le bâton aimait mieux le petit pâté, et déclara que pour l'avoir il renonçait à son bâton; le premier voulut l'obliger à le recevoir, l'autre refusait obstinément. La dispute s'échauffait, et Jules, prêt à de nouveaux sacrifices pour réparer les inconvéniens du premier, ne trouvait pas un équivalent qu'on voulût accepter; alors Thibaut vint à son secours, et proposa de tirer à la courte paille entre le petit pâté et le bâton. Tous deux y consentirent, et le bâton resta au voleur, qui le jeta avec dépit, disant qu'il ne s'en souciait guère. Alors l'autre, qui achevait son petit pâté, voulut s'emparer aussi du bâton; Jules l'en empêcha. « Mais puisqu'il n'en veut » pas, » disait le petit garçon; et les

idées de justice avaient été tellement compromises dans le premier arrangement, que Jules ne savait plus comment s'y prendre pour les rétablir. En ce moment le petit voleur en colère jeta le bâton sur un arbre, en disant : « Personne ne l'aura!

» — Si fait, moi, » dit Thibaut, l'ajustant avec une pierre pour le faire tomber.

« — Ce morceau de pain, s'écria Jules, » à celui qui abattra le bâton. » Alors tous les grands s'y mirent. Le bâton abattu, le jeu recommença, des prix furent donnés. Il resta encore quelque chose pour les petits et ceux qui n'avaient rien gagné. On se sépara de bon accord, et Jules retourna à la maison, assez content de son après-dînée, sauf quelques scrupules sur l'arrangement du petit pâté. Il en fit part à son père, qui lui demanda : « A » quoi pensais-tu quand tu as proposé » ce marché ?

» — A faire rendre le bâton, dit Jules, » et cela était bien juste.

» — Oui; mais était-il juste que le vo-
» leur fût récompensé pour l'avoir pris?
» — Non; et c'est ce qui m'embarrasse.
» — C'est que tu as commencé par
» la fin, lui dit son père; il fallait d'abord
» examiner la justice de ton action, avant
» de t'occuper de celles des autres. »

Jules commença à trouver que c'était un devoir fort difficile que celui de rendre la justice; cependant l'essai qu'il avait fait de son autorité lui avait plu; il repartit le lendemain de bonne heure, avec des provisions que ses parens consentirent à grossir. Il s'était aperçu que le meilleur moyen d'empêcher les gens de mal faire, c'est de les occuper à autre chose. Instruit par l'essai de la veille, Jules institua des prix pour la course, pour la lutte, donna des règles qu'il fallait suivre et auxquelles on se soumit avec assez d'intelligence. L'idée de la justice commençait à s'introduire dans la petite troupe, et le contrevenant, outre la pu-

nition, avait à essuyer l'improbation de ses camarades. Thibaut était comme l'aide-de-camp de Jules, le ministre et l'exécuteur de ses volontés; non qu'il en sût par lui-même beaucoup plus que les autres, mais toutes les idées de Jules le trouvaient tout prêt à les comprendre. Il semblait fait pour apprendre; car il n'imaginait rien par lui-même, il se rangeait sur-le-champ du côté de ce qui était bien. Si Jules exprimait un bon principe, Thibaut s'en faisait dans son langage une maxime qu'il imposait ensuite aux autres avec toute l'autorité de la conviction. Si Jules inventait quelque jeu utile, c'était Thibaut qui trouvait et arrangeait les moyens de le mettre à exécution. M. de Villiers, arrivant un soir, trouva que les soins de l'éducation avaient cédé au plaisir irrésistible de courir sur le foin, de s'en jeter, de s'en couvrir les uns les autres. « Comment, dit-il à » son fils, à ton âge, paresseux, t'amuser

» à ces inutilités quand il y a à travail-
» ler ? » Jules sentit que sa dignité de précepteur ne permettait pas qu'il demeurât en faute, et rendant aussitôt la leçon qu'il venait de recevoir : « Allons,
» faneurs et faneuses, dit-il aux enfans,
» à l'ouvrage ! mais où aurons-nous des
» fourches? » Et Thibaut avait déjà trouvé ou coupé deux ou trois branches fourchues qui devinrent les premiers outils distribués aux premiers qui s'offrirent. La promesse des récompenses anima les autres ; l'amour-propre et le désir de bien faire se mêlèrent au désir d'obtenir le prix de son travail, et plus d'une fois Jules eut la satisfaction de trouver en arrivant une ou deux petites meules élevées en son absence. Thibaut était toujours celui qui travaillait le plus gaiement, le plus constamment, et faisait le plus d'ouvrage en moins de temps : aussi Jules avait-il un grand plaisir à le récompenser, et lui destinait-il toujours ce qu'il

avait de meilleur ; mais le plus souvent Thibaut lui disait : « Ça n'est pas pressé, » M. Jules, » et paraissait payé du plaisir de bien faire. Jules n'en était que plus attentif à lui réserver sa part. Mais un soir que Thibaut n'avait rien eu de la journée, comme il se préparait avec satisfaction à lui remettre un bon morceau de brioche qui avait fait l'envie de tous les camarades, et que Jules n'avait sauvé de leur avidité qu'en ajoutant quelque chose aux parts qu'il leur destinait, il se trouva que, les provisions épuisées, il y avait un acte de sincérité à récompenser, une erreur de justice à réparer. Le morceau de brioche était là, les deux aspirans le dévoraient des yeux; et Jules, également affligé de tromper ou de remplir leur attente, s'écria douloureusement :

« Mais Thibaut n'aura donc rien?

» — C'est égal, M. Jules, dit Thibaut en » s'en allant, ne vous inquiétez pas de ça. »

Si Jules n'eût pas été aussi obéissant qu'il l'était, il aurait sur-le-champ récompensé le désintéressement de Thibaut, au moyen d'une pièce de dix sous qu'il avait dans sa poche, présent magnifique, et dont il lui aurait été bien doux de donner la joie au pauvre Thibaut; mais son père lui avait défendu de jamais donner d'argent aux enfans du village, presque toujours certain qu'ils en feraient un mauvais emploi. Il se promit bien de lui en demander la permission; et après avoir partagé le morceau de brioche aux deux prétendans, il courut après Thibaut, et lui dit : « Tu n'y per-
» dras rien, je te le promets.

»—Oh! que ça ne vous embarrasse pas,
» M. Jules, » dit Thibaut, d'un air aussi gai que s'il eût emporté une brioche toute entière. Jules lui secoua la main, en lui disant: « Adieu, Thibaut; » et ils se séparèrent comme des amis.

M. de Villiers ne permit point à son

fils de donner à Thibaut les dix sous; mais il lui permit de s'informer de lui, et, s'il le méritait, de lui faire du bien. En conséquence, le lendemain matin, pressé par les instances de Jules, M. de Villiers se rendit avec son fils à la prairie. Comme il s'était arrêté en chemin pour parler à des ouvriers, Jules passa devant, et courut à l'endroit où se réunissaient les enfans. Il fut étonné de n'y voir que les plus petits; mais un son confus de voix et d'éclats de rire lui apprit que les autres n'étaient pas loin. Il les trouva en effet derrière une touffe d'arbres qui les lui cachait, réunis tous au bord de la rivière, assez large en cet endroit. Au milieu d'eux, Jules aperçut deux petits garçons de treize à quatorze ans, et qui avaient l'air d'assez mauvais sujets. Ils tenaient un chien attaché par une corde, le jetaient dans la rivière; et lorsqu'en nageant la malheureuse bête regagnait le bord, ils le repoussaient et le retenaient

même quelquefois sous l'eau avec leurs gros bâtons. Le pauvre chien se débattait en gémissant; ce qui n'empêchait pas les petits garçons qu'avait attirés ce spectacle, de rire de ses efforts et de crier, toutes les fois qu'il paraissait prêt à remonter sur la rive : « Il va sortir, il va » sortir, » comme s'ils eussent craint qu'il n'échappât à son supplice; et, ce qui fit beaucoup de peine à Jules, Thibaut regardait et riait comme les autres.

« Que c'est mal, que c'est affreux, ce » que vous faites là! » s'écria Jules avec l'accent d'une indignation qu'il ne pouvait exprimer comme il la sentait; et mettant la main sur la corde, il voulait aider le chien à remonter, malgré les coups dont on l'accablait.

« Qu'est-ce que cela vous fait? » dit brutalement le petit garçon qui tenait la corde, et il lui donna sur la main un coup de son bâton, pour l'obliger à la lâcher. Alors Thibaut s'élance furieux et saisit

d'une main le bâton, de l'autre la corde, pour aider Jules et le chien ; mais l'autre garnement pousse Thibaut, et du haut d'un petit promontoire où ils s'étaient placés pour que le chien eût plus de peine à le gravir, il le fait sauter dans la rivière. Jules jette un cri, et comme il savait déjà un peu nager, il est prêt à s'élancer pour aller au secours de son ami Thibaut ; mais aussitôt que la flaque d'eau élevée par sa chute est retombée, Thibaut reparaît, il avait sauté sur ses pieds, et l'eau ne lui allait qu'aux épaules. « Pousse le chien, » lui criait Jules, en le voyant s'avancer vers le bord, tandis que lui-même tirait toujours la corde de la main droite, s'accrochant du bras gauche à un arbre dont il se faisait un point d'appui.

« Ah ! tu veux donc aller boire aussi ? » dit le mauvais petit garçon, le saisissant par le bras, comme s'il eût eu l'intention de le jeter dans la rivière. Alors tous les

assistans se sauvent, et une petite fille court vers la prairie en criant : « On » veut jeter M. Jules dans l'eau. »

A ce cri, M. de Villiers, qui cherchait son fils, accourt du côté que lui indique la petite fille, et arrive au moment où, au lieu de s'occuper à sortir de l'eau, Thibaut, profitant de l'avantage de sa position, avait tiré par les jambes le petit garçon qui tenait Jules, et l'ayant fait tomber, cherchait à l'attirer dans la rivière, malgré les efforts de l'autre, qui, pour défendre son camarade, tâchait de l'y pousser lui-même. A l'aspect de M. de Villiers la lutte cesse ; Thibaut sort de l'eau, et Jules, délivré de son antagoniste, explique à son père de quel péril il avait délivré le chien, qui de son côté avait profité de ce moment de désordre pour sortir enfin de la rivière.

« Pourquoi voulez-vous noyer ce » chien? » demanda M. de Villiers aux deux petits garnemens.

« — C'est notre chien, » répondit l'un d'eux d'un ton fort insolent.

« — Voilà pourquoi je vous demande, » reprit M. de Villiers, quelle raison » vous avez de vouloir le noyer : on ne » noie pas son chien sans de bonnes rai- » sons.

» — C'est une si mauvaise bête, ré- » pondit l'autre, qu'on n'en peut rien » faire, et personne ne veut l'acheter. » En effet, le chien, qui était assez fort, tirait la corde de manière à prouver qu'il devait être difficile de le garder contre son gré.

« — Je l'achèterai, » s'écria Jules aussitôt, mais à demi-voix et regardant son père, qui lui fit signe de se taire.

« Comment! c'est votre chien, dit » M. de Villiers, et vous ne savez pas » mieux vous en faire obéir? Appelez-le » donc par son nom.

» — Son nom, son nom, » dirent-ils d'un air insolent et embarrassé.

» — Est-ce qu'il n'a pas de nom ?

» — Il a bien un nom, » reprirent-ils du même ton, et cherchant à s'en aller; mais M. de Villiers en avait saisi un par le bras, et Jules avec Thibaut faisaient la garde au près de l'autre.

« — Vous l'appellerez par son nom, » reprit M. de Villiers, ou vous vien- » drez avec moi chez le maire dire le » vôtre, et déclarer où vous avez pris » ce chien. » Il n'y avait pas moyen d'échapper : alors un des deux se hasarda à l'appeler *Fidèle*, l'autre *Courte-Oreille;* mais au lieu de répondre à l'appel, le chien, redoublant d'efforts et de colère, parvint à rompre la corde, et s'enfuit avec une telle rapidité et si droit devant lui, qu'on vit clairement qu'il savait bien où aller. Les deux mauvais sujets furent renvoyés avec une défense sévère de reparaître dans le canton. M. de Villiers fit aisément comprendre à son fils pourquoi il n'avait pas voulu parler d'acheter le

chien. « C'était encore comme l'affaire » du petit pâté, lui dit-il; tu étais si pressé » de conclure, que tu prenais le mauvais » moyen avant de chercher s'il n'y en » avait pas un bon; et le bon se trouve » presque toujours quand on est décidé » à n'en pas employer de mauvais. » Jules en convint, et convint aussi que dans sa querelle avec les petits garçons, le danger pressant du chien lui avait fait oublier la prudence et les recommandations de son père.

« Je pardonne très-aisément ces oublis » là quand on est le plus faible, » dit en souriant M. de Villiers, et Jules se trouvait heureux de n'être pas blâmé de son père, car il lui aurait été pénible de croire qu'il eût eu grand tort de se laisser emporter à un mouvement de bonté.

Les enfans de la prairie étaient revenus. Jules fit remarquer au milieu d'eux à son père, Thibaut, qui se tenait

là encore tout mouillé, et qui ne s'était exposé que pour le défendre. M. de Villiers prit de suite, auprès de Maillard, des informations sur cet enfant. Il apprit qu'il était orphelin depuis plusieurs années, et nourri par pure humanité chez des gens très-pauvres ; que c'était un bon garçon, fort aimé dans le village, et à qui le maître d'école donnait même quelques leçons *gratis*. M. de Villiers lui dit en s'en allant : « Thibaut, je sais » que tu es un brave garçon, je ne » t'oublierai pas. » Et Jules demeura assez intrigué de savoir ce que son père voulait faire pour Thibaut. Il rentra à la maison le plus tôt qu'il put, et courut dans le cabinet de son père ; puis, lorsqu'il y fut arrivé, il demeura debout, sans oser parler, et tout rouge d'embarras et d'attente. Son père le devina.

« Eh bien! lui dit-il, voyons, que dési- » res-tu que je fasse pour Thibaut? »

Jules fut embarrassé ; il n'avait pensé

à rien ou plutôt il avait pensé à beaucoup de choses qu'il n'osait dire, ne sachant pas si elles étaient possibles. Cependant, après un moment d'hésitation, il répondit : « Mon père, je voudrais que Thi-
» baut pût être souvent avec moi. Voyez-
» vous, il m'écoute quand je lui dis quel-
» que chose de bien, et cela a l'air de
» lui faire plaisir; mais quand je ne lui
» ai rien dit, il fait tout comme les au-
» tres. Je crois, ajouta Jules en rougis-
» sant, qu'il serait utile que je pusse lui
» donner quelquefois de bons conseils.

» — Je le pense aussi, lui dit son père;
» Thibaut me paraît avoir un de ces ca-
» ractères faciles qui se livrent au bien
» dès qu'on le leur montre, et qui appren-
» draient aussi aisément le mal. Mais songe
» donc, mon fils, ajouta M. de Villiers,
» à la responsabilité que tu voudrais t'im-
» poser. Avec l'autorité que tu as déjà sur
» l'esprit de Thibaut, l'attachement qu'il
» paraît avoir pour toi, un mauvais exem-

» ple de ta part lui pourrait devenir fu-
» neste peut-être pour toute sa vie.

» — Oh ! mon père, s'écria Jules, je ne
» lui en donnerai que de bons.

» — Tu en es sûr ? dit M. de Villiers.

» — Je le crois, reprit Jules plus mo-
» destement.

» — Je l'espère aussi, dit M. de Vil-
» liers, et ainsi voilà ce que j'ai arrangé :
» je prendrai Thibaut chez moi. » Jules
poussa un cri de joie, et voulait courir pour
aller annoncer à Thibaut cette bonne nou-
velle. Son père l'arrêta.

« Voilà déjà, dit-il, un exemple qu'il
» ne faudrait pas lui donner, de ne voir
» dans les choses que le plaisir qu'elles
» nous font, sans examiner ce qu'elles ont
» d'utile et de raisonnable. » Jules de-
meura un peu honteux. Son père con-
tinua : « Je paierai ses mois au maître
» d'école ; il est juste que ce soit moi
» plutôt que ce brave homme qui fasse
» les frais de son éducation. Quand il ne

» sera pas à l'école, il s'occupera de ton
» service, rangera ta chambre, nettoiera
» tes habits, s'accoutumera ainsi à l'or-
» dre et à la propreté, et le reste du
» temps travaillera avec Maillard. »

Tous ces détails n'avaient fait qu'ajouter à la joie de Jules, en lui présentant une perspective de jours bien heureux pour lui et son cher Thibaut. Il joignait les mains dans son ravissement sans pouvoir prononcer une parole, et sa mère étant entrée, il se jeta à son cou en lui apprenant son bonheur. Elle en fut heureuse, car elle aimait beaucoup les joies de son fils. M. de Villiers exigea que son fils n'en dit rien à Thibaut de la journée, pour ne pas exciter de jalousie parmi les faucheurs, qui s'en retournaient le soir pour aller faire la moisson dans leur pays. Jules se contenta donc, lorsqu'il revint à la prairie, de faire à Thibaut un signe d'amitié et d'intelligence : peut-être eut-il moins envie d'y rester, et s'occupa-t-il avec moins

d'intérêt de l'éducation des autres enfans; cependant, avec la permission de son père, il eut soin avant leur départ de leur distribuer à chacun, dans un petit panier, du pain blanc, un morceau de viande et des cerises, chargeant les mères des plus petits de veiller à ce que leurs enfans ne fussent pas lésés. Les grands lui promirent d'ailleurs de se contenter de leur part, et il eut la satisfaction d'observer dans quelques-uns d'entre eux plus d'idées d'ordre et de justice qu'ils n'en avaient à leur arrivée.

M. de Villiers se rendit le lendemain au village pour y arranger les affaires de Thibaut: cela ne fut pas difficile. Les pauvres gens qui prenaient soin de lui le cédèrent volontiers à M. de Villiers, enchantés de sa bonne fortune, et espérant d'ailleurs qu'il leur servirait un jour d'appui. Les guenilles de Thibaut furent remplacées par une veste et un pantalon de toile bleue; pour la première fois il

porta des bas, des souliers, et avec un vieux chapeau de Jules, il se crut aussi beau qu'un prince. Il lui fut ordonné d'avoir soin de se tenir assez proprement pour pouvoir, en sortant de travailler au jardin, venir servir Jules à table; et Thibaut, qui était actif, intelligent, et d'une docilité surprenante à prendre toutes les habitudes qu'on voulait lui donner, se montra tout-à-fait propre à son nouvel emploi.

Le rôle de maître, quoique les premiers jours Jules en eût été un peu fier, n'avait pas d'inconvéniens pour lui; il était, par son éducation, parfaitement exempt de toute idée de hauteur, et naturellement doux, sensible, généreux; il n'avait pas le goût du commandement; il fallait plutôt le préserver d'un peu de faiblesse envers les autres, suite du besoin qu'il avait de voir tout le monde content. Ainsi, deux jours après l'arrivée de Thibaut, M. de Villiers étant entré dans la

chambre de son fils, trouva qu'à midi le lit n'était pas fait; il le gronda de n'avoir pas exigé de Thibaut qu'il le fît avant d'aller à l'école. Jules donna toutes les raisons de Thibaut, que M. de Villiers trouva mauvaises; et comme il avait l'air mécontent, « Mon Dieu! dit Jules presque » les larmes aux yeux, est-ce qu'il faut » donc être si sévère avec les gens qui » nous servent?

» — Mon fils, reprit M. de Villiers, si » vous croyez que j'ai mis Thibaut auprès » de vous pour que vous fussiez servi par » un domestique, vous vous êtes trompé; » j'ai voulu vous donner un élève à qui » vous devinssiez utile en le formant aux » devoirs qu'il aura à remplir par la suite. » En étant trop indulgent pour un do- » mestique, on peut ne faire tort qu'à » soi-même; mais il n'est pas permis de » l'être pour un élève, car c'est à lui » qu'on fait tort. »

Jules comprit ce que lui disait son père;

aussi, dès que Thibaut revint de l'école, se hâta-t-il de lui dire : « Thibaut, mon » père veut que mon lit soit fait tous les » jours de bonne heure ; il n'y faudra » pas manquer, entends-tu ? » Car Jules ne pensait pas encore qu'il pût donner sa volonté pour une raison, mais celle de son père lui était sacrée, et il la faisait exécuter. Un autre jour, M. de Villiers le trouva rangeant quelque chose qu'avait oublié Thibaut. « Au lieu de cela, dit » M. de Villiers, va le chercher pour qu'il » le range.

» — Mais, mon père, répondit Jules, » cela me donnera plus de peine.

» — C'est précisément pour cela que » je t'y invite, reprit son père. Tu en- » tends bien, reprit-il en riant, que je ne » te laisserais pas perdre l'habitude de te » servir toi-même, si je ne savais pas qu'il » t'en coûtera beaucoup plus de peine » pour apprendre à Thibaut à te servir. » Il voulait aussi que Jules eût l'attention de

veiller à ce que Thibaut se tînt proprement, et soignât ce qu'on lui donnait. Jules trouvait bien ces détails un peu ennuyeux; mais son père lui disait : « Si je » m'apercevais que tu ne fusses pas ca- » pable de former Thibaut, je le renver- » rais; car alors son éducation serait » mauvaise pour lui et pour toi. » Et il n'était rien que Jules n'eût fait pour éviter un pareil malheur.

Les premiers jours, Jules, pendant sa récréation, avait été s'amuser et causer avec Thibaut, ce qui le dérangeait de son ouvrage. M. de Villiers dit à son fils : « Si tu te trouves encore assez enfant pour » employer ta récréation à des choses » inutiles, tu en es bien le maître; mais » ce n'est pas un exemple que tu doives » donner à Thibaut; va perdre ton temps » ailleurs. » Alors Jules se mit à travailler avec Thibaut sous la direction de Maillard, et tous deux passèrent ainsi ensemble une partie de leur journée, toujours occupés

et par conséquent ne formant que de bonnes pensées; car les mauvaises ne viennent d'ordinaire qu'à ceux qui sont embarrassés de l'emploi de leur temps: et cette familiarité, loin de diminuer l'ascendant de Jules sur Thibaut, servait au contraire à l'augmenter; car elle donnait à celui-ci de continuelles occasions de reconnaître la supériorité de Jules, non seulement dans ce qu'il avait appris et qu'on n'avait pas enseigné à Thibaut, mais encore dans les travaux du jardin et autres de ce genre, qui auraient paru devoir appartenir davantage aux habitudes de Thibaut; et cela venait de ce que Jules, plus accoutumé à réfléchir, plus instruit, ce qui facilite toujours les nouvelles connaissances, et ayant d'ailleurs l'avantage de raisonner avec ses parens de ce qui l'occupait, comprenait beaucoup plus vite les choses et les exécutait avec plus d'intelligence; en sorte que Thibaut, qu'il traitait d'ailleurs avec beaucoup d'a-

mitié, n'avait pas une idée qui ne se rapportât à ceci : Faire comme M. Jules, ou faire ce que veut M. Jules.

Les affaires de M. et de madame de Villiers les ayant obligés à passer deux années de suite à la campagne, Jules s'y fortifia singulièrement, acquit l'habitude d'une grande activité et de toutes sortes de travaux, étant très souvent avec Thibaut au milieu des ouvriers de son père, qu'il aidait selon sa force et avec beaucoup d'ardeur. Il avait ainsi perdu cette timidité des enfans élevés à la ville, qui se laissent facilement embarrasser des moindres choses ; mais peut-être aussi avait-il plus de peine à se soumettre aux différentes contraintes qu'on lui imposait, non qu'il eût l'idée de s'y soustraire, le sentiment de son devoir était trop fort en lui, mais quelquefois il en murmurait ou du moins s'en affligeait. M. de Villiers, occupé de ses affaires, quittait peu sa maison, et la pensée de Jules s'élançait par-delà les

coteaux assez éloignés qui bornaient son horizon. Il aurait voulu pouvoir y errer à son plaisir, seul avec Thibaut, les parcourir en tous sens, voir les pays qu'ils lui cachaient. Ses lectures, ses conversations avec son père remplissaient son imagination de mille désirs curieux dont il instruisait Thibaut. Celui-ci les partageait peu; le village et ses environs étaient pour lui un monde suffisant : mais ce qui contrariait Jules le contrariait; il était capable de désirer vivement ce qui faisait plaisir à Jules; et comme pour les esprits qui n'ont pas reçu des principes de morale bien fermes, un désir devient bien facilement une bonne raison, la chose dont Jules avait envie était aux yeux de Thibaut la plus juste et la plus raisonnable; et Jules ainsi faisait, sans s'en apercevoir, beaucoup de mal et à Thibaut et à lui-même : car c'est diminuer la force qu'on a pour remplir son devoir que de s'appliquer à s'en exagérer les inconvéniens,

au lieu d'en considérer la nécessite.

Quoique Jules eût une assez grande liberté dans les champs, on lui avait défendu d'aller seul du côté de la grande route; et la tentation était d'autant plus grande qu'elle était en vue de la maison, en sorte qu'on apercevait, sans le bien distinguer, tout ce qui s'y passait; et la guerre étant alors dans sa plus grande activité, il y passait continuellement des troupes qui se rendaient à leur destination. Jules se désolait sans cesse de ne pouvoir les aller examiner de près. Un soir, il y passa un train d'artillerie fort considérable. Jules travaillait avec Thibaut dans le jardin. Le bruit des roues, beaucoup plus fort que celui que faisaient entendre les convois ordinaires de troupes, avait excité leur curiosité; ils montent sur un banc, d'où ils pouvaient voir la route. Le jour qui commençait à baisser ne leur permet pas de démêler ce qui y passe mais c'est quelque chose d'extraor-

dinaire, de curieux. « Je vais savoir ce » que c'est, » dit Thibaut, et il part en courant. « Viens me le dire à la haie, » lui crie Jules; c'était la haie qui bornait le parc à une certaine distance de la route, et qu'il n'était pas permis à Jules de franchir. Il s'y rend en courant; le bruit des roues devenait toujours plus fort. La haie, beaucoup trop haute, masquait absolument à Jules la vue du chemin. Il essaya d'écarter les branches; mais elles étaient trop épaisses pour qu'il suffit d'y passer la tête; son corps suivit, et Jules se trouva à moitié hors de la haie. Le convoi s'était arrêté, et cependant il paraissait y avoir autour un grand mouvement. Thibaut en approchait toujours courant. « Qu'est-» ce que c'est? » lui criait Jules.

« — Des canons, » répondait Thibaut, déjà assez près pour voir ce que c'était; et la tête tournait à Jules de savoir des canons si près de lui. Tout d'un coup Thibaut s'arrête, et se retournant à demi

avec un geste qui indique une grande surprise, il lui crie quelque chose que Jules n'entend pas. Jules a déjà traversé la haie et le fossé qui la borde; il avance toujours, appelant, quoiqu'à voix basse, Thibaut qui continue à lui parler, toujours approchant de la route, et comme entraîné par une curiosité que chaque instant semble rendre plus vive. On venait de s'apercevoir qu'une roue d'un des affûts de canon que l'on avait oubliée en arrosant les autres, était si échauffée, qu'elle menaçait de prendre feu. Sur-le-champ on avait arrêté la marche et l'on courait de tous côtés chercher de l'eau. Incapable de s'arracher au spectacle de l'évènement, Thibaut continuait à en rendre compte à Jules, qui, continuant à ne pas l'entendre, et sentant croître son agitation, marchait vers lui presque sans le savoir: enfin prenant son élan, il se met à courir vers le lieu de la scène. Pendant quelques instans, occupé seu-

lement de ce qu'il voit, il ne songe pas à ce qu'il a fait; mais lorsque l'eau, trouvée en abondance dans un ruisseau peu éloigné, a calmé les craintes, et que l'on commence à se remettre en ordre pour reprendre la marche, il revient à lui-même, et effrayé d'une si grande contravention aux ordres de son père, qu'il sait être positifs et sévères, il reprend sa course plus rapidement qu'il n'était venu, arrive à la haie, la traverse, court, le cœur palpitant de crainte, à l'endroit où il avait laissé sa bêche, et, n'y voyant personne, se hâte de la reprendre comme s'il n'avait pas quitté son ouvrage.

La crainte qu'il avait éprouvée avait suspendu le remords de sa faute; et lorsqu'il fut assuré que personne ne s'était aperçu de son absence, il sentit la honteuse satisfaction d'avoir manqué impunément à son devoir : tant un seul tort peut donner de mauvais sentimens que l'on ne connaissait pas auparavant. Mais

lorsqu'en rentrant il trouva son père qui lui dit l'avoir appelé inutilement pour aller voir passer les canons, Jules en répondant faiblement qu'il était bien fâché de ne l'avoir pas entendu, souffrit de ne pas avouer la vérité, presque autant qu'il aurait souffert à proférer un mensonge : et en effet, après avoir trompé la confiance qu'on vous portait, ne pas le déclarer, c'est mentir. Aussi Jules se sentait-il en ce moment si oppressé sous le poids de sa faute qu'il dissimulait, qu'un mot de plus, et il aurait tout dit ; mais son petit frère ayant adressé à M. de Villiers des questions sur les canons qui avaient passé, l'attention fut détournée de Jules, dont en ce moment l'obscurité cachait la rougeur et l'embarras, et qui, tiré d'affaire pour le moment, n'en fut que plus assujetti à l'absolue nécessité de laisser ignorer une faute dont il n'était pas convenu d'abord.

Le soir, en se déshabillant, il s'aperçut

qu'il n'avait plus sa montre; il alla à la chambre de Thibaut, lui en demanda des nouvelles; Thibaut ne pouvait lui en donner aucune. Une pensée terrible se présente à Jules : s'il l'avait perdue hors du parc! Cependant il peut encore espérer de l'avoir laissée sur le banc près de l'endroit où il travaillait; il communique cette idée à Thibaut, qui saute à bas de son lit, et descend avec lui dans le jardin, sans bruit et sans lumière. Tous deux vont visiter le banc, la montre n'y était pas, ni dans les environs, comme ils peuvent s'en assurer à la clarté de la lune. Jules se souvient qu'au moment où il a traversé la haie en revenant, il a éprouvé une forte résistance d'une branche qui l'accrochait, et que, dans sa précipitation à rentrer, il a forcé le passage, et, sans trop savoir comment, s'est débarrassé de l'obstacle qui le gênait. Il ne doute pas que la montre ne soit restée suspendue au buisson par le cordon. Que

deviendra-t-il si on la trouve? C'est précisément là qu'on va faire paître les vaches le matin. Quelque peu vraisemblable que soit cette idée, elle s'empare de l'esprit de Jules; et il en paraît si tourmenté, que Thibaut lui propose d'aller sur-le-champ la chercher. «Comment faire? dit » Jules, toutes les portes de la maison » et du jardin sont fermées.

» — Oh! je sais bien un endroit par » où je passerai, » dit Thibaut, et pieds nus, presque en chemise, le voilà parti. Il y avait en effet, dans la basse-cour qui communiquait à la maison, une porte fermée en dedans seulement par deux gros verroux: un simple loquet devait l'assujettir en dehors; mais l'état du mur ne permettait pas que le loquet tînt bien ferme, et dès que les verrous n'étaient pas mis, le moindre vent la faisait ouvrir. Aussi M. de Villiers ordonnait expressément qu'on la tînt fermée au verrou dès que la nuit arrivait, de peur

qu'elle ne laissât entrée à quelque bête nuisible. Jules le savait bien et savait bien aussi que Thibaut ne pouvait sortir que par là. Il remonta dans sa chambre, inquiet, humilié, le cœur serré, et attendit sans lumière pendant un intervalle de temps qui lui parut bien long. Enfin il entendit arriver Thibaut, qui montait tout doucement.

« La voilà, dit-il à voix basse dès qu'il » eut rencontré Jules qui l'attendait. J'ai » bien reconnu la place au clair de lune, » et après j'ai tant tâté dans la haie que je » l'ai trouvée. Mais pensez donc, M. Jules, » il ne s'en est fallu de rien que je n'aie été » enfermé dehors.

» — Comment! est-ce qu'on t'a vu?

» — Oh! oui; M. Maillard; mais n'ayez » pas peur, ça ne fait rien. Il était là à » fureter de tous côtés, parce que, je » crois, le vent qui faisait battre la porte » l'avait éveillé, et il regardait si per- » sonne n'était entré. Je l'ai vu, comme je

» revenais, qui sortait pour voir en de-
» hors, et j'ai eu une fameuse peur. Mais
» comme j'étais au coin du buisson (vous
» savez qu'il n'est pas loin de la porte),
» j'ai filé par derrière; et puis après, au
» moment où il tournait le dos en re-
» gardant de l'autre côté, zeste, j'ai passé
» derrière lui, et je suis entré. Heu-
» reusement mes sabots ne faisaient pas
» de bruit, » dit-il en riant et levant son pied nu.

« — Il ne t'a donc pas vu? » dit Jules toujours plus troublé.

« — Si fait, au coin de la basse-cour,
» comme j'étais pour rentrer dans la
» maison, il m'a demandé si c'était moi
» qui avais ouvert la porte. Moi j'ai dit
» que non tout simplement.

» — Ah! mon Dieu! mais il a dû être
» étonné de te voir là!

» — Oh! j'ai dit que je m'étais relevé,
» sauf respect, pour un besoin; et ça
» avait tout l'air de ça, parce que comme

» je n'avais fait qu'enfourcher mon pan-
» talon sans bas ni rien... Aussi il m'a
» cru tout de suite, le pauvre homme,
» et il a dit : Apparemment que ma
» femme aura oublié de fermer la porte.
» Bonsoir, M. Jules. Oh! n'ayez pas peur,
» je ne me laisserai pas déferrer. »

Il s'en alla, et Jules, après l'avoir entendu fermer avec précaution sa porte, ferma la sienne et se coucha plein d'angoisses et de remords. Il voyait dans quelle série de mensonges il avait peut-être engagé Thibaut. Il se voyait forcé de les autoriser par son silence, ou de dénoncer des fautes commises pour lui. L'agitation l'empêcha de dormir une partie de la nuit. Cependant le lendemain il ne fut question de rien. Maillard, qui avait remarqué aussi le trou fait dans la haie, et à qui sa femme avait assuré qu'elle avait fermé la porte, se doutant de quelque désordre, ne dit rien, pour ne pas avertir de ses soupçons, et avoir plus de

facilité à les vérifier s'ils étaient fondés.

Le lendemain, en travaillant au jardin, Thibaut se mit à reparler de ses exploits de la veille, ce qui désolait Jules; mais le moyen de gronder et de faire le sévère dans la situation où il s'était mis? « C'est bien dommage, disait Thibaut, » que je n'aie pas pensé à une chose; » c'était d'attacher une corde au ma- » chin de fer qu'il y a en dehors. En at- » tachant la corde par l'autre bout à » l'arbre, la porte n'aurait pas bougé, je » vous assure; le vent aurait eu beau » souffler dedans. » Et voyant que Jules ne répondait rien, « N'est-ce pas, M. Ju- » les, reprit-il, que c'est une bonne » idée?

» — Mais pourquoi faire? » dit Jules impatienté. « Vous savez bien, Thibaut, » que mon père ne veut pas qu'on ouvre » cette porte le soir. J'ai eu bien tort de » vous laisser sortir par là.

» — Vous voyez bien, M. Jules, que

» personne n'en a rien su. » La morale de Thibaut n'allait pas beaucoup plus loin, et Jules, en ce moment, n'avait pas autorité pour lui en donner une plus sévère; car il ne pouvait même parler de son repentir, qu'il supportait bien commodément en profitant de la faute. Il reprit cependant, et dit à Thibaut : « Je » vous en prie, Thibaut, ne sortez plus » par là le soir; mon père le défend » absolument.

» — Oh! M. Jules, je n'en ai pas en» vie; c'était seulement pour voir. » Et voyant que cela déplaisait à Jules, il ne parla plus de son invention, mais l'idée lui en resta dans la tête; il l'essaya le jour même, et le succès répondit parfaitement à son attente.

Lorsque les enfans ont imaginé un stratagème, ils manquent rarement de chercher à faire quelque sottise qui leur donne occasion de s'en servir : elle se présenta pour Thibaut le dimanche sui-

vant. En allant danser au village, il apprit qu'il y avait une noce le jour même à un village voisin, dont les habitans étaient en querelle avec ceux de Maule; et comme le mariage avait eu lieu entre un veuf et une veuve, les garçons de Maule avaient projeté d'aller, comme c'est l'usage en quelques pays, faire la nuit charivari sous la fenêtre des nouveau-mariés. Quand un pareil divertissement n'aurait pas été de la nature la plus propre à tenter Thibaut, l'idée de la porte de la basse-cour lui donnait un nouveau charme. Le soir donc, lorsque tout le monde fut couché, mettant son projet à exécution, il sortit, assujettit la porte, et eut soin de rentrer avant le jour, qui paraissait déjà assez tard, parce qu'on était à la fin de septembre. Comme il achevait de fermer le dernier verrou le plus doucement qu'il pouvait, il entendit ouvrir la fenêtre de Maillard; c'était sa femme qui se trouvait levée en ce mo-

ment, parce qu'elle avait un enfant malade. Elle avait entendu du bruit; et comme elle se souvenait de ce qui s'était passé quelques jours auparavant, elle avait sur-le-champ ouvert la fenêtre pour regarder du côté de la porte. Thibaut se cacha promptement derrière un tonneau; mais il ne put se cacher si vite, que malgré l'obscurité de la nuit, qui était sombre et pluvieuse, elle ne crût apercevoir quelqu'un : cependant, avant qu'elle eût le temps d'avertir son mari, et celui-ci de descendre, Thibaut favorisé par les ténèbres, avait regagné la porte de l'escalier, qu'il avait eu soin de laisser entr'ouverte, et était remonté dans sa chambre, ses souliers à la main pour ne pas faire de bruit. Maillard, ne voyant rien et trouvant la porte fermée, retourna se coucher. Cependant comme sa femme soutenait toujours qu'elle avait vu quelqu'un, le lendemain en se levant il examina avec soin les environs de la porte,

et d'abord remarqua sur la terre humide des traces de pieds qui devaient s'y être empreintes depuis la veille, car ce n'était que pendant la nuit qu'il avait commencé à pleuvoir. Après une assez longue recherche, il vit aussi qu'un panier, qu'il se souvenait d'avoir placé devant la porte, avait été dérangé, Thibaut n'ayant pas eu le temps de le remettre en rentrant. Enfin, ouvrant la porte, il aperçut le bout de corde qui pendait encore au loquet. Pendant l'absence de Thibaut, la pluie ayant mouillé la corde, les nœuds qu'il avait d'ailleurs multipliés et serrés avec soin pour les rendre plus solides, lui avaient paru trop difficiles à défaire, et, par une suite ordinaire de cette imprudence qui porte à commettre des fautes et sert ensuite à les faire découvrir, il s'était contenté de la couper par le milieu, en sorte que l'autre bout pendait à l'arbre, et que Maillard l'ayant découvert vit qu'il s'ajustait parfaitement au

morceau demeuré attaché à la porte, et comprit bientôt à quel usage il avait été employé. Alors, se hâtant d'avertir M. de Villiers de ce qui se passait, il lui indiqua Thibaut comme l'objet de ses soupçons.

M. de Villiers se rendit sur les lieux; il trouva Thibaut et plusieurs autres domestiques occupés à examiner quelques travaux qu'il faisait commencer dans la basse-cour. Thibaut, interrogé, nia comme de raison. Les traces, déjà effacées par d'autres, ne pouvaient plus servir contre lui de pièce de comparaison; mais la porte avait été la veille peinte en dedans par M. de Villiers lui-même. Thibaut, soit qu'il eût oublié ou ignoré cette circonstance, s'était fortement appuyé contre en la fermant, pour la soutenir afin qu'elle fît moins de bruit, et avait ainsi emporté la peinture dans une longueur de plus de trois pieds; on voyait aussi la marque de son bras qui s'était

glissé contre le bois à la hauteur des verrous. M. de Villiers, qui, la veille au soir, avait lui-même fermé la porte pour qu'on ne gâtât pas la peinture, venait de remarquer l'accident arrivé à son ouvrage. « Quelqu'un, dit-il, doit avoir sur son » habit la marque de cette peinture. »

Thibaut regarda le sien.

« Je le crois bien, dit Maillard, qui » répondait à sa pensée, tu avais hier ton » habit des dimanches. » Thibaut ne répondit rien et ne proposa pas d'aller chercher l'habit. M. de Villiers ayant ordonné qu'on l'apportât, tout le côté droit de la veste et du pantalon se trouva peint en vert clair. L'habillement entier était encore humide de la pluie de la veille; Thibaut se mit à pleurer. Jules, arrivé au commencement de l'interrogatoire, était pâle comme la mort. Son père, qui, dès le premier instant, avait observé son trouble, mais sans avoir l'air de le remarquer, le tirant à l'écart, lui

dit d'un ton sévère, et le regardant fixement : « Vous le saviez.

» — Non, mon père, répondit Jules » tremblant, mais je m'en suis douté.

» — Ainsi vous saviez qu'il était déjà » sorti par là la nuit, et que l'autre » jour...

» — O mon père! s'écria Jules en joi- » gnant les mains dans une anxiété dou- » loureuse, la première fois c'est ma faute, » pardonnez à Thibaut, tout est ma fau- » te. » Alors, sur l'ordre de son père, Jules, autant que le lui permettait son trouble, raconta tout ce qui s'était passé, ajoutant que c'était sûrement là ce qui avait donné à Thibaut l'idée de sortir par cette porte, chose à laquelle bien sûrement il n'avait pas pensé auparavant.

« Et qu'apparemment ensuite vous ne » lui avez pas défendu de recommencer?

» — Je vous demande pardon, mon » père; mais, après qu'il l'avait fait une » fois pour moi...

» — Je comprends, vous aviez perdu » toute autorité; d'après cela vous sentez » bien que Thibaut ne peut plus rester » chez moi.

» — O mon père ! » et Jules, quoiqu'il s'attendît à cet arrêt, se laissa tomber sur un banc, la tête appuyée sur sa main, dans l'attitude du désespoir.

« Telles ont été nos conditions, dit » M. de Villiers : rabaissé comme vous » l'êtes nécessairement aux yeux de Thi- » baut, par la faute que vous avez com- » mise et celle que vous lui avez fait com- » mettre pour votre compte, vous ne » pouvez plus lui être utile, et par con- » séquent, je ne dois plus me charger de » lui.

» — O Dieu! Dieu! mon père! » disait Jules, la tête levée et les mains jointes dans une attitude suppliante, quoiqu'il connût l'immuable fermeté de son père, qui n'était jamais revenu sur une résolution une fois annoncée. « N'y a-t-il pas d'autre

» moyen que de faire souffrir le pauvre
» Thibaut de ce qui est ma faute ?

» — Il y en a un autre, mon fils, si
» vous avez le courage de le prendre ;
» c'est de subir vous-même une punition
» exemplaire : alors, après avoir souffert
» à cause de lui et pour lui ; vous re-
» prendrez sur lui tous vos droits et
» votre autorité.

» — Une punition, mon père ? » dit Jules en pâlissant.

« — Oui. Songez, mon fils, à ce que
» c'est que de se voir puni à près de treize
» ans que vous allez avoir. Examinez en
» vous-même si vous aurez la force de
» soutenir une pareille honte ; car la
» honte serait double, si, après avoir
» accepté, vous succombiez sous le poids.

» — Cette punition sera donc bien ter-
» rible, mon père ? » dit Jules tremblant, et d'une voix altérée par la crainte.

« — Pendant quinze jours, au lieu de
» vous mettre à table avec nous, vous

» mangerez à une petite table à côté, en
» signe de pénitence.

» — De pénitence! Qu'il vienne quel-
» qu'un ou non?

» — Qu'il vienne quelqu'un ou non.

» — O mon Dieu! ô mon Dieu! » disait Jules en se tordant les mains; puis tout d'un coup se levant de dessus le banc, « J'accepte, » dit-il avec le courage du désespoir; et il y avait dans ses yeux quelque chose de farouche.

Son père l'arrêta par le bras : « Jules,
» dit-il, j'exige votre parole d'honneur
» que si vous acceptez votre pénitence,
» vous la subirez avec résignation : telle
» est ma condition, y manquer serait me
» tromper. » Jules frémissait. « Répon-
» dez-moi, lui dit son père, oserez-vous
» dire que vous me trouvez trop sévère
» en ceci; qu'à votre âge, avec la con-
» fiance que j'avais en vous et dont vous
» avez abusé, je puisse vous demander

» moins pour réparer le désordre que » vous avez causé? »

Jules baissait la tête et n'avait rien à répondre. « Et pensez-vous dans votre » conscience, ajouta son père, avoir le » droit de vous révolter contre ce que » vous reconnaissez juste?

» — Je ne me révolte pas, mon père, » dit Jules plus doucement; mais je suis » bien malheureux.

» — Soyez-le comme il convient à » votre âge, et pas davantage; car vous » désespérer d'un chagrin que vous avez » mérité, ce serait vous révolter contre » la justice, et cela n'appartient qu'aux » gens sans conscience. Il faut donc me » promettre, ajouta M. de Villiers, que » vous la supporterez comme vous le » devez, sans vous livrer à des violences » qui seraient ou coupables ou ridicules.

» — Je vous le promets, mon père, » dit Jules, que le ton de son père avait tout-à-fait calmé.

« — Si ensuite vous vous sentez trop » faible, poursuivit M. de Villiers, vous » me le direz, le marché sera rompu, je » n'exigerai pas de vous ce que vous ne » pourriez supporter. » Et Jules promit que le marché tiendrait, puisque l'exécution en était remise à son courage. Aussi passa-t-il la matinée dans des sentimens assez tranquilles. M. de Villiers fit connaître aux gens de sa maison ce qui s'était passé, déclarant que Thibaut avait mérité d'être renvoyé par sa désobéissance et ses mensonges; mais que Jules, reconnaissant que c'était lui qui avait eu le premier tort, voulait se charger de la punition de Thibaut. Les domestiques alors firent de grands reproches à Thibaut, qui se mit à pleurer en disant qu'il voulait s'en aller plutôt que de causer du chagrin à M. Jules. Celui-ci le consola, mais ne put s'empêcher de lui dire: « Il est sûr, Thibaut, que si vous n'étiez » pas sorti cette nuit malgré ce que je

» vous avais dit, rien de tout cela ne se-
» rait arrivé.

» —Oh, mon Dieu! oui, M. Jules, ré-
» pondit ingénument Thibaut; car le
» jour que j'ai été pour chercher la mon-
» tre, personne n'avait rien su. » Ce souvenir rappela à Jules qu'il n'avait pas encore acquis le droit de montrer de la sévérité.

Quand l'heure du dîner approcha, Jules recommença à se troubler, et le son de la cloche lui causa un ébranlement universel. Entrer dans la salle à manger, prendre, aux yeux des domestiques, la situation d'un coupable, c'était une idée qui, à mesure qu'il approchait du moment, redevenait pour lui aussi intolérable qu'elle lui avait paru d'abord. Il ne pouvait se décider à descendre, et son père, qui vint le chercher, le trouva qui marchait dans sa chambre en ébranlant le plancher de ses pas, et frappant du poing toutes les murailles. « Est-ce là, Jules, ce que

» vous m'aviez promis? » lui dit son père d'un ton où il entrait plus de fermeté que de sévérité. « Descendez, ajouta-» t-il, et que je n'aie plus à vous venir » chercher. »

Jules suivit son père et fut un peu soulagé par l'air triste des domestiques, qui semblaient s'empresser à lui alléger sa punition, car il s'était fait aimer de tous. Il avait demandé s'il lui était permis de s'en aller aussitôt qu'il aurait mangé ce qui lui était nécessaire, et cette liberté lui ayant été accordée, il se hâta de quitter la table aussitôt qu'il eut mangé de la soupe et un morceau de viande; et tout le temps que dura la pénitence, il y ajouta une assez austère abstinence qui lui était bien moins pénible à supporter que sa situation; mais Thibaut, qui le servait à table, en jugeait autrement: il pouvait à peine retenir ses larmes, quand il voyait Jules se lever de table à moitié repu, et demeurer le reste du jour pâle

et triste; ce que Thibaut attribuait, comme de raison, au défaut de nourriture. Les domestiques pensaient de même, et disaient qu'il finirait par tomber malade, rejetant tout le tort sur Thibaut : alors celui-ci disait à Jules qu'il voulait s'en aller, qu'il était trop malheureux ; mais, usant de l'autorité qu'il sentait renaître en lui, comme Samson dans la prison des Philistins sentait renaître ses forces à mesure qu'il expiait sa faute, Jules l'exhortait à la patience, terminant toujours son sermon par ces mots : « Surtout sou-» venez-vous, Thibaut, de ne jamais faire » ce que je vous aurai défendu; » ce que Thibaut promettait avec toute la ferveur de son repentir. Jules pria aussi les domestiques de ne plus faire de reproches au pauvre Thibaut, ce qu'ils lui promirent par amitié pour lui.

La fin de ses peines approchait, et le hasard, peut-être aussi les soins de ses parens, lui avaient épargné le chagrin

de voir aucun étranger témoin de son humiliation : mais quatre jours avant celui qui devait terminer la quinzaine, M. de Villiers apprit dans la matinée l'arrivée de son frère et de sa belle-sœur, qui venaient avec un de leurs amis communs, sa femme et plusieurs enfans, en tout sept ou huit personnes, passer chez lui la première moitié d'octobre. La visite avait dû avoir lieu huit jours plus tard; mais étant rappelés à Paris par leurs affaires, ils s'étaient décidés sur-le-champ à avancer leur voyage, calculant que M. de Villiers pourrait en recevoir l'annonce trois jours d'avance: il arriva, par je ne sais quel incident, que la lettre ayant été retardée de trois jours, il ne la reçut que quelques heures avant leur arrivée, qui devait avoir lieu vers l'heure du dîner.

Les préparatifs à faire pour les recevoir répandirent promptement la nouvelle dans la maison. Jules l'apprend; hors

de lui, il court au salon, où il trouve sa mère les yeux humides, son père l'air fort sérieux.

« Mon oncle arrive! » s'écrie-t-il d'un air presque égaré.

« — Oui, mon fils, » lui dit son père avec un regard annonçant à la fois sa détermination et ce qu'elle lui coûtait.

« Et M. de Blou aussi... reprit Jules » de la même manière, et sa femme... » et ses enfans.

» — Oui, mon fils. » Jules frappait du pied. « Non, disait-il en marchant » dans le salon avec violence, non, cela » ne se peut pas.

» — Vous le savez, dit M. de Villiers, » s'il vous est impossible de supporter » l'épreuve, vous êtes le maître d'y re- » noncer.

» — Oui, reprit Jules, avec une colère » que le respect contenait à peine, le » maître de me déshonorer... d'aban- » donner Thibaut... de perdre tout ce

» que j'ai fait pour lui... car ce serait bien
» commode ; pour quatre jours que j'au-
» rais manqué, on le traiterait comme si
» je n'avais rien fait du tout.

» Ne sont-ce pas là nos conventions ? »
demanda M. de Villiers d'un air sévère.

« — On les a faites comme on a voulu, »
murmura Jules, dont le ressentiment
semblait croître à chaque parole.

« — Et on a été libre de les accepter, »
reprit M. de Villiers d'un ton qui crois-
sait aussi en sévérité.

« Jules, continua-t-il, faites tout ce
» que vous voudrez, excepté de céder
» en lâche à la faiblesse de croire les
» choses injustes, parce que vous ne
» savez pas les supporter. Cette épreuve
» est cruelle, je l'avoue. J'aurais désiré
» vous l'épargner ; mais puisqu'elle est
» arrivée, je ne puis vous y soustraire.
» J'ai fait grâce à Thibaut, et si je vous
» ai puni, c'était pour que l'humiliation
» de la faute cessât de vous être com-

» mune. Vous voudriez apparemment que
» la grâce le fût, poursuivit-il avec une
» expression de dédain, et partager avec
» Thibaut les avantages de cette humi-
» liation; mais pour moi, cela ne me
» convient pas, du moins tant qu'il
» sera avec vous. Décidez-vous donc,
» reprit M. de Villiers; et, quelque
» parti que vous preniez, que ce soit,
» je vous prie, sans aucune de ces hon-
» teuses violences qui, je vous le déclare,
» me répugnent singulièrement. » Il
sortit en disant ces paroles, et Jules
demeura accablé. Sa mère voulut en
vain le consoler; il ne lui répondit point,
car il sentait son âme remplie d'amer-
tume. Il remonta dans sa chambre, et
là, se livra tantôt à des mouvemens
d'emportement, tantôt à une faiblesse
qui se soulageait par des torrens de
larmes. Thibaut, instruit de ce qui arri-
vait, et le voyant en cet état, vint lui
dire que décidément il voulait s'en aller

plutôt que de le mettre dans cet état-là. Jules le repoussa d'abord avec colère, puis se le reprocha, lui parla avec douceur, lui dit qu'il ne voulait pas absolument qu'il s'en allât. Il était bien décidé sur ce point, et ne savait pas se décider à supporter ce qui en était la conséquence : effet ordinaire de la faiblesse, qui ajoute à tous les malheurs. L'excès de son agitation le fit tomber dans une espèce de stupeur d'où ne le tira pas même le bruit de l'arrivée des voyageurs. Son père, qui monta chez lui, le trouva assis et immobile, la tête appuyée contre la muraille, les yeux mornes, le visage gonflé de larmes, et son vêtement en désordre.

« Jules, lui dit M. de Villiers avec fer-
» meté, mais avec douceur, d'après ce
» que m'a dit Thibaut, je vois que vous
» avez pris, comme je l'espérais, le parti
» le plus généreux. Maintenant, mon
» fils, il s'agit de le soutenir comme il

» convient. Ce qui serait vraiment humi-
» liant serait de paraître dans cet état.
» Allons, habillez-vous, et que votre
» courage à réparer votre faute vous at-
» tire l'estime de ceux qui seront témoins
» de votre punition. »

Ces paroles firent revenir les larmes aux yeux du pauvre Jules. Son père lui mit la main sur l'épaule : « Allons, mon
» fils, lui dit-il avec tendresse, peut-être
» n'auras-tu de ta vie une épreuve plus
» difficile ; mais sois sûr qu'il te sera doux
» de l'avoir subie honorablement. » Ces mots ranimèrent Jules, en l'assurant de l'estime de son père. Il se leva et se mit à s'habiller ; mais comme il achevait, la cloche du dîner se fit entendre, et lui causa un tremblement qu'il lui fut impossible de vaincre. Sa mère arriva, le trouva en cet état et pouvant à peine se soutenir. « Oh ! mon enfant, mon pauvre
» Jules ! lui dit-elle en l'embrassant et
» pouvant à peine retenir ses larmes, j'ai

» prié Dieu toute la matinée de te donner
» du courage, est-ce qu'il ne m'a pas
» exaucée ? »

Jules était religieux ; il éleva aussi son âme vers le ciel, et en reçut de la force ; car pour la première fois il sentit qu'il faisait une chose qui était bien et pleinement approuvée par sa conscience ! Il promit à sa mère de ne plus se laisser abattre, mais il la pria de descendre seule, parce qu'il aimait mieux n'arriver que quand on serait à table.

On l'avait déjà demandé plusieurs fois, et les enfans l'auraient été chercher dans sa chambre, si quelqu'un de la maison avait voulu la leur indiquer. En entrant dans la salle à manger, les enfans s'étonnèrent de voir une petite table à côté de la grande. « C'est pour Jules, leur dit
» d'un air mystérieux et affligé le petit
» Frédéric son frère, il est en pénitence. »
Les enfans furent surpris, allèrent le dire tout bas à leurs parens, qui ne pouvaient

les croire; et lorsqu'au moment où l'on s'asseyait on vit entrer Jules pâle, les yeux baissés, et, malgré la fermeté de son maintien, agité d'un tremblement qui augmentait à mesure qu'il approchait de la table, on se regarda, on regarda madame de Villiers, en ce moment aussi pâle que son fils. M. de Villiers, profitant de ce moment de silence, dit à son frère, qui était au bout de la table, pour que tout le monde l'entendît : « Charles, il faut » que je me hâte de vous dire, pour » l'honneur de Jules, que la peine qu'il » subit est une peine volontaire. Une » faute à laquelle il avait eu part pouvant » avoir des suites funestes pour un autre, » Jules, afin de l'en sauver, s'est chargé » seul de la punition. Il n'y a pas encore » une heure qu'il a eu de nouveau le » choix, et qu'il a persisté dans sa réso- » lution.

» — Il me semble, dit M. de Blou, que, » quelle que soit la faute, une pareille

» conduite l'a suffisamment expiée.

» — Et même, ajouta madame de Blou, » elle mérite à Jules beaucoup d'estime.

» — Je le pense aussi, dit M. de Vil- » liers, » dont en ce moment, malgré sa fermeté, la voix trahissait un peu les émotions. « Venez, Jules, dit-il à son fils, » venez reprendre votre place, puisque » vous l'avez méritée. »

Incapable de se mouvoir, comprenant à peine ce qui se passait, Jules demeurait debout à sa place, immobile et tremblant; mais déjà sa mère était accourue vers lui, et cachait dans ses bras les larmes et les sanglots qu'il ne pouvait plus retenir; enfin, le conduisant doucement vers la table, elle passa près de M. de Villiers, qui prit la main de son fils, en lui disant à voix basse : « Allons, » Jules, sois homme tout-à-fait. » Jules alors, tâchant de se rendre maître de lui, retint et serra la main de son père en signe de promesse, puis il la baisa; et

lorsque ensuite il leva les yeux sur M. de Villiers, il vit dans les siens une affection qui rouvrit son âme à la joie, où il ne semblait pas qu'elle pût rentrer. En même temps les fils de son oncle et de M. de Blou, tous deux à peu près de son âge, étaient venus le prendre sous les bras pour le conduire comme en triomphe à la place qu'ils lui avaient faite entre eux deux, et où les domestiques s'étaient empressés d'apporter son couvert; car leurs yeux à tous brillaient de plaisir de ce qui venait d'arriver à Jules; et Thibaut, qui l'instant d'auparavant aurait voulu se cacher sous la table, vint se placer, triomphant, derrière la chaise de son jeune maître, regardant si bien l'honneur de Jules comme le sien, qu'il avait oublié tout ce qui pouvait le concerner dans cette affaire.

Jules se sentait heureux; ce qui restait encore des traces de la peine ne servait qu'à lui faire mieux sentir cette

LE CHAPEAU.

Rosine, à douze ans, aurait été tout ce qu'on peut être de bon et d'aimable à son âge, si elle eût su contraindre son humeur; mais les accès de cette humeur qui lui venaient on ne sait d'où, et lui prenaient on ne sait pourquoi, lui ôtaient, tant qu'ils duraient, ses bonnes qualités naturelles, et lui donnaient tous les défauts qu'elle savait éviter quand elle était dans son bon sens : car Rosine, dans ses

accès d'humeur, n'avait réellement pas son bon sens, c'était une véritable folie; ce qu'elle avait su de raisonnable, elle l'oubliait; tous ses bons sentimens s'effaçaient comme si elle ne les avait jamais eus. Si dans ces momens on voulait lui rappeler un raisonnement qui l'avait convaincue la veille, un principe dont elle était convenue, et qui l'avait aidée à s'affermir dans son devoir, elle trouvait alors pour le contredire mille raisons plus ridicules les unes que les autres, niait les choses auxquelles elle ne trouvait pas de réponse, niait ce qu'elle avait dit elle-même, enfin, semblait avoir perdu toute raison, toute mémoire, toute bonne foi; et ce qu'on eût dit surtout, c'est qu'elle perdait alors toute affection pour sa mère et pour sa sœur, tant elle semblait prendre plaisir à les désoler.

Elle les aimait pourtant véritablement; elle était véritablement pénétrée de reconnaissance pour sa mère, dont elle

avait tant de fois éprouvé la patience et l'angélique bonté ; elle sentait une joie réelle à donner quelque plaisir à sa petite sœur qui n'avait que six ans. Elle était bonne, elle était généreuse ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne pouvait compter avec certitude sur l'effet de ces bonnes dispositions qu'en présence des étrangers. Le désir d'en être estimée la rappelait tellement au sentiment de ses devoirs, qu'elle les remplissait tous alors de la meilleure foi et du meilleur cœur du monde, sans qu'il restât aucune place à cette humeur qui la dominait si puissamment quand elle était plus à son aise : en sorte que Rosine était citée comme un modèle parmi les jeunes personnes de son âge, et que les louanges qu'on lui donnait faisaient quelquefois rougir sa mère, qui, espérant gagner par la douceur cet esprit intraitable, évitait de dire ce qui aurait pu nuire à la réputation de sa fille, mais ne cessait de lui

faire honte d'un défaut de probité tout-à-fait en contradiction avec le reste de son caractère naturellement honnête et droit.

« Je voudrais, lui disait Mme de Sainsenne, lorsqu'elle la voyait dans ses accès, que les personnes qui ont loué hier votre douceur et votre raison, vous vissent dans ce moment, et jugeassent ce qu'elles doivent penser de vous. » Ce contraste redoublait l'humeur de Rosine, parce qu'il lui faisait sentir le tort de sa conduite sans lui donner la force et la volonté d'en changer en résistant à l'impression du moment. « Rosine, lui disait encore quelquefois Mme de Sainsenne, vous êtes la maîtresse de recevoir tranquillement et sans confusion des éloges que vous méritez si peu; mais tâchez d'éviter qu'on ne vous loue devant moi, car je ne réponds pas de le supporter; il m'est impossible d'autoriser par mon silence une pareille tromperie. » Rosine faisait quel-

quefois de bonnes résolutions, mais elles ne tenaient jamais contre le besoin de suivre le sentiment qui la dominait dans le moment, et de mettre sa fantaisie à l'aise, sans s'embarrasser du reste.

Une des personnes dont elle désirait le plus l'estime et l'affection, était son oncle Henri de Sainsenne, l'un des frères de son père, qu'elle ne connaissait que depuis peu de temps, parce qu'il habitait ordinairement la province, et n'était venu que récemment à Paris pour ses affaires. Il avait pris Rosine en grande amitié, parce qu'elle ressemblait à son frère qu'il avait perdu, et qu'il regrettait beaucoup : il trouvait aussi qu'elle ressemblait à sa fille, la petite Olympe, qu'il avait laissée en province avec sa mère. Il se plaisait à leur chercher des ressemblances de caractère. « J'espère, disait-il souvent à Rosine, qu'Olympe sera douce et raisonnable comme toi ; » car elle avait quatre ou cinq ans de moins

que sa cousine. Il leur rapportait souvent des traits de la raison d'Olympe, étonnans pour son âge; il leur parlait surtout, avec une joie profonde, de sa bonté de cœur, de sa disposition à s'oublier pour les autres, de sa complaisance pour son petit frère, âgé de trois ans, et il finissait toujours par dire, en embrassant sa nièce: « Ce sera une petite Rosine. »

Si M. de Sainsenne n'eût pas été un homme très-vif dans ses manières, et un peu préoccupé de ses idées, il aurait certainement remarqué l'embarras de Mme de Sainsenne, et le soin de Rosine à éviter alors les regards de sa mère; mais, comme il n'aimait pas à s'arrêter longtemps sur les mêmes objets, ni surtout à se laisser aller à l'attendrissement qui s'emparait toujours de lui quand il parlait de sa petite Olympe, il changeait brusquement de sujet de conversation, ou bien se levait et se promenait dans la chambre en rêvant; quelquefois il sortait sur-le-

champ. Alors Mme de Sainsenne disait à sa fille : « Il ne tiendrait qu'à toi que ton oncle Henri eût bien de l'amitié pour toi.

« Mais il m'aime beaucoup, s'écriait Rosine.

— Pas du tout, reprenait tranquillement sa mère ; il aime Olympe, à qui il croit que tu ressembles. Ce qu'il aime, comme il te le répète souvent, c'est une petite fille douce et raisonnable. Quant à moi, il me semble que c'est positivement comme s'il te disait qu'il ne t'aime pas ; car il est certain que le caractère que tu as n'est pas celui qu'il aime, et je t'avoue qu'à ta place un pareil compliment me percerait le cœur. »

Rosine n'avait pas grand'chose à répondre ; de plus, son oncle, qui était extrêmement franc, exprimait en toute occasion une grande aversion pour les gens qui déguisent leur caractère, et Mme de Sainsenne, en ces momens-là, ne manquait pas de regarder Rosine. Toutes ces choses com-

mençaient à lui faire impression ; elle ne se corrigeait pas encore ; mais lorsqu'au milieu de son humeur, sa mère lui disait : « Croyez-vous donc être dans ce moment-ci la personne qu'aime votre oncle Henri ? » ces paroles la forçaient au moins à se contenir un peu ; et le jour où elle avait été plus déraisonnable qu'à l'ordinaire, les louanges et les caresses de son oncle lui faisaient éprouver un petit sentiment de peine.

Rosine avait un chapeau neuf qu'elle n'avait encore mis que deux fois. Sa mère venait de lui promettre de la mener le lendemain se promener aux Champs-Élysées pour voir passer les voitures de Longchamp, et elle comptait bien mettre son chapeau, lorsqu'elle reçut un billet d'une de ses petites amies, qui la priait en grâce de le lui prêter, pour que la femme de chambre de sa mère lui en fît un sur ce modèle. Simplicie, c'était le nom de cette amie, passait le surlende-

main la journée à la campagne. Elle avait tant persécuté sa mère pour qu'elle lui permît d'avoir un chapeau pareil à celui de Rosine, que celle-ci y avait enfin consenti; mais il restait à peine le temps de le faire: Simplicie voulait donc avoir *tout de suite*, *tout de suite* le modèle. Elle tenait à ses fantaisies avec une vivacité que sa mère lui avait souvent reprochée, en lui citant pour exemple la raison et la complaisance de Rosine; en sorte que Simplicie ne manquait pas d'ajouter: « Toi qui es si complaisante, je suis bien sûre que tu me le prêteras. » Elle disait encore: « Si je n'ai pas mon chapeau, j'aimerais mieux ne pas aller à la campagne. »

Rosine se récria sur cette dernière phrase, qui paraissait absurde. Ce billet lui donnait d'ailleurs un peu d'humeur, parce qu'elle était fort embarrassée entre le désir d'obliger Simplicie qui comptait tant sur elle, et la crainte de ne pas ra-

voir son chapeau pour la promenade du lendemain. Cependant comme M. de Sainsenne était là, elle se contint, et consulta seulement sa mère avec un peu d'inquiétude sur ce qu'il fallait faire.

« Ce que tu voudras, lui disait Mme de Sainsenne, qui ne voulait pas la décider.

— Mande à Simplicie, lui disait sa sœur, que tu es comme elle, et que tu aimerais mieux ne pas aller sur le chemin de Longchamp que d'y aller sans ton chapeau.

— Non, en vérité, s'écria Rosine, je ne suis pas si déraisonnable; » et cette idée augmentait encore le désir qu'elle avait de se montrer plus complaisante envers Simplicie. Son oncle ne disait rien, et la regardait en souriant; enfin elle dit à sa mère : « Ne pourrais-je pas l'envoyer, en la priant de me le renvoyer demain de bonne heure?

— Cela se peut, dit Mme de Sainsenne, et il est possible qu'elle le fasse; mais il

est possible aussi qu'elle y manque, et alors...

— Alors, dit Rosine dans un moment de courage, je mettrai mon chapeau de perkale ordinaire, qui est tout blanc; » et elle envoya le chapeau. M. de Sainsenne se leva sans rien dire, et sortit.

Mme de Sainsenne s'était bien attendue à ce qui devait résulter de ce beau dévoûment : toute la journée Rosine fut agitée de la crainte de ne pas revoir son chapeau, et par conséquent assez maussade. Le lendemain, dès huit heures, elle s'impatientait de ne pas le voir revenir; à neuf, c'était bien pis; enfin, à dix heures, elle obtint de sa mère d'envoyer chez Simplicie. Celle-ci demeurait fort loin; le domestique fut long-temps à revenir. Pendant ce temps, l'agitation de Rosine s'était accrue jusqu'à devenir un accès d'humeur insupportable. Enfin, il arriva à onze heures et demie, et sans le chapeau; la femme de chambre l'avait en-

fermé dans une armoire, et était sortie, emportant la clef. Simplicie promettait de le renvoyer dans une heure. A cette réponse, Rosine frappa du pied et s'emporta, disant qu'elle était sûre qu'elle ne l'aurait pas dans une heure, et qu'il était bien ridicule de ne pas lui renvoyer son chapeau quand elle en avait besoin.

« Pourquoi l'as-tu prêté? lui dit sa sœur; maman te l'avait bien dit; moi, je n'aurais pas prêté le mien.

— Il est beau, ton chapeau! » dit Rosine avec un ton de mépris que lui donnait la colère; et le prenant sur le lit, elle le jeta à terre. Elle allait peut-être le gâter davantage, quand, aux cris de la petite, Mme de Sainsenne, accourant de la chambre voisine, regarde sévèrement Rosine, et lui dit : « Votre chapeau peut arriver quand il voudra, vous ne le mettrez pas. » Alors la violence de Rosine redouble, et se manifeste tantôt par les propos les plus déraisonnables, tantôt par

des impertinences telles, que sa mère est prête à lui déclarer qu'elle ne la mènera pas se promener, lorsqu'on vient lui dire qu'une jeune fille avec un carton demande Mlle Rosine. Alors Rosine s'arrête; l'idée que c'est son chapeau, et qu'elle s'est privée, par sa faute, du plaisir de le mettre, la jette dans la consternation. Mme de Sainsenne ordonne qu'on fasse entrer. Cette jeune fille dit qu'elle vient de chez une lingère qu'elle nomme, et remet un billet à Rosine : il était de M. de Sainsenne, et conçu en ces termes :

« Comme j'ai pensé, ma bonne Rosine,
» que le chapeau pourrait ne pas arriver
» à temps pour la promenade, je vous en
» envoie un autre que je désire que vous
» portiez comme marque de votre raison
» et de votre complaisance. J'en envoie
» un pareil à Olympe, afin que, lors-
» qu'elle le mettra, elle se souvienne
» d'être aussi bonne que vous.

» J'irai dans une heure voir s'il va bien,

» et vous prendre pour aller aux Champs-
» Élysées. »

Pendant que Rosine lisait ce billet, la fille de boutique sortait du carton un charmant chapeau de perkale, orné et garni d'une quantité de tulle, et dans la forme la plus nouvelle. Elle voulait le faire essayer à Rosine ; mais Mme de Sainsenne se hâta de lui donner pour les aiguilles, et de la renvoyer, afin qu'elle ne vît pas le trouble de sa fille, qui, pâle et tremblante, incapable de savoir ce qu'elle faisait, avait laissé tomber le billet, et regardait le chapeau sans le voir. Mme de Sainsenne ramasse le billet, le lit, et dit à Rosine d'un ton froid et sévère :

« Rosine, je ne vous prescris rien, vous êtes maîtresse de faire ce que vous voudrez ; mais je verrai si vous avez le cœur d'accepter ce chapeau. Je saurai aujourd'hui quel prix vous mettez à mon estime. »

Alors Rosine éclate en pleurs, et se

couvrant le visage de ses deux mains, s'écrie : « Ah ! mon Dieu ! que dira mon oncle Henri ?

— Vous deviez aussi, reprend Mme de Sainsenne, songer à ce que devait dire votre conscience, quand vous avez consenti à vous attirer des éloges et des présens que vous méritiez si peu.

— Savais-je, répondait Rosine toujours en pleurant, que mon oncle Henri me donnerait ce chapeau ? Malheureux chapeau ! ajoutait-elle avec la violence qui se mêlait toujours à ses chagrins.

— Vous auriez cru, dit Mme de Sainsenne, pouvoir accepter plus facilement son estime et ses louanges ; vous les jugiez apparemment moins précieuses. »

Tout augmentait le désespoir de Rosine, et aucune considération ne s'offrait pour l'adoucir : sa mère la laissait à elle-même, bien déterminée à n'influer en rien sur sa conduite ; et Rosine, toujours emportée par la passion du moment, ne

conservait de force que pour se désoler. Sa petite sœur, qui était bonne enfant, et qui l'aimait malgré sa violence, était aux écoutes dans la crainte que M. de Sainsenne n'arrivât : tout d'un coup elle accourt en disant : « Sauve-toi, voilà mon oncle Henri. »

Il entrait en effet dans l'antichambre. Rosine se sauve dans la chambre voisine ; sa mère l'y suit en lui demandant : « Que dois-je dire à votre oncle ! »

Rosine ne sait que répondre autre chose que : « Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! » et M. de Sainsenne entre dans le salon. Il demande sa belle-sœur et sa nièce. « Que dois-je dire ? » répète Mme de Sainsenne ; et Rosine, qui entend approcher son oncle et voudrait pouvoir se cacher sous le lit, s'écrie : « Dites tout ce que vous voudrez, maman, mais que je ne voie pas mon oncle Henri.

— Il n'est pas question de ce que je

veux, dit Mme de Sainsenne en fermant la porte, mais de ce que vous voulez : c'est de votre probité, de votre honnêteté qu'il s'agit, et non pas de la mienne. Que dois-je dire?

— Oh! dites tout ce qu'il faudra; mais que je ne voie pas mon oncle Henri.

— Dois-je dire la vérité?

— Dites-la, dites-la; mais que je ne voie pas mon oncle Henri. »

Mme de Sainsenne sort en laissant la porte ouverte; elle va à la rencontre de M. de Sainsenne, qui lui demande Rosine.

« Rosine, dit tristement Mme de Sainsenne, elle a un grand chagrin; elle n'est pas digne du présent que vous lui avez fait. La contrariété de ne pas voir arriver son chapeau lui a donné un tel accès d'humeur et de colère, que je n'oserais jamais vous dire tout ce qu'il lui a fait faire et dire de choses répréhensibles; mais si je vous les disais, vous verriez qu'elle ne peut porter le cha-

peau ni comme bonne, ni comme douce, ni comme raisonnable. »

M. de Sainsenne demeurait consterné; il s'était fait la plus grande joie du plaisir qu'il allait procurer à Rosine, et ne se consolait pas de ce qu'elle trompait son espérance. Enfin, il dit à sa belle-sœur : « C'est donc comme punition que vous la privez du chapeau?

— Non, répond Mme de Sainsenne; je lui dois cette justice que c'est elle-meme qui a jugé qu'elle ne le méritait pas, et qui m'a chargée de vous le dire. »

Rosine, qui entendait sa mère, sentit une bien grande reconnaissance de ce qu'elle lui laissait tout l'honneur d'une action pour laquelle elle l'avait au moins bien soutenue.

« Pauvre Rosine! dit M. de Sainsenne; et en même temps il entra dans la chambre où il l'entendait pleurer, et où elle se cachait de toute sa force le visage de ses deux mains. Il l'embrassa en lui di-

sant : « Toi qui es ordinairement si bonne, comment as-tu pu t'oublier à ce point-là ? » Et comme elle redoublait ses sanglots : « Cela n'arrivera plus, n'est-ce pas? Je suis sûr que cela n'arrivera plus, » répétait-il à Mme de Sainsenne, qui était venue s'asseoir près de sa fille. « Je ne loue pas Rosine, continua-t-il, de m'avoir dit la vérité, cela n'était pas possible autrement; mais au moins sa sincérité me prouve bien qu'elle n'est pas habituée à de pareilles fautes. »

A ces mots la pauvre Rosine cache sa tête dans les genoux de sa mère avec un redoublement de désespoir qui étonne son oncle et attendrit sa mère : « Acceptes-tu cet éloge? » lui dit-elle ; et Rosine ne put répondre que par ses sanglots. « Allons, mon enfant, du courage, » lui disait tout bas Mme de Sainsenne; et Rosine, d'une voix étouffée, lui répondait : « Parlez, maman, parlez vous-même ; moi, je ne le peux pas.

— Mon frère, dit Mme de Sainsenne, il nous reste un aveu pénible à vous faire, et c'est encore Rosine qui s'y détermine. Sa raison, sa douceur sont bien loin d'être ce que vous avez cru. Le désir d'obtenir votre affection et votre estime l'ont engagée à se contenir devant vous; mais souvent, beaucoup trop souvent, elle se livre à une humeur, à une violence de caractère qui lui font commettre bien des fautes, et qui lui ont donné de plus le tort très-grand d'accepter une estime qu'elle ne méritait pas. Je suis témoin qu'elle a eu plusieurs fois des remords; mais ils n'ont pas suffi pour la corriger, et depuis long-temps je m'afflige et je m'étonne de ce qu'avec de la raison, elle sait si peu faire usage de ses bonnes qualités, et de ce qu'avec une droiture naturelle, elle consent à tromper ceux qui l'aiment et l'estiment. »

Rosine, pénétrée de confusion, serrait son visage contre les genoux de sa mère.

M. de Sainsenne la regardait d'un air triste. Enfin, il la soulève, l'assied sur ses genoux, et l'embrasse en lui disant : « Rosine, mon enfant, ce que j'apprends-là me fait bien de la peine ; mais ne pourrais-tu pas te corriger? — Oh ! j'y ferai ce que je pourrai, disait Rosine en sanglotant, et le cœur pénétré de la bonté de son oncle.

— Tu le peux, j'en suis sûr, et tu prendras le chapeau comme un engagement à te bien conduire à l'avenir ; n'est-ce pas, ma sœur? » Mme de Sainsenne sourit. « Allons, poursuit M. de Sainsenne, essuie tes yeux et partons pour la promenade. » Et avec sa vivacité ordinaire, il embrasse Rosine, se lève, et va jouer dans le salon avec la petite.

Rosine, restée vis-à-vis de sa mère, levait lentement les yeux sur elle, comme pour lui demander ce qu'elle avait à faire.

« Rosine, lui dit Mme de Sainsenne, il faut accepter le chapeau, si tu es déter-

minée à tenir absolument l'engagement que te demande ton oncle.

— Maman, j'y ferai tout ce que je pourrai.

— Il faut être sûre de le pouvoir, mon enfant, ou refuser.

— Mais, maman, comment en être sûre? vous savez bien que j'ai quelquefois tant de peine à me retenir.

— Cependant tu t'es toujours retenue devant ton oncle; qu'est-ce qui t'en donne la force?

— C'est que j'ai si peur qu'il prenne mauvaise opinion de moi!

— Si, au moment où tu t'emportes, tu avais la certitude qu'il va le savoir, et te voir dans cet état-là, cela ne te retiendrait-il pas un peu?

— Maman, je le crois.

— Eh bien, il faut me donner ta parole d'honneur qu'au premier emportement, il le saura avec tous ses détails.

— Oh! maman!

— Il faut cela, ma fille, ou lui dire que tu ne te sens ni la force ni la volonté d'accepter l'engagement qu'il te demande.

— Eh bien, maman, ce sera vous qui vous chargerez de dire mes fautes, car je n'en aurais pas le courage.

— Et si ton oncle est ici, je l'enverrai chercher pour qu'il en soit témoin?

— Ah grand Dieu!

— Mon enfant, il faut te décider à accepter ou à refuser.

— Maman, dit Rosine en se jetant dans les bras de sa mère, vous ferez tout ce qu'il faudra faire. »

Mme de Sainsenne embrassa sa fille, et alla rejoindre M. de Sainsenne; on mit le chapeau, qui était bien joli, mais que Rosine n'osa pas trop regarder. On alla à la promenade, où elle eut les yeux un peu battus, le cœur un peu gros, la parole un peu basse. Elle fut quelque temps honteuse et embarrassée avec son oncle; mais cet embarras lui fut salutaire. Une

fois pourtant, elle commença à s'emporter ; sa mère lui rappela ce qui devait s'ensuivre, et elle se contint. Une autre fois, cet avertissement ne suffisant pas, Mme de Sainsenne envoya chercher son beau-frère. Rosine courut se cacher, et de trois jours n'osa lever les yeux. Cette humiliation fut la dernière à laquelle elle s'exposa ; et le compte que Mme de Sainsenne put enfin rendre à son beau-frère des progrès de sa nièce, lui valut un redoublement d'affection qui la confirma dans ses bonnes habitudes. Elle s'accoutuma à toujours agir comme si elle était en présence des personnes dont elle désirait être estimée ; à se dire toujours : « Que penseraient-elles de moi dans ce moment-ci ? » et ainsi à ne jamais rien faire, même étant seule, à ne jamais rien penser qui pût lui mériter le blâme.

LA GÉNÉROSITÉ.

Margaretta venait de distribuer presque tous ses joujoux à deux ou trois petites amies qui avaient passé l'après-midi avec elle. Elle s'assit toute contente auprès de sa mère, en lui disant : « Mon » Dieu! maman, que c'est un grand plaisir » d'être généreuse !

» — Qui est-ce qui a été généreuse ? » lui dit madame d'Oisy en souriant. Margaretta rougit en regardant sa mère.

« — Est-ce toi? » continua madame d'Oisy de la même manière.

« Mais, maman, dit Marganetta, qui ne » voulait pas répondre directement à la » question, n'est-ce donc pas être géné- » reuse que de donner tout ce qu'on a?

» — C'est selon. Il faut d'abord qu'on » l'ait donné par véritable bonté de cœur, » pour faire plaisir, et non pas par or- » gueil, et pour qu'on dise que vous l'avez » donné.

» — Est-ce que c'est de l'orgueil, ma- » man, que de vous le dire à vous?

» — Non, mon enfant. Quand tu me » parles à moi, c'est comme si tu parlais » à ta conscience. Tu peux me dire ce que » tu as fait de bien, comme ce que tu as » fait de mal, parce que tu es sûre que je » ne le redirai pas. Je ne t'accuse pas » d'orgueil; il te reste sans cela bien » assez de choses à faire pour être géné- » reuse. »

Pendant la fin du discours de sa mère,

Margaretta avait tenu les yeux fixés d'un air inquiet sur la petite Azélie, à qui elle avait donné un beau chariot, celui de ses joujoux qu'elle aimait le mieux. Tout d'un coup elle se lève précipitamment, et, courant à elle tout en colère : « Voyez, » mademoiselle, il valait bien la peine » de vous le donner, pour le casser » comme cela tout de suite ! »

La pauvre petite s'excusait, regardait le chariot d'un air tout interdit, disait qu'elle ne l'avait pas fait exprès, assurait qu'il pourrait se raccommoder.

« Joliment ! » dit Margaretta en le lui arrachant brusquement des mains, et le retournant de tous côtés d'un air d'humeur ; puis, le rendant comme elle l'avait pris, elle fut se rasseoir auprès de sa mère, en disant : « Cela est fort désa- » gréable.

» — Quoi ! dit madame d'Oisy ; qu'elle » ait cassé son chariot ? Qu'est-ce que » cela te fait ?

» — Mais, maman, c'est moi qui le
» lui avais donné.

» — Eh bien! puisque tu le lui avais
» donné, il était à elle.

» — Je ne le lui avais pas donné pour
» qu'elle le cassât.

» — Ah! tu le lui avais donné à con-
» dition qu'elle n'en ferait pas ce qu'il
» lui plairait. Il fallait me dire cela : je
» ne pouvais pas le deviner.

» — Mais, maman....

» — Mais, ma fille, je n'entends que
» ce qu'on me dit. Tu m'as dit que tu
» étais généreuse; alors j'ai cru que,
» comme les personnes généreuses, tu
» avais donné tout de bon, sans conser-
» ver de droits sur la chose que tu don-
» nais.

» — Je sais bien, maman, que je n'ai
» plus de droits sur ce que je lui ai
» donné.

» — En ce cas-là, c'est donc sur Azélie
» que tu as des droits; car, sans cela,

» tu n'imaginerais pas de la gronder d'a-
» voir cassé une chose qui lui appartient.
» Si tu lui as donné ce chariot pour avoir
» le droit de la gronder quand ce qu'elle
» fait te déplait, en vérité, ce n'est pas
» là donner, c'est faire payer, et bien
» cher, ce n'est pas être généreuse. »

Margaretta réfléchit quelques momens sur ce que lui avait dit sa mère, puis, allant vers Azélie, elle lui dit tout doucement : « Cela se raccommodera avec » un peu de colle. — Oh! oui, » dit Azélie, qui ne demandait pas mieux que de croire que cela pourrait se raccommoder; et Margaretta se remit à jouer avec ses amies, sans parler de ce qu'elle leur avait donné, et elle l'oublia même tout-à-fait. Le soir, quand elle y pensa, elle alla d'un air satisfait embrasser sa mère, à qui elle avait bien envie de dire : « A » présent, j'ai été tout-à-fait généreuse, » mais elle n'osa pas; sa mère le vit bien, et ne lui dit rien non plus. Elle savait bien

tout ce que sa fille avait encore à faire pour être généreuse.

Margaretta avait avec elle Marianne, la fille de sa bonne, qui avait un an de plus qu'elle. Elle l'aimait beaucoup, lui faisait des présens le plus souvent qu'elle pouvait, et avait soin de les lui faire utiles. Ainsi Margaretta, qui était chargée de payer ses gants sur sa pension, les achetait un peu grands, et tâchait de ne les pas trop salir, pour qu'ils pussent ensuite servir à Marianne. Elle n'usait pas ses souliers jusqu'à la semelle, afin que Marianne pût encore les porter. Elle lui avait fait arranger de son argent un de ses anciens chapeaux de paille, ce qui n'empêchait pas qu'elle ne lui gardât toujours une partie des bonbons qu'elle recevait. Aussi Marianne l'aurait-elle aimée à la folie, si Margaretta n'eût toujours voulu s'en faire obéir. Mais quand elles jouaient ensemble aux *onchets*, Margaretta ne voulait jamais avoir touché;

et si Marianne lui disait qu'elle avait vu remuer les *onchets*, alors Margaretta commençait par se mettre en colère, et pour peu que Marianne soutînt son dire, elle jetait tout, disait qu'elle ne voulait plus jouer, ou bien elle emportait et serrait ses *onchets*, en disant que Marianne ne les verrait plus. Quand elle était dans ses momens de gaieté, elle allait faire peur à Marianne par derrière, ou bien lui tirer les cheveux ou secouer sa chaise, quoique Marianne la priât de n'en rien faire; et quand Marianne se fâchait, Margaretta disait qu'elle n'entendait pas la plaisanterie : mais si l'instant d'après Marianne voulait plaisanter avec elle d'une manière qui ne lui convînt pas, ou que seulement, sans le faire exprès, elle lui accrochât le pied en passant, ou marchât sur sa robe, alors Margaretta, tout de suite en colère, avait plus tôt donné à Marianne une tape ou un coup de pied qu'on n'avait eu le temps de tourner la tête.

Un jour elle avait été si insupportable que Marianne, malgré sa douceur, s'était fâchée tout-à-fait, et s'en était allée en disant qu'elle ne jouerait plus avec elle. Margaretta avait naturellement trop de raison et un trop bon cœur pour ne pas sentir ses torts; mais elle ne les sentait qu'après. Presque aussitôt que Marianne fut sortie, elle se mit à chercher dans sa commode; puis, courant à sa mère, qui de la chambre à côté avait entendu ce qui se passait : « Maman, lui dit-elle, » vous m'avez donné cette année un fichu » de soie neuf; me permettez-vous de » donner à Marianne celui de l'année » passée?

» — Comme tu voudras, mon enfant; » mais, à ta place, je ne le lui donne- » rais pas.

» — Pourquoi donc, maman? je n'en » ai pas grand besoin, et cela fera plaisir » à Marianne.

» — Oui; mais ce plaisir-là sera suivi

» d'un si grand chagrin, que, si tu étais
» généreuse, tu le lui épargnerais.

» — Mais quel chagrin peut donc faire
» à Marianne mon fichu de soie? » dit Margaretta, prête à pleurer de ce qu'on s'opposait à sa bonne volonté.

» — Sûrement elle aura beaucoup de
» plaisir en le recevant : mais, précisément
» à cause de cela, elle sera si reconnais-
» sante, elle sera si fâchée de l'idée de
» te faire de la peine, qu'il lui sera bien
» dur ensuite de te voir à chaque instant
» te mettre en colère contre elle, de
» s'entendre dire qu'*elle t'ennuie*, qu'*elle*
» *est bête*, et cent choses pareilles.

» — Mais, maman, elle vient aussi
» m'impatienter.

» — Eh! vraiment! je le sais bien; c'est
» pourquoi je te conseille de ne pas t'ex-
» poser à manquer de générosité comme
» tu le fais sans cesse en maltraitant une
» personne qui n'ose te le rendre, parce
» qu'elle t'a des obligations. Si j'étais

» toi, je ne lui donnerais plus rien.

» — Maman, vous vous moquez de
» moi.

» — Non, mon enfant; je t'avertis seu-
» lement qu'il n'y a rien de si contraire
» à la générosité, quand on ne veut
» rien supporter des autres, que de les
» obliger à tout supporter de vous.

» — Je pense, maman, dit Margaretta
» après y avoir un peu réfléchi, que le
» meilleur moyen de ne pas m'impatien-
» ter si souvent contre Marianne, c'est
» de lui donner le fichu. En le lui
» voyant, je me souviendrai qu'il faut être
» plus douce avec elle.

» — Cela pourrait bien être; mais je
» ne sais comment tu feras pour le lui
» donner.

» — Qui m'en empêcherait donc?

» — Marianne est fâchée contre toi.
» Tu sais bien que si, dans le moment
» où tu es fâchée contre elle, elle venait
» t'apporter un présent, tu le lui jette-

» rais au nez, en disant que tu n'en veux
» pas. Elle n'osera sûrement pas en faire
» autant; mais ce sera peut-être un effort
» très-désagréable pour elle d'accepter le
» fichu, ou du moins il lui fera très peu
» de plaisir. C'est un grand obstacle à la
» générosité que de n'avoir pas su ména-
» ger les gens à qui on veut ensuite ren-
» dre service.

» — Comment donc faire? » s'écria Margaretta, cette fois avec les larmes aux yeux.

« — Je n'en sais rien, dit sa mère; pen-
» ses-y. »

Elles étaient depuis quelques instans dans le silence, Margaretta regardant tristement le fichu qu'elle tenait toujours à la main, lorsque Marianne rentra dans la chambre. Margaretta le cacha bien vite sur les genoux de sa mère, puis s'approcha de Marianne d'un air moitié honteux, moitié riant : « Marianne, lui dit-
» elle, es-tu encore fâchée? »

Marianne boudait toujours un peu et n'avait pas trop envie de répondre. Margaretta lui jette ses bras au cou, en lui disant : « N'est-ce pas, ma petite Ma-
» rianne, que tu veux bien encore jouer
» avec moi? » Marianne fut si étonnée et si touchée de l'action de Margaretta, qui n'avait pas coutume de réparer ses torts d'une manière si aimable, qu'elle cessa sur-le-champ d'être fâchée, et dit qu'elle allait jouer. Alors Margaretta, courant chercher le fichu sur les genoux de sa mère, le donna à Marianne, en lui disant : « Tiens, Marianne, voilà un fichu que
» maman m'a permis de te donner. » Marianne rougit de plaisir; les yeux de Margaretta brillaient de joie, et madame d'Oisy, très-contente de sa fille, l'appela d'un signe, et la baisa au front en lui disant bien bas pour que Marianne ne l'entendît pas : « Courage, mon enfant;
» voilà un pas vers la générosité. »

Madame d'Oisy était extrêmement

bonne pour Margaretta, en sorte que celle-ci avait un grand désir de lui faire plaisir; et toutes les fois que son caractère ne l'emportait pas à quelque impatience ou à quelque désobéissance, madame d'Oisy avait tout lieu de se louer de son application et de son zèle au travail. Comme elle apprenait l'anglais, elle imagina de traduire à elle toute seule une histoire assez longue qu'elle avait trouvée dans sa grammaire, et la donna un jour, bien écrite, sans contre-sens et sans fautes d'orthographe, à sa mère, qui fut enchantée, parce qu'elle ne lui avait encore fait traduire que de petites phrases, pour lesquelles même elle l'aidait toujours. Après avoir témoigné à sa fille toute la satisfaction qu'elle recevait de cette preuve de sa bonne volonté et de ses progrès, madame d'Oisy lui dit : « Margaretta, » voilà une belle occasion de montrer ta » générosité.

» — Quoi! maman, est-ce que je

» pourrais être généreuse avec vous ?

» — Tu m'as donné un grand plaisir, » c'est de toi qu'il dépend de ne pas me » l'ôter.

» — Oh ! maman, non sûrement je ne » vous l'ôterai pas.

» — Tu me l'ôterais si tu n'étais pas » raisonnable aujourd'hui, et cela sans que » je pusse t'en empêcher; car j'avoue que » je n'aurais pas le courage de te gronder. » Vois, ma fille, ajouta-t-elle en souriant, » me voilà en ton pouvoir ; c'est à toi de » savoir comment tu veux en user. »

Margaretta sourit aussi de cette idée, elle alla sur-le-champ se mettre à son ouvrage, et fut tout le reste du jour d'une sagesse exemplaire. Seulement, sa journée avait été si bonne, que le soir, elle était fort en train de s'amuser, et que lorsque sa mère voulut l'envoyer coucher, elle résista un peu. « Songe, Margaretta, lui » dit madame d'Oisy, qu'aujourd'hui je » n'aurai pas le courage de me fâcher. »

Margaretta vivement contrariée, dit d'un ton d'impatience : « Mon Dieu! que cela » est donc difficile d'être généreuse!

» — Je ne t'ai pas dit que cela fût aise, » reprit froidement madame d'Oisy, et » je ne t'oblige pas de l'être. Désobéis- » moi si tu veux.

» — Ah! maman, dit Margaretta, vous » voyez bien que je ne suis pas la maîtresse; » car vous voilà tout d'un coup l'air sé- » rieux.

» — Moi, qui ne me suis pas engagée » à être généreuse, dit en souriant madame » d'Oisy, je n'ai pas eu la force de te » cacher que tu me faisais de la peine.» Margaretta s'alla coucher; elle voyait bien que c'était pour lui faire plaisir que sa mère lui avait parlé de générosité; mais elle comprit cependant qu'une personne vraiment généreuse ne doit jamais abuser de la bonté et de la complaisance de ceux qui l'aiment.

Cependant elle ne savait pas tout en-

core. Un jour qu'elle s'impatientait de ce qu'une de ses amies l'avait priée d'achever quelques rangées de tapisserie à un ouvrage qui l'ennuyait, et que tout en le faisant elle se promettait bien de lui dire qu'une autre fois elle aurait la bonté de faire son ouvrage elle-même : « En ce cas, » lui dit sa mère, ne le fais pas; car, quand » il sera fait, tu seras obligée de lui cacher » l'ennui qu'il t'a donné.

» — Eh! pourquoi donc, maman?

» — Ecoute, mon enfant, que je te » raconte une histoire. J'ai connu une » femme qui avait été riche et qui était » devenue pauvre. Dans le temps où elle » avait commencé à être pauvre, sa femme » de chambre Catherine lui avait prêté » tout l'argent qu'elle avait amassé à son » service. La maîtresse croyait qu'elle » pourrait le lui rendre; mais cela ne fut » pas possible, et même elle se trouva » réduite à n'avoir plus du tout de quoi » vivre. Alors Catherine se mit à travail-

» ler pour elle. Elle quittait à peine son
» ouvrage pour manger; et quand sa
» maîtresse s'affligeait de la voir se fati-
» guer ainsi, elle disait que l'ouvrage était
» la seule chose qui lui fît plaisir, et que
» quand madame était riche, elle s'en-
» nuyait de n'avoir pas assez de choses à
» faire. Catherine s'était faite couturière:
» sa maîtresse voulait l'aider; mais dans
» les commencemens surtout, comme
» elle n'était pas bien accoutumée à l'ou-
» vrage, elle faisait souvent des fautes,
» cousait à l'envers ce que Catherine lui
» disait de coudre à l'endroit, ou bien
» posait une manche le coude en dedans,
» ou bien un lé la pointe en bas. Lorsque
» Catherine s'en apercevait, elle ne disait
» rien, mais elle le défaisait et le raccom-
» modait la nuit, pour que sa maîtresse
» n'eût pas le chagrin de voir que tandis
» que Catherine travaillait pour elle, elle
» la retardait au lieu de l'avancer. La
» maîtresse tomba malade; elle avait des

» fantaisies, elle les cachait tant qu'elle
» pouvait; mais Catherine, qui connais-
» sait sa maîtresse, les devinait et n'épar-
» gnait rien pour lui procurer ce qu'elle
» désirait. Tantôt elle travaillait deux
» heures de plus dans la nuit pour gagner
» plus d'argent, afin d'acheter ce qui
» était nécessaire, et ne disait pas le prix
» que cela avait coûté; ou s'il fallait aller
» bien loin pour le chercher, elle se dé-
» pêchait tant, que sa maîtresse, qui ne
» connaissait pas les chemins, croyait que
» c'était bien près, et qu'elle n'a jamais
» su la moitié de ce que Catherine faisait
» pour elle.

» — Ah! maman!

» — Ce n'était pas tout. La maîtresse
» avait un petit garçon qu'elle avait assez
» mal élevé. Comme il s'ennuyait de ne
» pas sortir, et de n'avoir pas pour
» jouer avec lui d'autres petits garçons
» de son âge, il avait souvent de l'humeur
» et battait ou pinçait quelquefois très-

» fort Victoire, la fille de Catherine, qui
» avait cependant trois ou quatre ans de
» plus que lui, mais qui, justement à
» cause de cela, et parce qu'elle l'avait
» vu tout petit, ne le lui rendait pas.
» Mais comme il devenait plus fort, il
» lui faisait mal : elle allait tout en larmes
» se plaindre à sa mère, qui la prenait
» sur ses genoux, tâchait de la consoler,
» de cacher ses pleurs, et lui disait :
» Tais-toi ; si madame savait que son fils
» t'a battue, elle en serait si fâchée !
» Elle lui disait encore : Tâche de bien
» vivre avec lui ; car, vois-tu, il ne peut
» pas vivre ailleurs. Et elle avait tant
» fait que Victoire supportait tout du
» petit garçon parce qu'il avait besoin
» d'elle. Que penses-tu de cela, ma fille ?

» — Oh ! maman, que je voudrais bien
» connaître Catherine et Victoire ! » En
ce moment une femme proprement mise
et d'une figure agréable et douce entra
dans la chambre. Elle avait avec elle

une jeune fille d'environ quatorze ans, jolie, et qui avait l'air très-raisonnable. « Eh! c'est vous, Catherine? » dit madame d'Oisy. A ce nom, Margaretta tressaille, regarde sa mère, qui lui fait signe qu'elle ne se trompe pas. Elle n'ose dire un mot; mais elle regarde Catherine, elle rougit, et le cœur lui bat bien fort.

« Vous voilà donc à Paris? dit madame » d'Oisy à Catherine en la faisant asseoir. » Vos affaires sont-elles finies?

» — Madame est rentrée en possession » de sa petite ferme, répond Catherine, » nous y sommes bien arrangées; les af- » faires vont mieux, Dieu merci, et nous » venons mettre M. Charles en pension.

» — Est-il toujours méchant, Victoire, » demanda madame d'Oisy à la jeune » fille, et vous toujours patiente?

» — Oh! madame, dit Victoire, » M. Charles n'a jamais été méchant. D'ail- » leurs, il faut bien supporter quelque » chose des enfans. »

Après avoir causé quelque temps, Catherine dit : « Il faut que je m'en aille : » madame est seule, elle s'impatienterait. » Margaretta fut bien contente et bien embarrassée quand sa mère lui dit d'embrasser Victoire, qui lui paraissait une personne si respectable. Elle la suivit des yeux sur l'escalier, se mit à la fenêtre pour la voir plus long-temps, puis revint à sa mère le cœur tout gros de plaisir d'avoir vu Catherine et Victoire. Au bout d'un instant, elle lui dit :

« Maman, Catherine a dit qu'elle » s'en allait pour ne pas impatienter » sa maîtresse; est-ce que sa maîtresse » s'impatiente encore quelquefois contre » elle?

» — Sa maîtresse a une très-mauvaise » santé; elle a eu beaucoup de malheurs, » qu'elle n'avait pas été élevée à supporter : il est possible qu'elle ne soit pas » toujours raisonnable; et Catherine, qui » a tant fait pour elle, pense qu'elle doit

» bien plus qu'un autre éviter de l'impa-
» tienter.

» — Maman, dit encore Margaretta
» après quelques minutes de réflexion,
» on m'avait toujours dit qu'il fallait ou-
» blier le bien qu'on avait fait; on est
» cependant obligé de s'en souvenir pour
» être meilleur avec ceux qui vous ont
» des obligations.

» — L'important, mon enfant, c'est
» de ne les en pas faire souvenir. Quant
» à soi, on peut y songer : mais les per-
» sonnes généreuses n'ont pas besoin de
» cela; elles sont si naturellement portées
» à faire plaisir aux autres, à les supporter
» avec patience, à s'oublier pour eux,
» qu'elles se conduisent à peu près avec
» tout le monde comme avec ceux à qui
» elles ont fait du bien.

» — C'est donc une bien grande vertu
» que la générosité?

» — Oui, mon enfant, car elle donne
» presque toutes les autres.

« — Maman, dit Margaretta en embras-
« sant sa mère, je veux tâcher d'être gé-
« néreuse. »

« VOUS AVIEZ DONC UN AUTRE LIS? »

LA PETITE FILLE PRESSÉE.

« Maman, nous partirons bientôt? » disait Paola à sa mère; et déjà elle cherchait ses gants, son châle, son chapeau.

— Oui, ma fille, répondit Mme de Valnoix, dans deux heures d'ici nous nous mettrons en chemin.

— Dans deux heures, maman! y pensez-vous?

— Oui, ma fille, j'y pense; et vous savez comme moi que nous ne pouvons

voir votre cousine Augustine qu'à trois heures, qui est l'heure de sa récréation, et qu'ainsi en partant à midi, nous arriverions deux heures trop tôt.

— Ah! mon Dieu! cela est bien terrible!

— Oui, je conviens qu'il est affreux de ne pas faire à midi ce qu'il faut faire à deux heures.

— Maman, vous avez beau vous moquer, tout le monde sait qu'il est fort désagréable d'attendre.

— Et pourquoi attends-tu?

— Il le faut bien.

— Je ne vois pas ce qui t'y oblige à présent plus que dans un autre moment. Est-ce que tu attends depuis ce matin?

— Mais maman, ce matin n'était pas l'heure.

— Tout comme à présent. Midi n'est pas plus deux heures que dix heures du matin : et puisque tu te mets dans la

tête d'attendre à présent, je ne sais pas pourquoi tu n'as pas aussi bien commencé à dix heures, à huit heures du matin, pourquoi même tu n'attends pas depuis hier ou avant-hier ; tu aurais été alors bien plus à plaindre, et ton malheur serait bien plus intéressant. »

Paola n'avait rien à répondre, mais elle ne s'en impatientait pas moins, tandis que sa mère écrivait tranquillement en attendant l'heure de partir. Elle ne voulait pas comprendre que le moyen de ne pas s'agiter de ce qu'on doit faire dans deux heures, c'est de s'occuper de ce qu'on peut faire dans le moment, et que tous ces mouvemens inutiles, qui ne peuvent avancer la chose qu'on désire, ne sont pas l'effet d'un désir véritable, mais d'une impatience sans but, dont l'effet est souvent de reculer ce qu'on attend. Ainsi Paola, toujours pressée en tout, sitôt qu'elle avait pris son livre pour étudier sa leçon, voulait la répéter

sans s'être donné le temps de la savoir. Sa mère lui rendait son livre; elle y jetait un coup-d'œil, venait le rapporter, et si sa mère, sachant bien qu'il était impossible qu'elle sût sa leçon, lui disait de l'étudier, au lieu de cela, elle s'amusait à s'impatienter de ce qu'on ne la faisait pas répéter, savait encore plus mal que la première fois, était obligée de recommencer tout-à-fait, et passait ainsi trois quarts-d'heure à une chose qu'elle aurait pu finir en un quart-d'heure, si elle avait eu la patience de l'y mettre. Elle barbouillait sa sonate pour l'avoir plus tôt finie, quoiqu'on ne manquât pas de lui faire reprendre et travailler ensuite avec plus de soin les passages qu'elle avait négligés : et tous les jours elle se faisait rappeler de la porte pour plier plus proprement son ouvrage, qu'elle avait tamponné au fond de sa corbeille.

Elle allait ce jour-là faire ses adieux

à sa cousine, avant de partir pour la campagne, et elle avait fait retarder ce départ de huit jours, parce que du moment où elle avait su que le jour en était fixé, elle avait été si pressée de le voir arriver, qu'elle n'avait plus pensé à autre chose, en sorte que ses leçons avaient été tout de travers, et que, pour réparer le temps qu'elle avait si mal employé, sa mère avait voulu qu'elle eût huit jours de plus de ses maîtres, en lui déclarant que, s'ils n'étaient pas contens d'elle, on retarderait encore de quinze jours. La peur avait pour cette fois suspendu l'impatience, et, comme elle n'était pas sûre de partir, elle avait pu faire quelque attention ; mais il avait fallu défaire trois des paquets, que, malgré tout ce qu'on avait pu lui dire, elle avait absolument voulu faire d'avance.

Si elle n'avait pas été si impatiente, elle aurait pensé avec quelque chagrin qu'elle allait être quatre ou cinq mois sans

voir sa cousine qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle était toujours si pressée de voir, que les jours où elle devait venir, Paola ne cessait de tourmenter sa bonne pour aller au-devant d'elle, quoiqu'il lui fût arrivé deux fois, en y allant, de prendre un autre chemin qu'elle, de ne pas la rencontrer, et de la voir ainsi une heure plus tard. Cette fois, sitôt qu'elle fut entrée dans la cour de la pension, elle se mit à courir de toutes ses forces pour l'aller trouver; mais au bout d'un quart-d'heure, Mme de Vallenoix ayant remarqué un chapeau assez commode et d'une assez jolie forme qu'on avait fait aux pensionnaires pour les garantir du soleil, elle dit malheureusement qu'elle avait envie d'en faire faire un pareil à sa fille; alors Paola n'eut plus de repos, et se désola, tout le reste de la visite, de ce que sa mère ne voulait pas consentir à s'en aller sur-le-champ pour acheter ce chapeau dont elle ne devait se servir qu'à la cam-

pagne, et qu'elle pouvait avoir aussi bien le lendemain.

Paola était depuis un mois à la campagne, lorsqu'elle apprit une nouvelle qui lui causa une bien grande joie. Sa cousine était en pension, parce qu'elle n'avait plus ni son père ni sa mère. Comme elle avait été malade l'hiver précédent, et qu'elle en était demeurée un peu délicate, il avait été décidé dans la famille qu'elle sortirait de pension et que madame de Vallenoix la prendrait chez elle pour l'élever avec Paola.

On juge de l'impatience de Paola. L'idée d'attendre trois semaines lui paraissait intolérable; tous les jours elle disait : « Le 1er août n'arrivera donc jamais? » C'était le jour où devait venir sa cousine. Elle s'étonnait que sa mère ne fît pas tendre trois semaines d'avance le lit d'Augustine, et n'avait pu s'endormir le jour où elle avait appris cette nouvelle, avant d'avoir rangé la planche de l'armoire

qu'on lui destinait. Aussi le lendemain, ne se trouvant rien à faire qui eût rapport à l'arrivée de sa cousine, avait-elle passé la journée dans une agitation et un ennui intolérables; et si heureusement la longueur du temps qu'elle avait à attendre ne l'avait un peu distraite de cette idée, pendant les trois semaines on n'en aurait pu tirer rien de raisonnable.

On lui avait donné un beau lis orange qui devait fleurir à peu près dans le temps de l'arrivée d'Augustine. Elle résolut de le lui donner; et comme elle était toujours pressée de jouir de tous les plaisirs qu'elle se promettait, elle se dépêcha de mander à sa cousine qu'elle lui destinait quelque chose de bien joli pour son arrivée, et puis elle se mit à soigner son lis de la manière la plus propre à le faire mourir. De peur qu'il ne poussât pas assez vite, elle l'inondait d'eau même les jours où il avait plu; alors elle voyait la terre du pot devenir comme de la boue : cela l'in-

quiétait ; elle descendait à chaque minute pour voir si elle était encore mouillée, et finissait par porter le pot au soleil pour qu'il séchât plus vite. On avait beau l'assurer que les fleurs seraient ouvertes pour l'arrivée d'Augustine, Paola aurait voulu, tant elle était déraisonnable dans ses souhaits, qu'elles le fussent huit jours auparavant, pour s'impatienter ensuite pendant ces huit jours de ce qu'Augustine n'arrivait pas et de ce qu'elle laissait faner son lis. Elle touchait à chaque instant les boutons, les pressait, les entr'ouvrait avec ses doigts, comme si elle eût espéré que cela les ferait avancer plus vite. Enfin elle en fit tant qu'un matin elle trouva son lis qui penchait la tête, et le bouton le plus avancé qui, au lieu de s'ouvrir, se resserrait et commençait à se flétrir. Ce jour-là elle redoubla de soins et d'agitation, et le lendemain matin le lis était encore plus malade.

Elle alla passer la journée avec sa mère

dans une maison de campagne voisine, et le soir, en revenant, elle ne trouva plus son lis.

La voilà qui court partout, qui en demande des nouvelles à tout le monde : personne ne l'a vu ; elle va au jardinier, qui lui dit : « Ce n'était pas la peine de le garder, vous n'auriez pu le sauver. » Alors elle s'écrie tout en colère qu'il n'a qu'à se mêler de ses affaires, qu'elle veut ravoir son lis, demande où il est pour l'aller chercher, et n'obtient d'autre réponse : « Je vous dis que c'était fini, que vous n'auriez pas pu le sauver. » Elle va se plaindre à sa mère, qui lui dit : « Puisque Antoine assure que tu ne pouvais pas le sauver, mon enfant, il faut que ce soit vrai ; il en sait là-dessus plus que toi et moi. » Elle retourne à Antoine, qui la laisse dire, et ne lui répond qu'en haussant les épaules ; elle revient à sa mère, qui lui conseille de prendre le parti de renoncer à son lis. Enfin, ne pou-

vant obtenir raison de personne, elle se couche désolée.

Elle le fut bien davantage quelques jours après. Un voisin et ami de Mme de Vallenoix s'était engagé à venir dîner chez elle, le jour de l'arrivée d'Augustine, avec son fils et sa fille. La jeune personne, qui s'appelait Adèle, avait été quelque temps camarade de pension d'Augustine; elle l'aimait beaucoup, ainsi que son frère Eugène, qui l'avait vue l'année d'avant à la campagne. Tout le monde aimait Augustine, parce qu'elle était très-douce et très-raisonnable; on était enchanté de son arrivée, et comme elle avait été fort malade, Adèle voulait aussi célébrer sa convalescence. On juge bien que Paola lui avait parlé de son lis et d'une perdrix privée que lui destinait son frère Alfred. Adèle voulait lui donner un petit agneau, et Eugène, qui commençait à bien dessiner, lui avait fait une tête de Vierge. Adèle, qui avait fait quelquefois

à sa pension des mascarades, et que cela avait fort amusée, la veille de l'arrivée d'Augustine, manda à Paola que, pour donner à Augustine son petit agneau, elle comptait le lendemain s'habiller en bergère; qu'Eugène s'habillerait en pélerin, et lui donnerait son dessin comme une image qu'il avait rapportée de son pélerinage. Elle ajoutait qu'il fallait qu'Alfred, qui devait donner une perdrix privée, s'habillât en chasseur, et Paola, avec le lis, en jardinière. En recevant ce billet, Paola rougit et pâlit de chagrin. « Comment faire? demanda-t-elle à sa mère avec anxiété; cela est impossible, puisque je n'ai plus mon lis.

— Cela est impossible pour toi, lui dit sa mère, mais cela n'empêche rien pour les autres; » et Alfred, qui avait entendu la proposition, ne se souciait nullement de renoncer à ce divertissement. Il prétendit que Paola pourrait bien s'habiller en jardinière sans donner

de fleurs ; mais elle disait que ce serait ridicule, et Mme de Vallenoix était de cet avis. Alors il voulait qu'elle donnât d'autres fleurs. « Le beau plaisir, disait Paola, de donner à Augustine un pot de giroflées après lui avoir promis quelque chose de joli ! » Le chagrin de n'avoir plus son lis lui donnait de l'humeur contre tout ce qu'on proposait pour ce jour-là. Cependant il fallait bien se décider, et Paola, n'ayant pas le courage de mander à Adèle et à Eugène ce qui lui était arrivé, leur fit dire simplement qu'on les attendrait le lendemain, et elle demeura plus embarrassée que jamais. Elle était bien séduite de l'idée de s'habiller en jardinière, avec une cornette plate, un jupon bleu et un tablier rouge, qu'elle aurait empruntés à la fille d'Antoine, et une croix d'or que lui aurait prêtée la fermière ; mais d'un autre côté, Antoine assurait n'avoir pas d'autres fleurs à mettre en pot dans ce moment qu'une

reine-marguerite, et Paola était d'autant plus honteuse de ce triste présent, que son père, qui avait été chercher Augustine, lui mandait qu'elle l'avait fort tourmenté pour savoir ce que sa cousine lui destinait de si joli, mais qu'il n'en avait rien voulu dire. D'ailleurs elle était bien sûre qu'Eugène et sa sœur, qui aimaient à se moquer, se moqueraient beaucoup d'elle.

Enfin le 1er août était arrivé, l'heure avançait et elle ne se décidait pas. On lui avait apporté le jupon bleu, le tablier rouge et la croix; elle avait bien envie de les mettre, mais elle se souvenait qu'elle n'avait pas de fleurs, d'autant qu'elle s'était mise si en colère la veille contre Antoine quand il lui avait parlé du pot de marguerites, qu'elle n'osait plus les lui aller demander. Alfred était déjà en chasseur, et avait mis à sa perdrix un joli petit collier de rubans; il passa dans le corridor en criant : « Paola,

dépêche-toi ; j'ai vu du belvédère une voiture sur le chemin ; c'est Eugène et Adèle ; » et puis tout de suite : « Ah ! tiens, j'entends de loin claquer un fouet; c'est sûrement le courrier de papa; il va arriver : dépêche-toi, dépêche-toi. » Alors Paola, toute effarée, la tête troublée, ne sait plus que courir dans sa chambre en pleurant et en disant : « Ah! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! » Sa mère entre, lui demande ce qu'elle a et pourquoi elle ne s'habille pas; alors elle s'arrête honteuse, mais pleurant encore plus fort : « Je ne sais que faire, dit-elle, et personne ne m'aide, personne ne se soucie de me tirer de peine. »

— Vois plutôt, » lui dit sa mère; et en se rangeant elle lui laisse voir Antoine qui venait derrière elle, tenant dans ses mains le lis orange tout en fleurs et bien arrangé avec de la mousse dans une jolie corbeille verte. Paola jette un cri et ne fait qu'un saut pour l'aller prendre dans

les mains d'Antoine, qui a encore un peu peur qu'elle ne le gâte. Elle le regarde, le retourne, compte les fleurs, remercie Antoine. « Vous aviez donc un autre fils? — Pas du tout, mademoiselle, c'est le vôtre. — Mais il était mort. — Non pas, mais il l'aurait été bientôt au train dont vous y alliez. — Qu'y avez-vous donc fait? — Rien, mademoiselle, que de le laisser venir sans l'en empêcher, comme vous faisiez, en le tracassant tout le long du jour pour l'avancer. »

Antoine s'en alla bien remercié. Paola transportée se dépêcha de s'habiller; elle ne cessait de regarder le fils, auquel heureusement elle n'avait pas le temps de toucher. « Mais, maman, disait-elle à sa mère, vous m'aviez conseillé d'y renoncer.

—Oui, ma fille, puisque c'était le seul moyen que vous eussiez d'être raisonnable, et de ne pas faire ce qu'il fallait pour l'empêcher de fleurir. »

Paola voyait bien que tout le monde s'était moqué d'elle, mais elle ne s'occupait que de la joie du moment. Adèle et Eugène arrivèrent comme elle achevait de s'habiller ; Augustine, cinq minutes après. On se divertit beaucoup toute la journée, et la leçon qu'avait donnée Antoine aurait bien pu être perdue, si Mme de Vallenoix n'eût pris soin de la renouveler. Elle avait promis à sa fille, après une tête de Jupiter qu'elle faisait dans le moment, de lui donner à dessiner une tête d'Hébé dont elle avait grande envie. De ce moment, en dessinant sa tête de Jupiter, elle ne songeait plus qu'à celle d'Hébé, en sorte que le Jupiter allait fort mal. Sa mère s'en aperçut, et un jour qu'elle la voyait estropier sans pitié une oreille qui l'ennuyait : « Paola, lui dit-elle, je te conseille de renoncer à la tête d'Hébé. » Paola la regarda d'un air très-inquiet : elle se souvint du lis orange.

« Maman, dit-elle, est-ce comme le lis?

— Comme tu voudras, ma fille; renonces-y de toi-même, ou je t'y ferai renoncer assez sérieusement pour te mettre l'imagination en repos. »

Paola comprit ce que voulait dire sa mère, et la peur de ne pas avoir sa tête d'Hébé contribua à lui faire prendre beaucoup plus de soin et d'intérêt à la barbe et à l'oreille de Jupiter. Mme de Vallenoix, qui vit le bon effet de cette méthode, se détermina à ne lui accorder jamais ce qu'elle désirait avec assez d'impatience pour s'écarter de son devoir ou de la raison. Après avoir été punie quelquefois de sa précipitation, Paola n'entendait pas la phrase, « Je te conseille de renoncer..... » qu'elle se hâtait de prendre son parti de redevenir raisonnable. En grandissant, elle s'accoutuma à voir qu'on n'est pas le maître de ce qui doit arriver dans huit jours, mais qu'on

l'est de ce qu'on peut faire aujourd'hui, que c'est en appliquant chaque jour toutes ses pensées à ce qu'on peut faire, qu'on arrive sûrement et tranquillement à ce qu'on désire.

UN

PREMIER JOUR DE COLLÉGE.

C'était le lendemain du premier jour de l'an; cette belle journée avait passé comme un éclair; Henri allait entrer au collége. Il avait douze ans, et n'était jamais sorti de la maison paternelle; son éducation avait été soignée de bonne heure, et il n'était bruit dans la famille que de sa facilité et de sa mémoire; c'était, au fait, un excellent petit garçon, attentif dans ses études, jaloux de satis-

faire des parens qui s'occupaient sans cesse de lui, et même assez complaisant pour son frère cadet, le petit Paul, qui, plus jeune et moins appliqué, le respectait comme un oracle. Ce n'était pas sans regret que Henri s'éloignait de son père, de sa mère, de sa grand'maman et de Paul; il avait demandé, en partant, quel jour on viendrait le voir; mais, à mesure qu'il approchait du collége, l'idée des nombreux camarades qu'il allait trouver, des jeux auxquels il s'associerait, des prix qu'il remporterait, animait et charmait sa jeune tête. On arriva : son oncle, qui lui avait servi de guide, le présenta d'abord au régent, qui devait l'avoir dans sa classe et le prendre comme pensionnaire. C'était une heure de récréation; ils descendirent dans la cour, où tous les enfans étaient rassemblés; là, son oncle le quitta après l'avoir embrassé, en lui disant : « Adieu, mon ami; amuse-» toi bien. »

Henri n'eût-il pas été tout disposé à suivre ce conseil, ce qu'il voyait lui en eût donné l'envie; plus de cinquante enfans à peu près de son âge formaient un cercle autour d'un monceau de joujoux de toute espèce qu'ils se montraient, qu'ils échangeaient, qu'ils se disputaient à grands cris : les tambours, les fusils, les sabres, les régimens de grenadiers, les chevaux, étaient entassés pêle-mêle comme sur un champ de bataille; les balles et les ballons volaient par-dessus; tous les écoliers avaient mis là les étrennes qu'ils avaient reçues la veille, et chacun jouissait de tout, comme si tout lui eût appartenu. Henri avait bien pensé le matin à apporter les siennes; mais il s'était rappelé qu'il avait vu un de ses cousins revenir en pleurant de la pension, parce qu'on lui avait cassé son bilboquet et pris son portefeuille à crayon, et de peur d'un tel accident, il avait tout laissé à son frère, en lui recommandant de ne rien

gâter. « Garde bien mon optique et mes » soldats, lui avait-il dit ; je n'en ai pas » besoin pour m'amuser au collége, et je » veux les retrouver ici quand je viendrai. » — Comment s'amuser maintenant? Il ne connaît aucun de ses nouveaux camarades ; aucun d'eux ne fait attention à lui : il est à l'écart, regardant du coin de l'œil tant de richesses entassées, tout échauffé de la joie bruyante qu'elles excitent, et désolé de n'avoir rien à y ajouter pour prendre ensuite sa part du tout.

En mettant tristement sa main dans sa poche pour en tirer son mouchoir, il y découvrit six belles billes d'agate qui y étaient restées par mégarde : c'était beaucoup dans ce moment, mais ce n'était pas assez pour qu'il osât les mettre à côté du tout ce qu'il voyait, et s'en faire un moyen d'entrer aussitôt en relation avec ses camarades plus riches. Il se baissa donc sans mot dire, et se mit à jouer mo-

dastement tout seul; il ne s'amusait guère : par bonheur une des billes alla rouler au milieu d'un groupe de petits garçons. « A » qui est cette bille? » s'écria l'un d'eux en la ramassant. « Elle est à moi, » dit timidement Henri, qui s'était avancé pour la reprendre. Ils le regardèrent tous; personne ne l'avait encore remarqué. « Tu » n'as que celle-là? » lui demanda le même. » J'en ai cinq autres. » Et il s'empressa d'ouvrir la main pour les faire voir. « Édouard, Édouard, » s'écria le petit garçon en en appelant un autre, « viens » donc voir ces billes d'agate; il en a six. » Comment t'appelles-tu? — Henri. — » C'est Henri qui les a. Viens donc, nous » jouerons aux billes avec lui. »

Édouard accourut. Henri, enchanté, leur donna deux billes à chacun, et ils jouèrent ensemble. Bientôt il fallut changer d'amusement; mais la connaissance était faite; Henri avait fourni son contingent : ses deux compagnons l'emmenèrent

pour lui montrer aussi tout ce qu'ils possédaient. Au bout d'un quart-d'heure il avait joué à la balle, au ballon, il avait crevé un tambour, et était devenu familier avec tous les enfans du collége. Quand la cloche sonna pour les rappeler au travail, il s'aperçut qu'il n'avait plus que cinq billes ; la sixième était égarée. Henri n'eût osé s'en plaindre à personne ; ce n'était pas son frère Paul qu'il pouvait accuser de négligence. Ceux à qui il demandait la bille lui disaient tout simplement qu'ils ne l'avaient pas, et se précipitaient pour ne pas arriver trop tard dans la salle d'études. Henri, accoutumé à répondre à sa mère, lorsqu'elle l'appelait pour prendre une leçon, « — Maman, je cherche » mon livre ou mon mouchoir, » crut pouvoir continuer un moment son enquête ; n'ayant rien trouvé, il prit le chemin de la classe, et fut tout étonné en entrant de voir qu'on ne l'avait point attendu pour commencer : chacun était à son

pupitre, le maître dictait, et déjà l'on avait écrit cinq lignes. « — Et moi, dit » Henri, comment vais-je faire? je n'ai » pas entendu le commencement. — » Pourquoi n'êtes-vous pas rentré avec » tous les autres? lui dit le maître. — Je » cherchais ma bille que j'avais perdue. » — Il fallait la laisser : nous n'attendons » personne. — Mais pourtant, si je n'ai » pas entendu, je ne peux pas écrire. — » Faites comme vous voudrez. » Et il continua à dicter. Les écoliers riaient de l'embarras de Henri, qui, tout déconcerté, se mit à sa place et perdit encore cinq minutes à arranger son papier, sa plume, son encrier; de sorte que lorsqu'il commença à écrire on était déjà au quart de la dictée. Quand elle fut finie, chacun apporta son cahier pour en faire corriger les fautes d'orthographe : le maître examinait celui des dix plus habiles, et ceux-ci à leur tour corrigeaient les plus faibles. Henri ne se croyait pas de ce

nombre, et véritablement il savait assez bien l'orthographe; mais on dictait rapidement, il avait eu grand'peine à suivre, n'avait pu faire aucune question, et avait laissé en blanc deux ou trois mots peu connus qu'il ne savait pas, et que le maître avait placés selon son usage dans la leçon pour embarrasser et exercer les élèves. Ces lacunes excitèrent de grandes risées. « — Il a sauté des mots! s'écria avec » étonnement celui qui le corrigeait. — » Je ne savais comment les écrire, reprit » Henri. — Ha! ha! dit Édouard en » riant, tu n'écris que ceux que tu sais; » tu ne fais donc jamais de fautes? — Il » fallait réfléchir et chercher, lui dit le » maître; peut-être auriez-vous trouvé ce » que vous deviez mettre. — Je n'en ai » pas eu le temps. — Les autres en ont-» ils eu davantage? » Henri se tut : il ne voulait pas convenir que les autres pouvaient en savoir plus que lui.

Il fut un des derniers de la classe; on

était en hiver, et la récompense de ceux qui avaient obtenu les premiers rangs était de se trouver plus près du poële qui réchauffait la salle d'études, non qu'il fît froid à l'extrémité la plus éloignée, mais parce que les enfans se faisaient un divertissement de chauffer un moment leurs mains sur le poële dans l'intervalle d'une phrase à l'autre. Henri, accoutumé à se mettre dans la cheminée, trouva fort mauvais d'être ainsi relégué au bout de la salle; et, lorsque l'explication latine commença, il s'était si bien persuadé qu'il grelottait, qu'il n'y prêta aucune attention. Son tour d'expliquer et d'analyser un paragraphe arriva; il débuta d'une voix dolente et d'un air consterné; un mot n'arrivait sur ses lèvres que cinq minutes après l'autre; il s'interrompait pour souffler dans ses doigts; il hésitait, cherchait, s'embarrassait. — « Qu'avez-vous » donc? » lui dit le maître. « — J'ai » froid, » répondit Henri presque en

pleurant. « — Et le froid vous fait ou-
» blier votre latin? A un autre. Celui qui
» vous suit est encore plus éloigné du
» poële que vous; nous verrons s'il en
» est assez désolé pour ne pas pouvoir ex-
» pliquer. »

Le petit garçon dont il s'agissait sourit, expliqua couramment, analysa sans grelotter le sujet de la version, et obtint en récompense la permission de se rapprocher du poële, tandis que Henri, se sentant humilié et se croyant gelé, trouvait encore plus mauvaise la place où il était obligé de se tenir. Heureusement pour lui que la leçon ne fut pas longue, elle était séparée de la suivante par un quart-d'heure de relâche; les enfans descendirent dans la cour; Henri était tenté de rester pour se chauffer; mais Édouard le prit par le bras en lui disant: « Viens donc courir. » Et Henri s'aperçut bientôt qu'on pouvait se réchauffer en plein air, en glissant sur la glace et se roulant dans la neige.

On remonta pour dessiner : Henri se préparait à un petit triomphe ; il avait apporté deux têtes comme échantillon de son talent, et ses camarades à qui il s'était empressé de les montrer en avaient été émerveillés : le maître de dessin les trouva fort bien aussi, lui donna un modèle d'une difficulté proportionnée à sa force, et la leçon commença. Les élèves étaient au nombre de trente-deux : le maître allait plusieurs fois de l'un à l'autre, leur indiquant les défauts à corriger, les conseils à suivre ; mais ensuite il les laissait faire. Henri, accoutumé à ce qu'on lui fit faire, l'appelait à chaque instant pour lui demander si ce trait était bien, comment il devait s'y prendre pour celui-ci, et mille autres détails qu'un précepteur toujours assis à ses côtés ne se lassait pas autrefois de lui répéter. « Voyez vous-» même, lui répondait de loin le maître » occupé ailleurs ; faites vous-même. » Et Henri ne savait ni voir ni se décider

tout seul. Tous les écoliers avaient déjà terminé leur esquisse, et quelques-uns assez passablement, que Henri ne savait pas encore si ses traits étaient bien mis ensemble : il en doutait sans savoir ce qui y manquait réellement ; la bouche n'était pas dans la ligne au-dessous du nez ; l'oreille était placée trop haut : autrefois on lui eût indiqué tous ces défauts à mesure qu'ils paraissaient sous son crayon, et il les eût corrigés; maintenant il n'avait plus de guide. « Comment voulez-vous que je » corrige ? disait-il, je ne sais pas ce qu'il » faut changer ; » et il pleura lorsque le maître lui donna un modèle moins difficile en lui disant : « Vous n'êtes pas en- » core assez fort pour copier cette tête. »

L'heure du dîner étant venue, on alla se mettre à table. Henri n'aimait pas la soupe aux choux ; cependant il la mangea à petites bouchées et en mettant les choux de côté sur le bord de son assiette. Après la soupe vint le bœuf; Henri ne voulut pas

du bœuf : il s'attendait à une entrée, mais l'entrée ne parut pas ; et sans un plat d'épinards, Henri, qui demandait toujours, « Qu'avons-nous encore ? » n'aurait pas dîné. Au dessert on apporta des pommes ; elles firent le tour de la table, et chacun en prit une : Henri avait jeté de loin son dévolu sur une grosse pomme rouge ; elle fut prise par le premier qui entama l'assiette : Henri fit un soupir et lorgna une seconde pomme belle encore ; elle disparut de nouveau : à chaque pas que faisait l'assiette, il en choisissait des yeux une nouvelle et la voyait enlevée presqu'aussitôt. Comme l'ordre des rangs était le même à table que dans la classe, le pauvre Henri eut beau choisir ; il était des derniers, et n'eut qu'une des dernières pommes. Si pareil malheur lui était arrivé dans la maison paternelle, il s'en serait lamenté long-temps ; mais la grande récréation suivait le dîner : les écoliers quittaient précipitamment la table ; Henri

oublia tous ses mécomptes pour aller jouer aux *barres* et au *reniard*. Avant de descendre dans la cour, il avait eu soin d'aller prendre son chapeau : à peine était-il arrivé, qu'un de ses camarades s'avance par derrière, et le lui fait sauter d'un grand coup de poing, en lui disant : « Que veux-tu donc faire de ton cha-« peau? » Et aussitôt le chapeau est ballotté à coups de pied dans toute la cour. — « Mon chapeau ! rendez-moi mon cha-» peau, criait Henri ; vous allez me faire » enrhumer, je veux mon chapeau ; » et il s'égosillait à le redemander au lieu de courir après pour le rattraper. Personne ne l'écoutait. « Rendez-moi mon chapeau, » criait-il toujours ; si je m'enrhume, je » dirai à maman que c'est vous qui me » l'avez ôté. — Tu as peur de t'enrhu-» mer, dit un des écoliers ; attends, nous » allons bien t'en empêcher ; venez donc, » venez donc, allons chercher nos cha-» peaux. » Ils courent dans l'escalier,

laissant au bas Henri étonné et pleurant : en deux minutes ils reparaissent, portant tous leur chapeau à la main, et les voilà qui emboîtent les chapeaux les uns dans les autres, en formant une pile de trois à quatre pieds d'élévation, et enfoncent cet échafaudage de chapeaux sur la tête de Henri, qui ne sait que pleurer pendant qu'ils rient aux éclats de sa ridicule figure. Enchantés de leur invention, ils veulent la perfectionner, quittent leurs vestes, et forcent le pauvre Henri à les enfiler l'une après l'autre, en lui disant : « Prends donc garde de t'enrhumer ! » Il se serait en vain lamenté sous cet accoutrement, si un sous-maître n'était descendu sur ces entrefaites et ne l'eût délivré de leurs mains, en les exhortant à s'amuser de bon accord. Mais Henri, tout honteux et de mauvaise humeur, ne voulut pas suivre les autres dans la cour : il remonta tristement dans la salle d'études, et alla s'asseoir à côté du poële,

ne sachant trop comment passer son temps.

Il le passait à s'ennuyer, lorsque le maître, en traversant la classe, l'aperçut seul dans son coin, et jugea bien à sa mine alongée, à ses yeux rouges, qu'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux. « Qu'avez-vous donc, mon petit ami? » lui demanda-t-il; « pourquoi ne jouez-vous » pas avec vos camarades? — Ils m'ont » fait sauter mon chapeau, » répondit Henri, près de pleurer encore, mais charmé de trouver à qui se plaindre; « et puis ils m'ont enfoncé sur la tête tous » les leurs, ils m'ont mis tous leurs ha- » bits : j'étais sur le point d'étouffer, et » j'aime mieux rester tout seul que de » jouer avec eux.

Le maître. « Pourquoi donc vous ont- » ils traité de la sorte?

Henri. « Je n'en sais rien; c'est parce » que je ne voulais pas qu'on m'ôtât mon » chapeau.

Le maître. « Pourquoi ne l'avez-vous » pas repris vous-même ?

Henri. » Je ne pouvais pas, ils étaient » tous contre moi ; j'ai eu beau crier, ils » ne me l'ont pas rendu.

Le maître. « Je gage que si, au lieu » de crier et de pleurer, vous aviez pris » sans humeur cette plaisanterie, si vous » aviez couru après votre chapeau pour » le rattraper, au lieu de le redemander » en grognant, vous l'auriez repris, et » vous joueriez à présent dans la cour, au » lieu de vous ennuyer ici tout seul. Pre- » nez-y garde, mon ami : vous êtes assez » grand et assez raisonnable pour com- » prendre ce que je vais vous dire. Votre » papa et votre maman n'avaient à s'oc- » cuper que de vous, et ils s'en occupaient » sans cesse ; votre frère cadet ne pouvait » ni vous résister, ni vous faire faire ce » qui vous déplaisait : maintenant, vous » êtes avec de petits camarades qui sont » tous vos égaux, dont quelques-uns

» même sont plus âgés et plus avancés
» que vous; si vous ne vous accoutumez
» pas à vous amuser de ce qui les amuse,
» à jouer à leur manière, à être facile,
» complaisant et de bonne humeur avec
» eux, ils vous laisseront de côté, se mo-
» queront de vous, et vous aurez tou-
» jours à vous en plaindre. Faites comme
» eux toutes les fois qu'ils ne font que ce
» qui ne leur est pas défendu : n'exigez
» pas que chacun songe toujours à vous;
» ne prétendez pas à être traité différem-
» ment des autres, à avoir toujours la
» meilleure place, la meilleure pomme :
» si vous la demandez, on rira, et vous
» ne l'aurez point; si vous la méritez, on
» vous la verra sans murmure. Croyez-
» moi, redescendez dans la cour, et re-
» mettez-vous à jouer. »

Comme le maître achevait ces mots, Henri vit entrer le petit Edouard avec qui il avait fait connaissance le matin. « Voilà la bille que tu avais perdue, »

dit celui-ci; « je l'ai retrouvée sous un » banc : viens donc jouer avec nous, on » ne te fera plus rien ; je te promets de » prendre ton parti : aussi qu'as-tu besoin » de ton chapeau ? »

Henri, qui n'avait pu s'empêcher de sentir la vérité de ce que le maître venait de lui dire, charmé d'ailleurs de retrouver sa bille et de pouvoir redescendre hardiment sous l'escorte d'Édouard, jeta son chapeau sur son pupitre, et ne se fit pas prier deux fois pour aller reprendre sa place dans la partie de barres. Cette journée avait été cruelle pour lui; mais il en profita. Le soir même il eut occasion de faire preuve d'un bon caractère. Ils étaient six à coucher dans la même chambre; quand ils s'y rendirent, à peine l'inspecteur était-il sorti, que l'un d'eux souffla la chandelle en plaisantant, et plongea tous ses camarades, encore habillés, dans une obscurité profonde. Henri n'était pas habitué à se coucher

ainsi sans voir ; il fut poussé, heurté par ses voisins : au lieu de se plaindre, il poussa, heurta et rit comme les autres. Le lendemain il écrivit à sa mère de lui envoyer tous ses joujoux. Peu à peu il s'accoutuma à écrire vite et correctement, à dessiner seul, à faire enfin par lui-même tout ce qu'il ne savait faire autrefois qu'avec l'aide et le conseil d'autrui : il sut bientôt ainsi et mieux travailler et s'amuser davantage. Aussi, lorsqu'il allait passer quelques jours dans sa famille, le trouvait-on moins difficile, moins exigeant, moins embarrassant : son frère Paul surtout, pour qui il n'était plus qu'un bon camarade et non un maître impérieux, se louait beaucoup de sa facilité et de sa complaisance.

L'ARBRE ET LA FORÊT.

« — Les beaux arbres! » disait M. d'Ambly en passant le long d'une belle forêt de chênes.

« — Le bel incendie que cela ferait! » répondit son fils Eugène.

Eugène avait lu, deux jours auparavant, dans un voyage, la description d'un incendie de forêt, et ne rêvait plus autre chose. Il aimait tout ce qui était extraordinaire, tout ce qui produisait de l'effet,

du mouvement, et, comme les enfans, il ne portait guère ses idées au-delà de ce qu'il voyait.

« Si cela pouvait ne coûter rien à » personne, reprit-il, je voudrais que le » feu prît par hasard à cette forêt; cela » serait superbe. Je suis sûr, papa, que » cela nous éclairerait parfaitement jus- » que dans le château.

» — Ce serait donc quelque chose de » bien agréable que de voir brûler un ar- » bre?

» — Oh! un arbre, dit Eugène, cela » n'en vaudrait pas trop la peine; mais » une forêt, c'est là ce qui serait beau.

» — Puisque nous sommes en train » de brûler, dit M. d'Ambly, je pense » que je ne ferai pas mal de faire abattre » et mettre au feu ce jeune tilleul qui » est au bout du gazon, devant le châ- » teau; il grandit trop vite : pour peu » qu'il s'étende encore, il masquera » tout-à-fait la vue.

» — Oh ! papa, s'écria Eugène tout
» chagrin, ce tilleul qui est devenu si
» beau depuis l'année dernière ! Je le re-
» gardais l'autre jour d'en bas, et je
» voyais des pousses de cette année qui
» étaient longues comme mon bras. »

En ce moment, ils arrivèrent auprès d'un jeune peuplier qu'un orage avait abattu la veille. Son feuillage n'était pas encore flétri, mais ses jeunes pousses, en conservant leur verdure, commençaient à perdre leur vigueur; elles tombaient molles et faibles, comme quand la sécheresse les abat; mais on sait alors qu'un peu d'eau va leur rendre leur force et leur fraîcheur, au lieu qu'ici rien ne pouvait ranimer cette vie qu'on voyait encore presque toute entière, sans avoir aucun moyen de la retenir. Eugène s'arrêta devant le peuplier et le plaignit.

« Voilà, dit M. d'Ambly, comme sera
» dans deux jours notre tilleul.

» — Ah ! s'écria Eugène, pouvez-vous
» avoir le cœur de penser à cela?

» — Pourquoi pas? Un tilleul n'est pas
» plus précieux qu'un peuplier, pas plus
» précieux qu'un chêne ; et toi, tu vou-
» drais voir brûler toute cette forêt.

» — En vérité, papa, ce n'est pas la
» même chose.

» — Non, sûrement : il y a une grande
» différence entre un arbre que l'on
» coupe parce qu'il gêne, et que l'on
» brûle pour se chauffer, et douze ou
» quinze mille arbres que tu voudrais
» voir brûler pour ton plaisir.

» — Mais ces arbres, je ne les con-
» nais pas.

» — Tu ne connaissais pas davantage
» ce peuplier sur lequel tu viens de t'at-
» tendrir.

» — Au moins je le vois.

» — Il ne tient qu'à toi de voir ceux
» qui l'environnent. Regarde celui-là,
» comme il est fort, comme il est droit !

» — Oh ! le beau chêne ! il me serait » bien impossible de l'entourer avec mes » bras. Voyez, papa, comme il s'élève » haut, et ces trois grosses branches qui » en sortent, qui ressemblent à de gros » arbres !

» — Il doit bien avoir cinquante ou » soixante ans; il croîtra au moins pendant » vingt.

» — Qu'il sera énorme alors ! J'espère » bien le voir.

» — Mais s'il allait brûler auparavant ?

» — J'en serais bien fâché à présent » que je le connais.

» — Tu ne fais donc grâce du feu » qu'aux arbres de ta connaissance ? c'est » toujours cela. Aurais-tu plus de plaisir à voir brûler celui-ci ? » dit M. d'Ambly en lui en montrant un autre divisé en quatre énormes troncs qui sortaient de la même souche.

« Non, en vérité. Voyez, il forme un

» siége. Papa, un jour que nous serons
» moins pressés, nous viendrons nous y
» asseoir, n'est-ce pas?

» — Ainsi en voilà deux que tu excep-
» tes de l'incendie de la forêt?

» — Oh! maintenant, si je la voyais
» en feu, quelque bel effet que cela
» pût faire des fenêtres du château, je
» ne penserais qu'à mes deux amis chênes,
» que je serais si fâché de voir brûler.

» — Mais tous ceux que nous voyons
» méritent aussi bien de devenir tes amis,
» et ceux que nous ne voyons pas sont
» aussi beaux; ils auraient, chacun dans
» leurs diverses formes, de quoi t'inté-
» resser, tout autant que tes deux amis
» chênes, le peuplier et notre tilleul.

» — Je crois bien, en effet, que quand
» je penserai en particulier à tous les
» arbres qui composent une forêt, il ne
» me prendra guère envie de la voir
» brûler.

» — C'est pour cela qu'il y faut pen-

» ser, mon ami, pour ne pas courir
» le risque de désirer une chose déraisonnable, peut-être de la faire quand
» tu seras grand. Tu n'auras probablement jamais une forêt à brûler, mais
» tu pourras avoir des hommes à conduire : songe à ce qui arriverait si tu oubliais qu'un département, une ville,
» une commune, est composée d'hommes, comme tu oubliais tout-à-l'heure
» qu'une forêt est composée d'arbres.

» — Ah ! papa, voilà, par exemple,
» ce qui ne s'oublie pas.

» — J'ai connu dans ma jeunesse, dit
» M. d'Ambly, un homme très-bon,
» mais très-entêté, appelé M. de Marne.
» Il avait eu une querelle avec le directeur d'un hôpital établi dans une
» petite ville voisine d'une de ses terres. La plus grande partie des biens
» de l'hôpital était située dans cette
» terre et en dépendait, comme c'était
» l'usage alors ; c'est-à-dire que l'hôpital

» ne possédait ces biens qu'à condition de
» payer certaines redevances à M. de
» Marne, et de recevoir deux malades
» à son choix. Ce droit venait de ce que
» c'étaient les ancêtres de M. de Marne
» qui avaient donné ces biens à l'hôpi-
» tal, et il passait à tous les posses-
» seurs de la terre. Le directeur avait
» voulu chicaner M. de Marne sur le
» paiement de la redevance, et avait
» prétendu qu'il ne devait envoyer qu'un
» malade à l'hôpital. M. de Marne s'était
» fâché, les choses s'étaient aigries; il
» en était résulté un procès, et il était
» arrivé que l'homme d'affaires de M. de
» Marne, en cherchant dans les papiers
» qui lui avaient été remis pour constater
» son droit, avait découvert ou cru dé-
» couvrir que les biens qui avaient oc-
» casionné le procès appartenaient à
» M. de Marne, et non pas à l'hôpital,
» parce que, disait-il, les ancêtres de
» M. de Marne ne les avaient donnés

» que pour un certain temps ou à de cer-
» taines conditions qui n'avaient pas été
» remplies : en sorte que M. de Marne
» devait y rentrer. Cela aurait ruiné
» l'hôpital. Le jour où M. de Marne
» reçut cette nouvelle, il fut enchanté,
» d'autant plus qu'il venait d'apprendre
» qu'un des malades qu'il avait envoyés
» à l'hôpital en avait été mis dehors
» trop tôt, n'étant pas encore bien ré-
» tabli, en sorte qu'il était retombé
» malade et venait de mourir. Sa veuve,
» qui se trouvait sans ressource, était
» venue à pied à Paris avec le plus petit
» de ses enfans sur son dos, pour ré-
» clamer les secours de M. de Marne.
» Elle pleurait en lui racontant les der-
» nières paroles de son mari, qui disait
» en mourant : *Si M. de Marne avait*
» *été ici, il m'aurait bien fait rester à*
» *l'hôpital, et je ne mourrais pas.* Et ce
» pauvre homme, qui laissait sa femme
» et ses enfans sans pain, pleurait en

» disant ces paroles ; et, en écoutant ce
» récit, M. de Marne, les larmes aux yeux,
» disait : *Ce coquin de directeur, je le*
» *ruinerai !* Il oubliait que c'était l'hôpi-
» tal qu'il voulait ruiner, et qu'ainsi il
» voulait faire mettre dehors peut-être
» une centaine de malades tous aussi
» misérables, aussi malades que le pau-
» vre Jacques, et dont le malheur, s'il
» y eût pensé, lui aurait été tout aussi
» douloureux.

» Le procès était suivi avec activité,
» non pas par M. de Marne, que ses af-
» faires retenaient à Paris, mais par
» l'homme d'affaires qui, ayant intérêt
» à soutenir ce qu'il avait avancé, y
» mettait la plus grande chaleur, et qui,
» dans la crainte que M. de Marne ne
» voulût abandonner son droit, se gar-
» dait bien de lui mander ce qu'on disait
» dans le pays de son acharnement à
» ruiner un hôpital qui y était très-utile,
» et ce que l'on apprenait tous les jours

» du triste état auquel étaient réduits les
» malades, parce que le directeur, obligé
» de consacrer beaucoup de temps et
» d'argent au procès, n'en avait plus assez
» pour ce qu'exigeaient les soins de l'hô-
» pital. Si M. de Marne eût su tous ces
» détails, cela aurait réveillé sa bonté;
» il n'aurait pu supporter l'idée de faire
» tant de mal. Au lieu de cela, l'homme
» d'affaires ne l'entretenait que des mau-
» vais procédés du directeur, des mau-
» vais propos qu'il tenait contre lui. A
» chaque lettre, M. de Marne entrait
» dans des colères terribles, et sa haine
» contre un homme l'empêchait absolu-
» ment de penser à cent autres dont il
» aurait eu pitié. »

» Enfin, il gagna son procès. Il était
» occupé depuis huit jours à faire entrer
» une pauvre femme aux Incurables,
« hôpital de Paris. « Voilà deux bonnes
» nouvelles, » dit-il en recevant à la fois
» les deux lettres qui lui annonçaient le

» succès des deux affaires; et il écrivit
» sur-le-champ à son homme d'affaires,
» pour lui témoigner sa satisfaction de
» ce qu'il avait si bien conduit son pro-
» cès, et à celui qui lui avait fait avoir la
» place aux Incurables, pour le remer-
» cier d'avoir assuré le sort d'une vieille
» femme infirme.

» Pendant quelque temps il n'y pensa
» plus; mais un jour son homme d'af-
» faires lui écrivit que le directeur avait
» fait banqueroute et s'était enfui; que
» l'on ne savait où il était; et pour flatter
» sa haine par des détails odieux, il
» ajoutait que pendant trois jours que
» l'on avait ignoré sa fuite, parce qu'il
» avait dit qu'il allait à la campagne, les
» malades avaient manqué de pain et de
» bouillon; que sans les sœurs grises qui
» avaient rassemblé tout ce qu'elles
» avaient pu de secours, il en serait mort
» plusieurs, et qu'il était probable que
» quelques-uns mourraient des suites de

» ce qu'ils avaient souffert, et du saisis-
» sement qu'ils avaient éprouvé en ap-
» prenant l'abandon où courait risque de
» tomber l'hôpital. Il mandait aussi que
» l'on avait accordé quelque répit ; que
» les sœurs continuaient leur service avec
» un redoublement de zèle; que les gens
» de la ville et des environs donnaient des
» secours ; mais que, comme ils n'étaient
» pas suffisans, on était obligé de renvoyer
» les personnes les moins malades; qu'on
» les voyait sortir en pleurant, et que
» plusieurs, qui étaient de villages assez
» éloignés, tombaient en chemin, de
» faiblesse et de découragement.

» Tous ces détails commencèrent à faire
» beaucoup de peine à M. de Manne.
» L'homme d'affaires ajoutait à la fin de
» sa lettre : « Tout le monde reconnaît
» que ce directeur n'avait ni ordre ni éco-
» nomie ; depuis long-temps les affaires
» de l'hôpital étaient en mauvais état,
» la perte du procès les a achevées. » Alors

» M. de Marne sentit sa conscience lui
» reprocher bien fort ce qu'il avait fait ;
» il se représenta ces malheureux tombant
» de douleur et d'épuisement par les che-
» mins ; il les voyait sortir de l'hôpital en
» pleurant, et peut-être en le maudis-
» sant. Il songeait aux trois jours où ils
» avaient été sans pain et sans bouillon.
» Son imagination lui peignait tous ces
» visages pâles et souffrans, et il les con-
» sidérait dans sa pensée l'un après l'au-
» tre, comme tu as commencé tout-à-
» l'heure à regarder les arbres de la forêt.
» Il n'y en avait pas un qu'il n'eût voulu
» soulager et sauver au prix de son sang.
» Il ne pouvait supporter l'idée du mal
» qu'il leur avait causé, quoiqu'il ne
» voulût pas encore convenir avec lui-
» même que c'était lui qui le leur avait
» causé, et qu'il tâchât de tout rejeter
» sur le directeur. Il écrivit à son homme
» d'affaires pour qu'il envoyât des se-
» cours considérables, et sitôt que cela

» lui fut possible, il partit lui-même
» pour cette terre, où il n'avait pas été
» depuis long-temps.

» En arrivant il se rendit à la ville
» où avait été l'hôpital. Il était fermé ; le
» dernier malade venait d'en sortir ; on
» procédait à la vente de la maison pour
» satisfaire les créanciers. M. de Marne
» s'aperçut que beaucoup de gens l'évi-
» taient, parce que son procès avait
» donné très-mauvaise opinion de lui.
» Les parens, les amis du directeur
» avaient contribué à l'augmenter, et le
» malheur qui en était résulté pour tant
» de pauvres avait jeté sur toute cette
» affaire quelque chose d'odieux qui
» animait contre lui tous les esprits. Le
» bruit se répandit qu'il venait pour
» acheter la maison et le reste des biens
» de l'hôpital, et un jour qu'il passait
» dans la rue, les enfans lui jetèrent des
» pierres. Il commençait à sentir tout
» le tort qu'il avait eu, d'autant que

» mes à la fois, et que tu sois tenté
» d'oublier que le régiment que tu com-
» mandes, ou le département que tu
» administres, est un composé d'hommes
» comme toi; il faudra mettre dans ton
» imagination toi, ou ceux que tu aimes,
» à la place de chacun d'eux. »

Ils étaient entrés dans le jardin, et arrivèrent auprès du tilleul.

« Ah! dit Eugène, il faut que je lui
» fasse mes adieux.

» — Non, dit en souriant M. d'Ambly,
» il restera sur pied, pourvu que tu me
» promettes de penser, toutes les fois
» que tu le regarderas, que chaque arbre
» d'une forêt mérite autant d'égards que
» ton tilleul, et que dans une réunion
» d'hommes, de quelque nom qu'on l'ap-
» pelle, chaque homme est aussi inté-
» ressant que toi. »

LA ROBE DE TOILE.

Élisabeth, âgée de treize ans, était une jeune fille d'un caractère doux et aimable; elle avait des dispositions pour tout ce qu'elle aurait voulu faire, mais elle ne se livrait à rien avec zèle et avec suite. Sa santé, qui avait été très-faible dans son enfance, avait empêché qu'on ne l'obligeât à s'occuper; en sorte qu'elle avait pris l'habitude de l'oisiveté, quoique l'oisiveté l'ennuyât; mais elle s'était accoutumée à croire que ce qu'elle n'avait pas

fait, elle ne pourrait jamais le faire. Elle avait perdu son père, M. d'Artigny, à l'époque où elle venait d'atteindre sa dixième année. Comme il laissait des affaires en fort mauvais état, madame d'Artigny, réduite à une très-grande gêne, avait été obligée d'ôter à Elisabeth tous ses maîtres; et, accablée elle-même des soins et des embarras que lui donnaient ses affaires, elle n'avait pu suivre comme elle l'aurait voulu l'éducation de sa fille. Ce fut un grand malheur pour Élisabeth, qui commençait à avoir de l'amour-propre, et qui aurait probablement été humiliée de se voir moins avancée que la plupart des jeunes personnes de son âge; mais elle avait trouvé un prétexte pour se mettre à l'aise : *je ne peux pas*, était sa réponse toutes les fois qu'on lui proposait d'essayer de faire quelque chose toute seule.

Cependant elle sentait son ignorance, et n'aimait pas à la montrer; aussi était-

elle au désespoir quand sa mère, qui cherchait à lui donner de l'émulation, l'obligeait d'aller à de petits concerts que faisaient souvent entre elles de jeunes personnes de son âge, en présence de leurs parens. Elle jouait presque toujours la même sonate, et encore la jouait mal : alors elle s'embrouillait, pleurait, était grondée, se désolait, et n'étudiait pas mieux le lendemain. Comme elle avait négligé même ses leçons de danse lorsqu'elle avait un maître, elle ne pouvait se résoudre à danser qu'en présence de ses compagnes et des personnes auxquelles elle était habituée ; dès qu'il y avait une étrangère dans la chambre, il n'y avait plus moyen de lui faire quitter sa chaise. Le sentiment de son peu de mérite lui donnait une timidité insupportable ; elle croyait toujours que l'on allait se moquer d'elle, et passait sa vie dans un état de malheur perpétuel, sans chercher à en sortir.

Mme d'Artigny, qui habitait en province, fut obligée pour ses affaires de venir à Paris; elle y amena sa fille. Élisabeth y gagna de n'avoir plus de concerts; mais laissée souvent seule avec la vieille Geneviève, servante de confiance, mais très-peu amusante, elle s'ennuyait à mourir. Quand elle sortait avec sa mère, c'était un autre chagrin : madame d'Artigny, tous les jours plus gênée, n'avait rien pu donner de neuf à sa fille qu'une robe de toile commune, assez jolie les premiers jours, mais qu'Elisabeth n'avait pas ménagée, selon l'habitude des personnes paresseuses qui ne prennent point garde à ce qu'elles font.

Élisabeth était tellement grandie depuis un an, que le reste de sa garde-robe ne pouvait presque plus lui servir. Mme d'Artigny n'avait pas le temps de la raccommoder; la vieille Geneviève ne savait que faire la cuisine, blanchir et balayer; et pour Elisabeth, elle ne croyait

pas qu'il fût en son pouvoir d'être jamais bonne à rien.

Un jour que Mme d'Artigny allait passer la soirée chez une de ses amies, où elle croyait qu'il n'y aurait presque personne, en entrant dans l'appartement, elle le trouva rempli de monde : vingt enfans de tous les âges, un salon très-éclairé, des jeunes personnes bien mises, un théâtre préparé pour des marionnettes, un goûter servi dans une autre pièce ; c'était une petite fête. Élisabeth entrait avec sa robe de toile, à laquelle il y avait plusieurs taches et un trou qu'elle avait caché, de peur qu'on ne l'obligeât à le raccommoder. Tout étourdie, elle jette les yeux autour d'elle et ne voit pas une figure de connaissance : c'était la première fois qu'elle était chez cette dame, revenue depuis peu de temps de la campagne. La tête lui tourne, elle perd sa mère, et se trouve au milieu du salon, entourée de personnes qui lui demandent

qui elle est, ce qu'elle veut. Il lui serait dans ce moment impossible de répondre : heureusement elle aperçoit sa mère qui la cherchait ; elle court à elle, se presse contre elle, voudrait pouvoir se réfugier sous sa robe.

Elle se remit un peu pendant les marionnettes, et s'amusa même, malgré son chagrin. Mais ensuite les jeunes personnes se séparèrent des enfans plus petits, et passèrent dans une autre pièce pour s'amuser entre elles. Élisabeth fut obligée de les suivre. Elle vit une d'entr'elles, nommée Eugénie, la regarder et dire à demi-voix à une autre : Regardez donc cette demoiselle avec sa robe de toile. » Puis toutes les deux se mirent fort impoliment à parler bas et à rire ; ensuite on vint à s'occuper de modes, des choses qu'on avait, ou qu'on aurait bien voulu avoir ; d'une robe assez jolie qu'Eugénie n'osait plus mettre, même pour sortir le matin, parce qu'elle était trouée et

tachée. Personne ne songe à Élisabeth, personne ne la regarde, et elle s'imagine que tout cela se dit pour lui reprocher sa robe de toile. La fille de la maison lui a parlé plusieurs fois; mais, n'obtenant aucune réponse, elle l'a laissée de côté. On propose différens jeux; Élisabeth ne veut être de rien; elle s'imagine que le moindre mouvement révèlera ce trou et ces taches, dont l'idée lui donne la fièvre. Après l'avoir pressée quelque temps, on finit par la laisser dans son coin; on se contente de la regarder de temps en temps en haussant les épaules, et de dire quelques petits mots sur les personnes maussades et ennuyeuses. Élisabeth sent à chaque instant son cœur se gonfler. La maîtresse de la maison entre, et reproche aux autres de ne pas s'occuper d'Élisabeth; elles s'excusent sur ce qu'elle les a refusées. Alors elle s'adresse à Élisabeth elle-même; mais lorsque celle-ci veut répondre, des larmes lui échappent.

Les jeunes personnes assurent qu'elles ne comprennent rien à ce caprice. On s'approche, on regarde Elisabeth, on s'étonne; elle voudrait être bien loin. Mme d'Artigny arrive : effrayée de l'état de sa fille, elle se hâte de l'emmener, et quand elles sont dehors, elle tâche de la faire expliquer sur le sujet de son chagrin : mais Elisabeth aurait bien de la peine à le dire; elle conjure seulement sa mère de ne plus la mener nulle part. Mme d'Artigny ne veut pas la tourmenter davantage dans un moment où elle lui paraît si agitée; elle lui promet de laisser au moins, à la personne de chez qui elles sortent, le temps d'oublier la scène ridicule qu'a donnée Élisabeth, et que Mme d'Artigny attribue à sa seule timidité.

Elisabeth passa une bien mauvaise nuit, rêvant qu'elle était dans la rue avec une robe toute en lambeaux, et qu'on la montrait au doigt. En s'éveillant, elle apprend que Mme d'Artigny n'a pu re-

fuser pour la semaine d'après une invitation à dîner chez un de leurs parens : elle tombe dans le désespoir. L'idée de reparaître dans le monde avec cette robe de toile à laquelle elle s'imagine devoir toutes ses humiliations, lui cause un chagrin qu'elle ne peut modérer. Dans son agitation, elle veut chercher si, parmi ses vieilles robes, elle n'en aura pas une plus présentable. Elle en prend une qui paraîtrait devoir aller ; mais elle est trop courte de quatre doigts : les manches sont plates, la taille ne joint pas par derrière. Elle en essaie d'autres, c'est encore pis ; elle revient toujours à celle-là. N'y aurait-il donc pas moyen de l'arranger ? Mais comment le demander à Mme d'Artigny ? Enfin, pour la première fois de sa vie, Élisabeth imagine d'essayer si elle pourra faire quelque chose par elle-même. Elle se souvient que sa cousine Émilie fait ses robes, ce qui lui avait paru jusqu'alors une chose incroyable et

impossible. Elle commence à découdre; mais ensuite elle ne sait plus que faire. Sa mère arrive; elle voudrait bien lui cacher son ouvrage; car une personne accoutumée à mériter les reproches, les craint, même quand elle fait une chose raisonnable. Cependant Mme d'Artigny veut savoir ce que c'est, approuve sa fille, lui propose même de l'aider. Élisabeth, enchantée de penser qu'elle aura une robe, se met bien vite à travailler, et s'aperçoit, pour la première fois, que l'ouvrage est une chose très-amusante.

Celui-ci fut un peu long, Élisabeth n'était pas très-habile; mais enfin, au bout de quelques jours, elle eut une robe de perkale, ralongée avec des plis, refaite à la mode, et blanchie par la vieille Geneviève. On ne peut imaginer la joie et le plaisir qu'elle avait trouvés à cette occupation, ni le changement qui s'opéra en elle presque tout d'un coup. Empressée de tenter de nouveaux essais, elle gâta

d'abord un peu, prit patience, raccommoda; enfin, en quelques mois, elle parvint à faire tout ce qu'elle voulait, même sans les conseils de sa mère. Dès ce moment, il ne faut plus regarder Élisabeth comme un enfant; c'est une personne qui trouve plaisir à tous ses devoirs. Mme d'Artigny ne voulant pas qu'elle négligeât ses leçons, elle se hâtait de les prendre dès le matin, au lieu de les faire traîner toute la journée; et, comme ce qu'on fait avec zèle se fait toujours mieux, ses progrès dans tous les genres étaient sensibles; sa figure même était changée. Ce n'était plus cette jeune fille, marchant les bras pendans, la tête tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre, se couchant dans tous les fauteuils, et ne sachant quelle posture prendre pour échapper au malaise que lui causait l'ennui; sa démarche était leste et vive, parce que ses pas avaient toujours un but utile; ses yeux étaient animés comme ceux

d'une personne qui a toujours quelque chose d'intéressant à faire. A mesure qu'elle avait appris à agir, ses mouvemens avaient acquis de la grâce. Le peu d'amis qui venaient chez sa mère étaient enchantés de son air occupé et de l'ordre qu'elle mettait autour d'elle; car elle avait soin, dès que Mme d'Artigny rentrait, de ranger sa robe ouatée et son chapeau, en regardant auparavant s'il n'y avait rien à y refaire : elle entretenait le linge de la maison, ne pouvait plus voir un bout de frange détaché à un rideau, sans le recoudre aussitôt; elle avait même raccommodé, dans un moment de loisir, le grand fauteuil de Perse sur lequel s'asseyait sa mère. Mme d'Artigny, qui avait enfin trouvé une aide et une amie dans sa fille, lui laissait l'inspection de mille détails dont elle n'avait pas le temps de s'occuper. Il y avait plus d'un an que ce changement s'était opéré; Élisabeth sortait fort peu,

parce qu'elle aimait mieux rester à s'occuper, et que sa mère était trop contente d'elle pour la contrarier. Cependant, un soir madame d'Artigny reçoit une lettre de l'amie chez laquelle Élisabeth avait eu tant de chagrin l'année précédente, et qui, depuis ce temps, avait toujours été à la campagne. C'était le lendemain la fête du village où elle se trouvait ; elle mandait à Mme d'Artigny qu'on lui enverrait une voiture de bonne heure, et qu'il fallait qu'elle vînt passer la journée avec sa fille. Élisabeth rougit en pensant à la honte qu'elle avait éprouvée, et dont elle n'était pas encore bien remise; puis il lui vint tout de suite une pensée, c'est que dans ce moment elle n'avait précisément rien de propre que la robe de toile, qu'à la vérité elle venait de remettre à neuf. Geneviève, pour peu qu'on lui en eût dit un mot, eût volontiers passé la nuit à savonner la robe de perkale, car elle aimait à la folie Élisabeth,

qu'elle avait vue naître; mais elle avait eu ce jour-là du rhume et un peu de fièvre, et Élisabeth aurait été bien fâchée de la fatiguer. Elle ne fit pas non plus de réflexions à sa mère, qu'elle voyait enchantée de lui procurer ce petit plaisir, et tâcha de prendre son parti. L'habitude de l'occupation rend raisonnable sur tout, parce qu'elle ne laisse le temps de penser qu'à ce qui en vaut la peine; au lieu que les personnes désœuvrées, qui n'ont rien de mieux à faire que de mettre de l'importance aux petites choses, s'exagèrent toujours les chagrins qu'elles ont et les plaisirs qu'elles n'ont pas.

Le lendemain, la voiture arriva à huit heures précises. Elisabeth était prête, et avait même déjà préparé son ouvrage du lendemain. Le temps était superbe. Élisabeth fut enchantée de la route; mais en arrivant et en entrant dans le jardin, qu'il fallait traverser pour se rendre à

la maison, la première personne qu'elle aperçut fut Eugénie qui accourut pour voir la voiture, et qui était suivie de cinq ou six autres jeunes personnes, toutes en blanc. La pauvre Élisabeth songea à sa robe de perkale; elle aurait pu être mise comme les autres, et c'était un plaisir auquel elle aurait été fort sensible : elle soupira un peu, mais elle ne se sentit pas honteuse. En entrant dans le salon, elle fut étonnée de l'accueil qu'elle reçut des personnes qui s'y trouvaient; on lui parlait comme à une personne pour qui l'on a une sorte de considération. Les jeunes personnes arrivèrent, vinrent s'asseoir près d'elle; elles la regardaient avec une attention qui embarrassait Élisabeth; elle croyait qu'elles pensaient à la scène du goûter. Cependant, comme en devenant raisonnable elle avait pensé qu'il fallait vaincre sa timidité, elle fit un effort pour s'adresser à celle qui était à côté d'elle. La conversation une fois en-

gagée, on lui proposa de descendre dans le jardin. Aussitôt qu'elles y furent, les jeunes personnes se pressèrent autour d'elle.

« Mon Dieu, lui dit Eugénie, est-il vrai que ce soit vous qui tenez le ménage de votre maman? »

Élisabeth répond que cela est vrai.

« Est-ce vous aussi, demande une autre, qui avez fait ce joli chapeau? — Oui.

— Et cette robe? — Oui.

— Elle est charmante, » s'écrie Eugénie. Élisabeth rougit un peu. La robe, il est vrai, était si bien faite, et Élisabeth se tenait si bien, qu'elle lui allait à merveille.

Pendant ce temps, Eugénie, qui avait mis son chapeau à son bras, parce qu'il lui tenait trop chaud, toujours étourdie, le laissa tomber et marcha dessus. La voilà désolée; son chapeau est abîmé; elle n'osera aller dans le village ainsi

coiffée. Une de ses compagnes le lui met sur la tête, et toutes, excepté Élisabeth, rient de la figure qu'il lui donne. Eugénie se fâche; Elisabeth, pour l'apaiser, dit qu'elle croit que le chapeau peut se raccommoder. Eugénie passe du chagrin à la joie, et la prie d'y travailler sur-le-champ. On rentre bien vite, on monte dans la chambre des jeunes personnes. Élisabeth se met à l'ouvrage; toutes veulent l'aider; l'une lui tient les ciseaux, l'autre la pelote; une autre coupe la soie, une autre enfile les aiguilles. Élisabeth retourne le tafetas du fond qui était sali, raccommode la passe, refait le noeud; en moins d'une heure, il n'y paraît plus. Eugénie prétend même que le noeud d'Elisabeth est plus joli que celui de la marchande de modes. On descend dans le salon de musique, on joue des sonates à quatre mains, on chante des romances. Élisabeth, sans se faire prier, quoiqu'elle ne pût être bien forte, n'avant pas des

maître, joua un concerto qu'elle avait appris avec soin pour la fête de sa mère. On la comble d'éloges : ses compagnes semblent oublier leurs talens pour songer aux siens. Après le dîner, on va danser dans le village ; toutes veulent être le *danseur* d'Élisabeth, surtout Eugénie ; enfin on se sépare en s'embrassant, en s'appelant *ma bonne amie*, et en se promettant de s'écrire. Élisabeth était enivrée de joie, et Mme d'Artigny bien heureuse de voir tant de plaisir à sa pauvre Élisabeth, qui menait ordinairement une vie si sérieuse.

Après lui avoir rendu compte de sa journée, Elisabeth ajouta : « Ces demoiselles sont devenues bien aimables depuis l'année passée.

— Et ta robe, dit en riant Mme d'Artigny, est devenue bien jolie ; » car Elisabeth, depuis long-temps, lui avait tout conté.

« Mais, dit Élisabeth, en rougissant un peu, je n'avais pas tort d'en être hon-

teuse l'année passée; c'était à Paris, et il y avait tant de monde.

— Suppose que tu te retrouvasses maintenant à Paris avec ce même monde et la même robe, penses-tu que la soirée fût aussi fâcheuse?

— C'est bien différent; à présent, elles me connaissent.

— Mais si elles t'avaient connue l'année dernière, crois-tu qu'elles eussent fait autant de cas de toi qu'à présent, qu'elles eussent toujours voulu danser avec toi, et qu'Eugénie eût trouvé ta robe aussi jolie?

— Je ne le crois pas, » dit Elisabeth; et elle rougissait encore, mais ce n'était pas d'une manière désagréable; elle sentait que, si on avait trouvé tout si bien, c'était parce que l'on commençait à avoir de l'estime pour elle : car, on aime à se trouver dans la société des personnes qui se conduisent bien, lorsqu'elles sont modestes et douces, tout en elles fait plaisir,

et on les loue de beaucoup de choses qu'on ne regarderait seulement pas dans les autres.

« Crois-tu aussi, reprit Mme d'Artigny, que, si tu te retrouvais à présent avec ta robe de toile au milieu de cinquante personnes parées, cela te rendît aussi malheureuse que l'année passée?

— Non, » répondit Élisabeth en hésitant; car elle sentait bien encore que cela lui ferait un peu de peine.

« Ne crains rien, lui dit en riant sa mère; je ne t'y mènerai pas. Il faut, autant qu'on le peut, éviter de se montrer dans les endroits où l'on ne peut être comme tout le monde, parce qu'il est désagréable de se faire remarquer; mais il faut se conduire de manière à ce que, si l'on nous remarque par hasard, on ait trop de choses à dire de notre bonne conduite pour s'occuper beaucoup de la laideur de notre robe. »

Peu de jours après cet entretien,

Mme d'Artigny gagna un procès qui lui rendit un peu d'aisance. Elisabeth n'en continua pas moins avec la même activité des occupations toujours très-utiles dans une fortune médiocre. Elle se lia plus particulièrement avec Eugénie, à qui elle apprit à ne se plus moquer des personnes mal mises, et qui, lorsque Élisabeth lui eut rappelé l'histoire du goûter, voulut avoir une robe de toile pareille à la sienne.

«LE VOILA!» DIT LAURETTE

LA GRAN

LE VOILA DIT LA

LA GRANDE ALLÉE
DES TUILERIES.

Émilie et Laurette de Vauquiers entraient avec leur gouvernante aux Tuileries par une des portes de la rue de Rivoli; leurs robes de percale étaient neuves, couvertes de garnitures de mousseline brodée : leurs capotes assorties à la robe, leurs manches longues et larges, enfin leurs brodequins de coutil bleu et blanc, leurs fichus de soie et leurs ceintures rayées comme les brodequins, leur donnaient toute la joie qu'éprouvent de

jeunes filles à se sentir bien mises. Émilie, qui avait quatorze ans et commençait à devenir raisonnable, n'en jouissait pas moins de ce plaisir avec une vivacité bien excusable à son âge : quant à Laurette, il avait eu le pouvoir de lui donner un maintien posé que son étourderie lui permettait rarement de prendre. Elles se disposaient à faire deux tours dans la grande allée, avant de continuer leur route vers le faubourg Saint-Germain, où elles devaient retrouver leur mère chez une de leurs cousines qui avait une fille de leur âge, et chez qui elles devaient passer la journée avec plusieurs autres personnes. L'amusement qu'elles se promettaient, le beau temps, cette grande allée qu'elles voyaient de loin remplie de monde, leur inspiraient une telle gaieté qu'elles riaient de tout, mais surtout de l'habillement des personnes qui passaient près d'elles; car elles étaient ce jour-là d'une grande sévérité sur la mode, et il leur aurait été bien

difficile de résister à l'effet de ridicule que leur faisait un chapeau de l'année passée. Elles marchaient se tenant par le bras, et derrière elles leur gouvernante, occupée à causer avec une femme de ses amies, n'entendait pas leurs moqueries.

A peu près en même temps qu'elles, entrait par la même porte un grand jeune homme, long, mince, et qui le paraissait encore davantage, parce que les manches étroites de son habit n'arrivaient qu'à moitié de son coude; ses grands cheveux mal coupés descendaient le long de sa figure, d'autant plus alongée que son petit chapeau n'entrait presque pas dan sa tête; ses culottes noires, aussi serrées que ses manches, ne lui couvraient pas entièrement le genou, et laissaient un peu voir par en haut la ralonge blanche de ses bas de fil bleu. Au bruit que faisaient ses gros souliers en descendant l'escalier des Tuileries, on entendait qu'ils devaient être ferrés. Il tenait un livre,

et comme il le lisait avec beaucoup d'attention, il marchait lentement à côté des jeunes personnes, qui eurent tout le temps de le considérer. Leur gaieté du moment ne pouvait laisser échapper une si belle occasion. Laurette pousse le coude d'Émilie, qui lui répond en se couvrant la bouche comme pour s'empêcher de rire, et tant que le jeune homme marche à côté d'elles, elles se font cent mines qui redoublent l'envie qu'elles ont de se moquer, en regardant tous ceux qui passent pour voir s'ils ne rient pas comme elles. Lorsqu'en alongeant ses grandes jambes, il a commencé, malgré la lenteur de sa marche, à prendre un peu d'avance, alors elles éclatent assez haut pour qu'il retourne la tête et les regarde, puis il se remet à lire. Un peu déconcertées de ce regard, elles continuent leurs remarques, mais plus bas : « J'imagine, dit Laurette, qu'il est venu pour se montrer dans la grande allée. — Certainement il y va, »

répond Émilie; et en effet il en prenait le chemin. « Dépêchons-nous donc pour le voir s'y promener, » recommençait Laurette, et elles hâtaient le pas autant que le permettait le soin de ne pas trop s'éloigner de leur gouvernante. Elles virent le jeune homme entrer dans la grande allée, la traverser; et comme les chaises, toutes occupées, l'empêchaient de sortir vis-à-vis de l'endroit où il était entré, il la suivit quelque temps, toujours sans quitter le livre, sans hâter le pas et sans tourner les yeux à droite ni à gauche. Elles y arrivèrent malheureusement comme il en sortait; mais il fut, pendant leurs deux tours d'allée, l'objet de toutes leurs plaisanteries et de mille choses qu'ont toujours à se dire les jeunes filles dans les endroits où il y a du monde, parce qu'elles imaginent que cela les fait remarquer davantage.

Elles finissaient leur second tour, et allaient continuer leur route, lorsque

Laurette poussant Émilie encore plus vivement que la première fois, s'écria : « Le voilà ! » et lui montra du doigt, comme elle en avait la mauvaise habitude, le jeune homme qui revenait précisément vis-à-vis d'elles, donnant le bras à une jeune personne si petite qu'elle avait de la peine à atteindre à son bras, et dont cependant la robe encore trop courte était ralongée par un pli, ce que l'on voyait bien, parce que la ralonge était d'une nuance moins passée que le reste de la robe. Son châle, son chapeau, quoiqu'on vît bien qu'ils étaient conservés avec autant de soin et de propreté qu'il était possible, répondaient parfaitement à sa robe, et sa figure chétive allait avec tout le reste. Cette pauvre petite paraissait tout essoufflée; cependant elle tirait le bras du grand jeune homme comme pour le faire sortir plus vite de l'allée; quant à lui, rien ne le hâtait ni ne dérangeait l'imperturbable gravité de sa figure.

Pour cette fois Laurette se mit à les regarder d'une manière si marquée, que ce fut à son tour Émilie qui la poussa pour la faire finir, parce qu'elle vit qu'ils s'en apercevaient. Elle crut même voir le jeune homme regarder en ce moment la jeune fille d'un air toujours grave, mais un peu inquiet et qui avait l'air de la protéger. Il lui parut même que la jeune fille rougissait, ce qui lui ôta toute envie de se moquer. Quant à Laurette, beaucoup trop étourdie pour avoir fait ces remarques, elle ne put s'empêcher de les suivre des yeux, jusqu'à ce que le premier intervalle laissé entre les chaises leur eût permis de quitter l'allée. Les deux sœurs la quittèrent de leur côté, et se rendirent chez leur cousine. La journée se passa très-agréablement; et elles eurent de plus un bonheur auquel elles ne s'attendaient pas. Depuis quelques jours leur maître de dessin était parti pour les pays étrangers, et leur mère en cherchait

un autre; on lui parla d'un peintre qui demeurait auprès du Pont-Royal, et avait chez lui un atelier de jeunes personnes auxquelles il enseignait. Emilie et Laurette, qui trouvaient cette manière d'apprendre beaucoup plus amusante que de prendre des leçons chez elles, obtinrent de leur mère qu'elle ferait demander au peintre de les recevoir au nombre de ses écolières. Deux jours après, la personne qu'elles avaient chargée de cette commission leur fit dire qu'elle avait parlé au peintre, qui consentait volontiers à leur donner des leçons, et leur mère leur promit de les mener chez lui le lendemain pour convenir des arrangemens à prendre.

Elles y allèrent en effet; mais leur empressement les avait trompées, ce n'était pas jour d'atelier, et le peintre était sorti. On leur indiqua l'heure où il fallait revenir le lendemain. En repassant par les Tuileries, elles s'assirent dans la grande

allée. Elles y étaient à peine que Laurette sentit sa chaise légèrement remuée par quelqu'un qui voulait passer. Elle se retourna, et, avec son étourderie ordinaire, appelant sa sœur à demi-voix : « Émilie, dit-elle, regarde donc. » Émilie regarda et vit le grand jeune homme et la petite jeune fille de la veille, toujours dans le même équipage. La jeune fille, qui n'était pas encore entrée dans l'allée, parce qu'une chaise l'avait arrêtée, les vit et retira en arrière le bras de son compagnon. « Ne passons pas aujourd'hui par ici, dit-elle d'un ton timide, et en baissant la tête de manière à cacher son visage dans son chapeau. — Il faut continuer comme nous avons commencé, dit gravement le jeune homme en la tirant après lui, mais cependant avec douceur : si nous évitons aujourd'hui les Tuileries, demain nous n'oserons passer par les rues. » Et il continua son chemin, seulement un peu plus vite, quoique pas

assez encore au gré de sa pauvre petite compagne. Pendant ce temps-là Laurette tourmenta sa mère pour la faire regarder de ce côté; mais Mme de Vauquiers, occupée d'autre chose, ne tourna la tête que quand ils eurent disparu de la foule. Pour Émilie, elle était occupée de ce qu'elle leur avait entendu dire; elle en parla à Laurette quand elles furent seules, et lui dit qu'il ne fallait plus s'en moquer, parce qu'elle croyait qu'ils étaient fort malheureux. Laurette prétendit que tout cela ne voulait rien dire, parce qu'elle trouvait plus commode de ne pas se donner la peine d'y penser, et elle continua à reparler de la rencontre du matin jusqu'à en impatienter sa mère, qui n'aimait pas le rabâchage et ce ton de moquerie sur les bagatelles. Elle connaissait ce penchant à Laurette, et aurait voulu l'en corriger.

Le lendemain elles retournèrent chez le peintre, qui les reçut dans une cham-

bre voisine de celle où travaillaient ses élèves; elles furent enchantées, parce qu'il avait l'air d'un excellent homme. Les arrangemens pris, et le jour fixé pour la première leçon, elles s'en retournèrent, et, à leur grand regret, sans entrer dans l'atelier des élèves qu'il ne fallait pas déranger. En marchant le long du Pont-Royal : « Ce serait plaisant, disait Laurette à sa sœur, si nous allions retrouver encore aux Tuileries..... tu sais; » et elle n'achevait pas, de peur d'être grondée par sa mère. Emilie ne répondait rien par la même raison, et aussi parce qu'elle commençait à trouver cette idée moins gaie. Un homme qui passait sur le trottoir en portant une longue planche, les obligea de se ranger contre le parapet : en se retournant, elles aperçurent, qui?... le grand jeune homme et la petite jeune fille qui, marchant immédiatement derrière elles, avaient été de même obligés de s'arrêter.

« Ah, mon Dieu ! les voilà encore ! » dit tout bas la jeune fille en cachant, comme la veille, sa tête dans son chapeau.

« Il faut s'y accoutumer, répondit froidement le jeune homme, qui avait repris son chemin, et passait devant elles en suivant l'homme à la planche : nous en rencontrerons beaucoup comme elles. »

Laurette, rangée de l'autre côté, les aperçut la dernière. Grondée la veille, elle n'osa pas dire grand'chose ; cependant elle les fit remarquer à sa mère, qui lui répondit un peu sévèrement : « Je vois seulement qu'ils ont l'air très-pressés ; cela ne me paraît nullement plaisant. » Mais Émilie, qui, placée plus près d'eux, les avait encore entendus, en eut toute la journée un poids sur le cœur, parce qu'elle voyait bien que les moqueries de l'avant-veille et l'étourderie de Laurette leur avaient donné mauvaise opinion d'elle, et puis elle se sentait affligée de les avoir humiliés.

Le jour fixé pour la leçon, elles se rendirent chez le peintre, et furent enfin introduites dans l'atelier où elles avaient tant ambitionné d'entrer. La première personne qu'elles aperçurent dans un coin, un peu séparée des autres élèves, ce fut la petite jeune fille qui dessinait avec une grande attention; elle leva pourtant les yeux quand Mme de Vauquiers et ses filles passèrent près d'elle, pour s'aller mettre à la place qui leur était destinée. Elle tressaillit et rougit beaucoup. Laurette la regardait avec curiosité en poussant le pied de sa sœur. Émilie, qui avait vu son trouble, troublée elle-même, et frappée du souvenir de ce qu'elle avait entendu, ne savait plus si elle devait avancer ou reculer. Enfin, elles furent établies à leurs places, d'où leurs regards pouvaient porter en plein sur la jeune fille. Laurette, curieuse et inconsidérée, ne les lui épargnait pas. Émilie, quoique plus réservée, ne

pouvait s'empêcher quelquefois de l'examiner en dessous du coin de l'œil ; et, plus d'une fois, leur mère fut obligée de les avertir de faire attention à leur leçon. Elles remarquèrent que le peintre, quoique occupé de toutes ses élèves, suivait celle-ci avec une attention particulière ; mais, ce jour-là, il n'en parut pas content.

« Mademoiselle Adèle, lui disait-il, vous qui faites si bien ordinairement, cela ne va pas aujourd'hui ; un peu plus d'attention, je vous en prie. A quoi donc pensez-vous ? » reprenait-il en voyant qu'elle cherchait sur la table ses crayons qu'elle paraissait ne pouvoir y retrouver ; et, comme il disait ces derniers mots d'un ton un peu impatient, les larmes vinrent aux yeux de la pauvre petite. Il s'en aperçut, et voyant qu'elle était toute tremblante, il reprit du ton le plus confiant : « Allons, courage, ma belle enfant. » Puis il lui disait pour la rassurer : « Voilà

qui est mieux, tâchez de vous remettre en train. » Et il s'éloigna en lui faisant un sourire d'amitié, auquel elle répondit par un demi-sourire bien timide, mais si doux qu'Émilie en fut tout émue, et que Laurette n'osa plus la regarder aussi constamment. Elle avait ôté, pour dessiner, son chapeau, son châle et ses gants. Les deux sœurs remarquèrent qu'elle était bien faite dans sa petite taille; elle avait de jolis cheveux blonds, de jolis yeux, et, quoique maigre, pâle et un peu triste, quelque chose de fort agréable dans la physionomie. Elle ne leva les yeux de dessus son papier que pour regarder de temps en temps à la porte; et quand, à la fin de la leçon, le grand jeune homme arriva, elle se dépêcha de remettre son chapeau et son châle, et le joignit avec un empressement qui prouvait combien elle était aise de s'en aller. A peine se donna-t-elle le temps de dire adieu au peintre, qui,

s'approchant du jeune homme, lui serra la main avec cordialité. Puis, s'apercevant que Mme de Vauquiers et ses filles les suivaient des yeux, il revint près d'elles quand ils furent sortis, et tirant les dessins du portefeuille d'Adèle, il les leur montra en leur disant : « C'est la plus forte de mes écolières, quoiqu'elle n'ait que quatorze ans ; j'espère que dans un an elle en pourra prendre à son tour, pourvu qu'elle parvienne à vaincre sa timidité. J'ai été obligé de la mettre à part : elle était si troublée de se voir au milieu de ces demoiselles, qu'elle ne faisait rien qui vaille, et comme elle ne vous connaît pas, je suis sûr que c'est votre arrivée qui l'a tout-à-fait désorientée. »

Les deux sœurs rougirent en se regardant, et Mme de Vauquiers ayant demandé au peintre s'il connaissait sa famille et sa situation : « Tout ce que je sais, dit-il, c'est qu'ils ont été plus aisés qu'ils ne le sont maintenant. Adèle venait autrefois

avec sa mère; mais elle est morte il y a un an, et depuis ce temps j'ai toujours vu augmenter sur eux les apparences de la pauvreté. Enfin, j'ai appris il y a quelques jours que son frère, que vous avez vu, et qui est venu la chercher, avait été obligé de se mettre chez un tourneur. C'est un bien brave jeune homme, ajouta le peintre. On lui avait offert de travailler à lui faire avoir une place gratuite pour achever ses études; il a répondu qu'il fallait d'abord qu'il mît sa sœur en état de gagner sa vie, qu'après cela il aurait tout le temps d'étudier pour son compte, et qu'en attendant il voulait un métier qui les fît vivre tous les deux. Il l'amène ici tous les jours de leçon, et les autres jours il la conduit chez une maîtresse de musique qui loge à côté.

— Eh bien! dit en s'en allant Mme de Vauquiers à Laurette, trouves-tu maintenant l'habillement d'Adèle aussi plaisant?

— Non, maman ; mais vous conviendrez que quand on la rencontre, pour la première fois, dans la grande allée des Tuileries...

— On doit commencer par s'en moquer, n'est-ce pas ? Ainsi, supposé qu'on t'y rencontrât avec elle, on ferait bien de se moquer de toi.

— Comment m'y rencontrerait-on avec elle ?

— On ne sait pas, cela peut arriver.

— Je lui donnerais d'abord une de mes robes.

— Il faudrait qu'elle voulût l'accepter, ce qui n'est nullement probable, après que tu t'es moquée de la sienne. »

Émilie écoutait cela sans rien dire ; elle était occupée du désir de réparer ses torts envers Adèle, de donner meilleure opinion d'elle à son frère, et elle sentait combien cela était difficile. Elle y pensa toute la journée. Le lendemain elles arrivèrent de bonne heure à l'atelier.

Adèle n'y était pas encore. Emilie trouva moyen de prendre une place plus près de la sienne, en disant que la tête qu'elle copiait était mieux éclairée de là, que son esquisse de la veille ne valait rien, et qu'elle voulait la recommencer. Madame de Vauquiers la laissa faire, et le peintre, occupé pour le moment ailleurs, n'y fit pas attention. Adèle arriva bientôt; elle avait les yeux rouges comme si elle avait pleuré; elle semblait hésiter à entrer. Son frère avait l'air de l'encourager; mais sa figure était plus grave encore qu'à l'ordinaire. Émilie, en la regardant, et en pensant à ce qu'on lui avait dit, s'étonna qu'elle lui eût paru ridicule; elle lui trouvait quelque chose de noble et même, malgré sa jeunesse, d'assez imposant. Adèle se glissa de côté à sa place, toute rouge et toute tremblante. Oh! comme il tardait à Emilie de pouvoir la remettre plus à son aise! Elles dessinèrent quelque temps sans se rien dire, et même,

pour ne pas l'embarrasser, Émilie évitait de la regarder. Enfin, au bout d'un quart-d'heure, elle lui demanda la permission de prendre un instant son estompe, parce qu'elle n'en avait pas là d'assez fine. Quoiqu'elle fût bien jeune, elle sentait que, pour se remettre bien avec Adèle, il n'y avait rien de mieux que de commencer par lui avoir une petite obligation. Adèle, sans rien dire, choisit la meilleure de ses estompes, et la lui présenta en rougissant beaucoup. Émilie, lorsqu'elle la lui rendit, après s'en être servie, prit cette occasion pour louer le dessin d'Adèle, qui en effet était très-bien. Elle obtint alors quelques mots de remercîment. Comme elle était embarrassée par le sentiment du tort qu'elle avait eu, et n'osait pas se trop livrer au désir qu'elle avait de le réparer, elle rougissait aussi en parlant à Adèle, et elle avait dans son ton quelque chose de timide qui rassurait celle-ci; car si, en

s'adressant à une personne qu'elle ne connaissait pas, même pour lui dire des choses obligeantes, elle avait eu l'air à son aise, cela aurait ressemblé à la confiance d'une personne qui sent sa supériorité et le plaisir que font ses complimens; ce qui aurait pu embarrasser Adèle ou la choquer. Quelques minutes après, Émilie demanda un conseil à Adèle, ce qui était tout simple, Adèle étant beaucoup plus forte. Alors Adèle se leva, passa derrière la chaise d'Émilie, et lui montra ce qu'il fallait faire. Émilie, après l'avoir fait, la remercia tant, lui montra tant de satisfaction de ce que le conseil qu'elle lui avait donné avait beaucoup embelli sa tête, qu'Adèle à son tour commença à lui parler sur leurs dessins, et que, lorsqu'elle s'en alla, elle la salua en particulier, et lui adressa ce demi-sourire si doux qu'elle avait adressé la veille au peintre. Laurette envia bien sa sœur d'avoir pu causer avec Adèle, qui commen-

çait à l'intéresser beaucoup comme objet de curiosité ; mais il n'y avait plus moyen de changer les places.

Le lendemain, Adèle était arrivée la première ; elle se rangea pour laisser passer Émilie, avec un air de connaissance qui enchanta celle-ci. Pendant toute la leçon, Émilie lui demanda des conseils, et Adèle lui en donna qui lui furent très-utiles. Elles commençaient à devenir tout-à-fait bonnes amies. Cependant l'heure de la leçon était finie, et le frère d'Adèle ne venait pas la chercher ; cela l'inquiétait, parce qu'il était ordinairement fort exact, et puis elle ne savait comment revenir. Mme de Vauquiers, qui vit son embarras, demanda dans quel quartier elle logeait ; il se trouva que c'était dans le sien ; alors elle lui proposa de la reconduire. « Oh! non, » dit Adèle tout effrayée ; et elles virent bien qu'elle n'osait se montrer avec elles mise comme elle était. Mme de Vauquiers, après avoir

inutilement insisté, se préparait à s'en aller. « Mais, maman, dit Laurette, qui ne pensait à rien qu'à faire connaissance avec Adèle, si son frère ne vient pas, il faudra donc qu'elle s'en aille toute seule? — Oh! il viendra, » disait Adèle; et l'on voyait bien à son ton qu'elle ne l'espérait plus guère. Mme de Vauquiers était la bonté même; elle consentit à attendre encore cinq minutes. Cinq minutes, dix minutes, un quart-d'heure se passèrent; le frère n'arrivait point, le peintre voulait sortir; enfin, Mme de Vauquiers, prenant le ton d'autorité d'une personne raisonnable, dit à Adèle qu'elle allait l'emmener.

La pauvre petite n'osa résister; d'ailleurs, l'inquiétude qu'elle ressentait sur son frère ne lui permettait guère d'autre pensée. Émilie s'empara de son bras; Laurette en voulait faire autant de son côté, mais Mme de Vauquiers lui dit qu'elles ne pouvaient marcher trois de front sur le trottoir du pont, et la fit rester à côté

d'elle, au grand chagrin de Laurette, qui, aussitôt qu'elles furent entrées aux Tuileries, se saisit du bras d'Adèle avec un empressement qui fit rire sa mère. Elle traversa la grande allée sans penser un instant à ce qui, la veille, lui aurait paru si étrange : c'est que Laurette n'était qu'enfant, irréfléchie, et que l'idée du moment l'occupait toujours tout entière. Pour Émilie, elle y pensa bien, mais elle n'en fut point embarrassée, parce qu'elle sentait qu'il n'y avait rien de ridicule dans son action.

En sortant des Tuileries, elles demandèrent à Adèle où il fallait la conduire; elle désigna avec bien de l'embarras la boutique du tourneur où elle espérait trouver son frère; mais en arrivant, elle ne l'y vit pas. « Ah! mon Dieu, il n'y est pas! » s'écria-t-elle en pâlissant; et elle entra précipitamment dans la boutique, où Mme de Vauquiers et ses filles la suivirent. « Où est Henri? demanda-t-

elle avec une inquiétude terrible.

— M. Henri? ce n'est rien, dit la femme du tourneur ; il a reçu un coup de pied de cheval à la jambe, comme il sortait pour vous aller chercher; mais ce ne sera rien. »

Adèle, pâle comme la mort et près de se trouver mal, demandait toujours d'une voix faible et en versant un torrent de larmes : « Où est Henri? où est Henri? »

Henri parut en ce moment à la porte de l'arrière-boutique ; il se soutenait avec peine sur sa jambe blessée.

Adèle courut à lui, et puis s'arrêta, n'osant le toucher de peur de lui faire mal. Pour lui, la voyant pâle et couverte de larmes : « Pauvre petite! » dit-il, et il l'embrassa avec une vive tendresse, l'assurant que ce n'était rien. Il n'avait été qu'effleuré par le pied du cheval, et n'avait que la douleur et l'ébranlement d'une forte contusion. Il lui montra que sa jambe n'avait rien de démis, et qu'il la remuait

aussi bien que l'autre. Adèle lui dit que ces dames avaient eu la bonté de la ramener. Il les regarda alors pour la première fois, rougit un peu, et salua Mme de Vauquiers, qu'il remercia du ton d'un homme bien élevé. Émilie comprit à merveille qu'il croyait ne devoir de remerciement qu'à sa mère. Mme de Vauquiers témoigna quelque inquiétude sur la manière dont il pourrait retourner chez lui : il lui dit que, logeant dans la maison d'à côté, il n'avait que leur escalier à monter, et le monterait sans difficulté dès que la première angoisse serait passée. Alors elles prirent congé du frère et de la sœur. Émilie embrassa Adèle; Laurette fit comme sa sœur. Adèle regarda son frère, et Henri, pour cette fois, remercia Mme de Vauquiers et ses filles d'avoir ramené Adèle.

« Eh bien, dit en riant Mme de Vauquiers à Laurette, sitôt qu'elles furent sorties, aurais-tu trouvé bon qu'on se mo-

quât de toi aujourd'hui en te voyant avec Adèle dans la grande allée?

— Non, en vérité, dit Laurette.

— Il est bien dommage, reprit Mme de Vauquiers, que nous n'ayons pas rencontré quelque petite fille comme toi, elle n'y aurait pas manqué.

— Mais, disait Laurette, Emilie s'en est moquée comme moi.

— Ah! pas long-temps, » disait Émilie; et elle aurait bien voulu que ce ne fût pas du tout.

Le lendemain matin, Mme de Vauquiers envoya demander des nouvelles de M. Henri et de Mlle Adèle Delamarre; car elle avait appris par le tourneur leur nom et leur adresse. Henri fit répondre qu'il était bien, mais que cependant sa sœur n'aurait pas de quelques jours le plaisir de voir ces dames à l'atelier, parce qu'il ne pouvait encore l'y conduire. Mme de Vauquiers lui fit dire que, si Adèle le voulait, elle la mènerait et la

ramènerait. Ce jour-là, la familiarité fut tout-à-fait établie entre les trois jeunes personnes. Adèle, une fois à l'aise, était d'une naïveté charmante. La curieuse Laurette lui fit mille questions, et avant le retour, les deux sœurs savaient toute son histoire et celle de Henri.

Elles apprirent qu'ils avaient perdu leur père trois ans auparavant, et leur mère l'année précédente. Ils avaient été riches, ils avaient même eu une voiture. M. Delamarre faisait des affaires; elles avaient mal tourné; cependant M. Delamarre avait voulu soutenir le même train, parce qu'il disait que c'était ainsi que l'on conservait son crédit, et il avait achevé de se ruiner. Il était mort en partie de chagrin, et Mme Delamarre était morte aussi deux ans après, de la suite des chagrins qu'elle avait eus. Elle avait été excessivement malheureuse, pendant les deux dernières années de la vie de son mari, de le voir achever sa

ruine et celle de ses enfans, sans pouvoir obtenir qu'il changeât de conduite. M. Delamarre disait : « Il faut soutenir son état, il faut vivre convenablement, c'est le seul moyen de conserver de la considération et de rétablir ses affaires. » Mme Delamarre répondait : « Il n'y a rien de convenable que de vivre selon sa situation, et de ne dépenser que ce qu'on a : nous ne devons pas chercher à soutenir l'état de gens riches, puisque nous sommes devenus pauvres, et l'on nous estimera beaucoup moins quand nous vivrons d'emprunt, que si nous nous réduisions courageusement à la dépense que comporte notre fortune. » Elle disait aussi à son mari, surtout au commencement : «Nous sommes encore bien plus riches que quand nous avons commencé notre fortune; si nous nous réduisions à la dépense qui nous convient, en travaillant comme vous le faisiez alors, vous en referiez bientôt une autre, et le tra-

vail vous fatiguerait bien moins, et vous rendrait bien moins malheureux que les tourmens que vous vous donnez pour trouver de tous côtés à emprunter de quoi soutenir votre maison. » M. Delamarre ne l'écoutait pas, et Mme Delamarre pleurait des heures entières toutes les fois qu'il lui apportait de l'argent pour payer sa dépense, parce qu'elle savait bien que cet argent n'était pas à lui.

Ses enfans, qui ne la quittaient pas, voyaient son chagrin et le partageaient. Henri surtout, qui était le plus âgé, entrait quelquefois dans des désespoirs affreux. Il disait sans cesse : « Si j'étais grand, je m'en irais quelque part, où je travaillerais comme un ouvrier; je ne vivrais que de ce qui serait à moi. » Les jours où son père donnait de grands dîners, il lui était impossible de manger. Il ne voulait pas porter les habits neufs qu'on lui faisait, disant qu'il était ridicule, quand on était pauvre, de se met-

tre comme un homme riche. Il ne disait pas tout cela à son père, qu'il respectait, ni à sa mère, que cela aurait affligée encore davantage; mais il le disait à Adèle, qui faisait tout ce qu'elle pouvait pour le consoler, et qui même, pour lui faire plaisir, mettait moins souvent ses robes neuves; car elle écoutait avec beaucoup d'attention tout ce que lui disait son frère, qui avait quatre ans de plus qu'elle, et qui, à ce que pensait tout le monde, devait être un jour un homme de beaucoup de mérite.

Quand M. Delamarre mourut, les créanciers prirent tout, parce que sa femme se trouvait engagée pour lui. Cependant comme c'était une personne très-estimable, et qui avait un grand talent pour persuader, elle obtint qu'ils lui laissassent un très-petit revenu, qu'elle employait à l'éducation de ses enfans. Mais quand elle fut morte, il ne leur resta plus rien; d'ailleurs, Henri ne voulut

avoir recours à personne. Ils n'avaient que des parens très-pauvres, et qui vivaient dans une province très-éloignée; ainsi personne ne se mêla de leurs affaires. Ils ne possédaient plus que leur garderobe, qui était heureusement assez considérable, et quelques bijoux qu'on leur avait donnés dans leur enfance. Ainsi, Henri avait une fort belle épingle de diamant, et Adèle un collier de perles fines. Henri dit qu'il fallait vendre tout cela pour avoir de quoi continuer l'éducation d'Adèle; que pour lui, en attendant qu'elle pût prendre des élèves, il la ferait bien vivre de son métier de tourneur, qu'il avait appris d'abord pour s'amuser, et où il s'était beaucoup perfectionné depuis qu'il avait le désir de pouvoir travailler pour vivre. Adèle fut un peu affligée quand il lui proposa de vendre toutes ses robes. Henri, voyant cela, n'insista pas; mais le jour même il alla vendre son diamant, sa montre et

ses habits. Adèle lui donna, pour en faire autant, son collier, ses robes et le reste de ses bijoux. Ils ne gardèrent que ce qu'ils avaient de plus laid; « car, disait Henri, si nous gardons quelque chose d'un peu plus propre, nous n'aurons pas le courage de porter le reste. »

Cependant Adèle fut bien honteuse le jour où elle sortit pour la première fois avec la robe qui depuis long-temps ne lui servait plus qu'à traîner dans la maison. Le premier jour elle obtint de Henri de ne pas traverser les Tuileries; mais le lendemain il lui dit qu'il ne serait pas raisonnable d'alonger tous les jours leur chemin, et qu'il fallait se résoudre à paraître pauvre quand on l'était. Cependant il évitait d'aborder ses anciennes connaissances : « Elles pourraient avoir honte de nous, disait-il, et il n'y a pas de raison pour que nous leur fassions supporter cet embarras-là. — Aussi, ajouta naïvement Adèle, j'avais

bien peur qu'il ne me grondât hier d'être revenue avec vous.

— Est-ce qu'il vous gronde? demanda Laurette. — Oui, quelquefois, quand j'ai trop de chagrin de ce qu'on nous a regardés aux Tuileries, et de ce qu'on s'est moqué de nous. Cependant je vois bien que dans ces cas-là il a aussi du chagrin à cause de moi, quoiqu'il conserve le plus qu'il peut son air grave et tranquille. Aussi je tâche de prendre courage pour ne pas lui faire de peine, mais je ne puis pas y parvenir. » Elle leur dit encore que le tourneur chez qui Henri s'était perfectionné avait consenti à le prendre pour ouvrier; qu'ils vivaient tous deux de ses journées; que l'argent de ce qu'ils avaient vendu était employé à payer plusieurs maîtres à Adèle, et à lui acheter des livres; que pour Henri, il étudiait tout le temps qu'il ne travaillait pas chez le tourneur.

Elles remirent Adèle dans la boutique,

où Henri était descendu travailler; Émilie lui fit une grande révérence, et Laurette, qui en avait tant entendu parler, qu'elle se croyait de ses amies, lui parla d'un air de connaissance. Henri les remercia beaucoup; son air n'était déjà plus si grave, et les regards timides qu'Adèle portait de temps en temps sur lui exprimaient la joie qu'elle éprouvait de ce qu'il était content de ses nouvelles amies; car la bonne Adèle avait oublié le chagrin que lui avaient causé Émilie et Laurette, et elles l'avaient oublié aussi, tant elles étaient éloignées d'imaginer qu'il leur fût possible de recommencer.

Pendant huit jours que Henri eut mal à la jambe, Mme de Vauquiers mena et ramena Adèle, que ses deux filles aimaient tous les jours davantage, tant elles la trouvaient douce, naïve, sensible et attachée à son frère, qu'elle respectait comme un père. Elles cherchaient dans leur tête le moyen de lui faire quelque

petit présent; mais ce que leur avait dit leur mère les arrêtait. Enfin, Émilie dit à Mme de Vauquiers : « Maman, nous avons calculé, Laurette et moi, que, sur nos économies, nous pouvions donner une robe à Adèle, et nous avons pensé qu'en la faisant nous-mêmes, cela serait un présent d'amitié qu'elle ne pourrait pas refuser.

— Vous pouvez vous y prendre mieux encore, dit Mme de Vauquiers : comme Adèle vous a témoigné qu'elle voudrait bien savoir travailler comme vous, proposez-lui de lui apprendre à travailler, et vous ferez sa robe avec elle comme pour lui servir de leçon. »

Les deux sœurs furent enchantées. Dès le lendemain, en revenant de l'atelier, elles firent entrer Adèle chez un marchand, la consultèrent sur le choix d'une robe, et quand elles l'eurent achetée à son goût, Laurette, sans attendre qu'elles fussent sorties de la boutique, lui sauta

au cou en lui disant : « Tiens, Adèle (car elles se tutoyaient déjà), c'est pour toi ; ma bonne la coupera, et nous la ferons avec toi, pour t'apprendre à faire tes robes. »

Adèle, troublée, interdite, souriait, rougissait, ne savait ce qu'elle devait croire, ce qu'elle devait dire, ce qu'elle devait faire; elle regardait la robe et ne la prenait pas. Mme de Vauquiers devina sa pensée : « Allons voir, dit-elle, si M. Delamarre la trouvera de son goût. » Elle prit la robe sous son bras; Adèle la suivit sans rien dire, et les deux sœurs se demandaient avec inquiétude si Henri voudrait qu'elle l'acceptât.

En entrant dans la boutique du tourneur, Laurette prit la robe de dessous le bras de sa mère, en disant à Henri : « M. Henri, Adèle veut que nous lui apprenions à travailler, et voilà une robe que nous allons lui faire à nous trois pour lui montrer. »

Adèle regardait son frère et l'embrassait en rougissant. Henri rougit aussi un peu, et remercia beaucoup ces dames de toutes leurs bontés pour sa sœur.

« Pour commencer les leçons, dit Mme de Vauquiers, comme je demeure tout près et que M. Delamarre commence à pouvoir marcher, il faut que vous veniez aujourd'hui tous les deux dîner chez moi. » Henri rougit encore et accepta. Adèle était enchantée, et les deux sœurs ne se possédaient pas de joie. Elles auraient été bien étonnées, quinze jours auparavant, qu'on leur eût proposé de prier à dîner un homme qu'elles voyaient gagner sa vie dans la boutique d'un tourneur; mais elles avaient appris insensiblement une chose qu'elles n'auraient jamais crue si on la leur avait dite quand elles virent pour la première fois Henri et Adèle dans la grande allée des Tuileries, c'est qu'il n'y a de distinction absolue que celle de l'éducation, et

que des gens bien élevés peuvent trouver place partout, parce qu'on n'est jamais embarrassé avec des gens qui savent parler et penser comme nous. Mme de Vauquiers dit qu'il fallait laisser Henri finir son ouvrage, et qu'elle l'attendait à cinq heures avec sa sœur. Quand elle sortit avec ses filles, le tourneur et sa femme leur firent une grande révérence, comme pour les remercier de leurs procédés envers Henri; car ils l'estimaient beaucoup, et savaient qu'il n'était pas destiné pour le métier qu'il faisait.

Henri vint à cinq heures avec sa sœur. En entrant, son air était d'abord un peu grave; il était toujours ainsi lorsqu'il sentait qu'il avait besoin de fermeté pour n'être pas embarrassé de son habillement; mais comme il n'y avait que Mme de Vauquiers et ses filles, il fut bientôt plus à son aise, et leur parut très-aimable, quoique fort sérieux. Il avait bon ton, comme l'a toujours un homme bien élevé

et d'un caractère réservé : sa manière de parler avait quelque chose de modeste et en même temps de ferme qui donnait bonne opinion de lui. La robe fut bientôt faite, et Mme de Vauquiers voulut y joindre un châle et un chapeau, parce qu'elle savait bien qu'elle ne courait plus risque d'être refusée. Rien ne blesse et n'humilie de la part de ceux qui ont commencé par nous témoigner de l'amitié. Elle continua même, lorsque Henri put marcher, à mener Adèle chez le peintre; et au bout de quelque temps, comme elle vit qu'Adèle, qui devenait très-forte, donnait à ses filles des conseils qui leur étaient véritablement utiles, elle dit à Henri que, s'il y consentait, elle la prendrait chez elle, ce qui avancerait beaucoup Émilie et Laurette. On juge bien que Henri ne refusa pas son consentement. Mme de Vauquiers dit qu'elle se chargeait entièrement de tout ce qui regardait Adèle, et voulut absolument que Henri employât à s'ha-

biller ce qui restait de l'argent mis de côté pour son éducation. Quoique la situation de Henri lui eût donné un peu de roideur dans le caractère, il ne savait pas résister à Mme de Vauquiers, à qui il devait tant de reconnaissance. Elle a trouvé moyen de lui procurer un petit emploi qui lui donne de quoi vivre en attendant que l'ardeur qu'il met à s'instruire et ses heureuses dispositions le conduisent à quelque chose de mieux. Il vient souvent dîner chez Mme de Vauquiers, et Émilie, à qui il inspire presque du respect, ne conçoit pas qu'elle ait pu se moquer de lui. Aussi à présent, toutes les fois qu'elle voit quelqu'un de ridicule, elle se persuade qu'il y a dans sa figure et dans sa conduite quelque chose de bien qu'il ne s'agit que de chercher. Elle s'y trompe quelquefois; mais du moins a-t-elle appris à ne se jamais moquer de personne sur de simples apparences qui ne tiennent à

rien d'essentiel, qui peuvent même avoir des causes honorables, et qui du moins ne méritent jamais le chagrin qu'on peut faire aux gens en se moquant d'eux.

LE PRÉSENT

DU JOUR DE NAISSANCE.

« Maman, dit Rosamonde après un long silence, savez-vous à quoi j'ai pensé tout ce temps?

— Non, ma chère; à quoi?

— A quoi, maman? au jour de naissance de ma cousine Bell. Savez-vous quel jour c'est?

— Non, je ne m'en souviens pas.

— Ma chère maman, vous ne vous souvenez pas que c'est le 22 décembre, que c'est après-demain son jour de nais-

sance? Vous rappelez-vous à présent? Mais jamais vous ne vous souvenez des jours de naissance, maman; c'est à quoi je pensais justement, que vous ne vous souvenez jamais du jour de naissance de ma sœur Laure, ni... ni... ni du mien, maman.

— Que voulez-vous dire, ma chère? Je me souviens parfaitement bien de votre jour de naissance.

— Certainement; mais pourtant vous ne le fêtez pas.

— Qu'entendez-vous par fêter votre jour de naissance?

— Oh! maman, vous savez très-bien comme le jour de naissance de Bell est fêté. Premièrement, il y a un grand dîner.

— Eh! Bell peut-elle manger plus le jour de sa naissance qu'un autre jour?

— Non, et je ne penserais pas au dîner si ce n'étaient les petits pâtés.

Bell a quantité de jolies choses; je ne veux pas parler des friandises, mais des

jolis joujoux nouveaux qu'on lui donne toujours à son jour de naissance, et chacun boit à sa santé, et elle est si heureuse!

— Mais voyez, Rosamonde, comme vous confondez les choses. Qui la rend heureuse? Est-ce de ce que chacun boit à sa santé, ou sont-ce les joujoux nouveaux, ou les bons petits pâtés? Je peux croire aisément qu'elle est heureuse quand elle mange un petit pâté, ou quand elle joue; mais comment peut-elle être heureuse de ce que chacun boit à sa santé? »

Rosamonde s'arrêta, puis elle dit qu'elle ne savait pas. « Mais, ajouta-t-elle, les jolis joujoux nouveaux, maman!

— Mais pourquoi les jolis joujoux nouveaux? les aimez-vous seulement parce qu'ils sont nouveaux?

— Non pas seulement pour cela; je n'aime pas les joujoux seulement parce qu'ils sont nouveaux; mais Bell les aime pour cela, je crois, car cela me fait penser... Vous savez, maman, qu'elle avait

un grand tiroir plein de vieux joujoux dont elle ne s'est jamais servie, et elle disait qu'ils n'étaient bons à rien, parce qu'ils étaient vieux; mais je pensais qu'il y en avait plusieurs qui valaient beaucoup mieux que des neufs. Vous allez en juger, maman; je vais vous dire tout ce qu'il y avait dans le tiroir.

— Rosamonde, je vous remercie; pas à présent, je n'ai pas le temps de vous écouter.

— Eh bien, maman, après-demain je puis vous montrer le tiroir : je veux que vous en soyez juge, parce que je suis sûre que j'avais raison. Eh! maman, ajouta Rosamonde, s'arrêtant comme elle sortait de la chambre, me direz-vous, pas à présent, mais quand vous aurez le temps, me direz-vous pourquoi vous ne fêtez jamais mon jour de naissance? pourquoi vous ne mettez pas de différence entre ce jour-là et un autre jour?

— Et vous, Rosamonde, me direz-vous,

pas à présent, mais quand vous aurez le temps d'y penser, me direz-vous pourqnoi je mettrais quelque différence entre votre jour de naissance et un autre jour? »

Rosamonde y pensa, mais elle ne put trouver de raison : d'ailleurs elle se rappela tout-à-coup qu'elle n'avait pas le temps de penser plus long-temps, car elle avait à finir un certain panier à ouvrage qu'elle faisait pour sa cousine Bell, et dont elle voulait lui faire présent à son jour de naissance. L'ouvrage était arrêté, faute de quelque papier en filigrane, et comme sa mère allait sortir, elle lui demanda de la prendre avec elle, afin qu'elle pût en acheter ; sa sœur Laure fut de la partie.

« Ma sœur, dit Rosamonde chemin faisant, qu'avez-vous fait de votre demi-guinée?

— Je l'ai dans ma poche.

— Ma chère, vous la voulez toujours garder dans votre poche : vous savez que

ma marraine, quand elle vous la donna, dit que vous la garderiez plus long-temps que je ne garderais la mienne; et je sais ce qu'elle pensait, d'après son regard, dans ce moment-là. Je l'ai entendue dire quelque chose à maman.

— Oui, dit Laure en souriant. Elle le dit si bas que je ne pus m'empêcher de l'entendre aussi : elle dit que j'étais une petite avare.

— Mais ne l'avez-vous pas entendue dire que j'étais très-généreuse? et elle verra qu'elle ne se trompait pas. J'espère qu'elle y sera quand je donnerai mon panier à Bell. Ne sera-t-il pas beau? il doit y avoir une guirlande de myrte autour de l'anse, vous savez, et un fond glacé, et puis les médaillons.

— Arrêtez-vous! » interrompit sa sœur, car Rosamonde, anticipant sur la gloire de son panier, parlait et marchait si vite qu'elle avait passé, sans l'apercevoir, la boutique où devait s'acheter le

papier de filigrane. Elles retournèrent. La boutique, par hasard, faisait le coin d'une rue, et une des fenêtres donnait sur une ruelle étroite. Une voiture pleine de dames s'arrêta à la porte justement avant qu'elles entrassent : de sorte que personne n'eut le temps d'abord de penser à Rosamonde et à son panier de filigrane; et elle alla à la fenêtre, où elle vit sa sœur Laure occupée à regarder attentivement quelque chose qui se passait dans la ruelle.

Vis-à-vis la fenêtre, à la porte d'une maison de pauvre apparence, était assise une petite fille qui faisait de la dentelle. Ses fuseaux se mouvaient avec la rapidité de l'éclair; elle ne levait pas une fois les yeux de dessus son ouvrage.

« N'est-elle pas bien industrieuse? dit Laure, et bien honnête, » ajouta-t-elle une minute après; car justement alors passait un boulanger avec un panier de petits pains sur sa tête, et par hasard un

des petits pains tomba près de la petite fille : elle le ramassa promptement, elle le regarda comme si elle avait bien faim, puis elle mit de côté son ouvrage, et courut après le boulanger pour le lui rendre.

Tandis qu'elle était partie, un laquais couvert d'une livrée galonnée d'argent, appartenant à la voiture qui était arrêtée à la porte de la boutique, s'amusait avec un de ses camarades ; il aperçut le métier de dentelles qu'elle avait laissé sur une pierre devant la porte. Pour se divertir (car souvent les fainéans font le mal pour se divertir), il prit ce métier et brouilla tous les fuseaux. La petite fille revint hors d'haleine à son ouvrage; mais quelle fut sa surprise et son chagrin de le trouver gâté! Elle tordait et détordait, plaçait et déplaçait les fuseaux, tandis que le laquais riait de sa peine. Elle se leva doucement, et allait rentrer dans la maison, quand le laquais galonné d'ar-

gent l'arrêta en lui disant insolemment : « Ne bouge pas de là, morveuse !

— Il faut que j'aille trouver ma mère, monsieur, dit l'enfant ; d'ailleurs, vous avez gâté toute ma dentelle, je ne puis rester davantage.

— Ah ! tu ne peux, dit le brutal domestique lui arrachant encore son métier ; je t'apprendrai à te plaindre de moi ! » et il cassa l'un après l'autre tous les fuseaux, les mit dans sa poche, roula le métier dans la boue ; puis il sauta derrière la voiture de sa maîtresse, et disparut dans un instant.

— Pauvre fille ! dit Rosamonde ne pouvant contenir plus long-temps son indignation à la vue de cette injustice : pauvre petite fille ! »

A cet instant la mère de Rosamonde lui dit : « Allons, ma chère, maintenant si vous voulez de ce papier de filigrane, achetez-le.

— Oui, maman, dit Rosamonde ; » et

l'idée de ce que sa marraine et sa cousine Bell penseraient de sa générosité revint à son imagination. Tous ses sentimens de pitié furent aussitôt étouffés : elle se contenta d'une dernière exclamation sur *la pauvre petite fille*, et alla dépenser sa demi-guinée pour son panier de filigrane. Pendant ce temps-là, celle qu'elle avait appelée la *petite avare* fit signe à la pauvre fille, et ouvrant la fenêtre, dit en montrant le métier : « Est-il entièrement perdu?

— Tout-à-fait, tout-à-fait. Je ne peux pas, ni ma mère non plus, en acheter un autre, et je ne peux pas faire autre chose pour gagner mon pain. » En disant cela, elle laissa échapper quelques larmes.

« Combien un autre métier coûterait-il? dit Laure.

— Oh! beaucoup, beaucoup.

— Plus que cela? dit Laure montrant sa demi-guinée.

— Oh ! non.

— Eh bien ! donc, vous pouvez en acheter un autre avec cela, » dit Laure laissant tomber la demi-guinée dans sa main ; et elle ferma la fenêtre avant que l'enfant eût pu trouver des paroles pour la remercier, mais non pas avant qu'elle eût vu dans ses regards la joie et la reconnaissance ; ce qui fit probablement plus de plaisir à Laure que toutes les louanges qu'on aurait pu accorder à sa générosité.

Rosamonde finit son panier assez tard dans la matinée du jour de naissance de sa cousine. La voiture était à la porte. Laure accourut pour l'appeler ; la voix de son père se fit entendre au même instant ; de sorte qu'elle fut obligée de descendre avec son panier seulement à demi enveloppé dans du papier argenté, circonstance qui la déconcerta beaucoup ; car le plaisir de surprendre Bell serait entièrement perdu si la moindre partie

du filigrane était aperçue avant qu'il fût temps. Pendant le chemin Rosamonde tirait son papier d'un côté et de l'autre, et par chacun des quatre coins.

« Cela n'ira jamais, ma chère, dit son père, qui épiait ses opérations; j'ai peur que vous ne veniez jamais à bout de couvrir avec une feuille de papier une boîte deux fois aussi grande qu'elle.

— Ce n'est pas une boîte, mon papa, dit Rosamonde avec un peu d'aigreur, c'est un panier.

— Voyons ce panier, » dit-il le tirant de ses mains malgré sa résistance; car elle connaissait toute la fragilité des matériaux dont il était fait, et elle tremblait de le voir en pièces dans les mains de son père.

Il saisit l'anse un peu rudement; alors, se levant de son siége, elle s'écria : « Oh! papa! mon papa! vous l'abîmerez certainement, dit-elle avec une véhémence

croissante, quand elle vit qu'après avoir mis de côté l'enveloppe de papier argenté il prenait à pleine main cette anse garnie d'une guirlande de myrte.

« Vraiment, mon papa, vous abîmerez la pauvre anse.

— Mais à quoi donc peut servir la pauvre anse, dit le père, si on ne peut pas la manier? Est-ce là, je vous prie, continua-t-il en faisant tourner le panier autour de son doigt d'une manière assez peu respectueuse, est-ce là ce qui vous a tant occupée toute la semaine? Je vous ai vue toute la semaine dans la colle et les chiffons; je ne pouvais imaginer ce que vous faisiez. C'est donc cela?.....

— Mais oui, papa. Vous pensez donc que j'ai perdu mon temps, parce que ce panier ne peut pas servir? mais il me sert à faire un présent à ma cousine Bell.

— Votre cousine Bell vous aura bien de l'obligation d'un présent qui n'est de

nul usage ; vous eussiez aussi bien fait de lui donner le vase violet *.

— Ah ! mon papa, je pensais que vous aviez oublié cela. Il y a deux ans de cela; je ne suis pas si sotte aujourd'hui : mais je sais bien que Bell aimera ce panier, quoiqu'il ne puisse pas servir.

— Vous pensez donc que Bell est plus sotte aujourd'hui que vous ne l'étiez il y a deux ans? Eh bien, cela peut être vrai; mais comment se fait-il, Rosamonde, qu'aujourd'hui que vous êtes si sage vous soyez amie d'une personne si sotte?

— Moi! mon papa, dit Rosamonde en hésitant, je ne pense pas que je sois beaucoup son amie.

— Je n'ai pas dit beaucoup.

— Bien; mais je ne pense pas que sois du tout son amie.

— Mais vous avez employé une semaine entière à faire cette chose pour elle.

* Allusion à un autre conte.

— Oui, et ma demi-guinée en outre.

— Pourtant vous pensez que c'est une sotte, et vous n'êtes pas du tout son amie, et vous dites que vous savez bien que cette chose-là ne lui sera d'aucun usage.

— Mais, papa, c'est son jour de naissance, et je suis sûre qu'elle attendra quelque chose, et que chacun lui donnera quelque chose.

— Ainsi donc, votre raison pour lui donner quelque chose est qu'elle attend que vous lui donnerez quelque chose; et pouvez-vous, voulez-vous ou devez-vous toujours donner uniquement parce que d'autres attendent, ou parce que quelqu'un donne.

— Toujours!... non, pas toujours.

— Ah! oui, seulement les jours de naissance. »

Rosamonde riant : « Maintenant je vois bien que vous vous moquez de moi; mais je pensais que vous aimiez qu'on

fût généreux. Ma marraine dit qu'elle l'aime.

— Et moi aussi, tout autant que votre marraine ; mais nous n'avons pas encore entièrement décidé ce que c'est qu'être généreux.

— Quoi! n'est-il pas généreux de faire des présens? dit Rosamonde.

— C'est une question qui demanderait beaucoup de temps pour y répondre. Mais, par exemple, faire présent d'une chose que vous savez ne pouvoir servir à rien à une personne pour laquelle vous n'avez ni amitié ni estime, parce que c'est son jour de naissance, parce que chacun lui donne quelque chose et qu'elle attend quelque chose, et parce que votre marraine dit qu'elle aime qu'on soit généreux, cela me semble à moi, ma chère Rosamonde, puisqu'il faut que je vous le dise, tenir plutôt de la folie que de la générosité. »

Rosamonde baissa les yeux sur le panier et se tut.

« Je suis donc une folle? dit-elle levant enfin les yeux.

— Parce que vous vous êtes trompée une fois, non. Si vous avez assez de bon sens pour voir vos erreurs, et si vous savez ensuite les éviter, vous ne serez jamais une folle. »

Ici la voiture s'arrêta, et Rosamonde se rappela que le panier était découvert.

Maintenant, nous devons faire observer que le père de Rosamonde n'avait pas été trop sévère quand il avait appelé Bell une petite sotte. Dès son enfance on avait flatté ses caprices, et à huit ans elle avait le malheur d'être un enfant gâté. Elle était fainéante, colère, égoïste, tellement que rien ne pouvait la rendre heureuse. Elle s'attendait pourtant à être parfaitement contente le jour de sa naissance. Chacun dans la maison cherchait à lui plaire, et l'on y avait si bien réussi,

qu'entre le déjeûner et le dîner elle n'avait crié que six fois. De ces six fois, il y en avait cinq dont personne n'avait pu découvrir la cause; mais la dernière et la plus terrible avait été occasionnée par une robe de mousseline brodée. A l'heure de la toilette sa femme de chambre la lui apporta en criant : « Voyez, miss, ce que votre maman vous a envoyé pour votre jour de naissance. Voilà un fourreau qui conviendrait à une reine s'il y avait seulement de la dentelle au bout des manches.

— Et pourquoi n'y a-t-il pas de dentelle au bout des manches? Maman a dit qu'il devait y en avoir.

— Oui, mais on a manqué de parole à madame : quant à la dentelle, elle n'est pas arrivée.

— Pas arrivée, comment! ne savaient-ils pas que c'était mon jour de naissance? Mais à présent je dis que je ne veux pas la porter sans dentelle; je ne peux pas

la porter sans dentelle ; je ne la porterai pas. »

Cependant, comme on ne pouvait pas avoir la dentelle, à la fin Bell se résigna à mettre la robe.

« Allons, miss Bell, essuyez vos yeux, dit la femme qui l'avait élevée ; essuyez vos yeux, et je vous dirai quelque chose qui vous fera plaisir.

— Eh bien ! quoi ? dit-elle en faisant la moue et sanglotant.

— Mais il ne faut pas que vous disiez que je vous l'ai dit.

— Non ; mais si on me le demande ?

— Si on vous le demande, il faut bien que vous disiez la vérité ; ainsi je retiens ma langue, miss.

— Dites, dites ; je ne le dirai pas si on me le demande.

— Eh bien ! donc, dit la femme de chambre, votre cousine Rosamonde est venue, et vous a apporté la plus belle chose que vous ayez jamais vue de votre

vie ; mais il ne faut pas que vous le sachiez jusqu'après dîner, parce qu'elle veut vous surprendre; et madame l'a mise dans son armoire jusqu'après dîner.

— Jusqu'après dîner ! répéta Bell avec impatience ; je ne peux pas attendre jusque-là, il faut que je le voie tout-à-l'heure. »

La femme de chambre refusa plusieurs fois, jusqu'à ce que Bell ayant recommencé ses cris et ses pleurs, cette fille, craignant que sa maîtresse ne se fâchât contre elle si Bell paraissait à dîner avec les yeux rouges, consentit à lui montrer le panier.

« Qu'il est joli ! mais laissez-moi le tenir, dit Bell à la fille qui le tenait hors de sa portée.

— Oh ! non ; il ne faut pas que vous y touchiez ; car si vous le gâtiez, qu'est-ce que je deviendrais ?

— Ce que vous deviendriez ! s'écria l'enfant gâté, qui ne considérait jamais

que sa satisfaction du moment ; ce que vous deviendriez ! qu'est-ce que cela signifie? je ne le gâterai pas, et je veux l'avoir dans mes mains : si vous ne me le donnez pas tout de suite, je dirai que vous me l'avez montré.

— Vous ne l'arracherez pas?

— Non, non, » dit Bell ; mais elle avait appris de sa femme de chambre à n'avoir aucun égard pour la vérité. Elle saisit brusquement le panier aussitôt qu'il fut à sa portée : dans le débat l'anse et le bord furent arrachés, et un des médaillons enfoncé, avant que la petite furie eût repris son sang-froid. Calmée à cette vue, sa première question fut comment cacher le mal qu'elle avait fait. Avec bien de la peine on replaça l'anse et le bord, le panier fut remis exactement à la même place où il était auparavant, et la femme de chambre recommanda à la petite fille de paraître comme s'il ne fût rien arrivé.

Nous espérons que les enfans et les

parens s'arrêteront ici un moment pour faire une seule réflexion : c'est que bien rarement les habitudes de tyrannie, de bassesse et de fausseté que les enfans contractent en vivant avec des domestiques vicieux, s'effacent tout-à-fait dans le cours de la vie.

Après avoir enfermé le panier, elles quittèrent la chambre, et trouvèrent dans le corridor une pauvre petite qui attendait avec un petit paquet à la main.

« Qu'est-ce que vous demandez? dit la femme de chambre.

— Madame, j'ai apporté la dentelle qu'on a commandée pour la jeune demoiselle.

— Ah! vous l'avez! vous l'avez donc à la fin? dit Bell : pourquoi, je vous prie, ne l'avez-vous pas apportée plus tôt? »

Elle allait répondre, mais la femme de chambre l'interrompit, en disant : « Allons, allons, pas d'excuses; vous êtes une petite paresseuse qui n'êtes bonne à

rien. Désappointer miss Bell à son jour de naissance! Mais puisque vous l'avez apportée, voyons-la? » La petite fille donna la dentelle sans répliquer, et la femme de chambre lui dit d'aller à ses affaires et de ne pas attendre qu'on la payât, car sa maîtresse ne pouvait voir personne, parce qu'elle avait beaucoup de monde chez elle.

« Puis-je revenir cette après-midi? » dit la petite fille timidement.

— Dieu me bénisse! répliqua la femme de chambre, comment y a-t-il des gens si pauvres, je m'en étonne! Je voudrais que madame achetât sa dentelle dans un magasin, comme je lui ai dit, et non pas à ces gens là! Revenir! oui, sûrement; je crois que vous reviendriez bien vingt fois pour deux sous. »

Quelque maussadement que cette permission de revenir lui eût été donnée, l'enfant la reçut avec reconnaissance et

s'en alla gaiement. Bell tourmenta sa femme de chambre jusqu'à ce qu'elle en eût obtenu que la dentelle, si long-temps attendue, fût cousue à ses manches.

Malheureuse Bell! tout le temps du dîner se passa, et tous les convives étaient si affamés, si occupés ou si stupides, qu'il n'y en eût pas un qui donnât un regard à cette pièce favorite de sa toilette, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant cacher plus long-temps son impatience, elle se tourna du côté de Laure, qui se trouvait près d'elle, et lui dit : Vous n'avez pas de dentelle à vos manches; voyez comme la mienne est belle! n'est-ce pas? Ne voudriez-vous pas bien que votre maman vous en donnât une pareille? Mais vous ne pourriez pas en avoir quand elle le voudrait, car celle-ci a été faite exprès pour moi, pour mon jour de naissance, et pour tout au monde on ne pourrait en avoir un morceau de plus.

— Mais la personne qui l'a faite, dit

Laure, ne peut-elle plus en faire de semblable?

— Non, non, non! » cria Bell; car elle avait déjà appris de la femme de chambre de sa mère cet orgueil subalterne qui fait cas des choses, non d'après leur agrément ou leur utilité réelle, mais parce que personne ne peut se les procurer.

« Personne ne peut en avoir comme cela, je vous dis, répéta Bell; il n'y a qu'une personne à Londres qui puisse en faire, et je suis sûre que cette personne n'en voudra pas faire un morceau pour toute autre que pour moi. Maman ne lui en laissera pas faire, si je ne le lui demande pas.

— Très-bien, dit Laure froidement : je n'en ai pas besoin; il n'est pas nécessaire de vous emporter ainsi : je vous assure que je n'en ai nul besoin.

— Ah! oui; vous voudriez pourtant

bien en avoir, dit Bell avec beaucoup de colère.

— Non, certainement, dit Laure en souriant.

— Oh! que si; vous en avez bien envie dans le fond de votre cœur, mais vous dites que non pour me faire enrager, je le sais bien, cria Bell, qu'étouffait sa vanité désappointée. Elle est bien jolie, toujours, et coûte beaucoup d'argent aussi, et personne n'en aura un morceau de pareille pour les yeux de sa tête. »

Laure reçut sans s'émouvoir cette sentence; Rosamonde sourit, et à son sourire, la rage mal contenue de l'enfant gâté éclata en cris les plus forts qu'elle eût encore fait entendre à son jour de naissance. C'était sa septième attaque.

« Qu'y a-t-il donc, mon chat? s'écria la mère; venez me dire ce que c'est. »

Bell courut à sa mère en hurlant; mais n'expliqua la cause de son chagrin qu'en déchirant la jolie dentelle avec des mou-

vemens frénétiques, et en en jetant les lambeaux dans le sein de sa mère.

« Oh! la dentelle! êtes-vous folle, mon enfant? dit la mère s'emparant de ses deux mains; votre belle dentelle, mon cœur! savez-vous ce qu'elle coûte?

— Je ne me soucie pas de ce qu'elle coûte; elle n'est pas belle, et je n'en veux point, répliqua Bell en sanglotant, car elle n'est pas belle.

— Elle est très-belle, reprit sa mère; j'ai choisi le modèle moi-même. Qui vous a mis dans la tête de ne pas en vouloir, mon enfant? Est-ce Nancy?

— Non, ce n'est pas Nancy; c'est *elles*, maman, » dit Bell en montrant Laure et Rosamonde.

— Oh! fi! ne montrez pas comme cela au doigt, dit sa mère en abaissant sa main, et ne dites pas *elles*, comme Nancy. Je suis sûre que vous avez mal entendu. Miss Laure, j'en suis sûre, n'a rien voulu dire de pareil.

— Non, madame, je ne me rappelle pas avoir rien dit de pareil, dit Laure doucement.

— Oh! non certainement, » dit Rosamonde prenant vivement la défense de sa sœur. Mais il n'y avait ni explication ni défense qui pût se faire entendre; car chacun entourait Bell pour sécher ses larmes, et la consoler du dégât qu'elle avait fait elle-même.

On réussit assez bien pour qu'un quart-d'heure après, les yeux gonflés de la jeune lady fussent revenus dans leur état naturel; et l'affaire ainsi apaisée, la mère, comme pour récompenser sa fille de sa bonne humeur, pria Rosamonde de vouloir bien offrir son charmant présent.

Rosamonde, suivie de toute la compagnie, parmi laquelle, à sa grande satisfaction, se trouvait sa marraine, s'achemina vers le cabinet de toilette.

« Je suis sûre, pensait-elle, que Bell sera bien surprise, et ma marraine verra

qu'elle avait raison de me croire généreuse. »

Les portes de l'armoire furent ouvertes avec toute la cérémonie convenable, et le panier de filigrane parut dans toute sa gloire.

« Voilà un charmant cadeau, certainement, dit la marraine; ma Rosamonde s'entend à faire des présens. » En disant cela, elle prit le panier pour l'offrir à l'admiration de l'assemblée. Hélas! à peine y avait-elle touché, que la guirlande de myrte et les médaillons se détachèrent; le panier tomba à terre, et l'anse seule lui resta dans la main.

Ce désastre attira tous les regards. Des exclamations douloureuses se firent entendre sur différens tons. Pour Rosamonde, tout ce qu'elle put dire fut : « Qui peut avoir fait cela? » Bell gardait un morne silence, dans lequel elle s'obstina, au milieu des questions qui furent

faites sur le malheureux événement. A la fin on fit venir les domestiques, et, parmi eux, Nancy, femme de chambre et gouvernante de Bell. Elle affecta beaucoup de surprise quand elle vit ce qui était arrivé au panier, et déclara qu'elle ne savait pas ce que c'était; mais qu'elle avait vu le matin sa maîtresse le placer dans l'armoire bien intact, et que, quant à elle, elle n'y avait pas touché et n'en avait pas même eu l'idée.... « Ni miss Bell non plus, madame; je peux répondre pour elle, car elle ne savait pas qu'il était là : je ne lui ai pas même dit qu'il y eût quelque chose comme cela dans la maison, parce que je savais que miss Rosamonde voulait la surprendre. Ainsi je ne lui ai pas dit le moindre mot.... Vous en ai-je parlé, miss Bell? »

Bell, avec ce regard trompeur qu'elle avait appris de sa femme de chambre, répondit hardiment *non;* mais elle avait saisi la main de Rosamonde, et, à l'instant

qu'elle prononça ce mensonge, elle la serra furieusement.

« Pourquoi me serrez-vous la main si fort? dit Rosamonde tout bas; de quoi avez-vous peur?

« Peur! cria Bell se tournant tout en colère : je n'ai peur de rien, je n'ai rien à craindre.

— Je ne dis pas que vous ayez à craindre, dit tout bas Rosamonde; mais seulement...., si par hasard...., vous m'entendez...., je ne m'en fâcherais pas....; seulement dites-le.

— Je dis que ce n'est pas moi! s'écria Bell en fureur. Maman! maman! Nancy! ma cousine Rosamonde ne veut pas me croire, c'est bien dur! c'est bien malhonnête. Je ne le souffrirai pas, je ne le veux pas.

— Ne vous mettez pas en colère, mon cœur, dit la femme de chambre. — Personne ne vous soupçonne, cher amour, dit sa mère. Elle a trop de sensibilité. Ne

criez pas, mon cœur, personne ne vous soupçonne. Mais vous savez bien, continua-t-elle, se tournant vers la femme de chambre, vous savez bien qu'il faut que ce soit quelqu'un qui ait fait cela, et je veux savoir qui c'est. Le charmant présent de miss Rosamonde ne peut pas avoir été maltraité ainsi dans ma maison sans que j'y fasse attention comme je le dois. Je vous assure, Rosamonde, que je suis très-fâchée de cela. ».

Rosamonde n'était nullement satisfaite; elle fut prête à trahir sa pensée en disant tout haut : « J'ai été bien bête ! » Elle commença et s'arrêta.

« Madame ! s'écria la femme de chambre tout-à-coup, j'ose dire que je sais qui c'est.

— Qui donc? dit chacun avec empressement.

— Qui? dit Bell tremblante.

— Ne vous rappelez-vous pas, miss, cette petite fille avec la dentelle, que

nous vîmes nous observer dans le passage? je suis sûre que c'est elle qui a fait le coup, car elle est restée là seule plus d'une demi-heure; et aucun autre n'est entré dans le cabinet de toilette de ma maîtresse, à ma connaissance, depuis ce matin. Ces sortes de gens sont si curieux! Je suis sûre qu'il faut qu'elle y ait mis la main, ajouta la femme de chambre.

— Oh! oui, c'est cela, dit la maîtresse décidément. Pour votre satisfaction, miss Rosamonde, elle ne remettra plus les pieds chez moi.

— Cela ne me satisferait pas du tout, dit Rosamonde; d'ailleurs, nous ne sommes pas sûres que ce soit elle; et si... » On entendit frapper un seul coup à la porte; c'était la petite fille qui venait pour être payée de sa dentelle.

« Faites-la entrer, dit la maîtresse de la maison; voyons-la tout de suite. »

La femme de chambre, qui craignait que l'innocence de la petite fille ne se mon-

trât, si on l'entendait, hésita; mais sa maîtresse ayant répété son ordre, elle fut forcée d'obéir.

L'enfant entra avec un air de simplicité; mais quand elle vit la chambre pleine de monde, elle fut un peu intimidée. Rosamonde et Laure la regardèrent et se regardèrent l'une l'autre avec surprise; car c'était la même petite fille qu'elles avaient vue faisant de la dentelle. « N'est-ce pas elle? dit tout bas Rosamonde à sa sœur.

— Oui; mais chut! dit Laure, elle ne nous reconnaît pas. Ne disons rien, écoutons ce qu'elle va dire. »

Laure se glissa derrière le reste de la compagnie pendant qu'elle parlait; de sorte que la petite fille ne pouvait la voir.

« Très-bien, dit la mère de Bell, je suis curieuse de voir combien de temps vous aurez l'assurance de conserver ce regard innocent. Avez-vous jamais vu ce panier?

— Oui, madame, dit l'enfant.

— Oui, madame, s'écria la femme de chambre : et qu'avez-vous de plus à dire? Vous ferez mieux d'avouer tout de suite, et peut-être ma maîtresse n'en parlera plus.

— Oui, avouez tout, ajouta Bell avec empressement.

— Avouer quoi, madame? dit la petite fille : je n'ai jamais touché à ce panier, madame.

— Vous n'y avez jamais touché; mais vous avouez, interrompit la mère de Bell, que vous l'aviez vu auparavant; et comment, je vous prie, se fait-il que vous l'ayez vu? Il faut que vous ayez ouvert mon armoire.

— Non, madame, certainement, dit la petite fille; mais j'attendais dans le passage, et cette porte était en partie ouverte; et (regardant la femme de chambre) vous savez que je ne pouvais pas m'empêcher de le voir.

— Quoi! vous pouviez le voir au travers des portes de mon armoire? reprit la dame. »

La femme de chambre effrayée tira la petite fille par la manche.

« Répondez-moi, dit la dame : où avez-vous vu ce panier? »

Nancy la tira encore plus fort.

« Madame, je l'ai vu dans ses mains (regardant la femme de chambre), et....

— Bien; et qu'est-il arrivé après?

— Madame.... (hésitant) miss l'a tiré, et, par malheur, je crois que j'ai vu...., madame...., miss, vous savez bien ce que j'ai vu?

— Je ne sais pas, je ne sais pas; et quand cela serait, vous n'aviez que faire là; et maman ne vous croira pas, j'en suis sûre. »

Mais tout le monde le crut, et tous les yeux se fixèrent sur Bell d'une manière qui la remplit de confusion.

« Pourquoi donc me regardez-vous tous

comme cela? pourquoi donc cela?... Doit-on me faire honte le jour de ma naissance? s'écria-t-elle dans un accès de colère; et tout cela pour cette vilenie, » ajouta-t-elle en jetant les restes du panier et regardant Rosamonde avec dépit.

« Bell, Bell! oh! fi! fi! j'en suis honteuse pour vous; cela est bien malhonnête pour votre cousine, dit la mère, qui était plus choquée du manque de politesse de sa fille que de sa fausseté. Emmenez-la, Nancy, jusqu'à ce qu'elle ait fini de crier, » ajouta-t-elle à sa femme de chambre, qui, en conséquence, emmena son élève.

Pendant cette scène, particulièrement quand elle vit son présent rejeté avec un tel dédain, Rosamonde avait fait des réflexions sur la nature de la vraie générosité. Un sourire de son père, qui était à côté d'elle spectateur muet de la catastrophe du panier de filigrane, avait fait naître ces réflexions : elles n'avaient pas

été entièrement dissipées par les complimens de condoléance du reste de la compagnie, ni même par les louanges de sa marraine, qui, pour la consoler, dit : « Bien, ma chère Rosamonde, j'admire votre naturel généreux. Vous savez ce que j'avais prédit, que votre guinée serait partie la première. N'est-il pas vrai, Laure? dit-elle avec l'accent de l'ironie, se tournant du côté où elle pensait qu'était Laure... Où est Laure, je ne la vois pas? »

Laure s'avança.

« Vous êtes trop prudente pour dissiper votre argent comme votre sœur; votre demi-guinée, j'en répondrais, est bien entière dans votre poche, n'est-ce pas?

— Non, madame, » répondit-elle tout bas, mais pas assez pour qu'elle ne fût pas entendue de la pauvre petite ouvrière en dentelle, qui, fixant les yeux

pour la première fois sur Laure, reconnut sa bienfaitrice.

« Oh! c'est cette jeune lady! s'écria-t-elle d'un ton qui exprimait sa joie et sa reconnaissance; la bonne, la jeune lady qui m'a donné la demi-guinée, et n'a pas voulu que je la remerciasse; mais je la remercierai à présent.

— La demi-guinée, Laure! dit sa marraine, qu'est-ce que c'est que tout ceci?

— Je vous le dirai, madame, si vous voulez, » dit la petite fille.

Ce n'était pas dans l'espérance d'en être louée que Laure avait été généreuse : en conséquence, chacun fut réellement touché de l'histoire du métier de dentelle; il se mêlait à leurs louanges une sorte de respect qu'on n'éprouve pas toujours en donnant des éloges : et le mot respect n'est point impropre, même appliqué à un enfant de l'âge de Laure; car celui-là commande le respect qui le

mérite, quel que soit son âge ou sa situation.

« Ah! madame, dit Rosamonde à sa marraine, vous voyez à présent, vous le voyez, qu'elle n'est pas une petite avare. Je suis bien sûre que ceci vaut mieux que d'avoir dépensé sa demi-guinée pour un panier de filigrane : n'est-il pas vrai, madame? dit-elle avec une énergie qui montrait que le sentiment de son chagrin cédait à son admiration pour sa sœur. N'est-ce pas, mon père, que c'est là être réellement généreux?

— Oui, Rosamonde, dit son père en l'embrassant, c'est être réellement généreux. Ce n'est pas seulement en prodiguant notre argent que nous pouvons nous montrer généreux, c'est en donnant aux autres ce que nous aimons nous-mêmes. Il est donc réellement généreux de votre part, ajouta-t-il en souriant, de donner à votre sœur la chose que vous aimez le mieux.

— La chose que j'aime le mieux, papa ! dit Rosamonde à moitié contente, à moitié piquée : je ne me doute pas de ce que ce peut être ; est-ce de la louange que vous voulez parler?

— C'est à vous à décider cela, Rosamonde.

— C'était peut-être autrefois, dit-elle ingénuement, la chose que j'aimais le mieux; mais le plaisir que je viens d'éprouver me fait aimer quelque chose davantage. »

LE PETIT DOMINIQUE.

Le petit Dominique, né à Fort Reilly, n'avait encore étudié nulle part, quand, à dix ans, on l'envoya au pays de Galles pour se former et apprendre la grammaire à l'école de M. Owen ap Davies ap Jones. Ce maître avait toute raison de se croire le plus grand homme du pays, car sur sa cheminée était une généalogie bien enfumée, qui le faisait descendre en droite ligne de Noé. De plus, il était

proche parent de ce savant étymologiste qui écrivit, sous le règne d'Elisabeth, un in-folio pour prouver que la langue dont s'étaient servis Adam et Ève dans le Paradis terrestre était le gallois pur. C'en était bien assez pour excuser M. Owen ap Jones lorsqu'il semblait oublier parfois qu'un maître d'école n'est qu'un homme; il oubliait aussi quelquefois qu'un enfant n'est qu'un enfant, et cela lui arrivait le plus ordinairement par rapport au petit Dominique.

Tous les matins, le pauvre enfant était fouetté, non pas pour des fautes dans sa conduite, mais pour des fautes de langage, et tous ses camarades se moquaient de lui pour quelques absurdités qui tenaient à son idiôme. Comme il était le seul Irlandais dans cette école, qu'il se trouvait loin de ses parens, il n'avait pas un ami qui partageât son chagrin ou qui prît son parti; il était devenu pour tous un objet de dérision. Il ne pouvait pas

dire une phrase qui ne fût une bêtise, réunir deux mots qui ne fussent mal d'accord, ni en articuler un seul qui ne décelât son patois. Cependant, comme il se sentait de l'énergie, le petit Dominique était toujours prêt à faire face à ses ennemis, et à se mesurer même avec les plus grands; il se hasardait même quelquefois, pour se venger de son tyran, à le singer assez plaisamment, [illegible] d'après Owen ap Jones, [illegible] sant son accent gallois : « Dieu me pé» nisse! je ne fiandrai chamais à pout de » mondrer la crammaire anclaise à cet » impécile-là. »

Le moderne Denys en eut connaissance, et notre petit héros n'en fut que plus maltraité.

Les fêtes de Pâques approchaient; mais Dominique craignait bien qu'il n'y eût pas de fêtes pour lui. Il avait écrit à sa mère que les petites vacances de Pâques commenceraient le 21 du mois, et

lui demandait une prompte réponse ; il n'en reçut point.

Il y avait près de deux mois qu'il n'avait entendu parler de sa mère ni d'aucun de ses amis d'Irlande. Les chagrins multipliés commençaient à abattre son courage ; il dormait peu, ne mangeait guère et ne jouait plus du tout. Ses camarades continuaient à le regarder comme un être, [illegible] d'une autre espèce, au moins d'une [illegible]

Le triomphe de M. Owen ap Jones sur le petit Irlandais était complet, car le pauvre enfant avait le cœur presque brisé, quand il lui arriva un nouveau camarade. Quelle différence d'avec les autres! Edward, fils d'un gentilhomme du voisinage, avait beaucoup de noblesse dans le caractère. Quand il vit combien le pauvre Dominique était persécuté, il le prit sous sa protection ; il se battait pour lui avec les petits Gallois, et, au lieu de se moquer de son jargon irlandais, il se mit

à lui apprendre à parler bon anglais. Les deux premières réponses du petit Dominique à Edward firent éclater de rire tous les autres; mais Edward essaya de le justifier. D'abord lui ayant demandé : « Qui » est ton père? » Dominique avait répondu, en soupirant : « Je n'ai pas de » père, je suis orphelin; je n'ai que ma » mère. » Edward cita un passage d'Homère qui était tout-à-fait en faveur de son petit ami.

« Avez-vous, lui demanda-t-on ensuite, » des frères et des sœurs?

» — Non; je voudrais bien en avoir; » car peut-être ils m'aimeraient, et ne se » moqueraient pas de moi, » dit Dominique les larmes aux yeux; « mais je » n'ai de frère que moi. »

Un jour M. Jones entre dans la classe, une lettre ouverte à la main. « Foilà une » lettre de fotre mère, petit impécile! »

Le petit Irlandais s'élance de sa place en jetant sa grammaire, et en sautant plus

haut que ni lui ni aucun autre de son école n'avaient encore pu le faire. « De » ma mère! s'écria-t-il, est-ce que je la » reverrai donc? est-ce que j'irai chez » elle à Pâques?

» — Il n'y a pas de tanger, » dit M. Owen ap Jones : « votre mère, en » femme sage, et de l'afis de votre du- » deur, qu'elle va ébouser, m'égrit qu'elle » ne vous fera pas venir en Irlande que » vous ne sagiez barfaitement votre cram- » maire anclaise. »

Puis l'ayant fait approcher de son redoutable bureau, il lui montra une page de l'Hermès de Harris, en lui ordonnant de lire ce passage et de l'entendre s'il pouvait.

Le petit Dominique lisait, mais il ne pouvait comprendre.

« Lisez haut, impécile.

» — Rien ne paraît aussi évidemment » un objet de notre seule intelligence que » le futur, puisque nous ne pouvons trou- » ver ailleurs de place convenable à son

» existence; en y pensant bien, nous re-
» connaîtrions qu'on en doit dire autant
» du passé. »

» — Eh pien, gondinuez! Qui arrête
» donc cet impécile?

» — J'essayais d'entendre, et il me
» semble que si j'avais dit pareille
» chose, on eût appelé cela une balour-
» dise irlandaise. »

Le pauvre enfant en punition de son impertinente observation, fut condamné à apprendre trois pages de l'Hermès.

Le petit Dominique, un peu effrayé d'une tâche aussi longue, se contenta de dire: « J'espère que si je peux vous
» répéter cela sans manquer un mot, vous
» ne rendrez pas de moi un mauvais té-
» moignage à ma mère.

» — Rebetez-le sans manquer un mot,
» et che verrai ce que ch'aurai à dire, »
répondit M. Owen ap Jones.

Encouragé par cet oracle, l'enfant s'appliqua si bien que le soir il put répéter

sa tâche sans manquer un mot à son ami Edward, et la dit de même le lendemain à son maître.

« Ainsi donc, monsieur, dit l'enfant » la tête haute, vous écrirez à ma mère, et » j'irai la voir?

» — Tites-moi t'abord si vous enten- » tez tout ce que vous afez abris si fite, » dit M. Owen ap Jones.

Notre héros, qui ne s'était point engagé à cela, perdit son assurance, et convint qu'il ne l'entendait pas parfaitement.

« Che ne puis donc égrire un bon té- » moignage te vous; ma gonscience me le » rebrocherait, » dit le consciencieux M. Owen ap Jones.

Il n'y eut point de prières capables de l'émouvoir. Dominique ne vit point la lettre écrite à sa mère; mais il en éprouva les conséquences. Elle lui écrivit qu'elle était bien fâchée de ne pouvoir l'envoyer chercher, mais que M. Jones avait rendu de lui un compte bien défavorable, et

qu'elle se reprocherait d'interrompre ses études.

Le petit Dominique soupira quand il vit tous ses camarades faire leurs paquets, et versa quelques larmes quand il les vit par la fenêtre monter l'un après l'autre sur leurs chevaux, et s'éloigner en galopant.

« Je n'ai point de maison où je puisse » aller, dit-il. — Si fait, tu en as une, lui » dit son ami Edward, et nos chevaux » sont à la porte qui nous attendent.

» — Pour me mener en Irlande, » dit le pauvre enfant tout troublé.

« — Eh! non; des chevaux ne peuvent » te mener en Irlande, dit Edward riant » de tout son cœur; mais tu as une maison » en Angleterre. J'ai demandé à mon père » qu'il me permît de t'amener avec moi; » mon bon père le veut bien, et il a en- » voyé des chevaux. Allons, partons.

» — Mais M. Jones me laissera-t-il » aller?

» — Oui, oui. Il n'oserait refuser, car

» mon père a un bénéfice à sa nomination
» dont Jones a bien envie, et il ne l'aura
» pas s'il ne change de manière avec toi. »

Le petit Dominique ne put proférer une parole, tant son cœur était plein. Il n'y eut pas d'enfant aussi heureux que lui pendant cette vacance; son âme, que des traitemens durs avaient contrainte et glacée, reprit toute son énergie naturelle.

Quelles que fussent ses raisons, on put voir que M. Owen ap Jones, dès ce moment, changea de conduite avec le petit Irlandais : il ne l'appelait plus *impécile*, et un jour il aurait puni un petit Gallois pour l'avoir appelé ainsi, si le petit impécile irlandais n'eût demandé grâce pour lui.

Le petit Dominique avança rapidement dans ses études, et surpassa bientôt tous les autres écoliers, excepté son ami Edward. Son tuteur le mit dans une école plus élevée; Edward eut un précepteur chez lui : les deux amis furent donc

séparés. Ensuite des professions différentes les entraînèrent dans des pays fort éloignés, et ils furent bien des années sans se voir ni entendre parler l'un de l'autre.

Dominique, non plus le petit Dominique, alla dans l'Inde comme secrétaire particulier d'un de nos commandans en chef. Nous n'avons pas su exactement comment il parvint à ce poste, et par quels degrés il s'avança dans le monde : tout ce que nous savons, c'est qu'il se fit connaître fort avantageusement par un écrit très-estimé sur les affaires de l'Inde, que les dépêches du général dont il était le secrétaire étaient bien écrites, et que Dominique O'Reilly, écuyer, revint en Angleterre après plusieurs années d'absence avec une fortune non pas immense, mais conforme à ses désirs. Ses désirs n'étaient point insensés ; son ambition se bornait à retourner dans son pays natal avec une fortune qui le mît à même de vivre indépendant, particulièrement de quelques

parens qui n'avaient pas bien agi avec lui. Sa mère n'était plus.

En arrivant à Londres, la première chose qu'il fit fut de lire les papiers irlandais; il y vit avec une joie inexprimable que la terre d'O'Reilly était à vendre, la même qui avait appartenu à sa famille. Il court aussitôt chez un procureur chargé de cette vente.

Quand ce procureur lui eut déroulé le plan du manoir qu'il connaissait si bien, avec une estimation de cette maison dans laquelle il avait passé les plus heureuses années de son enfance, son cœur fut si touché qu'il fut sur le point de payer plus cher une vieille ruine qu'il n'en aurait coûté pour bâtir une bonne habitation. Le procureur, attaché aux intérêts de son client, saisit ce moment pour lui montrer le plan des écuries et des basses-cours, qui étaient, comme cela arrive quelquefois en Irlande, d'un style beaucoup meilleur que la maison. Notre

héros était transporté ; il imaginait des améliorations, des plantations, pendant que le procureur donnait à un clerc quelques ordres relatifs à une autre affaire. Tout-à-coup le nom d'Owen ap Jones frappe son oreille ; il écoute.

« Qu'il attende en bas, dit le procureur ; son argent n'est pas prêt. Quand il laissera pourrir M. Edward en prison...

—Edward! juste ciel! en prison! Quel Edward? »

C'était son ami Edward.

Le procureur lui dit que M. Edward s'était mis dans un grand embarras, parce qu'il s'était chargé des dettes que son père avait faites en exploitant une mine dans le pays de Galles ; qu'aucun des créanciers n'avait refusé de s'arranger, excepté un curé gallois qui devait à M. Edward père son bénéfice, et que c'était M. Owen ap Jones qui avait fait mettre le jeune M. Edward en prison. « Combien demande ce coquin-là ? il va

être payé tout-à-l'heure, s'écria Dominique en jetant à terre le plan d'O'Reilly. Faites-le monter, que je le paye à l'instant.

— Ne ferions-nous pas mieux de finir d'abord notre affaire de la terre d'O'-Reilly? dit le procureur.

— Non, monsieur... Au diable la terre d'O'Reilly, s'écria-t-il repoussant tous les plans et ramassant les billets qu'il avait commencé à compter pour son caquisition. Je vous demande pardon, monsieur; si vous saviez bien de quoi il s'agit, vous m'excuseriez. Pourquoi donc ce drôle-là ne monte-t-il pas, que je le paye? »

Le procureur, tout stupéfait de cette vivacité irlandaise, n'avait pas encore eu le temps d'ôter sa plume de sa bouche et restait cloué sur son fauteuil. O'Reilly court au haut de l'escalier, et d'une voix de stentor : « Allons donc, M. Owen ap Jones; venez donc vous faire payer tout

de suite, ou vous ne le serez jamais. »

Le vieux maître d'école monta tout essoufflé, aussi vite que la goutte et la bière le lui permettaient. « Tieu me pénisse, cette voix... commença-t-il à dire.

— Où est votre billet? dit le procureur.

— Il est ici, crasse à Tieu, » dit Owen ap Jones, tout interdit, en tirant de sa poche d'abord un mouchoir bleu, puis une vieille grammaire qu'O'Reilly fit voler d'un coup de pied à l'autre bout de la chambre.

— Mon pillet est dans la crammaire, » dit-il en la ramassant, puis la feuilletant avec son pouce, il en tira enfin la précieuse pièce.

O'Reilly s'en saisit, lut la somme, paya entre les mains du procureur, déchira le timbre, puis, sans s'occuper du vieux Jones, qu'il ne pouvait prendre sur lui de regarder en face, il enfonça son chapeau et se précipita hors de la chambre. Il fut pourtant obligé de revenir pour

j'ai fait quelque méprise, montrez-la-moi, je vais la réparer à l'instant.

— A l'instant! Vous êtes bien heureux, monsieur, d'avoir affaire à un homme rare, suivant le préjugé reçu : je veux dire un procureur honnête homme. Voilà une somme assez forte en billets de banque qui vous appartient. Vous avez fait une jolie étourderie; vous laissiez ici le montant de la sentence au lieu du principal du billet. C'était justement le double de ce qu'il fallait.

— C'était le double de ce qu'il fallait, mais non pas le double de ce que j'aurais voulu faire, pas même la moitié. Au reste, j'ai agi sans étourderie; car je vous ai jugé un honnête homme, et vous voyez qu'en cela je ne me suis pas trompé. Je pensais bien que vous ne donneriez à Jones que ce qui lui était dû, et mon intention était que le reste demeurât entre vos mains à la disposition de mon ami Edward. Je craignais qu'il ne voulût

pas le recevoir de moi : c'est pour cela que je vous l'ai laissé. Tirer mon ami de prison pour l'y laisser rentrer le lendemain, faute de moyens de se tirer d'affaire, eût été une grande étourderie; mais les Irlandais sont incapables d'en faire de pareilles. Si on leur reproche bien des bévues, il n'en est aucune qu'on puisse reprocher à leur cœur. »

AH! SI J'ÉTAIS FÉE!

« Ah! si j'étais fée! » disait Angélina en lisant une lettre de ses amies qui lui parlait d'une fête de campagne à laquelle elle comptait aller le lendemain et s'amuser beaucoup.

« Eh bien, que ferais-tu? lui demanda Mme de Lérac, sa mère.

— Je prendrais mon char attelé de colibris, et demain, en deux heures, je serais à la fête.

— Mais tu n'es pas priée.

— Si j'étais fée, je serais bien reçue partout.

— Peut-être que non; et je ne connais rien de plus désagréable que d'arriver où l'on ne vous veut pas. »

Mais ce qui paraissait le plus désagréable à Angélina, c'était d'être contrariée.

« Ah! si j'étais fée! dit-elle encore un instant après, comme j'aurais fini, d'un coup de baguette, ma bande de feston, au lieu d'en avoir encore pour une heure!

— Que ferais-tu pendant cette heure? il n'est pas encore temps d'aller à Tivoli, où ton père t'a promis de te mener ce soir.

— Non; mais je n'aime pas, quand je dois avoir du plaisir, à être obligée de m'occuper de mon ouvrage; j'aimerais mieux penser à Tivoli.

— Oui, aller à la fenêtre pour voir si ton père arrive; revenir de là à la pendule, pour voir si l'heure avance : cela serait, en effet, bien amusant. »

Angélina n'était pas en ce moment en

train de s'amuser; elle laissait tomber languissamment son ouvrage, bâillait et se plaignait du chaud.

« Tu fais, lui dit sa mère, tout comme si tu étais fée et que ton ouvrage fût fini.

— Oui, mais il ne l'est pas, répondit en bâillant Angélina.

— Et il pourrait fort bien ne pas l'être, » dit Mme de Lérac. Enfin, au bout d'un quart-d'heure, elle avertit sa fille que l'heure avançait; qu'il fallait qu'elle eût fini son ouvrage avant de sortir; que si son père arrivait et était obligé de l'attendre, il pourrait bien s'impatienter, sortir sans elle, et remettre la partie à un autre jour. Cette idée réveilla Angélina, qui se mit à travailler de toutes ses forces, trouvant que la pendule allait bien vite. L'heure sonna, elle n'avait pas fini. « Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, comme c'est court une heure! » Et elle tremblait de voir arriver son père. Il n'arriva heureusement que comme elle

faisait le dernier point, et Angélina toute en nage, mais animée de l'activité qu'elle avait mise à son ouvrage, ne pensait plus à avoir trop chaud.

« Conviens, lui dit sa mère, que si tu avais été fée, l'heure ne serait pas passée si vite. » Angélina, en ce moment, ne se serait pas donnée pour toutes les fées du monde. Elle prit ses gants, son chapeau, partit avec ses parens pour Tivoli, où elle s'amusa beaucoup, et elle dit en revenant : « Si j'étais fée, j'aurais un palais qui ressemblerait à Tivoli ; les jardins en seraient illuminés tous les soirs ; on y verrait du monde de tous les côtés, on y trouverait des glaces dans tous les coins ; il y aurait des gaufres pendues à tous les arbres, des bassins d'eau de groseilles avec des gobelets auprès pour puiser, et je m'y promènerais tous les jours.

— Afin de perdre le plaisir que tu pourrais avoir à t'y promener de temps en temps.

— Tous les jours, maman, ce serait bien mieux.

— Tu vas tous les jours aux Tuileries, qui sont bien plus belles que Tivoli; tous les jours, à ton dîner, à ton déjeûner, tu manges des choses que tu aimes mieux que les glaces, les gaufres et l'eau de groseilles, et tu n'y penses seulement pas. Il en serait bientôt de même de Tivoli. Tu es bien heureuse de n'être pas fée.

— Maman, ce ne peut pas être une chose heureuse que de ne pouvoir faire ce qu'on désire!

— Encore faudrait-il être bien sûre de le désirer; » et Angélina ne put encore comprendre qu'il y a des choses qu'on croit désirer parce qu'un mouvement d'humeur ou de fantaisie vous empêche d'y bien réfléchir, et dont on est extrêmement fâché quand elles arrivent. Elle se coucha et s'endormit. Encore agitée de la soirée, elle rêva beau-

coup. Il lui sembla qu'elle était avec Ursule, fille d'une ancienne femme de chambre de sa mère, et qui venait quelquefois jouer avec elle. Il lui sembla encore qu'Ursule la taquinait, la tourmentait; ce qui arrivait bien aussi quelquefois; qu'elle lui arrachait son ouvrage, lui coupait ses livres, battait son chien, ouvrait la cage de son serin pour le faire envoler, et prenait avec cela des airs si moqueurs, si insultans, qu'Angélina, qui ne pouvait les supporter, pleurait de dépit, frappait du pied, aurait voulu la battre; mais Ursule, qui lui paraissait légère comme un oiseau, était d'un saut à l'autre bout de la chambre, où elle lui faisait quelque nouvelle niche. Enfin, dans son désespoir, Angélina s'imagina qu'elle était fée, et désira qu'il parût sur-le-champ un dragon pour emporter Ursule hors de la chambre, lui faire bien peur, et même lui enfoncer un peu ses griffes dans la peau. Elle fit trois tours

avec un éventail qu'elle tenait dans la main, et que, dans son rêve, elle prenait pour une baguette; elle chanta une chanson qui lui paraissait nécessaire pour achever le charme, et tout d'un coup elle vit paraître, non pas un dragon, mais la mère d'Ursule qui courait vers sa fille, la main levée pour la battre. Ursule toute pâle, tombe à genoux, les mains jointes et en demandant grâce : du moins Angélina le voyait-elle ainsi dans son rêve. La mère d'Ursule lui paraissait furieuse. Il lui sembla tout d'un coup qu'elle avait à la main un gros bâton, dont elle voulait frapper sa fille. Angélina se jeta au-devant d'elle pour l'en empêcher, mais elle lui échappait, comme Ursule lui avait échappé auparavant, et Angélina la voyait à tout moment près d'atteindre sa fille, qui, de son côté, parcourait la chambre à genoux, en demandant grâce. Enfin il lui sembla qu'elle la prenait par le bras, et levait sur elle le terrible

bâton, et Ursule en ce moment avait l'air si malheureuse, qu'Angélina désolée se réveilla en sursaut en criant au secours.

Sa mère, qui était déjà levée et qui se trouvait dans la chambre à côté, accourut, et Angélina lui raconta son rêve et tout le chagrin qu'elle avait eu de voir Ursule demander grâce inutilement à sa mère.

« Mais, lui dit Mme de Lérac, tu souhaitais de la voir emporter par un dragon; c'était bien pis. Peut-être, il est vrai, ne l'aurais-tu pas désiré si tu avais été éveillée.

— Oh! je vous demande pardon, maman : si j'avais été aussi en colère contre Ursule, j'aurais bien pu souhaiter la même chose. Si vous saviez comme elle était insupportable!

— Alors probablement tu n'en aurais pas eu tant de pitié en la voyant poursuivie par sa mère.

— Je vous assure bien que si. Tenez, cela me fait encore de la peine, seulement à penser.

— Et moi, dit Mme de Lérac, sais-tu quel rêve j'ai fait? J'ai rêvé que tu étais grande.

— Ah! maman, cela est presque aussi joli que d'être fée.

— Tu avais des domestiques.

— J'avais des domestiques à moi?

— Oui, mais tu n'en jouissais pas du tout; car, selon ton habitude de croire que la chose qui te passe par la tête dans le moment est ce que tu désires le plus au monde, tu les envoyais courir pour des choses dont tu te souciais fort peu, et tu ne les avais plus pour celles qui te plaisaient vraiment, ou qui étaient vraiment nécessaires; de sorte qu'ils étaient harassés le soir, et qu'ils n'avaient pas fait la moitié de leur service.

— J'étais une drôle de personne dans ce temps-là.

— A peu près comme à présent, lorsque tu déranges ta bonne, beaucoup trop complaisante, pour te chercher un livre dont tu ne te soucies plus dès que tu l'as trouvé; quand tu l'importunes pour t'enseigner un ouvrage que tu laisses là aussitôt que tu lui as fait perdre son temps pour te l'apprendre; en sorte qu'elle ne peut pas raccommoder la robe dont tu as besoin, et que tu es ensuite désolée de ne pas avoir, ou bien qu'elle est obligée de retarder le moment de ta promenade. Dans mon rêve aussi, je te voyais acheter une chose dont tu te croyais extrêmement tentée, et en sortant de la boutique, tu pensais à vingt choses qui t'auraient plu davantage, et tu t'apercevais que celle dont tu avais cru avoir ant d'envie ne te faisait pas, au fond, le moindre plaisir.

— Mais, maman....

— Mais, ma fille, tu penses que pour voir cela je n'avais pas besoin de rêver.

Il t'arriva encore autre chose dans mon rêve. Tu fis connaissance avec une jeune personne ou une jeune femme de ton âge, je ne sais lequel des deux; elle te parut charmante, et le premier jour que tu la vis, il te sembla que tu voulais en faire ton amie intime. Tu lui fis toutes les avances possibles, tu l'engageas à négliger ses autres amies pour te voir davantage; enfin tu l'accoutumas à ne rien faire sans toi, à te venir continuellement chercher et à passer avec toi presque toutes ses journées. Quand cela fut ainsi, cela commença à t'ennuyer; tu t'aperçus que tu ne l'aimais pas à beaucoup près autant qu'il le fallait pour te rendre agréables toutes les obligations que tu t'étais imposées envers elle : c'est à peu près ce qui t'arrive quand tu tourmentes la mère d'Ursule pour qu'elle te la laisse toute la journée, et qu'ensuite tu ne sais qu'en faire la moitié du temps. Enfin, comme ton amie t'importunait

et te dérangeait souvent, comme tu la contrariais quelquefois, en ne voulant pas faire ce qui lui plaisait, il vous arriva de prendre toutes deux de l'humeur, de vous quereller, et enfin de vous brouiller. Dans le temps où tu croyais l'aimer beaucoup, tu lui avais dit tout ce qui te passait par la tête, tu lui avais laissé voir toutes tes fantaisies et tous tes défauts; en sorte que quand elle fut brouillée avec toi, elle allait partout se moquant de toi, racontant à tout le monde ce que tu avais fait et pensé de ridicule, ce qui te mettait dans des colères terribles; enfin, dans un des momens où tu étais le plus irritée contre elle, tu appris une mauvaise action qu'elle avait faite.

— Quelle mauvaise action, maman?

— Je ne sais, mon enfant; dans mon rêve, je ne voyais pas tout cela bien clair. Comme il te paraissait en ce moment que tu la haïssais autant que tu avais cru l'ai-

mer, il te sembla que tu étais bien aise de ce qu'elle avait fait quelque chose de mal, et que tu désirais qu'on le sût. Cependant tu ne le disais pas; mais il arriva qu'une fois, dans un moment où tu étais fort en colère, tu entendis dire du bien d'elle d'une manière qui te choqua tellement qu'il te sembla que tu avais un grand désir de diminuer la bonne opinion qu'on avait d'elle, et que tu laissas entrevoir ce que tu savais. On te le nia, on te contraria : il me parut que tu tenais excessivement à ce qu'on le crût; alors tu dis tout ce que tu savais, et en appuyant tellement sur les circonstances qui prouvaient la vérité de la chose, qu'on te crut en effet, et que l'histoire que tu avais racontée se répandit dans tout Paris. On ne parlait pas d'autre chose, et l'on disait que c'était toi qui l'avais racontée. Cela fit tant de tort à ton ancienne amie, que beaucoup de personnes cessèrent de la voir; et sa famille, je crois aussi son

mari, furent si irrités contre elle, qu'elle en tomba malade de chagrin. Il me sembla que je te voyais auprès de son lit : elle était pâle et maigre ; elle ne te disait rien, mais elle te regardait d'un œil mourant qui me perçait l'âme ; et toi, tu cachais ta tête dans tes mains d'un air désespéré. Il y avait auprès d'elle une personne qui lui faisait des reproches qui augmentaient son mal, et j'entendis autour de moi qu'on disait : *c'est Angélina qui a fait tout ce mal-là.*

— En vérité, maman, dit Angélina les larmes aux yeux, je n'en aurais jamais été capable.

— Tu l'as bien été de désirer qu'un dragon emportât Ursule.

— C'était un rêve.

— J'ai rêvé aussi, ma fille, mon rêve est-il plus invraisemblable que le tien ?

— Mais, maman, ce n'est point un rêve que vous me racontez-là. »

Sa mère qui s'était assise sur son lit,

l'embrassa en lui disant : « J'espère aussi, mon enfant, que ce ne sera pas une prédiction.

— Ah ! maman, comment pouvez-vous avoir de pareilles idées !

— Tu te corrigeras, je n'en doute pas; mais si, quand tu seras grande et que tu auras plus de moyens de faire ta volonté, tu conservais cette habitude de tout oublier pour la fantaisie du moment, il en pourrait résulter des choses encore bien plus fâcheuses. Tu ne ferais d'ailleurs jamais ta vraie volonté ; car comment faire ce que l'on veut, quand on passe sa vie en fantaisies qui vous en font à chaque instant oublier la moitié ? Puis voyant Angélina attristée par ces idées un peu sérieuses pour elle : « Lève-toi, lui dit-elle gaiement, et puisque tu as tant d'envie d'être fée, je vais t'apprendre un moyen de le devenir.

— Ah ! maman, vous plaisantez.

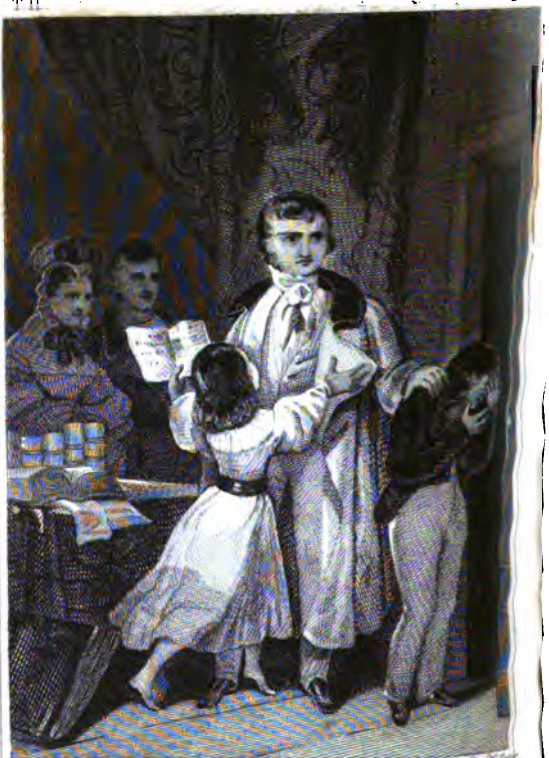
— Non : tu sais qu'un des grands avan-

tages des fées, c'était de prédire l'avenir.

— Comment le pourrais-je?

— En réfléchissant sur les choses que tu veux faire, tu pourrais en prévoir les suites d'une manière incroyable. Essaie, et tu verras si dans quelque temps on ne te croira pas sorcière. »

Angélina se mit à rire; mais dès ce moment, sitôt qu'elle était prête à céder sans réflexion à un de ses mouvemens, sa mère lui disait : « Ah! si tu étais fée! » Quand Angélina était de mauvaise humeur, cela l'impatientait; mais cela l'avertissait pourtant que la chose qu'elle allait faire pouvait avoir des suites auxquelles il fallait réfléchir, et elle y réfléchissait malgré elle. Elle en prit insensiblement l'habitude; et la première fois qu'elle s'arrêta d'elle-même au milieu d'une fantaisie, en songeant à ce qui pourrait en résulter, sa mère l'appela la fée prudente.



« PAPA' PAPA' NE GRONDEZ PAS EDOUARD »

L'IMPRÉVOYANCE.

« Non, ma bonne, je vous assure, disait Julie, maman ne le trouvera pas mauvais; ils sont si pauvres! » Et en même temps elle versait dans le chapeau d'un pauvre homme, entouré de trois enfans malades, le fond de sa bourse, où il y avait bien douze sous en petite monnaie. C'était le reste de sa pension du mois, qu'elle avait reçue la veille. Le pauvre s'en alla bien content, et Julie enchantée n'écoutait guère les remontrances

de sa bonne qui lui rappelait combien de fois on lui avait recommandé de ne pas se livrer ainsi à ses premiers mouvemens, comme elle le faisait toujours sans en considérer les suites, ce qui la mettait souvent dans des situations très-désagréables. En continuant à suivre le boulevard, elles virent plusieurs enfans du peuple s'attrouper autour d'un petit garçon, d'environ quatre ans, qui pleurait. Un gros chien, en traversant le boulevard pour joindre son maître, l'avait presque fait tomber et avait renversé un poèlon de lait qu'il tenait à sa main. Le pauvre petit avait peur d'être grondé par sa mère.

Il faut, dit tout bas Julie à sa bonne, lui donner de quoi acheter d'autre lait. Je vous en prie, demandez-lui pour combien il y en avait.

— Pour deux sous, répondit le petit garçon qui avait entendu.

— Mais vous n'avez pas d'argent, »

dit la bonne. Julie avait compté qu'elle lui prêterait les deux sous, mais la bonne s'y refusa. M. de Jassan, le père de Julie, qui lui voyait du penchant à manquer d'ordre, avait défendu qu'on lui prêtât jamais rien que ce qu'elle pourrait acquitter dans la journée, et la bonne savait bien qu'alors elle ne le pouvait pas, puisqu'elle avait dépensé tout son argent du mois. La bonne s'éloigna donc, et Julie fut forcée de la suivre. Alors les petits garçons se mirent à crier : « Ah! elle veut payer, et elle n'a pas d'argent! » Julie, toute honteuse, affligée d'ailleurs des pleurs de l'enfant, qui redoublaient depuis qu'il avait vu qu'elle ne lui donnait rien, se mit aussi à pleurer; car bien qu'elle eût près de douze ans, par une suite de cette faiblesse qui ne lui permettait pas de résister à aucun de ses mouvemens, elle se laissait volontiers aller aux larmes.

Elle les cachait le plus qu'elle pouvait

dans son mouchoir, et marchait les yeux baissés, lorsqu'elle entendit murmurer à son oreille une voix bien faible, qui lui dit : « Je relève de maladie, j'ai dépensé tout ce que j'avais, et n'ai rien mangé d'aujourd'hui. » Elle se retourna, et vit une femme si pâle, si maigre, qu'elle avait l'air mourant; elle s'appuyait contre la barrière du boulevard, parce qu'elle ne pouvait se soutenir, et tenait à la main une feuille de laitue qu'elle avait à demi rongée, faute d'autre nourriture. Pour le coup, le cœur de Julie fut prêt à se fendre; elle ne put que répondre en sanglotant : « Je n'ai pas d'argent. » La bonne donna un sou pour son compte, et elles continuèrent leur route. La pauvre femme s'éloigna lentement aussi de son côté, sans doute pour aller acheter du pain, et cette idée consola Julie, qui se consolait aussi facilement qu'elle s'affligeait.

Cependant, en rentrant, elle avait

encore les yeux rouges. Elle rencontra son père, qui lui demanda la cause de son chagrin; elle lui dit qu'il venait de n'avoir pu donner au petit garçon et à la pauvre femme. « Pourquoi, lui dit son père, n'avais-tu pas emporté d'argent? » Il fallut bien avouer qu'elle avait tout donné au premier pauvre, encore M. de Jassan ne savait-il pas que c'était le reste de la pension. « Ils étaient si pauvres, ajouta Julie, quel bien leur aurait fait un sou?

— Mais, dit M. de Jassan, crois-tu que tes douze sous aient pourvu à tous leurs besoins?

— Non, assurément.

— Ils ne les auront donc pas empêchés de demander encore l'aumône?

— Oh! non, car j'ai vu ensuite une femme qui leur donnait.

— Ils ont donc ensuite reçu l'aumône comme les autres, et n'en ont pas moins eu tes douze sous, tandis que les autres

n'ont rien eu de toi? » Julie en convint; mais ils lui avaient fait tant de pitié!

« Si l'on ne donnait aux pauvres que pour son plaisir, reprit M. de Jassan, on pourrait donner tout ce qu'on a au premier qui se présente, et qu'on a du plaisir à soulager, quitte à s'exposer au chagrin de ne pouvoir plus rien pour ceux qui viendront ensuite. Mais comme c'est aussi un devoir de soulager les malheureux, il faut, en s'occupant de l'un, garder autant qu'on le peut de quoi remplir ce devoir envers les autres; et jusqu'à ce que tu puisses juger quels sont les besoins les plus grands et les plus pressés à satisfaire, ta justice doit consister à partager tes aumônes le plus également que tu pourras. »

M. de Jassan embrassa sa fille, et celle-ci, contente de n'avoir pas été grondée, monta chez elle, sans beaucoup réfléchir à ce que lui avait dit son père. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il lui

arrivait d'éprouver qu'on peut se repentir, même d'une action de bonté, lorsqu'on l'a faite uniquement pour son plaisir et sans consulter la raison; car lorsque quelque chose vient détruire le plaisir qu'on y a pris, il n'en reste rien. Ainsi Julie avait deux fois dans la promenade regretté ses douze sous, parce que le chagrin qu'elle avait eu de ne plus trouver rien à donner au petit garçon et à la pauvre femme lui avait ôté le plaisir qu'elle avait eu à donner tout sou argent au pauvre. C'était toujours de la même manière que Julie gâtait une foule de bons mouvemens en s'y livrant avec précipitation, sans songer si elle pourrait ou même si elle voudrait les soutenir ensuite; car l'inconstance était un résultat naturel de son caractère, Julie ne trouvant jamais de raison pour continuer la chose qu'elle avait commencée, quand une autre lui plaisait davantage. Ainsi, depuis plus d'un mois elle s'occupait de

la fête de sa mère, et n'avait pu parvenir à rien finir. D'abord, elle avait entrepris un dessin fort difficile : transportée de l'idée du plaisir qu'auraient ses parens de lui voir exécuter une chose si fort au-dessus de ce qu'elle avait fait jusqu'alors, elle s'y était mise avec une ardeur incroyable; quelque chose qu'eût pu lui dire son maître, qui savait bien qu'elle manquerait de constance pour en venir à bout. Pendant trois jours elle n'avait pensé à autre chose ; et comme le troisième, après avoir dessiné quatre heures le matin, elle voulut encore, malgré les remontrances de sa bonne, travailler à la lumière, elle gâta son ouvrage, en sorte que lorsqu'il fallut le lendemain le raccommoder, elle se découragea, se dégoûta ; le dessin n'avança plus, et Julie trouva qu'un dessin n'était pas ce qui devait faire le plus de plaisir à sa mère. Mais voyant un jour, chez une de ses amies, un très-joli panier à ouvrage brodé

en chenille, comme on lui laissait la libre disposition de son argent, pourvu qu'elle ne fît pas de dettes, elle alla avec sa bonne, en sortant de là, acheter un panier et de la chenille pour tout ce qui lui restait d'argent, et se mit à travailler au panier comme elle avait travaillé au dessin; mais, à la première fleur, elle s'aperçut qu'il lui manquait une couleur nécessaire à la fleur qu'elle avait entreprise. Elle aurait pu en faire une autre, mais elle ne la savait pas si bien : il aurait fallu l'apprendre et avoir un modèle, et pour cela attendre au surlendemain, qu'elle devait revoir son amie.

Attendre deux jours était une chose impossible à Julie; elle trouva plus simple de renoncer au panier, et commença à broder un dessus de pelote en mousseline. Mais Julie n'aimait pas à soigner ce qu'elle faisait, en sorte qu'en tirant son coton inégalement et sans précaution, elle éraillait la mousseline; puis, pour

réparer, au lieu de s'y prendre doucement, elle tirait encore avec la pointe de son aiguille, soit d'un côté, soit d'un autre; enfin elle fit un nœud à son coton, essaya de le défaire, et, au premier essai, imagina qu'elle n'en viendrait pas à bout : elle voulut le passer de force, et emporta le morceau de la mousseline. Il fallait faire une reprise et une fleur par-dessus; mais c'eût été trop de patience pour Julie : la pelote fut abandonnée pour une bourse verte et or. Elle songea ensuite qu'elle serait plus jolie en lilas et argent; puis le jaune et argent lui donna dans l'œil, jusqu'au moment où elle regarda comme un trait de génie de la faire en couleur de rose et blanc.

De cette manière elle était arrivée à l'avant-veille de la Saint-François. Craignant alors de n'avoir fini aucun de ses ouvrages, elle passa les deux jours qui lui restaient à les reprendre l'un après l'autre, toujours persuadée, dans le pre-

mier moment d'ardeur, que celui dont elle commençait à s'occuper ne lui demandait plus que quelques instans ; mais rebutée dès qu'elle s'apercevait de la longueur du travail qui lui restait à faire, elle changeait de pensée, et diminuait ainsi à chaque nouvel essai la possibilité de finir, jusqu'à ce qu'enfin, le soir du second jour, guère plus avancée qu'elle ne l'était la veille au matin, et tout-à-fait désespérée, elle prit le parti de tout laisser là, et tâcha de se persuader que madame de Jassan oublierait sa fête, parce qu'elle ne se la rappelait presque jamais que lorsque ses enfans venaient la lui souhaiter, et que M. de Jassan, fort occupé d'affaires, n'y songeait pas non plus ordinairement. Elle se flatta que comme ce n'était pas le lendemain jour de congé, son petit frère Édouard, qui était en pension, ne viendrait pas ce jour-là, et qu'elle aurait du temps pour penser à ce qu'elle avait à faire.

Cependant elle ne dormit pas d'inquiétude; et le lendemain matin, en attendant que sa mère fût éveillée, elle s'attacha à la fenêtre, tremblant de voir arriver quelqu'un qui rappelât la Saint-François. Le nom de François, le garçon de cuisine, chaque fois qu'il était prononcé, lui donnait un frisson et une sueur froide qui la prenait depuis les pieds jusqu'à la tête. Elle le vit passer avec un bouquet à sa boutonnière, et pensa se trouver mal. Ses angoisses augmentaient à mesure que le moment d'entrer chez sa mère approchait, lorsqu'enfin, s'étant écartée un instant de la fenêtre, elle vit entrer dans sa chambre son petit frère Édouard, avec son habit neuf et un air de joie et de satisfaction. Il avait préparé pour la fête de sa mère un beau thême latin; et, comme il avait obtenu de son maître un congé pour l'apporter le matin, il avait écrit à son père, sans lui rien dire de plus, qu'il le priait de l'envoyer cher-

cher, parce qu'il avait congé. Il apportait, tout fier et tout content, son thème qu'il avait écrit d'une belle écriture en fin, sans être rayé, qu'il avait signé *Édouard de Jassan*, et autour duquel il avait fait lui-même des ornemens en encre rouge, sans vouloir souffrir que son maître y touchât.

Il dit à sa sœur qu'il venait souhaiter la fête de leur mère, lui montra le bouquet qu'il avait caché dans son chapeau, et puis son thème, dont il lui faisait surtout remarquer les coins, où il avait mis le chiffre de sa mère, de son père, celui de sa sœur et le sien. Julie, tout interdite, écouta d'abord son frère sans rien répondre et puis se mit à pleurer. Elle raconta à Édouard tous ses malheurs, car elle les appelait ainsi; et elle croyait si bien que c'étaient des malheurs, qu'Édouard le crut comme elle. « Mon Dieu, disait-il, en regardant tous ces commencemens d'ouvrages que

sa sœur lui avait montrés, n'aurais-tu pu finir cela ou cela? » Mais Julie trouvait des impossibilités à tout, et à chaque objection Édouard disait: « Qu'allons-nous faire?

— Maman ne pensera plus à sa fête, » disait Julie. Édouard n'en était pas bien sûr, et puis son thême lui tenait au cœur. Julie reprenait : « Tu le donneras un autre jour; » et alors Édouard répondait : « Qu'allons-nous faire? »

Enfin madame de Jassan sonna pour faire descendre ses enfans; alors Julie commença à se désoler d'une telle manière, qu'Édouard, emporté par son bon cœur, lui dit : « Eh bien, je ne donnerai pas mon thême. »

Julie l'embrassa.

« Cependant, Édouard, lui dit-elle, si cela te faisait trop de chagrin? » Mais Édouard avait promis, et comme il savait déjà que rien n'est plus honteux à un homme que de promettre ce qu'il

n'est pas sûr de tenir, quand il avait une fois dit une chose, rien n'était capable de le faire manquer à sa parole.

Ils descendirent. Le pauvre petit Édouard était tout embarrassé, tant il était peu accoutumé à cacher quelque chose à ses parens. Julie n'était pas plus à son aise. Mme de Jassan demanda à Édouard par quel hasard il avait congé; Julie trouva moyen de détourner la conversation; mais chaque instant pouvait ramener cette question ou quelque autre aussi embarrassante. Julie aurait dû penser qu'il valait cent fois mieux avouer tout simplement ce qui lui était arrivé que de s'exposer à toutes ces angoisses; mais les personnes de son caractère craignent surtout le chagrin du moment, et s'exposent, pour l'éviter, à des chagrins beaucoup plus longs et plus grands. Cependant ils virent entrer M. Roger. C'était l'ancien gouverneur de M. de Jassan, qui avait donné à Édouard les

premières leçons de latin; il l'aimait beaucoup et allait souvent le voir à sa pension. Édouard lui avait montré son thème, dont il avait été fort content. Il venait s'informer du succès qu'avait eu le présent de son petit ami, et apportait à Mme de Jassan un bouquet. Mme de Jassan, toute étonnée d'apprendre que c'était sa fête, regarde involontairement Édouard. Julie s'était sauvée en voyant entrer M. Roger. M. de Jassan, après avoir embrassé sa femme en lui demandant pardon de son oubli, dit à Édouard qui était là tout confus et tremblant : « Et toi, n'as-tu pas souhaité la fête à ta mère?

— Il l'a apparemment oubliée, dit Mme de Jassan, qui était très-bonne et qui ne voulait pas que sa fête fût un sujet de chagrin pour ses enfans.

— Non pas, non pas, dit M. Roger, il y a fort bien pensé. J'ai vu le thème qu'il a composé pour vous l'apporter; il est très-bon. »

On regarde Édouard, on le questionne : également incapable de mentir et de trahir sa promesse, il ne répond rien. Il se tenait immobile, comme s'il eût craint de laisser échapper quelque chose ; il regardait la terre, et des larmes roulaient dans ses yeux. Pauvre Édouard ! en ce moment il se trouvait bien malheureux ! Cependant Julie était derrière la porte dont une moitié était ouverte, et où elle était revenue tout doucement pour savoir ce qui se passait. Elle croyait qu'Édouard allait tout dire, et se disposait à se sauver une seconde fois, quand M. de Jassan, mécontent de ce qu'il regardait comme de l'obstination, prit Édouard par le bras, et le mit à la porte de la chambre, en lui disant que, si dans cinq minutes il n'avait pas répondu à ce qu'on lui demandait, il pouvait se préparer à retourner à la pension. Alors ne pouvant plus se contenir, Édouard se mit à sangloter de toute sa force, et

Julie, emportée cette fois par un bon mouvement, se jeta au-devant de son père en lui disant : « Papa! papa! ne grondez pas Édouard ; il avait fait quelque chose pour la fête de maman ; » et tirant le papier de sa poche, elle le montra.

« C'est cela même, » dit M. Roger. Mme de Jassan alla chercher le pauvre Édouard, qui pleurait encore à la porte, et M. de Jassan lui demanda plus doucement pourquoi il ne l'avait pas donné. Édouard, incertain, n'osait pas encore répondre, et regardait Julie qui, de son côté, baissait les yeux ; enfin embrassant sa mère qui l'avait assis sur ses genoux, Édouard dit :

« Julie avait voulu faire un beau dessin, une belle bourse et d'autres belles choses qu'elle n'a pas pu achever.

— Et c'est pour cela, dit Julie toute confuse, que nous n'avons pas parlé de la fête de maman. »

Alors tout fut expliqué. M. de Jassan

embrassa tendrement son fils; M. Roger était enchanté de son bon petit Édouard, et, pendant qu'on faisait raconter à Julie ce qui était arrivé, celui-ci, courant à la chambre de sa sœur, en rapporta le dessin, les quatre bourses, la pelote et le panier. Il croyait ne pouvoir trop multiplier les preuves du zèle et de la bonne volonté de Julie. Mme de Jassan ne put s'empêcher de rire en voyant tout cela; principalement le dessin, commencé par tous les bouts, et où Julie avait fini la moitié d'un nez, le quart d'une oreille, un coin de joue, une boucle de cheveux, etc. Julie, quoique embarrassée, rit aussi en voyant rire sa mère, et alla l'embrasser, ce qu'elle n'avait pas osé faire encore. On ne voulut pas la gronder, il y avait déjà eu bien assez de chagrin pour un jour de fête; mais quand le calme fut rétabli, qu'on eut loué Édouard de sa fidélité à tenir sa promesse, en lui disant cependant qu'il ferait bien d'éviter

autant qu'il lui serait possible de recevoir des secrets qu'il ne pourrait pas dire à ses parens, M. de Jassan dit à Julie, que pour punition de son inconstance, elle serait condamnée à ne rien entreprendre qu'elle n'eût fini tout ce qu'elle avait commencé pour la fête de sa mère. Julie, pour ce jour-là, trouva la punition bien douce : mais il n'en fut pas de même les jours suivans ; car aussitôt qu'elle formait quelque nouveau projet d'ouvrage, on lui demandait : « La bourse ou la pelote est-elle finie ? » On ne les lui laissait pas prendre à son gré, et il fallut que chacun de ces objets fût achevé avant de penser à un autre. Par la suite, toutes les fois qu'elle voulait entreprendre quelque chose, on l'obligeait à y réfléchir ; son père ou sa mère lui en faisait voir d'avance les difficultés qu'elle n'aurait aperçues qu'après avoir commencé ; et si elle persistait malgré cela, on lui annonçait qu'elle serait

obligée de finir ce qu'elle aurait entrepris, ce qui l'effrayait quelquefois assez pour l'empêcher de commencer, et elle prétendait qu'on la dégoûtait de tout. Cependant elle prit insensiblement l'habitude de ne rien entreprendre sans y avoir réfléchi. On l'obligea aussi à régler ses dépenses, non par mois, mais par semaine, ne lui permettant jamais de dépenser dans une semaine au-delà de la somme convenue; en sorte que si elle voulait faire quelque dépense un peu plus considérable, elle était obligée d'économiser d'avance. Comme elle était très-peu prévoyante, elle eut d'abord plusieurs fois des chagrins fort vifs; mais enfin elle s'accoutuma à l'ordre, si bien que, lorsqu'une chose qu'elle désirait passait ce qu'elle pouvait y mettre raisonnablement, elle ne pensait pas deux minutes de suite à l'avoir, parce qu'elle voyait bien que cela était impossible.

LA BONNE CONSCIENCE.

Une bande de voleurs s'était introduite secrètement la nuit dans une ville de province ; plusieurs maisons avaient été escaladées, des buffets d'argenterie ouverts et vidés, des secrétaires forcés. Les bandits avaient fait leur coup avec tant d'habileté et de bonheur, que, bien que l'on eût entendu quelque bruit, aucun n'avait été surpris. Ils s'étaient adressés précisément aux maisons les plus riches; ils avaient choisi les heures les plus

favorables à l'exécution de leur dessein ; ils étaient entrés plus tôt chez ceux qui se couchaient de bonne heure, et avaient attendu une heure plus avancée pour s'introduire chez ceux qui se retiraient plus tard. Il était clair qu'on les avait bien instruits, bien dirigés, et qu'on leur avait facilité l'entrée et la sortie de la ville par les fenêtres et les toits de quelques maisons donnant sur les remparts, et où on apercevait les traces de leur passage. Dans une de ces maisons habitait un charpentier nommé Benoît, sur qui les soupçons se portèrent d'autant plus facilement que Benoît, peu connu dans la ville, où il n'habitait que depuis quelque temps, inspirait d'ailleurs une sorte d'éloignement par sa physionomie assez sombre, ses sourcils noirs et rapprochés, et une longue cicatrice qui lui traversait le visage. Il ne parlait presque pas, même à sa femme, pour qui il était d'ailleurs un bon mari, mais à qui cependant

il faisait un peu peur par sa taciturnité, et l'habitude qu'il avait de ne pas aimer à répéter deux fois la même chose ; de sorte que les commères du quartier plaignaient beaucoup madame Benoît. Il ne battait point son fils Silvestre, mais il ne souffrait pas qu'on lui désobéît ni lui raisonnât, et quoique Silvestre n'eût que sept ans, il le faisait déjà travailler ; et les petits garçons qui voyaient Silvestre, dès qu'il apercevait son père de loin, se sauver bien vite d'avec eux pour aller se remettre à l'ouvrage, avaient peur de Benoît comme de la bête, et l'appelaient le méchant Benoît. Enfin on savait que Benoît avait fait différens métiers, qu'il avait été soldat, qu'il avait beaucoup couru le monde, et devait par conséquent avoir eu beaucoup d'aventures ; et il ne racontait jamais d'histoires, d'où l'on concluait qu'il n'en avait pas de bonnes à raconter.

Dès qu'on eut commencé à le soup-

çonner, on rassembla tous les indices qui pouvaient confirmer tous les soupçons. On remarqua que Benoît, qui n'allait jamais au cabaret, y avait été la veille du vol, avait bu assez long-temps, et s'était entretenu, d'un air de grande familiarité, avec deux hommes de mauvaise mine qui n'étaient pas de la ville, et que l'on n'y avait plus revus depuis. Un voisin déclara que, s'étant mis par hasard à la fenêtre à onze heures du soir, il avait vu, dans la nuit où le vol avait été fait, la porte de Benoît, qui était toujours fermée à neuf heures, ouverte à moitié, quoiqu'il n'y eût pas de lumière dans la boutique. Enfin on alla examiner l'endroit par où avaient passé les voleurs, et où l'on avait trouvé une cuillère d'argent qu'ils avaient laissée tomber, et l'on vit qu'il correspondait à la fenêtre du grenier de Benoît. On aperçut à cette fenêtre un bout de corde qui avait probablement servi à attacher une échelle;

on distingua même l'endroit où l'échelle avait été posée contre le mur, qu'elle avait un peu dégradé, et l'on vit sur la fenêtre la marque d'un pied d'homme.

D'après tout cela, on arrêta Benoit, et on le mit en prison. Il s'y laissa conduire avec une grande tranquillité, car il était innocent. Mais voici ce qui était arrivé. Un ancien soldat, nommé Trappe, camarade de Benoît, était venu depuis quelque temps s'établir perruquier dans la ville. Il avait autrefois sauvé la vie à Benoît dans une occasion où ils étaient fort pressés par l'ennemi; de sorte que Benoît l'accueillit amicalement, quoiqu'il n'aimât pas le caractère de Trappe, qui était bavard, hâbleur, et, à ce qu'il croyait, un fripon.

La veille du vol, Trappe vint le trouver, en lui disant que deux de leurs anciens camarades, ayant servi dans le même régiment, passaient par la ville, qu'il fal-

lait qu'il vînt boire bouteille avec eux. Il lui rappela en même temps que c'était l'anniversaire de la bataille où il lui avait sauvé la vie : d'après cela, Benoît ne crut pas pouvoir refuser l'invitation; il voulut même payer, mais on ne le voulut pas. On tâcha de le faire boire, de le faire causer; car Trappe et ses deux camarades faisaient partie de la bande qui devait entrer la nuit dans la ville. Ils espéraient obtenir de Benoît quelques renseignemens, et voulaient d'ailleurs l'énivrer, pour qu'il n'entendît pas ce qui se passerait dans sa maison, ou fût moins en état de s'y opposer. Cependant Benoît ne parla guère et ne s'énivra pas; seulement il s'en alla la tête un peu lourde, et dormit plus profondément qu'à l'ordinaire.

Le lendemain matin il s'aperçut que la porte de sa boutique avait été ouverte; il s'en étonna, car il était sûr de l'avoir fermée. Il monta dans son grenier, en trouva la fenêtre ouverte; il l'avait aussi

fermée. Il s'aperçut qu'on avait dérangé un sac de fèves de la place où il l'avait mis. Benoît n'en dit rien à personne, car il n'avait pas coutume de parler sur les choses avant de les comprendre; mais il réfléchit beaucoup à tout cela. En sortant pour aller à son ouvrage, il trouva tout en rumeur dans la ville : on ne parlait que du vol qui s'était fait pendant la nuit. On rapportait que la veille on avait vu dans les cabarets des hommes suspects; on désignait surtout celui où il avait bu avec Trappe et les deux autres. Bientôt il s'aperçut qu'on commençait à éviter de parler devant lui, et qu'on le regardait d'un mauvais œil. Il se souvint que la veille, Trappe, en sortant du cabaret, l'avait suivi tout en bavardant, une bouteille à la main; qu'il était monté dans la chambre où se trouvaient sa femme et son fils, et les avait forcés en riant à boire deux verres de vin, apparemment pour les énivrer· il se souvint aussi que, s'é-

tant mis à la fenêtre après que Trappe avait été descendu, il s'était étonné de ne pas le voir sortir, et avait cru qu'il était déjà sorti. De tout cela il conclut que Trappe s'était caché dans sa maison, et que c'était lui qui avait ouvert sa fenêtre et sa porte aux voleurs. Il alla le trouver, et lui dit : « C'est toi qui as » ouvert aux voleurs la fenêtre de mon » grenier et la porte de ma boutique.» Trappe voulut avoir l'air de ne pas comprendre, puis il fit semblant de se mettre en colère, mais il était troublé. « Tu » m'as sauvé la vie, lui dit Benoît, je ne » te dénoncerai pas ; mais si tu as fait le » coup, va-t'en, et que je ne te voie ja- » mais, ou tu auras affaire à moi. » Le lendemain matin Trappe disparut. Ce fut ce jour-là que Benoît fut arrêté. On lui demanda si c'était lui qui avait ouvert sa fenêtre et sa porte ; il répondit que non. On lui demanda s'il savait qui les avait ouvertes ; il répondit qu'il ne le savait

pas. En effet, il n'avait aucune certitude que ce fût Trappe. On lui demanda s'il soupçonnait quelqu'un : il répondit que comme on l'avait arrêté sur des soupçons, ses soupçons pourraient en faire arrêter un autre qui ne le mériterait pas plus que lui ; qu'ainsi, quand il en aurait, il ne les dirait pas. Enfin il répondit la vérité à toutes les questions, mais sans rien ajouter de plus, et sans dire un mot qui pût inculper Trappe. Après avoir examiné son affaire, comme il n'y avait aucune preuve contre lui, on fut obligé de le mettre en liberté, mais on resta bien persuadé que c'était lui qui avait ouvert aux voleurs ; il s'en aperçut à la manière dont on lui annonça qu'il était libre, et aux propos qu'il entendit en traversant la cour. Il n'en parut nullement ému. En rentrant chez lui, après avoir embrassé sa femme qui était transportée de joie de le revoir, il embrassa son fils, et lui dit tranquillement :

« Silvestre, tu vas entendre dire partout que, pour avoir été acquitté, je n'en suis pas moins un fripon, et que c'est moi qui ai ouvert aux voleurs; mais ne t'inquiète pas, cela ne durera pas toujours. » Sa femme fut effrayée de ce qu'il disait, mais elle ne voulut pas le croire, et sortit pour recevoir les félicitations de ses voisines. Quelques-unes lui tournèrent le dos sans lui rien dire; d'autres la regardaient d'un air de pitié en haussant les épaules, comme pour dire : « La » pauvre femme! ce n'est pas sa faute. » D'autres enfin lui déclarèrent ce qu'elles en pensaient. Après avoir dit des injures à trois ou quatre, elle rentra en pleurant, en jetant les hauts cris, et en disant qu'ils ne pouvaient plus demeurer dans la ville, qu'il fallait absolument la quitter. « Si je m'en allais, dit Benoît, il ne » resterait que ma mauvaise réputation.

» — A quoi te servira d'y rester? lui » demande sa femme.

» — A m'en refaire une bonne.

» — Tu perdras toutes tes pratiques.

» — Non, car je serai le meilleur ou-
» vrier de la ville.

» — Il y a d'autres bons ouvriers ;
» comment feras-tu pour être meilleur
» qu'eux ?

» — Quand les choses sont plus diffi-
» ciles, le tout est seulement de s'y don-
» ner plus de peine. »

Benoît avait de l'ouvrage qu'on lui avait fait commencer avant son arrestation ; il fallut bien qu'on le lui laissât achever. Il le fit avec tant de promptitude, tant de perfection et à si bon marché, que ceux pour qui il l'avait fait continuèrent de l'employer, quoiqu'ils n'eussent pas bonne opinion de lui. Il se mit à se lever tous les jours deux heures plus tôt, à se coucher plus tard, à travailler encore plus assiduement que de coutume, en sorte qu'étant moins souvent

obligé de prendre des ouvriers, il pouvait se faire payer moins cher, quoiqu'il fournît de meilleur bois et de l'ouvrage mieux fait. Ainsi, non-seulement il conserva ses pratiques, mais il en acquit de nouvelles. Il voyait bien ce que l'on pensait de lui, et avait l'air de ne s'en point inquiéter. S'il voyait que l'on prenait des précautions contre lui, qu'on n'osait le laisser seul dans une chambre, il se contentait de sourire tranquillement sans rien dire; mais si quelqu'un en passant dans la rue s'avisait de lui tenir un mauvais propos, il le regardait d'un air qui ôtait toute envie de recommencer. Il voyait bien qu'on examinait ses comptes avec une sorte d'inquiétude; mais il avait soin de les tenir si clairs, si détaillés, de les appuyer de tant de preuves, que l'on finissait quelquefois par lui dire qu'il y en avait plus qu'il n'en fallait. « Non, disait-il; je sais bien que vous » avez mauvaise opinion de moi, il faut

» que vous voyiez clairement que je ne
» vous trompe pas. »

Le feu prit à une maison, et menaçait de gagner la maison voisine. Plusieurs ouvriers avaient essayé de couper la communication; mais ils y avaient renoncé, parce qu'il y avait trop de danger. Benoît arriva à la porte de la maison menacée; il vit que les domestiques n'osaient le laisser entrer sans la permission de leur maître qui ne se trouvait pas là. « Eh! dit-il en les poussant pour entrer
» malgré eux, il s'agit de sauver votre
» maison; vous verrez bien après s'il y
» manque quelque chose. » Il monta seul au haut de la maison que tout le monde avait abandonnée. En traversant une chambre, il vit une montre laissée à la cheminée; il la serra dans sa poche, de peur que d'autres ne la prissent; mais songeant ensuite qu'il pourrait périr dans son entreprise, et que, si on lui trouvait la montre, on le prendrait pour un

aventure, où l'on était sûr qu'il ne pouvait avoir eu part. Un des voleurs fut pris plusieurs mois après dans le pays, et raconta toute l'histoire. On vint en faire compliment à Benoît. «Cela ne m'inquiétait guère, dit-il; je savais bien » qu'un honnête homme ne pouvait toujours passer pour un fripon. »

FIN.

TABLE.

Le jeune précepteur. 1
Le chapeau. 87
La générosité. 111
La petite fille pressée. 135
Un premier jour de collège. 155
L'arbre et la forêt. 175
La robe de toile. 195
La grande allée des Tuileries. 217
Le présent du jour de naissance. 259
Le petit Dominique. 301
Ah! si j'étais fée! 321
L'imprévoyance. 337
La bonne conscience 359

LYCÉE,

OU

ANALYSE CRITIQUE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

DES

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

W. WILSON, PRINTER, 57, SKINNER-STREET, LONDON.

LYCÉE,

OU

ANALYSE CRITIQUE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

DES

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

AUGMENTÉ DE NOTES,

PAR

E. A. MANSART,

*Auteur de l'*ABEILLE *et du* LITTÉRATEUR.

"La Langue Française est claire, nette, méthodique; elle procède comme la "pensée et l'observation, et on lui fait l'honneur de la chérir, de l'adopter, de "la parler, dans presque toutes les cours de l'Europe."— *Watelet.*

LONDRES,

CHEZ LONGMAN, REES, ORME, BROWN, ET GREEN.

1830.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION ..... Page vii
CHAPITRE Ier. Avis préliminaire 1
CHAP. II. Origine des langues 3
CHAP. III. Origine de la langue française, et sa conformité avec la langue italienne..... 6
CHAP. IV. Influence des Croisades sur la formation de la langue française et de l'italienne 11
CHAP. V. Les deux principaux dialectes de la langue française 22
CHAP. VI. Progrès des langues française et italienne 24
CHAP. VII. Progrès de la langue française sous François Ier. 36
CHAP. VIII. Progrès plus prononcés de la langue française... 43
CHAP. IX. Formation de l'Académie française 57
CHAP. X. Grands progrès de la langue sous Corneille..... 60
CHAP. XI. Perfectionnement de la langue française sous Louis XIV. Poètes de ce siècle 70
CHAP. XII. Prosateurs du siècle de Louis XIV 108
CHAP. XIII. Causes morales et politiques qui ont influé sur les écrivains de ce siècle 137
CHAP. XIV. Dix-huitième siècle 142

AU VÉNÉRABLE P. INCHBALD,

DOCTEUR EN DROIT, DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

MONSIEUR,

VEUILLEZ me permettre de vous dédier ce petit ouvrage, comme un faible témoignage de la gratitude que je ressens pour toutes les grâces dont vous m'avez comblé depuis mon séjour dans ce pays.

C'est sous vos auspices que j'ai commencé la carrière de l'enseignement ; c'est vous qui avez daigné encourager ma tendre jeunesse par l'indulgence de vos conseils, entretenir en moi le goût des bonnes études, et aplanir toutes les difficultés que j'ai pu trouver dans l'étude des Lettres Grecques ; c'est donc pour tous ces bienfaits

que je vous prie d'agréer ici l'hommage de la plus vive reconnaissance, et l'assurance du profond respect avec lequel,

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

E. A. MANSART.

Adwick-Hall, ce 1er Juillet, 1830.

INTRODUCTION.

On cultive en Angleterre *la Langue Française* avec une persévérance et un succès qui ne font pas moins d'honneur à la langue, objet de cette prédilection, qu'à la nation éclairée qui la parle avec pureté et en médite journellement les chefs-d'œuvre. L'encouragement qu'on y accorde aux professeurs de cette langue, et l'approbation dont on a quelquefois honoré leurs efforts et leur méthode d'instruction, leur imposent l'obligation de remplir avec honneur et exactitude les devoirs nombreux de leur important emploi.

Il me semble qu'il est du devoir de tout instituteur de poser pour *seule et solide base* de la connaissance d'une langue, *celle des principes*, de faire ensuite remarquer aux étudians la netteté, la lucidité, l'élégance et la délicatesse de la Langue Française, et surtout de leur en indiquer *le génie* : or, l'on ne peut arriver à ce but de l'instruction qu'en s'efforçant de faire acquérir aux jeunes gens *un bon style* dans la langue qu'ils étudient, et particulièrement en propageant et en leur recommandant fortement l'étude des poètes, Corneille, Racine, Boileau, Molière, La Fontaine, J. B. Rousseau, Voltaire, et Delille ; des philosophes, Descartes, Buffon, Pascal, Montesquieu, Fénélon, Nicole, et La Bruyère ; des historiens, De Thou, Bossuet, Gaillard, Rollin, et Millot ; et enfin des orateurs, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, Cochin, et D'Aguesseau*. Outre

* Dans la vue de remplir ce but, l'auteur a publié des extraits

le grand avantage que les élèves retireront de cette méthode, celui de connaître à fond toutes les beautés de la langue, ils se formeront encore *un bon goût, des mœurs irréprochables*, et d'*excellens principes de religion*, en se trouvant habituellement dans la société de ces esprits élevés et de ces illustres écrivains, qui ont, par leurs ouvrages immortels, rendu universelle la langue dans laquelle ils les ont composés, et qui ont aussi par leur génie bienfaisant honoré leur Dieu et leur patrie.

C'est donc dans la vue de remplir l'un des de-

faciles, avec des *notes* pour les commençans, sous le nom d'*Abeille*, et ensuite des morceaux choisis des meilleurs écrivains français, sous celui de *Littérateur*.

Abeille française, 1 vol. in-12°, } chez M. Souter, et MM.
Littérateur français, 1 vol. in-12°, } Longman et Ce, à Londres.

Le premier de ces ouvrages a pour but de familiariser l'étudiant avec *les principes* et *les difficultés grammaticales* de la Langue Française ; et le second, de lui faire connaître *le style* et *les beautés* des auteurs qui l'ont illustrée.

voirs de ma profession, celui d'étendre encore davantage l'étude et la connaissance des auteurs classiques français, ainsi que d'être utile aux personnes qui veulent s'appliquer à la *Littérature Française*, et se familiariser par-là avec *le génie* de la langue, que je leur présente une édition de l'*Essai sur l'Origine et la Formation de la Langue Française*, de M. Petitot. On y trouvera *des dissertations intéressantes* sur les progrès des langues française et italienne; *un aperçu* des écrivains des deux langues qui les premiers se sont distingués dans la carrière des lettres; *une notice* des principaux ouvrages de l'Italie; enfin *une analyse raisonnée* des chefs-d'œuvre littéraires des deux derniers siècles. Cependant, comme il se trouvait dans cet essai des citations et des développemens qui m'ont paru s'écarter du plan que je m'étais tracé, je les ai retranchés; et pour remplir quelques omissions et augmenter

l'utilité de l'ouvrage, j'y ai ajouté *une liste* de quelques bonnes éditions de nos Classiques, ainsi que *des notes* extraites en général des historiens Hénault et Blanchard, et des littérateurs La Harpe, Rollin, Neufchateau, D'Olivet, et Barante.

Puisse cet Ouvrage répondre au but d'utilité que je me suis proposé ! Puisse ce travail favoriser la cause de l'érudition, et engager les étudians à ne s'adonner qu'à l'étude des ouvrages profonds et éloquens qui ont mérité l'aveu des meilleurs critiques et l'approbation des honnêtes gens ! Puisse-t-il augmenter leur goût pour l'étude des langues dans lesquelles tant de grands écrivains se sont immortalisés ! Car " c'est l'étude des langues (dit Rollin) qui sert " comme d'introduction à toutes les sciences. " Par elle nous parvenons presque sans peine à

" la connaissance d'une infinité de belles choses
" qui ont coûté de longs travaux à ceux qui les
" ont inventées. Par elle tous les siècles et
" tous les pays nous sont ouverts. Elle nous
" rend en quelque sorte contemporains de tous
" les âges, et citoyens de tous les royaumes; et
" elle nous met en état de nous entretenir en-
" core aujourd'hui de tout ce que l'Antiquité a
" produit de plus savans hommes, qui semblent
" avoir vécu et travaillé pour nous. Nous trou-
" vons en eux comme autant de maîtres, qu'il
" nous est permis de consulter en tout tems;
" comme autant d'amis, qui sont de toutes les
" heures, et qui peuvent être de toutes nos
" parties, dont la conversation toujours utile et
" toujours agréable nous enrichit l'esprit de
" mille connaissances curieuses, et nous ap-
" prend à profiter également des vertus et des

" vices du genre humain. Sans le secours des
" langues tous ces oracles sont muets pour nous,
" tous ces trésors nous sont fermés ; et faute
" d'avoir la clef qui seule peut nous en ouvrir
" l'entrée, nous demeurons pauvres au milieu de
" tant de richesses, et ignorans au milieu de
" toutes les sciences."—*Traité des Études.*

Adwick-Hall, ce 1er Juillet, 1830.

ESSAI

SUR

L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

CHAPITRE I.

Avis Préliminaire.

Les progrès et la décadence d'une langue sont inséparables des progrès et de la décadence du goût. Pour s'assurer de l'état d'une langue, il faut examiner si, depuis sa fixation, l'on n'a point altéré son génie, en introduisant de mauvaises constructions, en inventant de nouveaux mots, en détournant l'acception des termes admis, en confondant les genres de style; voilà les signes auxquels on reconnaît la décadence des langues. La syntaxe est la même, quoique la langue soit changée. On trouvera dans Sénèque*, et dans Silius† des morceaux

* Sénèque, né à Cordoue vers l'an 2 de l'ère vulgaire, mort à Rome l'an 65; précepteur et victime de Néron. On a de cet auteur latin, des Lettres, des Traités sur divers sujets de morale; dix tragédies latines portent son nom.

† Silius Italicus, né l'an 25, mort vers l'an 100; auteur d'un poème latin en dix-sept livres sur les Guerres Puniques.

aussi corrects, quant à la syntaxe, que les passages les plus admirés des Catilinaires et de l'Enéide ; et cependant la langue de Sénèque et de Silius n'était plus celle de Cicéron* et de Virgile†. C'est sous ce rapport que j'ai considéré la langue française.

Obligé de parler d'une multitude d'auteurs, j'ai dû être avare de citations. Je les ai donc bornées à celles qui étaient absolument nécessaires pour marquer les changemens arrivés dans la langue. Quelquefois un grand écrivain ne m'en a fourni aucune, parce qu'il m'eût été impossible de rapporter un passage isolé. J'ai plusieurs fois cité des vers, moins souvent de la prose. A peu d'exceptions près, la prose perd à être offerte par fragmens ; les beaux vers n'ont point ce désavantage.

Cet essai a pour but principal d'indiquer le génie de la langue française.

* Cicéron (M. Tull.) né à Arpinum l'an 106 avant l'ère vulgaire, et victime des Triumvirs l'an 43 avant la même ère. Orateur, Littérateur, Philosophe, le plus grand écrivain en prose de l'antiquité.

† Virgile, né à Andes, près de Mantoue, vers l'an 70 avant l'ère vulgaire, mort à Brindes en Calabre à l'âge de cinquante-un ans, poète latin. Dix Eglogues, les Géorgiques en quatre livres, et l'Enéide en douze.

CHAPITRE II.

Origine des Langues.

Langues Anciennes.

Plusieurs savans et quelques philosophes modernes ont fait des recherches sur l'origine des langues. Les premiers, soit en étudiant les Hiéroglyphes égyptiens, et les monumens les plus anciens de l'Asie, soit en consultant les voyageurs sur les divers idiomes du Nouveau-Monde, ont marché d'analogie et se sont flattés d'avoir trouvé les traces d'une langue primitive. Mais la diversité de leurs systêmes, le peu d'accord de leurs opinions, même dans les points où ils auraient pu se rapprocher davantage, prouvent que, si leurs travaux ont été de quelque utilité pour éclaircir les doutes sur les peuples anciens, ils n'ont presque fait faire aucun pas vers le but qu'on s'était proposé. Du moins leurs sentimens étaient fondés sur quelques traditions historiques ; on n'y trouve point cette incertitude vague où l'on tombe toujours lorsqu'on ne raisonne que par hypothèses. Les philosophes ne furent pas aussi laborieux, et n'eurent pas le même scrupule. En supposant une époque où les hommes furent dans l'état naturel, vécurent isolés dans

les déserts, il fut facile de composer en idée l'édifice de la société. On calcula, sans peine, l'influence que les besoins et les passions des hommes avaient pu avoir sur l'ordre social. L'homme livré à lui-même, cherchant sa nourriture dans les forêts, souvent exposé à en manquer, fuyant devant tous les objets nouveaux qui se présentent à ses regards, impitoyable envers les êtres plus faibles que lui, surtout lorsque la faim le dévore, se fatigue enfin de cette vie errante. Quelques rapprochemens se font. L'esprit de famille s'introduit; on se réunit pour la chasse. Bientôt on sent qu'il est plus avantageux d'élever des animaux; de les multiplier que de les faire périr, aussitôt qu'on s'en est rendu maître. Les peuples pasteurs se forment. Quelques hommes font des plantations; des voisins jaloux s'emparent du fruit de leurs travaux; ils s'unissent pour les défendre, ils tracent des limites, et la propriété est reconnue. Telle est la gradation que les philosophes ont imaginée, en se bornant à faire des conjectures sur les commencemens de la société, sans consulter les traditions religieuses et historiques. De là cette métaphysique fondée sur de pures spéculations, ces théories si trompeuses dans la pratique, l'idée d'un contrat par lequel les hommes ont stipulé leurs droits avant de se mettre en société; de là aussi les systêmes erronés sur l'origine des langues.

Langues Modernes.

C'est aux savans à examiner comment les langues modernes sont formées, à l'époque de la décadence de

l'Empire romain, lorsque les mêmes provinces voyaient se succéder une multitude de nations barbares, lorsque les peuples du nord et du midi se sont mêlés au milieu des plus grands désastres que l'humanité ait éprouvés ; lorsqu'enfin tous ces hommes, étrangers l'un à l'autre par leur éducation, par leurs mœurs, et par leurs goûts, ont confondu des idiomes barbares, avec les langues harmonieuses de la Grèce et de l'Italie.

Ils doivent surtout rechercher comment, du sein de ce désordre, put naître une langue moderne, qui, par sa clarté, sa noble élégance, et par des chefs-d'œuvre, s'est répandue dans l'Europe, et fait encore les délices de tous ceux qui connaissent ou peuvent cultiver sa littérature.

CHAPITRE III.

Origine de la langue française, et sa conformité avec la langue italienne.

Sans trop m'étendre sur la recherche des langues modernes, plus curieuse que véritablement utile pour la majorité des lecteurs, je vais essayer de tracer rapidement l'origine et la formation de la langue française, ses progrès depuis le règne de François I, époque où elle commença à se dépouiller de ses formes barbares, jusqu'à Pascal et à Racine, qui l'ont fixée ; j'indiquerai enfin les causes de sa décadence dans un tems où l'on confondit tous les genres, où plusieurs auteurs adoptèrent un *néologisme* inintelligible, où se répandirent sur la littérature les mêmes erreurs et les mêmes sophismes que sur la politique.

Je serai obligé en même tems de parler des progrès de la langue italienne, parce qu'elle a la même origine que la nôtre, parce que, comme on va le voir, les deux langues se sont souvent rapprochées, parce que les premiers auteurs français ont pris pour modèles les auteurs italiens. La langue espagnole, quoique née aussi de la langue latine, n'a pas dû sa perfection aux mêmes causes. La littérature des Arabes, si célèbre dans le

moyen age, a inspiré les premiers auteurs espagnols, et nous n'avons commencé à les connaître et à les étudier qu'au tems d'Anne d'Autriche. Je m'abstiendrai donc de faire mention de leur langue, qu'au moment où elle a pu influer sur la langue française.

Lorsque les Romains eussent asservi les Gaules*, la langue latine s'y introduisit. Autun† et quelques villes

* César et Strabon nous apprennent que l'ancienne Gaule avait pour limites le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, et l'Océan. Ce pays comprenait quatre cents nations, ou peuplades diverses, mais qui se rapportaient à ces trois principales : 1°, les Belges, du Rhin jusqu'à la Marne et à la Seine ; 2°, les Celtes, ou les Gaulois proprement dits, de la Marne et de la Seine jusqu'à la Garonne ; 3°, les Aquitains, de la Garonne aux Pyrénées.

Ces peuplades nombreuses devaient s'entendre entre elles, ne fût-ce que pour concerter les émigrations guerrières, les colonies, et les conquêtes, par lesquelles elles se portèrent dans toutes les parties du monde alors connu. On voit les Celtes aller en Espagne, d'où vinrent les Celtibères, les Belges passer dans la Grande-Bretagne ; les Gaulois fondre en Italie, sous Bellovèse, d'où l'Italie supérieure fut appelée par les Romains la Gaule Cisalpine ; dans le même tems Sigorèse conduisait une autre colonie au-delà du Rhin ; les Tectosages allèrent dans la forêt d'Hercinie ; les Scordisques, dans la Pannonie ; enfin les Gaulois fondèrent dans l'Asie Mineure, le royaume de Galatie. Certainement tous ces guerriers avaient une langue commune ; mais quel était cet idiome ? De tant d'exploits, de tant de gloire, de ces destinées si brillantes, à peine nous reste-t-il une mémoire confuse.—*Essai sur les meilleurs ouvrages écrits en prose dans la Langue Française, par M. le Comte François de Neufchateau.*

† Autun, ville de France, département de la Saône et Loire, ancienne Bourgogne ; c'est la Bibracte, ou Augustodunum, des Ro-

du midi devinrent le siege des bonnes études ; et cette contrée, jusqu'alors barbare, produisit quelques écrivains estimés dans la langue romaine. Mais le latin ne tarda pas à s'y corrompre par son mêlange avec l'ancien idiome gaulois. Les calamités que l'Europe éprouva lors de la chûte de l'Empire d'occident, accélèrent cette décadence. A la même époque, l'Italie conquise par les Goths, perdit, en peu de tems, la pureté de son langage. En vain les discours de Simmaque et les ouvrages de Boèce* donnèrent quelque faible éclat au règne de Théodoric, la langue vulgaire s'altéra en adoptant plusieurs expressions et plusieurs tours étrangers. L'expédition de Bélisaire, qui rétablit pour quelque tems un vain fantôme d'Empire romain, ne fut d'aucune utilité pour les

mains. "Oppidum Æduorum longè maximum ac copiosissimum," dit César dans ses Commentaires, liv. I, chap. xix.

"Le quatrième siècle, c'est-à-dire le siècle qui précéda nos premiers rois, a été plus brillant dans les Gaules, par rapport aux sciences, qu'aucun autre ne l'avait été dans cette partie de l'Europe, c'était principalement à Trèves, à Bordeaux, à Toulouse, et à Autun ; la langue Latine était la langue vulgaire du pays. Les sciences ne firent que décliner depuis jusqu'à Charlemagne."—*Histoire Littéraire de la France*, tome I.

* Voici le titre de l'ouvrage de Boèce. "Livre de la consolation de la Philosophie. Bruges, Colard Mansion, 1447, in-fol. sur deux colonnes."

Le correcteur ou compilateur était maître Regnier de Saint-Trudon, docteur en sainte théologie. Ce livre de Boèce a été traduit plusieurs fois et entre autres, par Jean de Meung, de l'ordre de Philippe IV, roi de France. (Le grand Boèce, Paris, Vérard, 1494, in-fol. Bibliothèque du Roi. R. 144.)

lettres latines, puisque, dans ce siècle malheureux, l'Italie fut plus que jamais en proie aux invasions des Barbares.

Les Gaules* conquises par les Francs ne conservèrent pas plus long-tems la langue qu'elles avaient reçue des Romains. Sous la première race de nos rois, sous Charlemagne et sous Louis le Débonnaire, le langage du peuple fut le *roman rustique*, c'est-à-dire un latin extrêmement altéré. Le tudesque idiome des vainqueurs fut parlé à la cour et par les grands. Sous Charles le Chauve, il commença à se former un langage composé de tudesque et de latin, qui fut appelé *langue romane*†. C'est dans ce tems que les Bénédictins placent

* Les Gaules ont perdu jusqu'à leur nom ; et nous ne savons pas au juste si nous avons gardé quelque vestige de leur langue.

Le Grec des Phocéens, le Tudesque des Allemands, le Roman corrompu des Goths, je ne sais combien d'autres élémens peu connus, sont venus se mêler au fond de la langue vulgaire. Elle est demeurée plusieurs siècles dans un état de barbarie qui n'a pas empêché qu'elle n'eut des momens d'éclat, quand elle prêchait la Croisade par l'organe de Saint Bernard ; ou quand elle dictait au-dehors les lois d'une foule de princes sortis de notre France pour aller occuper des trônes étrangers ; elle passa en Angleterre, quand Guillaume le Conquérant s'empara de cette île en 1066 ; elle suivit le Duc de Bourgogne, qui fut Roi de Portugal, en 1090 ; Godefroy de Bouillon, qui fut Roi de Jérusalem, en 1099 ; les Comtes de Flandre, les Courtenay, qui furent empereurs de Constantinople, en 1206 et 1216 ; le Comte de Champagne, qui devint Roi de Navarre, en 1234 ; le Prince d'Anjou, Roi de Naples, en 1245 et 1265, etc.—*M. le Comte de Neufchateau.*

† Ceux qui désirent approfondir cette matière doivent consulter : 1°, M. Raynouard dans sa Grammaire Romane, ou de la Langue

l'origine des *romans*, c'est-à-dire des ouvrages écrits dans la langue nouvellement formée. Ce nom de roman a depuis été donné aux narrations d'événemens imaginés. Le plus ancien monument de la langue romane est un traité entre Charles le Chauve et Louis le Germanique, cité par le président Hénault.

des Troubadours ; 2°, Duclos, dans son Mémoire sur l'origine et les révolutions de la Langue Française, inséré dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (tome XVII in-4° pages 171-190) ; 3°, Voltaire, dans l'article *Français*, de ses Questions sur l'Encyclopédie ; 4°, Bullet, dans son Histoire de la Langue Celtique.

CHAPITRE IV.

Influence des croisades sur la formation de la langue française et de l'italienne.

Les peuples de la France et de l'Italie étaient alors plongés dans l'ignorance la plus profonde ; aucune relation n'existait entre les différentes provinces ; les liens du commerce n'unissaient point les hommes ; et les seuls ecclésiastiques, chargés de rédiger en latin les actes publics, avaient conservé quelques connaissances littéraires. Les croisades* tirèrent l'Europe de cette apathie, et étendirent les connaissances de ses habitans. Ces expéditions lointaines, où les peuples purent remarquer des usages nouveaux pour eux, des inventions qui leur étaient inconnues ; les sites délicieux de l'Asie Mineure, un climat doux, l'aspect des monumens

* Aucun peuple, dans cette occasion, ne montra plus de zèle, plus d'ardeur, que le peuple français. Notre nation aime la gloire ; elle semble née pour les entreprises grandes et périlleuses ; comment n'aurait-elle pas embrassé celle-ci avec enthousiasme ? elle y vit le motif généreux de secourir les opprimés, et de forcer les Barbares à fléchir le genou devant le signe respectable qui était l'objet de son culte.—*Beautés de l'Histoire de France, par Blanchard*, p. 120.

langue des réunions brillantes où ils étaient admis, durent leur faire sentir la dureté et la barbarie de leur idiome; et de ce mêlange trop court d'un peuple guerrier, avec une nation livrée aux arts paisibles, dut naître, pour la France, qui était alors la métropole de ces faibles débris de l'Empire grec, un progrès rapide vers le perfectionnement de la société. Le commerce maritime que les Vénitiens établirent entre eux et Constantinople qui se trouvait l'entrepôt de tout le levant, contribua à enrichir l'Italie, à la rendre moins barbare; et le midi de la France jouit des mêmes avantages.

Les livres d'Aristote* avaient été retrouvés vers la fin du onzième siècle. Presque tous les auteurs attribuent à cette découverte l'introduction dans la langue romane de plusieurs mots grecs que les Romains n'avaient pas adoptés. Je pense que le séjour des Français dans la

* Nicolas Oresme, précepteur de Charles le Sage, fut le premier traducteur d'Aristote : il mourut en 1383.

Le livre des Politiques d'Aristote, traduit en Français par ordre de Charles V Roi de France, avec les gloses, Paris, Vérard, 1489, in-fol. Il traduisit aussi pour son élève les Ethiques d'Aristote, imprimées avec les gloses, chez le même Antoine Vérard, 1486, in-fol. en caractères lombards.

Ces ouvrages furent fort estimés de leur tems. Machiavel et Montesquieu avaient bien lu les *Politiques*, et tous deux en ont profité, mais non pas dans le même sens. L'édition des Politiques se trouve à la bibliothèque du Roi, E. 32. La traduction de Champagne est infiniment préférable à ce premier essai de Nicolas Oresme; mais nous croyons devoir donner ces indications pour ceux qui seraient curieux de suivre les progrès et l'histoire de notre langue.—*M. Le C. de Neufchateau.*

Grèce, influa beaucoup sur cette variation de leur langue. En effet, une révolution de ce genre, dans le langage d'un peuple, se fait plutôt par l'impulsion donnée à la multitude que par les efforts des savans ; ce qui sert à fonder cette conjecture, relativement au peuple dont je parle, c'est qu'à cette époque, les savans seuls étaient en état de lire Aristote, tandis que le peuple entier avait des relations avec les vainqueurs des Grecs. D'ailleurs on sait qu'alors les livres sérieux étaient écrits en latin, langue inconnue à la multitude. Les mots ne purent donc se répandre par ce moyen dans la langue vulgaire.

Thibault, Coucy, premiers poètes français.

L'époque des croisades nous offre les premiers monumens de la poésie française. Thibault, Comte de Champagne, et le Châtelain de Coucy, chantèrent leur amour dans cette langue informe. L'un, égaré par une passion qui ne fut jamais partagée, composa pour la reine Blanche*, mère de St. Louis, plusieurs chansons qui ont

* Blanche de Castille, fille du Roi Alphonse IX fut mariée en 1200 à Louis VIII. Elle réunissait à la beauté une âme forte et un esprit aussi solide que brillant. Blanche fut régente du royaume pendant la croisade de son fils, à laquelle elle s'opposa de tout son pouvoir, prévoyant tous les maux que cette expédition devait entraîner ; car elle n'eut pas le bonheur de voir son fils de retour de sa malheureuse expédition ; sa santé s'affaiblissant, elle quitta la Capitale pour aller respirer un air plus pur à Melun, où elle mourut en 1252.—*Histoire de France, par Goffaux.*

été conservées. L'autre, qui fit le malheur de la fameuse Gabrielle de Vergy, lui adressa aussi des vers. Leur idiome était bien peu propre à exprimer de tels sentimens. Tous les mots dont les terminaisons s'expriment aujourd'hui par la syllabe *ueil*, finissaient par le son dur de *oil*. Ainsi, au lieu de dire orgueil, accueil, sommeil, on disait : orgoil, accoil, sommoil. Les mots en *eur* se terminaient en *our* ; ainsi, au lieu de dire *douceur*, *douleur*, on disait : douçour, doulour. On se permettait de retrancher une partie des mots, ce qui rend ce jargon presque inintelligible ; enfin les verbes n'avaient pas de conjugaisons fixes, et chaque auteur se faisait des règles particulières.

Joinville, premier prosateur français.

Joinville* écrivit en prose l'histoire de la guerre dans laquelle il s'était signalé. Son langage était si peu intelligible, même sous le règne de François I, qu'à cette époque on le traduisit. Nous ne lisons plus aujourd'hui que cette traduction. Le *Roman de la Rose*, attribué à Guillaume de Lorris, et à Jehan de Mehun, fut aussi un monument littéraire de ce tems. Quoique le fonds de ce roman n'ait rien d'attachant, ni d'ingénieux, il est encore très recherché par les amateurs du vieux langage.

* Joinville a écrit des Mémoires sur la vie de Saint Louis, monument précieux du treizième siècle.

Langue toscane ; le Dante.

La France ne comptait encore que ces auteurs barbares, lorsque la langue italienne se formait, devenait harmonieuse et se prêtait à l'enthousiasme de la poésie. Au milieu des discordes des Guelphes et des Gibelins*, parmi les dissentions d'une république† qui ne trouva le repos qu'en recevant les lois des Médicis, le Dante, citoyen séditieux et poète énergique, débrouilla le chaos de l'idiome grossier que les Goths avaient substitué à la langue romaine. Ses poèmes que les Italiens mêmes ont peine à comprendre aujourd'hui, parce qu'ils sont remplis d'allusions aux événemens dont il fut témoin et auxquels il prit part, firent les délices de son tems, produisirent une révolution favorable aux lettres, et doivent être considérés comme le premier monument de la langue toscane. Plusieurs mots employés par ce poète ont été bannis, lorsque l'idiome italien s'est perfectionné, et se retrouvent dans notre langue ; cela prouve qu'à cette époque, le français différait peu du langage de l'Italie.

* Les Guelphes et les Gibelins, deux factions qui ont long-tems partagé l'Italie. La première était attachée au parti des Papes, la seconde à celui des Empereurs.

† C'est la république de Florence.

Fondemens de la Bibliothèque Royale; Froissart, historien et poète.

Les malheurs de la France, beaucoup plus graves que ceux des Florentins, retardèrent le progrès de la littérature, et la formation de la langue française. Lorsqu'après les troubles civils qui suivirent la captivité du roi Jean, les peuples durent quelques années de repos à la sagesse et à la prudence de Charles V; les lettres furent sur le point de renaître. Ce Prince, qui les aimait, fit rassembler dans son palais les livres les plus estimés de son tems, et jeta les fondemens de la Bibliothèque Royale*, la plus complète peut-être qui existe. Sous

* On peut regarder Charles V comme le véritable fondateur de la Bibliothèque du Roi. Ce Prince aimait fort la lecture, et c'était lui faire un présent très agréable que de lui donner des livres; il parvint à en rassembler environ neuf cents, nombre bien considérable pour un tems où l'imprimerie n'avait pas encore été inventée, et pour un Prince à qui le Roi Jean son père n'avait laissé qu'une vingtaine de volumes au plus. La bibliothèque de Charles V était composée de livres de Dévotion, d'Astronomie, de Médecine, de Droit, d'Histoire, et de Romans; peu d'anciens auteurs des bons siècles, pas un seul exemplaire des ouvrages de Cicéron, et l'on n'y trouvait des Poètes Latins qu'Ovide, Lucain, et Boëce; de traductions en Français de quelques auteurs comme Tite Live, Valère Maxime, la Cité de Dieu, la Bible, etc. Charles les fit placer dans une des tours du Louvre, que l'on nomma la *Tour de la Librairie*. C'est de ces faibles commencemens que s'est formée la Bibliothèque Royale, dont il aurait été difficile alors de prévoir l'éclat et la grandeur; elle fut considérablement augmentée par les soins de Louis XII et de François I, à mesure que les lettres

son règne Froissart se distingua comme poète et comme historien. Les Chroniques de cet auteur, qui ont été d'une si grande utilité aux historiens français, deviennent plus intelligibles que les récits de Joinville. On y remarque que la langue y a fait des progrès sensibles; les règles grammaticales sont moins arbitraires, et l'on trouve même une sorte d'élégance.

Les poésies de Froissart, parmi lesquelles on distingue, surtout, les Pastourelles, sont presque toutes galantes; quelquefois elles sont trop libres. Ce fut lui qui réussit le premier dans la balade.

Pétrarque.

Mais l'Italie avait fait de grands pas vers la perfection du langage. Pétrarque y florissait dans le quatorzième siècle. Il adoucit les expressions trop rudes dont s'était servi le Dante; il y rendit les constructions plus claires, et il fixa la syntaxe. Heureux, si, en donnant à la langue

et le goût des sciences s'étendirent dans la France sous la protection de ces princes. Mais ç'a été principalement sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV qu'elle a été portée à ce degré d'immensité et de magnificence, qui la rendent aujourd'hui la plus riche et la plus précieuse bibliothèque du monde.—*Abrégé Chronologique de l'Histoire de France, par Hénault*, p. 325.

Cette Bibliothèque se trouve à Paris, rue Richelieu, N° 58. C'est le dépôt le plus complet des productions de l'esprit humain, où l'on trouve rassemblés maintenant plus de 800 mille volumes imprimés, 72 mille manuscrits, 5 mille volumes de gravures, et la collection la plus rare d'antiques et de médailles.

italienne l'élégance qui lui est particulière, il eût banni les licences que le Dante avait introduites dans ses poèmes. Quelques auteurs ont attribué à cette faculté que les Italiens se sont donnée de faire des élisions, de supprimer des phrases entières, de syncoper les tems des verbes, de multiplier les mots parasites, la facilité qu'ils eurent de perfectionner de bonne heure leur langue. J'espère prouver, au contraire, quand j'aurai l'occasion d'en parler, que l'absence des difficultés dans la poésie est la principale cause d'une prompte décadence.

Après quatre siècles, on admire encore les poésies de Pétrarque. L'amour, qui avait été peint par Virgile avec tant de sensibilité et d'énergie, prend, sous le pinceau de l'amant de Laure, un coloris chevaleresque, une retenue et une décence absolument inconnue aux anciens. Si le goût qui s'est formé depuis, relève dans Pétrarque, un retour trop fréquent des mêmes idées et des mêmes termes, un peu d'affectation, des sentimens forcés, et quelques traits de faux bel-esprit, il ne peut manquer d'adopter ces odes charmantes qui ont été imitées dans toutes les langues, qui servent comme de modèles aux poésies amoureuses, et qui ont rendu si fameuse la fontaine de Vaucluse.

Pétrarque passa une partie de sa vie à la cour du pape Clément VI, qui résidait à Avignon. Le caractère des habitans du midi de la France avait plus d'un rapport avec celui des peuples de l'Italie. Le succès que les poésies de Pétrarque obtinrent en Languedoc et en Provence, adoucit le langage de ces provinces,

mais ne le fixa point. Ce patois s'enrichit de mots sonores et serait peut-être devenu la langue nationale, si quelque poète célèbre lui eût assigné des règles, et l'eût épuré. Il s'est conservé jusqu'à présent, et n'a produit que quelques poésies, agréables par leur naïveté, et par la vivacité des sentimens qui y dominent.

CHAPITRE V.

Les deux principaux dialectes de la langue française.

A CETTE époque la langue française était partagée en deux dialectes ; l'un se parlait dans le nord de la France jusqu'à la Loire, l'autre dans le midi au-delà de cette rivière. Le premier avait toutes les terminaisons barbares que les Francs avaient ajoutées aux mots latins. Il était rempli de sons désagréables à l'oreille, tels que *oi, oin, ouil, oil.* Plusieurs de ces sons furent adoucis, lorsque la langue se forma ; ceux qui furent conservés, ayant été placés convenablement, ont jeté dans le langage une variété que n'a pas la langue italienne. Le dialecte du midi était beaucoup plus doux, surtout depuis que l'italien s'y était mêlé ; mais il ne portait pas ce caractère particulier sans lequel une langue ne peut ni s'établir, ni se répandre. Adoptant toutes les licences de la langue toscane, y joignant celles qu'il avait déjà, il ne put jamais acquérir ni cette noblesse qui convient aux ouvrages sérieux, ni cette élégance qui doit parer les ouvrages d'agrément, ni cette correction scrupuleuse, nécessaire dans le genre didactique. L'idiome du nord, par des causes différentes, parvint à se former, et devint

propre, par la suite, à exprimer tous les sentimens, à rendre toutes les pensées, à peindre tous les tableaux, à se plier enfin à tous les tons. Nos premiers auteurs furent obligés de lutter péniblement contre la dureté de la langue, et de cette lutte résulta un travail qui fut utile au perfectionnement du langage. A force de tourmenter cet idiome barbare, on parvint à l'adoucir ; les efforts qu'on faisait pour écrire avec une sorte d'élégance, contribuaient à rendre les pensées plus nettes, à les faire exprimer avec plus de clarté. On admit plusieurs mots et plusieurs tournures de la langue italienne ; mais on ne les substitua pas ainsi que le midi, aux mots et aux tournures de la langue nationale. On les adapta, comme on put, au génie de la langue française ; on les modifia pour leur faire perdre les traces de leur origine ; et l'on conserva, surtout, les terminaisons qui, seules, suffisent pour donner à un langage un caractère particulier. Le séjour continuel de la cour dans les lieux où l'on parlait cette langue, servait aussi à la répandre et à la fixer. Tout ceci explique pourquoi la langue du nord a prévalu sur celle du midi. Les observations que j'ai faites me semblent suffire pour répondre à ceux qui ont semblé regretter que le *languedocien* ne l'ait pas emporté sur le *picard*. Peut-on s'élever en effet contre la dureté d'une langue dans laquelle furent écrits nos chefs-d'œuvre, et qui surpasse toutes les autres langues modernes, par la clarté, le nombre, et l'harmonie, que les grands écrivains du siècle de Louis XIV ont su lui donner.

CHAPITRE VI.

Progrès des langues française et italienne.

Bocace.

Les efforts lents et pénibles que les auteurs français furent obligés de faire pour former leur style, retardèrent donc un succès qui, s'il eût été prématuré, n'aurait pas été aussi durable. Tandis qu'en poésie et en prose nous n'avions que les Pastourelles et les Chroniques de Froissart, la langue italienne rendue poétique par Pétrarque, acquérait dans la prose de Bocace une pureté et une harmonie qui jusqu'alors lui avaient manqué. Les ouvrages de cet auteur, fruits d'une imagination riante, et quelquefois trop libre, sont écrits d'un style facile et correct. Ses périodes souvent trop longues, présentent quelques obscurités; mais en général la grâce et l'élégance sont ses caractères distinctifs. On aurait ignoré le talent de Bocace pour peindre des tableaux sérieux et pour exprimer des sentimens nobles, si, dans l'Introduction à ses Nouvelles, il n'avait fait le récit des effets de la peste du quatorzième siècle qui fit le tour de l'Europe, la dévasta, et dont fut victime la fameuse Laure, qui avait inspiré Pétrarque. Ce morceau historique est de la plus ——le beauté. Il peut être comparé à tout ce que les

anciens ont de plus parfait dans ce genre. Le style est rapide et serré, les descriptions pleines de vérité ; et les désastres de la contagion sont tracés avec tant d'art que, sans jamais faire naître le dégoût, ils excitent toujours le plus vif intérêt. C'est donc à Bocace que les Italiens ont dû la formation de leur prose.

Alain Chartier.

Les lumières se propageaient en Italie, par la protection que les princes commençaient à leur accorder. En France, les dissentions politiques qui troublèrent le règne de Charles VI, et les conquêtes des Anglais qui rendirent si orageux celui de Charles VII, retardèrent les progrès qu'avaient faits les belles-lettres sous le règne trop court de Charles V. Alain Chartier fut presque le seul qui les cultiva avec quelque succès. Prosateur et poète, ainsi que Froissart, il se distingua dans l'un et l'autre genre, et fut successivement le secrétaire de deux rois. De son tems on le regardait comme le père de l'éloquence française, maintenant il n'est lu que par ceux qui font des recherches sur notre ancien langage. Celui de ses ouvrages qui réussit le plus, est un *Traité sur l'Espérance.* Dans un tems où les malheurs publics étaient parvenus à leur comble, le sujet seul de cet ouvrage devait en assurer le succès. Les poésies d'Alain Chartier sont presque toutes en rimes redoublées ; ce qui prouve que *Chapelle* n'a point inventé ce genre, qui ne convient qu'aux pièces légères. En général, on remarque

dans les ouvrages d'Alain Chartier, que la langue acquiert de l'harmonie, que les constructions deviennent régulières, et que la syntaxe se rapproche de celle que nous avons adoptée depuis.

Philippe de Commines.

Philippe de Commines, qui vécut sous le règne suivant, parvint aux premières dignités à la cour d'un roi qui avait assez de pénétration pour distinguer le mérite, mais dont le caractère sombre et cruel rendait souvent cette distinction dangereuse pour ceux qui en étaient l'objet. Je me bornerai à faire quelques remarques sur ses Mémoires.

C'est le seul ouvrage français de ce tems-là qu'on lise encore avec plaisir. La diction est claire et intelligible ; elle a même une sorte d'élégance inconnue aux auteurs contemporains. Philippe de Commines a été long-tems dans l'intimité du roi ; il avait pu quelquefois pénétrer dans les replis de cette âme sombre et dissimulée, enfin il avait eu part à l'administration publique et à des négociations importantes. Il rapporte donc des faits dont lui seul a pu être instruit. Son langage porte toujours le caractère de la vérité. Les récits intéressans qu'il offre aux lecteurs paraissent faits sans art ; il y règne une grâce et un ton facile qui ne peuvent se trouver que dans un homme de la cour. Ses Mémoires servent encore de guide à tous ceux qui veulent s'instruire à fond des particularités du règne de Louis XI. On y remarque une

réserve et une retenue qui prouvent que, quoique l'auteur ait écrit la plus grand partie de son ouvrage après la mort de ce monarque, il était cependant arrêté volontairement par la crainte à laquelle il avait été habitué. Cette contrainte lui a fait chercher le moyen de s'exprimer en termes détournés, lorsqu'il craignait d'attaquer ou des hommes puissans, ou des opinions reçues. C'est lui qui le premier a connu l'art de parler des choses les plus délicates, de manière à ne pas se compromettre. Il a introduit dans son style cette mesure dont nos bons auteurs se sont servi depuis avec tant d'avantage, qui, poussée trop loin dans le dix-huitième siècle, a dégénéré en subtilité et en finesse recherchée : ce qui, avec beaucoup d'autres causes, a contribué à la décadence du langage.

Villon.

Villon*, comme l'a dit Boileau, dans ces siècles grossiers,

Débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers.

Ses poésies sont beaucoup moins lues que les Mémoires de Philippe de Commines, parce que leur objet ne présente aucun intérêt. Malgré l'espèce d'éloge que notre grand critique paraît donner à Villon, il y a peu de dif-

* Villon (Franç. Corbueil), né à Paris en 1431, poète franc Rondeaux, Ballades, le Grand et le Petit Testament. Ses C ont été réimprimées par Coustelier, en 1723, in-8°.

férence entre ses ouvrages et ceux d'Alain Chartier. C'est à peu près à la même époque que l'on place la première comédie où nous nous soyons rapprochés d'Aristophane et de Plaute. Cette pièce, qui a été rajeunie par l'abbé Brueys, est restée à notre théâtre sous le nom de *L'Avocat Patelin**.

Grammaire royale de Despautère.

On commença à s'occuper sérieusement de la grammaire; on fixait les règles encore incertaines de la langue française, et l'on cherchait à inventer des méthodes faciles pour enseigner la langue latine; on raisonnait sur les différentes acceptions des mots; on analysait les propositions; on définissait les termes dont on se servait; on donnait aux parties du discours les dénominations qui pouvaient leur convenir. Despautère, notre plus ancien grammairien, fit alors sa *Grammaire Royale*, qui fut conservée, pour l'instruction de la jeunesse, jusqu'au siècle de Louis XIV, et dont le plan est si bien combiné, qu'en la perfectionnant par la suite, on n'osa presque rien changer aux bases principales de l'ouvrage†.

* Cette pièce est d'un nommé Blanchet. Elle est intitulée: *Ruses et Subtilités de Maître Patelain, avocat.* Elle est écrite en petits vers. Quelques auteurs la placent sous le règne de Charles VI.

† Scipion Dupleix donna plus de clarté à la *Grammatica regia* de Despautère; on en fit paraître une édition pendant la minorité de

Découverte de l'imprimerie.

Une découverte qui eut une grande influence sur les institutions politiques de l'Europe, rendit la science familière à un plus grand nombre d'hommes, répandit les ouvrages des anciens dont les copies étaient très rares ;

Louis XIV. La première Grammaire Française faite d'après Despautère, parut en 1649.

Pour satisfaire la curiosité du lecteur, j'ajoute ici la liste des meilleures grammaires, qui ont paru depuis celle de Despautère : Beauzée, Grammaire générale, in-8° ; Vaugelas, Remarques sur la Langue Française ; Restaut, Principes généraux et raisonnés de la Langue Française, in-12° ; Wailly, Principes généraux et particuliers de la Langue Française, in-12° ; Port Royal, Grammaire générale et raisonnée, in-8° ; Girault Duvivier, Grammaire des Grammaires, cinquième édit. 2 vol. in-8° ; Lévizac, Grammaire philosophique et littéraire de la Langue Française, sixième édit. 2 vol. in-8° ; Letellier, Grammaire Française, 1 vol. in-12° ; Noël et De la Place, Nouvelle Grammaire Française, troisième édit. in-12°, Paris.

La Grammaire du Port-Royal est excellente, mais elle n'est faite que pour les savans ; celle de Duvivier est du même genre ; quant à celle de Lévizac, écoutons le lui-même dans son Introduction :— " C'est dans une grammaire écrite en français que l'on doit étudier " cette langue ; mais de quelle grammaire doit-on faire choix ? De " celle où les idées seront les plus claires, les plus justes, et les mieux " liées ; où l'on saisira mieux la chaîne des principes et des consé- " quences ; où les variations de l'usage seront le plus exactement " marquées ; où les décisions seront appuyées sur les raisonnemens " les plus simples et les plus palpables ; où le mécanisme du langage " ne servira qu'à faire connaître le génie ; où tout, en un mot, for-

et par son introduction en France, contribua d'une manière puissante, au perfectionnement du langage. L'art d'écrire en caractères mobiles, et de multiplier avec rapidité les exemplaires d'un livre, fut trouvé par un peuple dont la langue vulgaire n'était pas encore formée, et connu seulement en Europe par une érudition pédantesque que le goût n'avait point épurée*.

"mera un faisceau de lumières également propres à former la raison, "l'esprit, et le goût." C'est là le but que cet excellent grammairien s'est proposé dans son ouvrage, il l'a atteint; c'est pourquoi je recommande sa grammaire à tous les étudians, et particulièrement aux étrangers; cependant à ceux d'entre eux qui n'ont pas encore acquis une connaissance assez étendue de la langue, c'est la Nouvelle Grammaire de MM. Noël et De la Place que je leur conseille de se procurer.

M. D'Olivet a fait, à mon avis, une bien bonne observation sur la grammaire; je demande donc la permission de la citer ici:—"La "grammaire, quoiqu'elle soit d'une indispensable nécessité pour bien "écrire, ne fera pas toute seule un bon écrivain. Pour bien écrire, il "faut le concours de trois arts différens: la Grammaire, la Logique, "et la Rhétorique. A la grammaire nous devons la pureté du dis-"cours; à la logique, la justesse du discours; à la rhétorique, "l'embellissement du discours."—*Remarques sur Racine.*

* La découverte de l'imprimerie eut lieu en 1440; on attribue cette invention à Guttemberg, natif de Mayence. Mais cet artiste était bien loin de l'art typographique, qui consiste à employer des caractères de métal mobiles, que l'on peut réunir, composer, séparer, et changer à volonté, afin de les faire servir successivement à l'impression de différentes choses; et la découverte en appartient à Schœffer, qui commença à imprimer, en caractères mobiles, une bible latine, en 1450.—*Lunier, Dictionnaire des Sciences et des Arts.*

Les Médicis.

L'Italie conserva la gloire littéraire qu'elle avait acquise du tems de Pétrarque et de Bocace. l'influence des Médicis se faisait sentir à Florence, et de toutes parts on voyait les arts se répandre et se perfectionner. Déjà tous les savans de Constantinople, après la chute de l'Empire grec, quittaient leur patrie pour se fixer dans la Toscane. Ils y apportaient des connaissances nouvelles pour les peuples de l'Occident. Léonard Aretin écrivit l'histoire dans le goût des anciens. On regrette qu'il se fût trop peu exercé dans la langue vulgaire, et qu'il eût composé en latin la plus grande partie de ses ouvrages. Ange Politien justifia la faveur dont il jouissait à la cour de Florence, par des poésies moins agréables que celles de Pétrarque, mais d'un langage plus clair et plus correct. Pic de la Mirandole, qui mourut très jeune, après avoir acquis cette multitude de connaissances qu'on ne peut posséder qu'à un âge avancé, et s'être exercé dans presque tous les genres, illustra aussi cette belle époque de la littérature italienne. Laurent de Médicis lui-même, ce pacificateur de l'Italie, ce bienfaiteur de la Toscane, cultiva les lettres au milieu des grands travaux dont il était accablé. Ce prince, aussi aimable dans la vie privée que ferme et intègre dans sa vie publique, faisant les délices du peuple dont l'administration lui était confiée, joignant aux talens politiques de son aïeul cette affabilité et cette douceur qui assurent des amis aux hommes puissans, ce prince consacra ses loisirs à l'étude

des sciences et à la poésie. Ses ouvrages qu'on a conservés, ses poésies, la protection dont il honora constamment les bons écrivains, lui valurent le titre de *Père des lettres*.

La France profita alors plus que jamais des progrès que la littérature avait faits à Rome et dans la Toscane. Les français qui suivirent Charles VIII en Italie trouvèrent un peuple poli dont le goût était formé, dont le langage était fixé, et qui était parvenu à un degré de civilisation dont le reste de l'Europe était encore très éloigné. Dès-lors une multitude de relations s'établit entre les deux peuples; les gens de lettres lièrent des correspondances utiles; il s'introduisit une espèce de rivalité où, long-temps encore, les français furent inférieurs à ceux qu'ils avaient pris pour modèles. Du tems de Pétrarque, la langue française avait emprunté plusieurs mots et plusieurs constructions à la langue italienne. J'ai montré les effets du séjour de ce poète célèbre dans les provinces méridionales. A l'époque de la conquête de Charles VIII, l'influence littéraire de l'Italie sur la France fut beaucoup plus forte; et les imitations que nos poètes firent des poésies toscanes, frayèrent la route à Clément Marot et à Malherbe. Malgré l'harmonie et la douceur d'une langue qui devaient séduire un peuple dont le langage était encore barbare, lorsque nous adoptâmes de nouveaux mots, lorsque nous perfectionnâmes la tournure de nos phrases, nous gardâmes nos constructions directes, et nos terminaisons variées. Le caractère particulier de la langue française ne changea pas.

Cependant une cause très importante nuisit long-tems aux progrès de la langue française. Quoique nos auteurs eussent été à portée de connaître les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et les heureux essais qui avaient été tentés par les italiens, ils n'avaient pas su distinguer d'une manière précise les différens genres de style. On n'avait pas fait un choix judicieux de mots nobles que l'on pût employer, soit à la poésie héroïque, soit à la haute éloquence. En confondant ainsi toutes les ressources de la langue, en faisant entrer les termes familiers dans les discours et les écrits les plus sérieux, nous étions parvenus à nous exprimer d'une manière naïve et souvent agréable ; mais nous ignorions les moyens de donner à la diction ce ton majestueux et énergique qui convient aux grands sujets. Nous avions obtenu des succès dans les poésies gaies et galantes, dans les mémoires dont la familiarité fait le charme ; mais nous n'avions pas de grands poèmes, point d'odes, point d'histoires. On convenait assez généralement que la langue d'un peuple, aussi vif que brave, qui, comme le dit un historien italien, consolait les vaincus, en dépensant avec eux l'argent qu'il leur avait enlevé, devait être propre à des chansons de table, à des poésies érotiques, aux traits d'une conversation folâtre ; mais on pensait qu'elle ne pouvait se prêter au genre noble dans lequel Le Dante et Pétrarque s'étaient exercés.

Machiavel.

La prose Italienne, à laquelle Bocace avait donné tant de grâce et d'élégance, acquit plus de force, et prit un caractère plus sévère, lorsqu'elle fut employée par Machiavel. Dans des traités de politique et dans une histoire, cet écrivain la rendit propre à exprimer des idées énergiques et neuves. Il la plia aux règles du raisonnement, et quelquefois il lui donna la précision et la vigueur de Tacite*. Il fit aussi quelques poésies qui furent estimées.

L'Arioste.

Mais il était réservé à l'Arioste de porter cette langue à son plus haut degré de perfection. Convaincu qu'il acquerrait plus de gloire, en écrivant son principal ouvrage dans la langue nationale, il rejeta la proposition qui lui fut faite par le Cardinal Bembo, de composer le *Roland furieux* en vers latins. Par des comédies, par des satires, et par un poème où se trouvent réunis, dans un ensemble peut-être trop peu régulier, tous les genres de beautés poétiques, il montra quel parti il était possible de tirer de la langue italienne. Elle fut alternativement

* Tacite, célèbre historien latin, né à Rome au premier siècle de l'ère vulgaire, mort au commencement du second.

douce, sonore, héroïque ; elle rendit avec la même facilité les passions fortes, les sensations gaies, les tableaux majestueux, et les portraits riants. Elle devint descriptive, lorsque le poète voulait peindre ; passionné, lorsqu'il voulait émouvoir, vive et légère dans la comédie ; piquante et ingénieuse dans la satire.

CHAPITRE VII.

Progrès sensibles de la langue française sous François I.

François I, dont le règne fut si brillant et si malheureux, protégea la littérature française, et la langue fit de plus grands pas vers sa perfection. C'est sous ce règne que se formèrent les semences des troubles qui ensanglantèrent les règnes suivans, et qui rendirent moins puissans les efforts du monarque pour faire renaître les belles-lettres. Ce prince, doué de toute la franchise d'un chevalier, n'opposa à un rival redoutable et peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à son but, que le courage et la loyauté ; et cette lutte inégale affaiblit pour long-tems la France, qui ne se releva avec éclat que sous le règne de Louis XIV. Dans les intervalles trop courts de repos dont jouit François I, les fêtes somptueuses qu'il donna, les réunions brillantes qu'il forma à sa cour, l'influence des femmes dont l'éducation commençait à être moins négligée, et que l'on ne confinait plus dans les châteaux, firent contracter l'habitude de s'exprimer avec grâce ; et la délicatesse se joignit à la naïveté simple des règnes précédens. L'esprit de société prit naissance. La culture des lettres n'appartint plus exclusivement aux

savans qui ne pouvaient s'empêcher d'y mêler du pédantisme. On s'en occupa dans les cercles; on se permit d'en juger; le goût et la langue durent beaucoup à cette innovation.

Collége de France.

François I ne borna pas ses soins à l'impulsion qu'il avait donnée aux personnes de sa cour. Il fonda le Collége de France, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Cet établissement fut consacré, dès son origine, à perfectionner l'enseignement littéraire qu'on recevait dans les colléges de l'université. L'étude du grec, qui avait été négligée, fut cultivée dans ce collége, et l'on y embrassa toutes les parties des sciences et de la belle littérature*.

* On sait que l'Université servit d'asile à plusieurs de ces savans, que la ruine de l'empire d'Orient fit passer dans l'Italie et dans la France; et elle sut en faire usage. Ce fut sous de si habiles maîtres que se formèrent ces grands hommes, dont le nom sera toujours respecté dans la république des lettres, et dont les ouvrages font tant d'honneur à la France : je veux dire les Erasmes, les Gesners, les Budés, les Etiennes, et tant d'autres. De quels trésors ces derniers n'ont-ils point enrichi l'Europe? Budé surtout communiqua à la nation française le goût de l'érudition grecque, l'ayant reçu lui-même de Lascaris son maître, qui avait été employé par Laurent de Médicis à établir cette fameuse bibliothèque de Florence. Ce fut à la sollicitation du maître et du disciple que le roi François I forma le dessein de dresser une bibliothèque dans sa maison royale à Fontainebleau, et de fonder à Paris le Collége Royal. Ce sont ces deux établissemens qui ont le plus

Nos relations avec l'Italie continuèrent sous ce règne, et la langue française s'enrichit encore des trésors littéraires, dûs à la protection des Médicis et de la maison d'Est. On commença à reconnaître, principalement dans les poésies légères, une différence marquée dans la manière de s'exprimer des deux peuples. Les poètes de l'Italie cherchaient toujours à mettre de l'esprit dans leurs productions; leurs pensées avaient quelque chose de subtil qui en affaiblissait l'effet; ils se plaisaient aux cliquetis de mots; ils se bornaient trop souvent à flatter l'oreille; leur délicatesse était recherchée; ils tombaient enfin dans le défaut reproché à Ovide*, d'épuiser une idée, en la retournant dans tous les sens.

contribué à faire fleurir parmi nous la langue grecque, aussi bien que les autres langues savantes, et généralement toutes les sciences.—*Rollin, Traité des Etudes*, tome I.

Le Collége Royal est à Paris, place Cambrai, N° 1. François I fonda en 1531 cet établissement. On y professe gratuitement et publiquement l'Astronomie, la Géométrie, la Physique Expérimentale, la Chimie, l'Histoire Naturelle, le Droit de la nature et des gens, l'Histoire et la Morale, les Langues Orientales Savantes, l'Eloquence Latine, la Poésie et la Littérature Françaises. Son édifice actuel, construit par M. Chalgrin en 1774, est dû à la munificence de Louis XVI. Ce Collége compta parmi ses professeurs le savant Ramus, l'érudit Vauvilliers, l'éloquent et docte Fourcroy, le laborieux Daubenton, le poète Delille, et beaucoup de savans illustres.

* Ovide, poète latin, mort en exil l'an 17 de l'ère vulgaire, à l'âge d'environ cinquante ans. Quinze livres de Métamorphoses; Héroïdes, Elégies, l'Art d'aimer, etc.

Clément Marot.

Clément Marot, que nous pouvons regarder comme notre premier bon poète, prit une route différente. Il sut badiner avec grâce, et en évitant toute espèce d'affectation, une délicatesse fine et aimable domina dans ses vers, mais elle ne fut jamais poussée jusqu'à cette quintessence de sentiment qui en détruit le charme. Une sensibilité vive et naturelle échauffa seule son imagination, et l'on eut jamais à lui reprocher le défaut de ces poètes qui s'exaltent à froid, et remplacent par de grands mots les expressions simples qui, plus que toutes les autres, conviennent aux passions.

Quelques vers de Marot suffiront pour donner une idée de ce style qu'on a imité quelquefois depuis que la langue s'est formée, et que nous aimons surtout dans les poésies de La Fontaine. Marot se plaint de l'indifférence de sa maîtresse, et rappelle le tems où il était aimé.

Où sont ces yeux, lesquels me regardoyent
Souvent en ris, souvent avecque larmes ?
Où sont les mots qui m'ont fait tant d'alarmes ?
Où est la bouche aussi qui m'appaisoit ?
Où est le cœur qu'irrévocablement
M'avez donné ? Où est semblablement
La blanche main qui bien fort m'arrêtoyt
Quand de partir de vous besoin m'étoyt ?
Hélas ! amans, hélas ! se peut-il faire
Qu'amour si grand se puisse ainsi défaire ?
Je penseroy plutôt que les ruisseaux
Feroyent aller en contremont leurs eaux,

Considérant que de faict, ne pensée
Ne l'ay encor, que je sache, offensée*.

Ces vers, qui respirent la plus douce naïveté et la sensibilité la plus touchante, peuvent indiquer l'état dans lequel était notre poésie. On voit que les poètes n'avaient point adopté le mêlange réglé des rimes féminines et masculines, et que les hiatus étaient permis. Nous avions besoin de ces nouvelles règles pour donner à la poésie l'harmonie que la langue semble lui refuser, et de ces difficultés qui, forçant le poète à un travail plus long, le mettent dans la nécessité de mûrir ses idées et de polir son style.

Rabelais.

Chez tous les peuples, la prose s'est formée plus tard que la poésie. Il semble que, pour bien posséder cette aisance, ce nombre, cette variété de tours, qui caractérisent la bonne prose, il faut s'être rompu à la versification, et que les difficultés du langage mesuré sont nécessaires pour perfectionner le langage ordinaire. Aussi Rabelais, contemporain de Marot, ne mérita-t-il pas les mêmes éloges. Sous le voile d'une bouffonnerie grossière, il fit intervenir dans son ouvrage tous les grands personnages du siècle où il vécut. Il ne respecta ni les mœurs ni la religion ; et le ton grotesque qu'il avait pris, put seul le

* Marot (Clément), né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544, poète français. Ses Œuvres en quatre volumes in-4°, édit. de 1731.

soustraire aux persécutions qu'il se serait attirées, s'il avait eu l'air de parler sérieusement*. En faisant continuellement des allusions malignes aux événemens et aux anecdotes qui n'ont été connues que des contemporains, il obtint ce genre de succès que les hommes accordent toujours à la malignité. Il est encore lu par quelques littérateurs qui se flattent de l'entendre, et qui, pour faire un petit nombre de rapprochemens curieux, ont la patience et le courage de supporter les turpitudes et les farces dégoûtantes dont son ouvrage est rempli.

Le Tasse.

L'année de la mort de Marot vit naître le Tasse. C'était à lui qu'il était réservé de faire prendre à la langue italienne un essor qu'elle n'avait pas encore eu. L'Arioste avait montré l'étonnante variété de ses ressources; le Trissin l'avait employée sans succès dans un long poème épique; le Tasse seul sut l'élever et la soutenir au ton de l'épopée. Dans ce poète, elle est presque comparable aux langues anciennes. Les légères traces de faux bel-esprit, que Boileau appelait avec raison du *clinquant*, disparaissent par des beautés innombrables dont ce poème étincelle. Expressions cons-

* Rabelais (François), né à Chinon en 1483, cordelier, prédicateur, bénédictin, médecin, secrétaire d'ambassadeur, chanoine, mort curé de Meudon en 1553. Gargantua, Pentagruel, etc. Ses Œuvres en trois vol. in-4°, Amsterdam, 1731.

tamment justes et nobles, tournures élégantes, suite heureuse de pensées, descriptions pittoresques, allégories ingénieuses, on trouve dans cet ouvrage toutes ces richesses ; et ce qui prouve jusqu'à quel point il mérite l'estime que tous les peuples lui ont accordée, c'est qu'il se fait lire dans les traductions, épreuve que l'Arioste n'a pu soutenir.

CHAPITRE VIII.

Progrès plus prononcés de la langue française.

Après l'époque où la *Jérusalem délivrée* répandit tant d'éclat sur la littérature italienne, finissent les rapports que nos auteurs avaient eus pendant si long-tems avec les auteurs italiens. La langue française se sépare sans retour de celle qui avait contribué à la former. Nous n'imitons plus des auteurs que nous parviendrons bientôt à surpasser dans presque tous les genres de littérature. Notre langue, marchant à grands pas vers sa fixation, et renforçant chaque jour son caractère distinctif, n'a plus besoin de s'appuyer sur une langue plus parfaite. Elle lui laisse son harmonie trop monotone, ses élisions, ses mots parasites, ses strophes, sa poésie sans rime, ses inversions multipliées, pour adopter irrévocablement une harmonie qui lui est propre, des difficultés poétiques sans nombre, une construction toujours claire et directe. Je vais donc cesser de faire des rapprochemens entre les deux langues, pour ne plus m'occuper que des progrès de la langue française.

Avant qu'on put conduire cette langue au degré de perfection où elle arriva, plusieurs obstacles retardèrent

encore sa marche pendant quelque tems. Plusieurs hommes doués de grands talens, et qui auraient pu honorer la littérature, se consumèrent dans l'étude de la controverse, et contractèrent l'habitude d'un ton pédantesque et dogmatique. Une autre cause nuisit encore plus aux développemens heureux de la langue française. Ronsard avait remarqué que la diction de Marot ne pouvait se prêter aux sujets nobles, et il en avait conclu qu'au lieu de chercher à faire un choix d'expressions relevées, il fallait opérer une révolution dans la langue, en y introduisant les richesses de la langue grecque et de la langue latine*.

Ronsard.

Ronsard jouit d'une grande faveur auprès de Charles IX, qui lui adressa souvent des vers. Il paraît que ce malheureux prince, entraîné à l'excès le plus affreux, par son inexpérience et par de perfides conseils, avait un penchant décidé pour les belles-lettres, et que, sans les troubles qui désolèrent son règne, il aurait par une protection constante secondé les efforts de François I. " Quand il faisait mauvais tems ou pluie, ou d'un ex- " trême chaud, dit Brantôme†, il envoyait quérir messieurs

* Ronsard (Pierre), né près de Vendôme en 1525, poète français. Ses Œuvres, Paris, 1623, deux vol. in-fol.

† Brantôme (Pierre Bourdeilles de), né en 1527, mort en 1614. Auteur de Mémoires sur les Capitaines Français et Etrangers, sur les Femmes Illustres, etc. Paris, 1787, huit vol. in-8°.

" les poètes, et là, passait son tems avec eux." Que n'aurait-on point dû attendre d'un jeune prince qui préférait ainsi à des amusemens frivoles la conversation des hommes instruits ?

Amyot.

Ce goût pour la société des gens de lettres avait été inspiré au roi par Amyot, son précepteur, à qui nous devons une traduction de Plutarque. " Si ce n'est pas l'é-
" tude d'un roi, dit Amyot à Charles IX, de s'enfermer seul
" en un' étude, avecque force livres, comme ferait un homme
" privé, mais bien de tenir toujours auprès de lui gens de
" savoir ou de vertu, prendre plaisir à en deviser et con-
" férer souvent avec eux, mettre en avant des propos à sa
" table, et en ses privés passe-tems, en ouïr volontiers lire
" et discourir ; l'accoustumance lui en rend l'exercice peu-
" à-peu si agréable et si plaisant, qu'il trouve, puis après,
" tous les autres propos fades, bas, et indignes de son
" exaucement, et si fait qu'en peu d'années, il devient sans
" peine bien savant et instruit ès choses dont il a plus à
" faire dans son gouvernement*.

* Sous la protection de Charles IX, Jean Antoine de Baïf, poète, et Joachim Thibault de Courville, musicien, furent les promoteurs d'un établissement littéraire dont le souvenir mérite bien d'être conservé. Je parle d'une Académie qui fut établie sur la fin de l'année 1570, pour travailler à l'avancement du langage français, et à remettre sus, tant la façon de la poésie, que la mesure et le réglement de la musique anciennement usitée par les Grecs et Romains. Par les lettres-patentes que le roi leur accorda, ils ont le pouvoir de se choisir des associés, six desquels jouiront des privi-

La traduction des *Hommes Illustres* et des *Œuvres Morales* de Plutarque, est le premier monument durable de notre prose, car les *Essais de Montaigne* ne parurent que quelque tems après. C'étaient peut-être les seuls ouvrages de l'antiquité qui pussent passer dans la langue française telle qu'elle était alors. Plutarque est toujours simple et naïf, ses récits portent le caractère d'une bonhomie agréable, unis avec la profonde raison; et ses traités de morale, pleins d'excellens principes sur la politique, sur la société, sur l'éducation, ressemblent à une conversation d'amis, où l'auteur cherche à instruire en amusant. Notre prose qui ne pouvait encore se prêter à un style élevé, et qui était propre à peindre naïvement les détails de la vie privée, convenait très bien pour rendre les écrits de Plutarque. C'est ce qui explique les causes de la préférence que nous donnons toujours à la traduction d'Amyot* sur celle de Dacier†. Ce grand

léges, franchises, et libertés, dont jouissent, dit Charles IX, nos autres domestiques; et à ce que la dite Académie soit suivie et honorée des grands, nous avons libéralement accepté et acceptons le surnom de protecteur et premier auditeur d'icelle. Voilà, ou je suis bien trompé, la première académie qui ait été instituée pour notre langue uniquement, et sans embrasser d'autres sciences.— Henri III n'eut pas moins de goût pour les exercices de cette compagnie naissante; mais elle fut bientôt dérangée par les guerres civiles; et la mort de Baïf, arrivée en 1591, acheva de mettre en déroute la petite société d'académiciens.—*Prosodie Française, par D'Olivet.*

* Amyot (Jacques), né à Melun en 1513, mort à Paris en 1593, évêque d'Auxerre. Ses Œuvres 25 vol. in-8°, Paris, 1801-6.

† Dacier (André), né à Castres en 1651, mort à Paris en 1722,

travail fut achevé pour l'éducation de Charles IX, et avait été entrepris par les ordres de François I, qui distingua les talens d'Amyot, et qui fut son protecteur. Ecoutons Amyot lui-même parler des motifs qui l'ont déterminé, nous pourrons nous en former en même tems une idée de sa manière d'écrire. Il s'adresse toujours à Charles IX :

" Or ayant eu ce grand heur que d'être admis auprès " de vous dès votre première enfance, que vous n'aviez " guère que quatre ans, pour vous acheminer à la connais- " sance de Dieu et des lettres, je me mis à penser quels " auteurs anciens seraient plus idoines et plus propres à " votre estat, pour vous proposer à lire quand vous seriez " en âge d'y pouvoir prendre quelque goust ; et pour ce " qu'il me semble qu'après les sainctes lettres, la plus belle " et la plus digne lecture qu'on sauroit présenter à un " jeune prince, étoit les *Vies* de Plutarque, je me mis à " revoir ce que j'en avois commencé à traduire en notre " langue, par le commandement de feu grand roi François, " mon premier bienfaiteur, que Dieu absolve et parachevai " l'œuvre entier, étant à votre service, il y a environ " douze ou treize ans."

Catherine de Médicis*, dont la fausse politique influa

de l'Académie Française et de celle des inscriptions. Traducteur d'Horace, de Marc-Aurèle, d'Epictète, de la Poétique d'Aristote, de plusieurs ouvrages de Sophocle, Platon, Hippocrate, etc.

* Catherine de Médicis, fille unique et héritière de Laurent de Médicis, nièce de Clément VII. Elle fut mariée en 1533 à Henri II, et mourut en 1589. " Fœmina vasti animi, et superbi luxûs," dit De Thou.

beaucoup sur les malheurs de ses enfans, protégea les lettres, et prouva son goût éclairé pour ceux qui les cultivaient, en élevant aux premières dignités de l'Etat le fameux chancelier de l'Hôpital. Elle avait puisé ce goût dans sa famille, dont les bienfaits firent renaître la littérature italienne, et elle avait apporté de Florence cette politesse noble, cette élégance de mœurs, qui rendirent la cour de France si brillante à cette époque*.

Montaigne.

Pendant les troubles des règnes de François II et de Charles IX, au milieu des guerres civiles et des fureurs de la Ligue, on ne vit pas sans étonnement s'élever un homme qui, par la profondeur de ses pensées, par les formes heureuses dont il sut les revêtir, donna un nouvel éclat à la prose française. On ne trouvera point extraordinaire qu'en parlant de Montaigne je fasse mention des circonstances qui influèrent sur son caractère, si bien

* *Le bon goût* qui est fondé sur des principes immuables, est le même pour tous les tems, et c'est le principal fruit qu'on doive faire tirer aux jeunes-gens de la lecture. Ce goût ne se borne pas aux lettres : il regarde aussi tous les arts, toutes les sciences, toutes les connaissances. Il consiste alors dans un certain discernement juste et exact, qui fait sentir ce qu'il y a dans chacune de ces sciences et de ces connaissances de plus rare, de plus beau, de plus utile, de plus essentiel, de plus convenable, ou de plus nécessaire, à ceux qui s'y appliquent ; jusqu'où par conséquent il en faut porter l'étude, ce qu'on en doit écarter, ce qui mérite un travail particulier, et une préférence sur tout le reste.—*Rollin.*

développé dans ses Essais. J'ai pensé, comme on a dû souvent le remarquer, qu'il était utile de ne point séparer les progrès de la langue française des causes politiques qui lui ont fait éprouver des variations. Or il n'est point douteux que les événemens qui se passèrent du tems de Montaigne, et auxquels il prit part, n'aient contribué à lui donner la hardiesse d'expressions que nous admirons encore dans son ouvrage*.

Montaigne, en parlant de lui-même, pénètre dans les plus secrets replis du cœur humain ; il n'emploie aucun art, ne met aucun ordre dans la distribution de ses idées, et il passe alternativement d'un sujet à un autre. Souvent l'objet de ses chapitres ne répond point au titre qu'il leur a donné. Malgré ce désordre, il plait encore généralement. Son style fait oublier la longueur de ses digressions. Ne quittant point le ton naïf du siècle, il est souvent familier, mais quelquefois il devient fort. Il exprime d'une manière originale des idées neuves ; il est pittoresque dans les descriptions, et quelques mots vieillis qui expriment énergiquement des pensées que nous rendons aujourd'hui par des périphrases, ajoutent encore au charme qu'on éprouve en le lisant. Montaigne avait été habitué, dès l'enfance, à parler en même tems latin et français ; de là viennent plusieurs tournures latines qu'on remarque dans ses ouvrages.

* Montaigne (Michel), né en 1533, mort en 1592. Traducteur de la Théologie Naturelle de Rémond de Sébonde, auteur d'un Voyage d'Italie, mais surtout des Essais, le plus ancien des bons livres français. Ses Essais, cinq vol. in-8°. Lefèvre, Paris. 1823.

Marie Stuart.

Avant de quitter l'époque funeste de nos guerres civiles, et d'arriver aux tems heureux où Henri IV rétablit la paix, je ne dois pas oublier de faire mention d'une princesse, aussi belle qu'infortunée, qui cultiva avec succès les lettres françaises. Marie Stuart, reine de France, au milieu des factions les plus animées contre l'autorité royale, veuve à la fleur de son âge, montant ensuite sur le trône d'Ecosse, trahie par tous ceux qui devaient lui être le plus attachés, précipitée de ce trône, et mourant sur l'échafaud, après une captivité de dix-huit ans, a mérité, par ses malheurs inouïs, l'intérêt de la postérité. Parmi les maux cruels qu'elle éprouva, et les inquiétudes cruelles dont elle fut souvent tourmentée, il paraît qu'elle trouva dans la littérature une douce consolation. Son éducation en France avait été perfectionnée ; elle savait les langues grecque et latine, et parlait plusieurs langues vivantes. Mais la langue française était celle qu'elle préférait.

Regnier et Malherbe.

Henri IV, vainqueur, rendit à la France la tranquillité qu'elle avait perdue depuis si long-tems. L'époque trop courte de son règne présente deux poètes qu'on peut regarder comme ceux qui, les premiers, ont donné à la langue française la force et la clarté qui la distinguent aujourd'hui. Regnier, né avec ce caractère âcre et

caustique qui convient à la satire, s'exerça dans ce genre. Sa poésie est énergique et serrée ; ses descriptions, qui passent trop souvent les bornes de la décence, offrent des traits frappans que jusqu'à lui la langue française n'avait pu rendre. L'art du dialogue, dont Boileau s'est souvent servi dans ses satires, est employé heureusement par Regnier* ; et l'on trouve dans ce poète les premières traces de nos bonnes scènes comiques. Trop enthousiaste de Juvénal†, il eut rarement la grâce et l'aimable philosophie d'Horace‡.

Malherbe prit un vol plus élevé. Il s'exerça principalement dans le genre lyrique, et donna à la langue française l'harmonie, la majesté, et la magnificence d'expression qui conviennent à l'ode. On admira le tour heureux de ses phrases, la vérité de ses descriptions, la justesse et le choix de ses comparaisons. Boileau représente Malherbe comme le législateur du goût, et comme celui qui enseigna le pouvoir d'un mot mis à sa place. La postérité a confirmé ce jugement, et, après deux

* Regnier (Mathurin), né à Chartres en 1573, mort à Rouen en 1613. Poète français, dont on a seize satires, trois épîtres, cinq élégies, etc.

† Juvénal, d'Aquino, poète latin du premier siècle de l'ère vulgaire. Seize satires, distribuées en cinq livres.

‡ Horace, né à Venuse vers l'an 66 avant l'ère vulgaire, mort à l'âge de cinquante-sept ans ; poète latin. Quatre livres d'Odes, un d'Epodes ; un Poème Séculaire ; dix-huit Satires, distribuées en deux livres ; vingt-trois Epitres, aussi en deux livres ; la vingt-troisième traite de l'Art poétique.

siècles, les poésies de Malherbe font encore les délices de tous les amateurs de la langue française*.

On sera plus à portée de juger la manière d'écrire de Regnier et de Malherbe, en rapprochant deux morceaux où ils ont traité le même sujet. Après que le feu des guerres civiles fut éteint, lorsque les factions furent anéanties, lorsqu'enfin la France respira sous un chef aussi grand dans la guerre que dans la paix, les deux poètes célèbrèrent cette heureuse époque.

Regnier, en s'adressant à Henri IV, dit:—

Je ne veux point me taire,
Où tout le monde entier ne bruit que tes projets;
Où ta bonté discourt au bien de tes sujets,
Où notre aise et la paix ta vaillance publie,
Où le discord éteint et la loi rétablie,

* Malherbe (Fr.), né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628; poète français. Odes et autres poésies, traduction d'un livre de Tite-Live, et de quelques Lettres de Sénèque. Voici ce que Boileau dit de lui:—

"Enfin Malherbe vint et le premier en France,
Fit sentir dans ses vers une juste cadence,
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce tems sert encor de modèle."

Art Poétique, chant premier.

Annoncent ta justice ; où le vice abattu
Semble, en ses pleurs, chanter un hymne à la vertu.

On voit que le poëte habitué au genre satirique, s'élève, autant qu'il le peut, à la hauteur de son sujet ; mais que les expressions n'y répondent pas assez. Ecoutons Malherbe, et nous verrons un premier exemple de la poésie noble et éloquente. Le poète fait une prière à Dieu :—

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées ;
Ote-nous tous ces objets qui, des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir ;
Et comme sa valeur maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.
La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs, ni les portes ;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
Et le peuple, qui tremble aux fureurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser n'aura plus de tambour.

* * * * * * *

Nous ne verrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs ;
Toute sorte de biens comblera nos familles ;
La moisson de nos champs lassera nos faucilles,
Et les fruits passeront les promesses des fleurs.

On ne peut s'empêcher d'être frappé d'admiration, en pensant aux progrès que Malherbe fit faire à la langue française, et en se rappelant que ce grand poète naquit neuf ans après la mort de Marot. Quelle différence entre les idiomes de ces deux poètes ! On penserait qu'ils n'ont point écrit dans la même langue ; et cepen-

dant ils ont vécu dans le même siècle; les mêmes personnes ont pu les voir. Les causes d'un changement si prompt doivent être attribuées à l'esprit de société qui continua de se perfectionner, et à la protection que les derniers Valois donnèrent aux lettres, quoique leurs malheurs, et les erreurs auxquelles ils furent entraînés, dussent étouffer en eux le goût des arts.

Un critique sévère pourrait relever dans le morceau de Malherbe que j'ai cité, la *valeur* qui montre son *courage* à donner la paix. Encore cette faute disparait-elle par l'heureuse tournure des vers. Du reste, quelles images frappantes! Quel retour mélancolique vers les malheurs passés! Quel art dans les constructions! Quelle élégance dans les alliances de mots!

On a vu quelle influence Regnier et Malherbe ont eue sur la formation de la langue française. Le dernier surtout affectait un purisme rigoureux, et ne souffrait point qu'on blessât en sa présence les règles du langage. Admis quelquefois à la cour, il se permettait de reprendre avec chaleur ceux qui s'exprimaient incorrectement. Le roi, élevé dans le midi de la France, avait conservé quelques mots et quelques tournures du jargon méridional. Toutes les fois qu'il lui en échappait devant Malherbe, le poète les relevait sans ménagement; et ce bon prince loin de s'en fâcher, reconnaissait, sous le rapport du langage, l'autorité du premier écrivain de son tems. On peut attribuer à cette cause la pureté et l'élégance d'expression qui se sont conservées long-tems à la cour de France.

Racan.

Racan, élève de Malherbe, ne réussit point dans le genre qui avait fait la gloire de son maître. Le goût de la campagne, un caractère d'esprit qui le portait à peindre des images douces, lui inspirèrent des pastorales où il évita l'exemple des Italiens, dont les poésies champêtres n'avaient pas la simplicité du genre. Racan s'appesantit un peu trop peut-être sur les détails minutieux de la vie rurale. Il ne chercha point assez à rendre ses peintures gracieuses ; il employa quelquefois des expressions peu dignes de la poésie. Quand il voulut prendre un ton plus élevé, il échoua*.

La mort prématurée de Henri IV, les troubles qu'on redoutait sous un roi faible, semblaient présager la décadence des lettres, lorsque Richelieu, en s'emparant du gouvernement, leur donna une impulsion plus forte, et prépara les succès du règne de Louis XIV.

Richelieu.

Le goût exclusif du cardinal pour la poésie dramatique fut la première cause de la supériorité de notre théâtre, et contribua peut-être, en bornant l'ambition des poètes français aux succès de la scène, à rendre notre

* Racan, né en 1589, mort en 1670, de l'Académie française. Bergeries, Poésies Chrétiennes, Discours contre les Sciences, Mémoires sur la Vie de Malherbe. Œuvres de Racan, Paris, Coustelier, 1724, 2 vol. in-8°.

versification moins propre à l'épopée. Du moins est-il à remarquer que, pendant le siècle de Louis XIV, aucun de nos bons poètes n'essaya de faire un poème épique. En adoptant, pour la poésie noble, les alexandrins à rimes régulières, dont le dialogue dramatique rompt heureusement la monotonie, on nuisit aux narrations et aux descriptions épiques qui n'ont pas le même avantage. Avant le règne de Louis XIII, l'art du théâtre, quoique très répandu, n'avait produit aucun ouvrage avoué par le goût.

Richelieu, dans le tems où il terrassait le parti calviniste et humiliait la haute noblesse, au milieu des soins les plus importans et les plus pénibles, se délassait par la culture des lettres. Poussé plutôt par son penchant pour toute espèce de celébrité, que guidé par un goût éclairé, il rassembla autour de lui un certain nombre de poètes qui travaillaient avec lui aux ouvrages qu'il faisait représenter sur un magnifique théâtre construit dans son palais*.

* Le Cardinal de Richelieu fut fait principal Ministre de Louis XIII par lettres patentes du 21 Novembre, 1629. C'est Richelieu qui a établi l'Imprimerie Royale; les frais de cet établissement coutèrent trois cent-soixante mille livres: Trichet du Frêne était chargé de la correction : Cramoisi était l'imprimeur, et Sublet Desnoyers en était le surintendant.

CHAPITRE IX.

Formation de l'Académie française.

La protection que Richelieu accordait aux lettres, quoique peu éclairée, en répandit le goût dans presque toutes les classes de la société. Quelques hommes de lettres, voulant épurer et perfectionner la langue, s'assemblaient alternativement chez l'un d'eux pour se communiquer leurs lumières et pour fixer leurs doutes. Le bruit des travaux de cette réunion parvint jusqu'au cardinal. Il sentit de quelle utilité pouvait être une assemblée permanente des hommes les plus célèbres de la littérature, qui s'occuperaient constamment à étudier le génie de notre langue, à donner aux mots une juste acception, à prononcer sur les incertitudes d'une syntaxe, alors peu claire, à déterminer enfin les changemens ou les modifications que l'on pouvait faire au langage. Comme aucun genre de gloire n'était indifférent à Richelieu, il changea en institution publique une réunion privée de quelques hommes instruits, et se déclara le fondateur de cette institution, à laquelle il donna le nom d'*Académie française**. L'exécution de cette idée, la plus juste

* Des lettres patentes furent formées au mois de Janvier, 1635, pour la fondation de l'Académie française, qui ne furent enrégis-

peut-être que ce ministre ait eue sur les moyens de fixer la langue française, est sans contredit une des causes qui ont le plus contribué à son perfectionnement. Les travaux de cette compagnie eurent d'abord peu d'éclat. Elle recueillait les matériaux de ce dictionnaire célèbre, dont on a blâmé le plan, auquel on a reproché plusieurs défauts, mais qui, malgré ses détracteurs, est un monument digne du beau siècle où il a été perfectionné*.

Le premier ouvrage remarquable de l'Académie fut fait à l'occasion d'une tragédie qui eut un succès jusqu'a-

trées que le 10 Juillet, 1637. Les académiciens avaient commencé de s'assembler dès l'année 1634. Les premiers officiers furent M. de Serizai, directeur; M. Desmarests, chancelier, et M. Conrart, secrétaire.

L'Académie est maintenant remplacée par l'Institut Royal, séant à Paris, palais des Beaux-Arts, quai Conti, N° 23. Cette société savante est composée de 163 membres, et divisée en quatre classes. La première classe des Sciences Mathématiques est composée de soixante-trois membres, et de huit associés étrangers; elle a cent correspondans. La seconde classe, de la Langue et de la Littérature Française, s'occupe de la confection du Dictionnaire de la Langue, et, sous le rapport de la langue, de l'examen des ouvrages importans de Littérature, d'Histoire, et de Sciences. Elle est composée de quarante membres et d'un secrétaire perpétuel. Les objets dont s'occupe la troisième classe, d'Histoire et de Littérature anciennes, sont plus nombreux. Les recherches de ses quarante érudits ont pour but la connaissance des Langues Savantes, des Antiquités, des Monumens, de l'Histoire. La quatrième classe, des Beaux-Arts, est composée de vingt-huit membres.

* Voici le titre de la meilleure et dernière édition de cet ouvrage. Dictionnaire de l'Académie française, cinquième édit. 2 vol. in-4°, Paris, 1814.

lors sans exemple. Corneille avait donné le Cid ; cette pièce dont le sujet, peut-être le plus heureux de tous ceux qui ont été mis sur la scène, réunissait tous les genres de beautés. Jamais les passions n'avaient été peintes avec autant de charme, de vérité, et d'énergie ; jamais l'intérêt n'avait été porté à un aussi haut degré ; jamais la langue française n'avait eu un caractère aussi noble et aussi soutenu. Le cardinal de Richelieu et les poètes qui lui étaient attachés, jaloux d'un triomphe auquel ils sentaient qu'il leur était impossible d'atteindre, ne négligèrent rien pour dénigrer notre premier chef-d'œuvre dramatique. L'Académie eut ordre de l'examiner, et d'en faire une critique, sous le double rapport de l'art dramatique et du style. La compagnie, de qui l'on attendait une satire amère, eut le courage de ne point servir aux passions du ministre. Elle examina la pièce ; mais loin de la déchirer, elle la jugea avec beaucoup de réserve et de modération. Elle donna le premier exemple de cette critique mesurée et décente, qui a pour but d'éclairer, non de blesser, et qui se concilie très bien avec l'estime publique que l'on a pour le talent dont on se permet de relever quelques fautes.

CHAPITRE X.

Grands progrès de la langue française sous Corneille.

Je ne m'arrêterai point sur les autres poètes dramatiques rivaux et contemporains de Corneille. Mairet et Tristan débrouillèrent un peu l'art théâtral; Duryer composa quelques scènes énergiques dans ses tragédies de Scévole et de Saül. Mais aucun d'eux ne corrigea la langue. Rocrou, seul à cette époque, écrivit quelquefois purement et éloquemment. Un petit nombre de vers de son *Hercule mourant* et de son *Antigone*, deux scènes de *Venceslas*, sont restés dans la mémoire des amateurs de la bonne littérature. Je ne m'étendrai pas plus sur quelques poètes de ce tems-là, tels que Théophile, Gombaud, Mainard, parce qu'ils furent très inférieurs à Malherbe et à Regnier.

Il était réservé au grand Corneille de consommer la révolution que ces deux auteurs avaient faite dans la langue poétique. Il n'est point dans mon sujet de chercher à donner une idée des talens dramatiques. Je n'examinerai point l'étonnante variété de ses conceptions, la savante combinaison de ses plans, son aptitude à

peindre différentes mœurs, et à donner aux hommes le caractère qui leur convient, suivant les époques et les pays où ils ont vécu. Je ne m'attacherai point à faire remarquer cet art dont il est le créateur, et qui consiste à lier les scènes, à les faire dépendre l'une de l'autre, à en former, pour ainsi dire, un tissu qui compose l'ensemble régulier d'une pièce de théâtre.

Ceux qui, dans le siècle dernier, ont voulu rabaisser Corneille, ont moins attaqué ses plans que son style, qu'ils ont trouvé souvent incorrect et barbare. Avant d'examiner jusqu'à quel point leurs critiques sont fondées, je crois devoir faire observer que ce grand homme a excellé dans tous les genres de style poétique. Les amateurs superficiels, qui ne connaissent l'auteur de *Cinna* que d'après les témoignages de ses détracteurs, pensent en général que ce poète, souvent déclamateur, n'a réussi que lorsqu'il a eu à peindre des sentimens qui approchent de l'exagération. Il me semble utile de les faire revenir de cette erreur, en leur indiquant les beautés nombreuses et variées que présente le style de Corneille*.

Personne n'a encore révoqué en doute que l'amour, tel qu'il doit être, lorsque des obstacles qui semblent invincibles lui sont opposés, ne fût peint dans le Cid avec le style le plus touchant. Un ton chevaleresque aug-

* Corneille (Pierre) né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684, de l'Académie française. Le père du théâtre français ; auteur du Cid, des Horaces, de Cinna, de Polyeucte, et de vingt-huit autres pièces de théâtre. Ses Œuvres avec le commentaire de Voltaire, Genève, 1774, huit vol. in-4°.

mente encore sa pureté et sa délicatesse. Le rôle de Chimène, le plus dramatique qui ait été tracé, est écrit avec autant de naturel que d'énergie, et presque jamais l'emphase ni les déclamations ne le refroidissent. Les modèles de la grande éloquence, de la discussion théâtrale, de la plus profonde logique, ne se trouvent-ils pas dans les *Horaces*, dans *Cinna* et dans *Pompée*? Quel amateur des lettres n'a pas retenu les beaux vers dans lesquels le jeune Horace est aussi modeste que grand, les imprécations de Camille, et le récit de Tite-Live*, embelli par la plus noble diction? Qui ne connaît les belles scènes de Cinna? Qui n'admire encore le rôle de Cornélie? L'amour du trône, les tourmens de l'ambition, ne sont-ils pas tracés dans le rôle de Cléopatre avec une force et une châleur qu'aucun poète n'a jamais surpassées? La dignité et la noblesse de la diction ne répondent-elles pas à la hauteur du sujet? Toutes les beautés poétiques de la religion Chrétienne ne sont-elles pas employées dans Polyeucte? Quelle variété de style ne fallait-il pas pour peindre un jeune homme qui ne balance pas à se séparer d'une tendre épouse, qui, comblé de tous les dons de la fortune, se décide à partager la palme des martyrs; une femme vertueuse qui se trouve placée entre l'époux qu'elle aime par devoir et l'amant qui eut ses premiers soupirs? Quelle modestie, quelle douceur dans le rôle de Pauline! Quelle majesté dans celui de Sévère! Quelle abnégation de soi-même dans le personnage de Polyeucte! Quel enthousiasme dans celui

* Tite-Live, de Padoue, historien latin, sous Auguste.

de Néarque ! La langue française ne prend-elle pas, dans cet admirable ouvrage, toutes les diverses formes qui conviennent à tant de sentimens opposés ?

Corneille semblait avoir épuisé tous les genres de style qu'on peut employer dans la tragédie. On devait penser qu'après avoir su exprimer les passions tendres, les passions violentes, et les sentimens les plus sublimes, il ne lui restait plus qu'à parcourir de nouveau la route qu'il avait frayée. Cependant, on ne le vit pas sans étonnement offrir à l'admiration du public une pièce dont le principal personnage, en butte à toutes les intrigues d'une cour perfide, n'oppose à ses adversaires qu'une ironie sanglante qui a toute la dignité du style tragique. Le rôle de Nicomède donna l'exemple du parti qu'on peut tirer de la langue française, pour exprimer noblement le mépris qu'inspirent de lâches ennemis, et pour faire rire de leurs attaques imprudentes, sans démentir la fierté d'un grand caractère.

On a vu que Corneille avait été le créateur du style tragique, et qu'il lui avait fait prendre plusieurs formes différentes. J'ai cru inutile de rapporter l'exposition d'*Othon*, et la belle scène de *Sertorius*, où le poète montre jusqu'à quel point on peut anoblir les raisonnemens politiques et les rendre dignes de la majesté de la tragédie.

Mais ce qui doit mettre le comble à l'étonnement de ceux qui étudient le génie de Corneille, c'est qu'après avoir créé l'art de la tragédie, il ait encore fait la première comédie où l'on trouve un comique décent et naturel, où l'on remarque cette aisance et cette légèreté

qui doivent caractériser le genre, où l'on admire enfin cette gaîté soutenue dans le style et les situations, si éloignées des bouffonneries qui étaient alors en possession du théâtre. Le *Menteur* précéda les comédies de Molière. Dans cette pièce qui est restée, le principal rôle est rempli de détails charmans ; l'auteur y prend alternativement tous les tons ; les narrations variées qu'il met dans la bouche du *Menteur*, réunissent toutes les sortes de beautés comiques, et le récit du pistolet surtout, est d'un naturel, d'une gaîté piquante que Molière lui-même n'a pas surpassés. Le rôle du valet crédule qui est toujours la dupe de son maître, quoiqu'il connaisse bien son caractère, contribue à faire ressortir le personnage du *Menteur*, et par des naïvetés exprimées dans un style toujours gai, jamais bouffon, augmente le comique de la situation.

Nous avons vu Corneille exceller dans la tragédie et dans la comédie. Qui croirait qu'il méritât le même succès dans un genre dont l'on attribue généralement l'invention à Quinault* ? Jusqu'à présent vous n'avez

* Quinault (Philippe), de Paris, né en 1636, mort en 1688, de l'Académie française ; poète français. Tragédies, Comédies, Epigrammes, Poésies diverses, Alceste, Armide, Thésée, Atys, et autres opéras. Ses Œuvres en cinq vol. in-12°, Paris, 1778.

Un littérateur célèbre fait ainsi mention de cet écrivain : " Quinault n'est pas du nombre des écrivains qui ont ajouté à la " richesse et à l'énergie de notre langue : il est un de ceux qui ont " le mieux fait voir combien on pouvait la rendre souple et flexible. " S'il paraît rarement animé par l'inspiration du génie des vers, il " parait très familiarisé avec les grâces ; et comme Virgile nous " fait reconnaître Vénus à l'odeur d'ambroisie qui s'exhale de la

remarqué dans les œuvres de Corneille que les peintures terribles de l'amour tragique, l'expression des sentimens sublimes qui semblent élever l'homme au-dessus de lui-même, et le premier modèle du style de la comédie. Maintenant vous allez y voir le tableau de l'amour tendre et naïf; et vous pourrez observer que l'auteur de Cinna ne tombe point dans la fadeur que l'auteur de l'art poètique reprochait justement à Quinault. Corneille avait soixante-sept ans, lorsqu'il fut invité à remplir un canevas d'opéra fait par Molière. Le poète sembla rajeunir pour contribuer aux plaisirs de Louis XIV. Son style, toujours énergique et nerveux, parut se détendre, si je puis m'exprimer ainsi; et la plus douce éloquence succéda aux traits vigoureux de ses autres ouvrages*.

Corneille, lorsqu'il eut vaincu la ligue puissante qui s'était formée contre le Cid, jouit pendant quelque tems de toute l'étendue de la réputation qu'il méritait. Par

" chevelure et des vêtemens de la déesse, de même, quand nous " venons de lire Quinault, il nous semble que l'amour et les grâces " viennent de passer près de nous."—*La Harpe, Cours de Littérature ancienne et moderne*, tome 6.

* Molière pressé par le tems, fut obligé d'avoir recours à Pierre Corneille pour achever le célèbre opéra de Psyché. Ce grand homme agé de soixante-quatre ans, composa les quatre derniers actes, à l'exception des premières scènes du second et du troisième. Ce talent fier et sublime s'abaissa jusqu'au genre de Quinault; et l'on ne peut être assez étonné de le voir surpasser l'auteur d'Armide, dans la douceur et la délicatesse des sentimens qui conviennent à un sujet tel que Psyché.

un accord unanime, il était placé au premier rang des poètes. Tous les livres du tems sont pleins des éloges dont on paraissait vouloir l'accabler.

Après avoir cherché à prouver que tous les genres de beautés poétiques se trouvent dans les ouvrages du grand Corneille, je vais indiquer les défauts dont il n'a pu se garantir. On verra que ses fautes tiennent presque toutes au goût du tems où il écrivit, et que ses beautés ne sont qu'à lui seul.

A l'époque où Corneille entra dans la carrière des lettres, la littérature espagnole était très répandue en France. Anne d'Autriche* avait introduit à la cour une langue sonore et majestueuse, dans laquelle avaient été composés plusieurs ouvrages qui avaient alors une grande réputation. Tous les poètes dramatiques savaient cette langue, et cherchaient à faire passer sur notre théâtre des pièces que notre indigence dans cette partie de la littérature nous faisait regarder comme des chefs-d'œuvre. Les auteurs espagnols, doués d'une imagination vaste et brillante, avaient fait quelques bonnes scènes théâtrales ; mais plus jaloux d'inspirer la curiosité, que d'exciter cette sorte d'intérêt qui ne peut naître que d'un sujet simple, ils s'étaient étudiés à compliquer leurs canevas dramatiques, et la représentation de leurs pièces exigeait une attention scrupuleuse, qui, comme le dit Boileau, d'un divertissement faisait une fatigue. Ils ne suivaient

* Anne d'Autriche, fille de Philippe III, mariée en 1615 à Louis XIII, morte en 1666.

aucune règle dans leurs compositions informes, et les trois unités leur étaient absolument inconnues*. Leur manière d'écrire était aussi vicieuse que leurs conceptions. Obligés de travailler pour un peuple dont la politesse était cérémonieuse et composée, dont le goût avait quelque chose d'exalté et à qui, la simplicité des anciens ne pouvait plaire, ils avaient adopté un style souvent emphatique et boursoufflé ; et lorsqu'ils avaient voulu peindre les passions, ils avaient substitué des raisonnemens froids aux mouvemens énergiques qu'elles doivent inspirer.

L'inconvénient d'imiter des modèles vicieux et d'exagérer leurs défauts se fit sentir surtout dans les commencemens de notre théâtre. Corneille ne put se préserver entièrement du mauvais goût qui était répandu dans les meilleures compagnies de son tems. Mais,

* Dans la Poésie Dramatique, les critiques ont établi trois sortes d'*unités*, savoir : une *unité* d'action, une *unité* de tems, et une *unité* de lieu.

Ces trois *unités* sont communes à la Tragédie et à la Comédie. L'*unité* d'action est la seule qui soit essentielle dans l'Epopée.

L'*unité* d'action exige que le drame ne roule que sur une action principale et simple, à laquelle se rapportent et se subordonnent les épisodes ou les incidens qui naissent du sujet.

Dans la Tragédie, l'*unité* d'action est formée de l'*unité* de péril ; et dans la Comédie de l'*unité* d'intrigue.

L'*unité* de tems consiste en ce que la durée de l'action dramatique soit renfermée dans l'intervalle d'un soleil à l'autre, lequel est de vingt-quatre heures.

L'*unité* de lieu exige que non seulement le lieu général où une action se passe, comme un pays, une ville, soit déterminé, mais encore le lieu particulier, comme un palais, un vestibule, un

—*A. Caillot, Dictionnaire de Littérature.*

dans le choix qu'il fit des auteurs espagnols dont il voulut embellir les ouvrages, on ne peut méconnaître un homme supérieur. Le sujet du Cid, comme je l'ai dit, était un des plus heureux qu'on pût trouver, avait été traité par deux poètes espagnols. Corneille se l'appropria : il en fit un chef-d'œuvre. L'Héraclius de Calderone* était un chaos où le mauvais goût et les fausses combinaisons étaient portés à un degré difficile à concevoir. Le poète français en fit une pièce régulière, où cependant il suivit un peu trop les traces de ses modèles. Dans la suite il puisa encore chez les Espagnols le sujet de *Don Sanche d'Arragon*, qui pour la conduite et pour le style est inférieur à Héraclius. On ne doit pas oublier aussi qu'il trouva dans ce théâtre informe l'idée du *Menteur*. Mais outre que la première pensée d'une comédie de caractère est peu importante, puisque tout dépend de l'exécution, on doit remarquer encore que la liaison des scènes, et surtout le style vraiment comique de cette pièce, appartiennent entièrement à Corneille.

Quoique ce grand poète ait embelli et perfectionné tout ce qu'il a emprunté des Espagnols, on ne peut révoquer en doute qu'en général le style de presque toutes ses pièces ne porte quelque empreinte des défauts qu'on a reprochés aux Calderone et aux Lopez de Véga†. Ce

* Calderone de la Barca, né en 1601, auteur de pièces dramatiques et autres œuvres en espagnol ; recueillies en 21 vol. in-4°, Madrid, Sancha, 1776.

† Lopez de Véga, Espagnol, né en 1562, mort en 1635, poète dramatique, etc. Ses Œuvres en vingt-et-un vol. in-4°, Madrid,

poète, en faisant sa lecture habituelle des auteurs espagnols, avait été porté naturellement à concevoir beaucoup d'estime pour Sénèque et pour Lucain*, tous deux nés en Espagne, et qui semblaient avoir servi de modèles aux écrivains modernes de ce pays. C'est encore ce goût vicieux qui avait influé sur le génie de Corneille, et qui avait fait dire à Boileau, dans un moment d'humeur :

> Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
> Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Ces défauts ne se trouvent que très rarement dans les bonnes pièces de Corneille, et ils disparaissent sous le grand nombre de beautés franches, hardies, et sublimes.

J'ai cherché à donner une idée juste du talent de Corneille, et de l'influence qu'il a eue sur les premières années du siècle de Louis XIV. Je n'ai pas dissimulé ses défauts, mais j'ai cru devoir distinguer ceux dont il ne pouvait se garantir, de ceux auxquels il a été entraîné par son goût pour les auteurs qu'il a surpassés.

* Lucain, né à Cordoue vers l'an 38 de l'ère vulgaire, mis à mort par Néron en 65. Poète latin, auteur de la Pharsale, poème épique en dix livres, traduit en vers français par Brébeuf.

CHAPITRE XI.

Perfectionnement de la langue française sous Louis XIV.

Poètes de ce siècle.

Pendant que Corneille donnait *Attila, Pulchérie,* et *Surèna,* dernières pièces de Corneille, dans lesquelles, lorsque le feu de sa jeunesse se fut éteint, les beautés diminuèrent, et les fautes devinrent plus fréquentes, Racine faisait représenter ses chefs-d'œuvre. Quoique Pascal ait fait paraître les *Lettres provinciales* avant les premières tragédies de Racine, je n'en parlerai que lorsque je m'occuperai des prosateurs, qui, autant que les poètes, ont illustré le grand siècle de notre littérature. Il m'a semblé que je devais sacrifier ici l'ordre chronologique à la clarté et à la méthode ; et séparer, en conséquence, nos chefs-d'œuvre de poésie de nos chefs-d'œuvre en prose. Je vais donc commencer par passer en revue tous les grands poètes qui ont fleuri sous le règne de Louis XIV.

Racine.

Racine perfectionna la langue poétique, mais ce ne fut pas sans effort. On remarque, que dans ses deux premières tragédies il luttait avec peine contre le vieux langage, et qu'il ne put s'empêcher d'employer quelques expressions et quelques tournures de phrase qu'il a ensuite cru devoir bannir de la langue; mais Racine ne donna une idée juste de la perfection à laquelle il devait arriver que dans Andromaque, qui eut le même succès que le Cid.

Rappellerai-je des vers qui sont gravés dans la mémoire de tous ceux qui ont quelque goût pour les lettres françaises? Examinerai-je avec un soin minutieux des tragédies qui, depuis un siècle, ont épuisé l'admiration des lecteurs et des commentateurs? " Racine a tout fait, " (disait Voltaire,) il n'y a qu'à écrire au bas de chaque " page : beau, pathétique, harmonieux, sublime !"

En effet, il est impossible de faire sentir cette pureté soutenue dans le style, cette raison supérieure qui préside à toutes les pensées, cette convenance parfaite du langage de tous les personnages que peint le poète, cet heureux choix de mots qui semblent réunis sans effort, cette harmonie continuelle et variée qui fait disparaître la monotonie de nos alexandrins, et qui produit sur toutes les oreilles délicates l'effet d'une musique enchanteresse. On doit lire Racine, si l'on veut se former une idée de son génie. Les observations littéraires ne sont utiles que lorsqu'un poète présente des défauts mêlés

beautés. Elles peuvent préserver les jeunes gens d'une admiration aveugle pour des idées fausses ou pour de mauvaises alliances de mots ; dans Racine, elles seraient superflues, et l'on peut tout admirer sans craindre de compromettre son goût*.

Je crois devoir répondre à quelques critiques qui ont été faites dans le dix-huitième siècle par les admirateurs outrés de Voltaire. On a prétendu que Racine n'avait su peindre que des Juifs, et que le coloris local manquait à ses pièces.

En commençant par Andromaque, je ferai observer que le personnage d'Oreste répond parfaitement à l'idée que les anciens nous en ont laissée. Malheureux dans tout ce qu'il entreprend, il paraît frappé de cette fatalité terrible qui l'entraîne malgré lui au crime. C'est lui qui porte à la cour d'Epire l'infortune qui le suit constamment. A son aspect, la paix est bannie, les passions les plus violentes sont excitées, et une catastrophe affreuse se prépare. Le rôle d'Andromaque renferme peut-être le tableau le plus pur des mœurs des anciens. Aucun ornement moderne ne dépare le caractère de la veuve d'Hector et de la mère d'Astianax. Hermione est telle que doit être la fille de Ménélas. Elle a toute la fierté de la famille des Atrides. On lui a reproché un peu

* Racine (Jean), né à la Ferté-Milon en 1693, mort à Paris, en 1699, de l'Académie française, et de celle des inscriptions et belles-lettres, historiographe avec Boileau. Cantiques, Idylles, Epigrammes, et douze Tragédies ; Histoire de Port-Royal, Lettres à Boileau, etc. Ses Œuvres, 7 vol. in-8°, publiées par Louis Aimé Martin, douzième édit. Paris, 1822.

de coquetterie, mais on n'a pas remarqué que les emportemens, les artifices, le dépit d'une femme outragée, ne tiennent ni aux tems, ni même aux mœurs. S'est-on jamais avisé de relever, dans Homère, la coquetterie d'Hélène? On a donc mal-à-propos critiqué, dans la tragédie d'*Andromaque*, un des caractères les plus vrais que Racine ait tracés.

Britannicus mérite-t-il le reproche de n'avoir point de coloris local? Il faut être de bien mauvaise foi, pour oublier que, dans cette tragédie admirable, Racine a su faire passer dans notre langue poétique les traits les plus frappans et les plus profonds de Tacite. Néron, entre le vice et la vertu, désignés par les caractères de Narcisse et de Burrhus; dégoûté d'une épouse dont la constance le fatigue, se familiarisant avec le crime par les exemples récens du règne de Claude; Agrippine, toujours dévorée d'ambition, voyant son crédit se perdre à la cour d'un fils pour lequel elle a tout sacrifié; Burrhus, cherchant à la calmer, défendant par une politique sage le prince dont il désapprouve en secret les actions, et s'exposant à une disgrâce par les vertueuses remontrances qu'il ose faire à son empereur; Britannicus enfin, n'opposant que la franchise imprudente d'un jeune-homme aux artifices d'une cour corrompue; toutes ces combinaisons dramatiques, rendues plus belles et plus frappantes par un style constamment assorti aux mœurs, aux caractères et aux situations, ne sont-elles pas des modèles où l'on remarque toutes les ressources que la tragédie peut puiser dans l'histoire.

Tout le monde convient que, dans *Bajaz*

d'Acomat est un chef-d'œuvre. On n'a peut-être pas assez remarqué que ce rôle renferme tout le génie de l'empire turc. On y voit les abus du despotisme, on distingue facilement que la mort d'Amurat et l'élévation de Bajazet ne changeront rien au gouvernement. Le sérail seul éprouvera une révolution. Il n'appartient qu'au génie de placer des vues si profondes dans un ouvrage dramatique. Il faudrait citer tout ce rôle, si l'on voulait chercher jusqu'à quel point le style répond à la situation et aux projets du visir. On s'accorde moins sur le rôle de Roxane. Ce n'est point une princesse à qui l'éducation a donné la modestie et la décence qui conviennent à son sexe ; c'est une esclave élevée au rang de favorite, qui n'a aucune délicatesse, dont rien ne contient la passion furieuse, et qui consent à pardonner à son amant, s'il veut voir périr celle qu'il aime. La diction enchanteresse de Racine pouvait seule faire réussir ce rôle, le plus difficile peut-être qu'un poète dramatique pût tracer. Plusieurs critiques ont reproché de la faiblesse au personnage de Bajazet ; mais ils n'ont pas fait réflexion que ce jeune prince, enfermé dans le sérail dès son enfance, partagé entre une princesse qu'il aime et une femme dont son sort dépend, devait nécessairement avoir quelques irrésolutions produites par son inexpérience, et par la situation difficile où il se trouve. Cependant le poète ne laisse point échapper une occasion de montrer la générosité et l'élévation de son caractère. Bajazet dit au visir :

La mort n'est pas pour moi le comble des disgrâces,
J'osai tout jeune encor la chercher sur vos traces,

Et l'indigne prison où je suis enfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé.

Lorsque Roxane lui offre sa grâce à condition qu'il verra périr Ataïde, Bajazet lui répond :

Je ne la recevrais que pour vous en punir ;
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.

Ces exemples suffisent pour prouver que Bajazet n'a point la faiblesse qui lui a été si souvent reprochée. Il n'a aucune crainte de la mort, et montre toutes les dispositions à devenir un grand prince, s'il est délivré de sa captivité.

La haine que les peuples de l'Orient avaient conçue pour les Romains ; l'indignation qu'avaient dû leur inspirer ces conquérans, qui n'avaient aucun respect pour les droits des nations, et qui employaient leur politique à les asservir en les divisant, n'avaient été peintes que par Corneille dans *Nicomède*. Mais le principal personnage de cette dernière pièce n'avait peut-être pas une réputation assez avouée par les historiens, pour produire tout l'effet qu'on pouvait attendre de cette aversion implacable et invétérée. L'excellent goût de Racine, qui voulait traiter cette situation vraiment théâtrale, le porta à choisir Mithridate, ce roi qui fit trembler les conquérans du monde, et qui ordonna la mort de cent mille Romains. Pour peu que l'on veuille examiner cette tragédie, on ne doutera plus qu'elle ne peigne, avec la plus grande vérité, les mœurs du tems, et qu'elle ne rappelle parfaitement les historiens d'où elle est tirée. Mithridate n'a-t-il pas l'
vertus et les vices que lui attribuent toutes les tradi

historiques? Racine le représente vaincu, mais son abaissement ne le rend-il pas plus terrible et plus théâtral? Le caractère de ses deux fils ne contribuent-ils pas à former le tableau dramatique le mieux composé? Pharnace ressemble à son père pour la fausseté, il l'atteint presque dans l'art d'entraîner ses ennemis dans le piège; mais il n'a aucune de ces grandes qualités qui balançaient les vices de Mithridate. Xipharès possède les vertus brillantes de son père, il a pour les Romains la même haine, le même courage le rend invincible dans les combats; mais il n'est pas, comme Mithridate, traître et cruel. Son caractère est noble, généreux, et doit fixer tout l'intérêt. On voit que, par cette combinaison pleine de raison et de génie, les deux fils ressemblent à leur père d'une manière différente et donnent lieu au contraste le plus heureusement calculé. Que dirai-je de Monime? De ce rôle si tendre, et en même tems si décent? Quelques critiques lui ont trouvé trop de politesse, et une couleur trop moderne. Il suffit de leur répondre, que Monime n'est point née dans le royaume barbare du Pont: elle a vu le jour sous le ciel heureux de la Grèce; elle a été élevée dans le pays le plus policé qu'il y eût alors. Racine devait donc lui donner un langage et une politesse inconnus à la cour de Mithridate. En cela il a donc parfaitement conservé le coloris local. Je n'ai point parlé des beaux développemens du caractère de Mithridate, et des moyens qu'il propose à ses enfans pour porter la guerre jusque sous les murs de Rome. Ces morceaux sublimes sont trop connus.

Il n'y a que les détracteurs les plus injustes, et les plus

outrés, qui aient osé attaquer le coloris d'*Iphigénie*. Ce chef-d'œuvre a été examiné avec soin par Voltaire, qui en a fait ressortir les beautés avec une sorte d'enthousiasme. Je ne puis rien ajouter à ce qu'a dit ce poète célèbre. Heureux s'il eût toujours été aussi juste envers Racine ; et si, dans sa vieillesse, il n'eût point dénigré avec autant d'indécence que d'acharnement la tragédie d'*Athalie*.

Le rôle de Phèdre est le plus beau de notre théâtre. On ne se lasse point d'admirer l'art avec lequel Racine a su peindre les divers mouvemens d'une passion furieuse.

Toutes ces observations me semblent prouver que jamais poète dramatique ne poussa plus loin que Racine la fidélité pour le coloris local.

Cette digression, sur le coloris qui convient aux diverses tragédies, pourrait, au premier coup-d'œil, paraître sortir de mon sujet ; mais je ferai observer que, sans le style, il n'y a point de coloris dans la poésie. En effet, Racine n'a dû qu'à sa diction toujours variée, toujours pure, toujours élégante, cette aptitude à peindre les hommes de tous les lieux et de tous les tems.

Si l'on peut lui reprocher d'avoir quelquefois sacrifié au goût de son siècle, on ne trouve jamais des exemples de cette faute dans les principaux personnages de ses pièces. Ils ne pourraient, à la rigueur, se faire remarquer que dans quelques vers des rôles de Pyrrhus, de Junie, d'Atalide et d'Aricie. Je ne parlerai point d'*Athalie* ; les détracteurs de Racine ont avoué qu'il avait su peindre les Juifs. Je terminerai ce que j'ai à dire sur ce grand poète par un examen d'*Esther*, tragédie trop peu estimée,

où Racine a cependant employé autant d'art et de talent que dans ses autres chefs-d'œuvre.

Vous ne trouverez point dans cette pièce les passions violentes mises en jeu ; vous n'y verrez point de ces rivalités, de ces excès, de ces crimes, produits par un sentiment dont l'empire est si puissant sur les hommes, et qui sont un des principaux ressorts de nos tragédies. *Esther* est d'une espèce particulière. Jamais caractère plus pur n'a été mis sur la scène. La vertu la plus touchante, la piété la plus tendre, la plus douce sensibilité, le courage modeste qui convient à une femme, composent ce caractère fait pour inspirer le plus vif intérêt. Il se déploie en partie dans la première scène. Esther raconte à une de ses amies, dont elle est séparée depuis long-tems, comment elle est parvenue au trône. L'Ecriture-Sainte avait pu donner au poète un idée de la modestie simple et sans affectation de la nièce de Mardochée. " Le jour vint, lit-on dans le chapitre premier du " livre d'*Esther*, auquel elle devait être présentée au roi, " en son rang. Elle ne demanda rien pour se parer ; " mais l'eunuque Egée, qui avait soin de ces vierges, lui " donna pour cela tout ce qu'il voulut ; car elle était " parfaitement bien faite, et son incroyable beauté la ren- " dait aimable et agréable à tous ceux qui la voyaient." Combien Racine n'a-t-il pas embelli et fait ressortir les principales parties de ce tableau :

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.

Mais il ne put sitôt en perdre la pensée.
Vasthi régna long-tems dans son âme offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent ;
Les filles de l'Egypte à Suse comparurent ;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté,
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.

* * * * * *

Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité ;
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis ;
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ce lieu un peuple de rivales,
Qui toutes disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt.
Chacune avait sa brigue et de puissans suffrages.
L'une d'un sang fameux vantait les avantages,
L'autre pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours ;
Et moi pour toute brigue, et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.

Elle raconte ensuite, avec autant de modestie, comment elle a trouvé grâce devant Assuérus. Mais un morceau de poésie qui l'emporte encore sur les vers qu'on vient de lire, c'est celui où elle dit qu'elle a réuni près d'elle plusieurs jeunes filles d'Israël qui l'aident à supporter le poids de sa grandeur. Jamais, j'ose le dire, les

grâces et la délicatesse de la langue française n'ont été portées plus loin par aucun poète.

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais des filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé des profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins ;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadême,
Lasse de vains honneurs et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

Quelle douceur! Quelle harmonie! La métaphore des *jeunes fleurs* présente surtout une idée charmante. On a dit que cette peinture n'était qu'une allusion à l'établissement de Saint-Cyr, fondé par Madame de Maintenon* ; mais on ne s'est pas rappelé que dans l'Ecriture, il est souvent parlé des *jeunes filles* israëlites qu'Esther avait auprès d'elle.

Mardochée vient annoncer à Esther la ruine prochaine

* Maintenon (Françoise d'Aubigné, marquise de) naquit en 1635. Destinée à éprouver toutes les rigueurs et toutes les faveurs de la fortune, orpheline et élevée avec la plus grande dureté chez une de ses parentes, elle se crut heureuse d'épouser en 1651 le fameux Scarron. Sa beauté et son esprit la firent bientôt distinguer. Après la mort de son mari, le roi lui confia l'éducation du duc de Maine. Voilà l'origine de sa fortune, son mérite fit tout le reste. Elle sut plaire au roi, et on a lieu de croire qu'il l'épousa secrètement. Elle a écrit des lettres publiées en 9 vol. in-12°. Elles sont des modèles de pureté, de style, et de raison. Après la mort du roi, elle se retira à St. Cyr, où elle mourut en 1719.

des Israëlites, il lui explique la démarche que ses frères attendent d'elle. La craintive Esther balance d'abord : on punit de mort tous ceux qui osent entrer chez le roi sans avoir été appelés. Son épouse même n'est point exceptée de cette loi cruelle. Cependant, aux exhortations éloquentes de Mardochée, elle reprend courage et se dévoue pour Israël. Sa timidité inspire autant d'intérêt, que son dévouement d'admiration. Mardochée la quitte, et elle adresse à Dieu cette prière, qu'on ne peut lire sans attendrissement.

O mon souverain roi,
Me voilà donc tremblante et seule devant toi !
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos ayeux ;
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
La nation chérie a violé sa foi.
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.
Maintenant elle sert sous un maître étranger,
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.
Nos superbes vainqueurs insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.

Quelle ferveur dans cette prière ! Que l'aveu des crimes des Israëlites est heureusement placé dans la bouche pure de la vertueuse Esther ! La m

prophéties se trouve dans le commencement de cette oraison touchante ; on y voit les grandes destinées promises au peuple d'Israël ; la fin présente son abaissement et les calamités dont il est accablé :

Mais c'est peu d'être esclave, on le veut égorger.

Tout homme de goût n'aura pas manqué d'admirer l'élégance de ce vers :

Il plut à son amour de choisir nos ayeux.

La principale scène du second acte est celle où Esther paraît devant Assuérus. Cet scène a tout l'effet qu'on peut attendre d'une situation aussi terrible. Le poète a soin de retracer le caractère d'Esther. Il fait dire au roi :

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse ;
De l'aimable vertu doux et puissans attraits !
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.

Etait-il possible de rassembler plus d'intérêt sur cette reine aussi vertueuse que belle ? Il a fallu être bien égaré par l'esprit de parti pour méconnaître tant d'art et tant de beautés. Mais c'est dans le troisième acte qu'Esther emploie toutes les ressources d'une éloquence douce et persuasive, pour obtenir la grâce des Israëlites. Elle commence par rappeler leur antique gloire :

Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.

Elle présente ensuite l'idée du Dieu d'Israël :

Ce Dieu maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux ;
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage ;
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Elle peint la captivité de Babylone, la délivrance des Juifs par Cyrus ; et elle fait adroitement l'éloge de son époux :

Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous, un roi règne, ami de l'innocence.

Elle finit par attendrir Assuérus, moyen si puissant dans les péroraisons :

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus jamais parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Tandis que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses aîles.

Il me semble résulter de cette analyse du rôle d'Esther, que ce personnage qui n'a jamais été imité au théâtre, et qui porte en conséquence tous les caractères de l'originalité, pourrait produire un grand effet à la représentation. Mais, disent les critiques, les autres rôles sont

faibles. Serait-ce Mardochée ? Ecoutons-le exhorter Esther à se sacrifier pour Israël :

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, comptez-vous votre vie ?
Dieu parle ; et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? Votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisait vos pas,
Si, pour sauver ce peuple, il ne vous gardait pas ?
Songez-y bien, ce Dieu ne vous a point choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.

Mardochée ajoute :

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre.
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer :
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vils jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

A-t-on jamais vu une telle profusion de beautés poétiques ? Cette éloquence ne doit-elle pas tout entraîner ? Le personnage de Mardochée, que par une adresse extrême Racine n'offre qu'un moment aux regards, a-t-il un rôle faible ?

Le rôle d'Aman est un des plus profonds que Racine ait imaginés. Ce ministre cruel peint d'un seul trait sa situation et son caractère.

J'ai su de mon destin corriger l'injustice,
Dans les mains des Persans, jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.

Ce trait rassemble tout de suite les mœurs de l'Orient. Un esclave gouverne l'empire où il fut acheté. Tous les vices de ces gouvernemens monstrueux se développent à l'instant au lecteur. Du sein de la fange, s'élèvent des hommes qui portent dans les emplois publics le penchant honteux de la servitude. Rampans avec leurs maîtres, ils poussent à l'excès l'insolence avec leurs inférieurs. Tout autre, qu'un esclave parvenu, aurait-il pu ordonner la mort d'un peuple entier, parce qu'il a été bravé par un individu de cette nation? On reconnaît dans cette combinaison la raison supérieure de Racine. Remarquez la suite de ce caractère, lorsqu'Aman se plaint d'Assuérus :

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur,
J'ai foulé sous les pieds, remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les lois, et gémir l'innocence.

Ce caractère, soutenu par tout le talent de Racine, fait le plus heureux contraste avec la pureté et la douceur d'Esther.

Le rôle d'Assuérus est le moins théâtral; mais tout le monde conviendra qu'il est bien supérieur au personnage du roi, dans le *Cid*. On doit observer que, dans cette pièce, Racine a banni les confidens. Elise est une ancienne amie qu'Esther revoit après une longue absence; Hidaspe est un officier du palais, qui n'a qu'un entretien

avec Aman. Tharès est la femme de ce ministre ; il est naturel qu'il s'explique avec elle sans déguisement.

Les chœurs d'*Esther* sont aussi beaux que ceux d'*Athalie*. On connaît le talent de Racine pour le genre lyrique. Je ne citerai qu'un morceau, dont l'idée est prise dans le fameux pseaume, *super flumina Babylonis**.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'univers admirait ta splendeur,
Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur,
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée !
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants, ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir, n'occupe ma pensée !

Je n'ai pas besoin de faire admirer la pureté et l'harmonie de ce chant divin.

Racine réussit aussi dans la comédie. Les vers des *Plaideurs* sont devenus proverbes ; mais lorsque cette pièce parut, Molière avait déjà perfectionné le style comique. Personne mieux que Racine,

Ne sut d'un trait piquant aiguiser l'épigramme.

Ses *Lettres aux solitaires de Port-Royal* ont été comparées aux *Provinciales*. C'est annoncer assez qu'il excella dans la prose.

Tout ce que je viens de dire sur ce grand poète ne pourra donner qu'une opinion bien imparfaite des beautés

* C'est le pseaume CXXXVII.

dont ses tragédies étincellent. Je le répète, il faut le lire pour le bien connaître. A la représentation, il est impossible de saisir toutes les délicatesses du style. On sera étonné, toutes les fois qu'on reprendra ce poète inimitable, d'y trouver des beautés nouvelles, et de ces aperçus profonds qui n'appartiennent qu'à l'homme de génie.

A cette époque, la langue poétique fut irrévocablement fixée. On sut quels mots devaient être admis dans la poésie, quels mots devaient en être rejetés. Racine augmenta la clarté de ce langage, en bannissant les inversions obscures de nos poètes. Il conserva celles qui s'accordaient avec le génie de notre langue ; et, pour la dédommager (si je puis m'exprimer ainsi,) de la perte qu'il lui fit éprouver, il multiplia ces belles métaphores, ces heureuses alliances de mots, dont la hardiesse disparaît aux yeux du lecteur vulgaire, par la justesse et par le parfait accord des pensées.

Boileau Despréaux.

Un poète aussi pur que Racine, son ami et son censeur sévère, contribua presqu'autant que lui à épurer la langue poétique*. Il donna des préceptes et des exemples. Le siècle de Louis XIV dut à Boileau la chute

* Boileau Despréaux, né en 1637, mort en 1711. Poète français très célèbre, ami intime de Racine. Douze Satires, douze Epitres, Art Poétique, le Lutrin, Poésies diverses, Traduction du Traité du sublime de Longin, etc. Ses Œuvres, édit. stér. d'Herhan, 3 vol. in-8°, Paris, 1810.

d'une multitude d'auteurs qui jouissaient d'une réputation usurpée, et dont les succès, s'ils avaient été prolongés, auraient déshonoré la plus belle époque de notre littérature. Tout plia devant Despréaux ; et tant qu'il vécut, ses jugemens furent adoptés et confirmés par le public. Comme si ce nom eut encore inspiré le respect et la crainte, même après la mort de celui qui l'avait porté, pendant long-tems personne ne s'éleva contre les ouvrages de Boileau. La Motte, dans tous ses paradoxes sur l'épopée, sur la tragédie, et sur la poésie en général, ne cite Despréaux qu'avec respect*. L'abbé Trublet qui, avec beaucoup moins d'esprit, poussa plus loin l'erreur des faux systêmes, osa le premier attaquer ce colosse littéraire†. Boileau, dans la dernière édition qu'il donna de ses œuvres, avait, pour ainsi dire, révélé son secret au public ; il avait indiqué les principes qui l'avaient guidé dans ses travaux, et les causes des succès qu'ils avaient obtenus. Après avoir établi que les ouvrages d'esprit ne réussissent que s'ils ont un certain sel, et un

* La Motte-Houdard, né en 1672, mort en 1731, de l'Académie française. Tragédies en vers et en prose, Odes, Fables, Eglogues ; l'Iliade abrégée en vers français ; Réflexions sur la Critique ; Réponse à la onzième Réflexion de Boileau sur Longin. Œuvres de La Motte en onze volumes in-12°, Paris, 1754.

† Trublet (N. Ch. Jos.), né à Saint-Malo en 1697, mort en 1770, de l'Académie française. Essais de Littérature et de Morale, 1762, 4 vol. in-12°. Dans le second tome, vingt pages de remarques sur la sixième préface de Boileau ; Panégyriques des Saints, etc. 1764, 2 vol. in-12° ; Mémoires sur la vie de Fontenelle, 1761, in-12°.

certain agrément propre à piquer le goût général des hommes, Boileau ajoute : " Que si on me demande ce " que c'est que cet agrément et ce sel, je répondrai " que c'est un je ne sais quoi qu'on peut beaucoup " mieux sentir que dire. A mon avis, néanmoins, " il consiste principalement à ne jamais présenter " au lecteur que des pensées vraies et des ex- " pressions justes. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, " brillante, extraordinaire ? Ce n'est point, comme se " le persuadent les ignorans, une pensée que personne " n'a jamais eue, ni dû avoir. C'est au contraire une " pensée qui a dû venir à tout le monde, et que quel- " qu'un s'avise le premier d'exprimer." Boileau cite pour exemple la fameuse réponse de Louis XII : " *Un* " *roi de France ne venge point les injures d'un duc* " *d'Orléans.* D'où vient, ajoute-t-il, que ce mot frappe " d'abord ? N'est-ce pas aisé de voir, que c'est parce " qu'il présente aux yeux une vérité que tout le monde " sent, et qu'il dit mieux que tous les beaux discours de " morale, qu'*un grand prince, lorsqu'il est une fois sur* " *le trône, ne doit plus agir par des mouvemens parti-* " *culiers, ni avoir d'autres vues que la gloire et le bien* " *général de son état ?*"

Ces principes de Despréaux devraient être sans cesse présens à l'esprit de tous ceux qui écrivent, soit en prose, soit en vers. C'est en les suivant, que l'auteur de l'Art Poétique a su se préserver de l'emphase qu'on prend souvent pour de la force, de l'obscurité à qui l'on donne le nom de profondeur, et qu'il a toujours été plein de raison, de clarté et de naturel.

Marmontel dans son *Essai sur le goût,* soutient con-

l'auteur de l'*Art Poétique*, Lucain et Quinault; il appelle Boileau un *critique peu sensible*. On pourrait demander à quoi peut servir la sensibilité dans la satire. Mais à l'époque où Marmontel écrivait, c'était la mode d'être sensible. On mettait du sentiment dans tout. Une discussion politique, un ouvrage de science, le compte qu'un ministre rendait de son administration, n'auraient point été lus s'ils n'avaient annoncé la *profonde sensibilité* de leur auteur. On pourrait s'étendre davantage sur cette mode singulière du dix-huitième siècle, qui de nos jours a encore plusieurs partisans*.

Dans ses *Elémens de Littérature*, ouvrage qui devrait être un livre classique, Marmontel traite Boileau avec encore plus d'injustice. Il lui trouve moins de verve qu'à Régnier. Il lui reproche de n'avoir pas saisi le côté moral du siècle de Louis XIV, de n'avoir pas peint *l'avidité des enfans impatiens de succéder, les folles dépenses de deux époux, les fantaisies, le jeu vorace, le luxe ruineux*. Marmontel n'était pas de bonne foi, ou il avait peu lu Boileau. En effet, l'avidité des héritiers n'est-elle pas peinte dans la cinquième épître:

> Oh! que si cet hiver un rhume salutaire,
> Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
> Pouvait, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
> Et remplir sa maison d'un agréable deuil;

* Marmontel (J. Franç.), né à Bort en Limosin en 1719, mort à Aboville en 1799, de l'Académie française. Détracteur de Boileau. Ses Œuvres, Paris, 1787, etc. en 32 vol. in-8° (et in-12°), contenant les Contes moraux, Bélisaire, des Elémens de Littérature, des Tragédies, des Opéras comiques, des Mémoires, d'excellentes Leçons de Grammaire.

Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
D'un superbe convoi plaindrait peu la dépense !
Disait le mois passé, doux, honnête et soumis,
L'héritier affamé de ce riche commis.

Quels tableaux plus complets des dépenses outrées, des fantaisies, du jeu vorace, du luxe ruineux, que ceux de la *Satire sur les femmes*, où le poète passe en revue toutes ces folies, en employant tour-à-tour le ridicule et la sévérité ? Boileau ne s'est pas borné aux sujets moraux indiqués par Marmontel. Il a peint encore, dans la *Satire cinquième*, le ridicule de la noblesse qui n'est pas soutenue par la vertu ; dans la huitième, l'inconstance et la folle vanité des hommes ; dans la onzième, les faux préjugés sur l'honneur ; dans l'*Epître à M. de Seignelai*, la sotte et basse flatterie.

Je ne m'étendrai point sur l'*Art Poétique* où Boileau a, comme je l'ai dit, toujours joint l'exemple au précepte. C'est dans ce poème que l'on peut observer l'étonnante variété de son talent poétique. S'il parle de la tragédie et de l'épopée, son style prend de la noblesse et de la hauteur ; s'il parle de l'élégie, il devient tendre ; s'il parle de l'idylle, il devient simple ; s'il parle du sonnet, il devient serré et précis. Le Lutrin prouve que Despréaux n'était dépourvu ni de verve, ni de fécondité, comme le prétendait Marmontel. Quelle ordonnance dans ce poème ! Quelle vérité dans les caractères ! Quelle pureté, quelle élégance dans la diction ! Quelques critiques se sont plaints de ce que le Lutrin finissait d'une manière triste ; mais ils n'ont pas remarqué que le res-

pect que l'auteur devait à la religion lui prescrivait de revenir à des idées sérieuses, après s'être permis un léger badinage sur une dispute ecclésiastique où il ne s'agissait cependant que d'une vaine préséance.

Les heureuses alliances de mots, les métaphores hardies, sont presque aussi fréquentes dans Boileau que dans Racine. On a vu :

De timides mortels,
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;
Et sur les bords du Nil, les peuples imbécilles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles.

Quelle image que ces peuples qui cherchent des crocodiles l'encensoir à la main !

Boileau parle d'un poète qui

S'en va mal-à-propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple Hébreu la fuite triomphante.

Remarquez l'expression de *fuite triomphante*. Cette alliance de mots n'avait point d'exemple. Elle ne pouvait s'appliquer qu'à Moïse.

Tout le monde connaît le tableau de la Mollesse, dans le *Lutrin*. Je ne ferai remarquer que ces vers :

Les plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
L'autre broye en riant le vermillon des moines.

L'harmonie, la grâce, peuvent-elles aller plus loin ?

Je deviendrais trop long, si je voulais rappeler toutes les beautés de ce genre, dont les poésies de Boileau sont

remplies. Ses détracteurs ont prétendu qu'il n'avait pas su peindre des images douces et agréables. Je ne citerai qu'une description champêtre, qui a sans doute servi d'exemple à l'élégant traducteur des Géorgiques. Le poète, fatigué de la ville, va passer quelques jours dans une campagne. Son talent satirique paraît l'abandonner, il ne sait plus exprimer que le charme des objets dont ses yeux sont frappés :

C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.

La Seine coule au bas de ces coteaux ; l'auteur peint les habitations des villageois creusées dans le roc :

La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil, en naissant, la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.

Ici, ajoute le poète :

Dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.

Il fait ensuite le tableau des amusemens de la campagne :

Quelquefois, aux appâts d'un hameçon perfide,
J'amorce, en badinant, le poisson trop avide,
Ou d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Me présente un repas agréable et rustique.

Boileau termine enfin ce charmant tableau par une imitation d'Horace : *O rus, quando ego te aspiciam** !

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux,
Que pour jamais, foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde.

Une plus douce philosophie peut-elle être exprimée par des vers plus élégans ? On doit examiner avec soin la peinture de la pêche et de la chasse, qui est un modèle de poésie descriptive†.

* Hor. liv. II, sat. vi, v. 60.

† Boileau chérissait la société de Molière, il révérait en lui le plus ingénieux censeur des folies humaines ; il l'appelait le contemplateur, le philosophe ; et c'était n'être pas indigne de ce dernier nom que de sentir si bien à quel point il convenait à l'auteur du Misanthrope. Quand Louis XIV voulut savoir quel était le premier poète, il n'est pas étonnant que Boileau ait nommé Molière ; mais quand Louis demanda quel génie avait le plus honoré la littérature française du dix-septième siècle, Despréaux, indiquant encore Molière, eut la gloire de proclamer le premier le jugement des sages.

Le plus intime ami de Boileau fut Racine. Cette liaison commença en 1664, à l'occasion d'une ode et de quelques observations de Boileau sur cette pièce. Ces deux poètes n'ont cessé depuis de se consulter mutuellement sur leurs ouvrages : genre de relation qui entre deux écrivains est le plus digne aliment et la plus sûre épreuve de l'amitié. Jamais ce commerce d'estime et de franchise ne fut plus fidèle ; jamais deux poètes n'ont pris à la gloire l'un de l'autre un intérêt si vif et si tendre.—*M. Daunou, Discours sur le caractère des ouvrages de Boileau et sur leur influence.*

Molière.

La langue poétique était formée ; mais elle n'aurait pas eu une influence assez forte sur la langue de conversation. Celle-ci, au commencement du siècle de Louis XIV, était, dans la meilleure compagnie, pleine d'affectation et de recherche. Les lettres et les poésies de Voiture avaient fait une espèce de révolution dans le langage familier. On avait outré les défauts de cet auteur, à qui l'on avait accordé une trop grande réputation*. On ne savait rien exprimer d'une manière naturelle ; on avait banni une multitude de mots qui servent à exprimer nos idées habituelles ; et l'on y avait substitué des termes pompeux, qui contrastaient d'une manière singulière avec les objets dont on voulait parler. Il fallait, pour détruire cet abus, qu'il parût un homme dont le génie acquît assez d'empire sur son siècle, pour livrer à un ridicule ineffaçable ces vaines recherches d'expressions, et ces subtilités métaphysiques qui avaient tant de partisans. Molière† opéra ce changement en donnant les *Précieuses ridicules*. Pour avoir une idée de la dif-

* Voiture (Vincent), né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648, membre de l'Académie française, qui prit le deuil quand il mourut. Œuvres de Voiture, Paris, 1729 ou 1745, 2 vol. in 12°, contenant les Lettres et ses Poésies diverses, Epîtres, Elégies, Sonnets, Rondeaux, Ballades, Chansons.

† Molière (J. B. Poquelin de), de Paris, né en 1620, mort en 1673. Le premier des poètes comiques. Ses Œuvres, Paris, 1823, 6 vol. in-8°, par M. Petitot.

ficulté qu'il dut éprouver, il faut se souvenir qu'à cette époque, le nom de *précieuse* était un titre honorable pour une femme, et que Madame de Sévigné et Madame de La Fayette dont l'esprit était si naturel et si éloigné de toute affectation, avaient été citées avec éloge dans un Dictionnaire des Précieuses. Aussi Molière eut-il soin d'appeler sa comédie les *Précieuses ridicules*, et proteste-t-il, dans sa préface, qu'il n'a pas voulu attaquer les *véritables Précieuses*. Cette pièce fit tomber absolument le faux bel-esprit de l'hôtel de Rambouillet*. On

* Catherine de Vivone épousa le marquis de Rambouillet au commencement du règne de Louis XIII. Une grande fortune, un caractère aimable, le goût des lettres, attirèrent chez elle une nombreuse société. Les esprits respirant à peine des fureurs de la ligue, aimaient à goûter des plaisirs tranquilles : on se réunissait tous les jours chez Madame de Rambouillet ; on s'entretenait de science et de poésie, on faisait tous ses efforts pour être aimable ; et la galanterie réprimée par la vertu à toute épreuve de la marquise, se déguisait sous un raffinement de sentiment et de pensée qui semblait n'avoir pour objet que les rapports secrets de l'âme. Cette maison fut beaucoup plus brillante, lorsque la célèbre Julie d'Angennes, fille de Madame de Rambouillet parut dans le monde.

Molière a couvert de ridicule un grand nombre de travers, mais il n'en est pas qu'il ait détruit aussi complètement que ceux qu'on reprochait à la société de l'hôtel de Rambouillet. La délicatesse affectée, la recherche puérile d'expressions, les graves dissertations sur des riens, des sentimens romanesques qui faisaient le fond des conversations de cette société fameuse, enfin les manières et le jargon des précieuses ont entièrement disparu. Qu'on se figure que les gens les plus éclairés de la cour se faisaient honneur d'être de cette société ; qu'à Paris et dans les provinces on ne croyait avoir le bon ton que si l'on parvenait à l'imiter ; que le célèbre Montausier avait épousé Mademoiselle de Rambouillet ; que Bos-

doit remarquer que la comédie, qui débarrassa la langue française du fracas pédantesque dont elle était surchargée, fut un des premiers essais de Molière. Quels chefs-d'œuvre ne promettait pas un tel ouvrage? Dans plusieurs de ses autres pièces, il suivit toujours le même projet de corriger la langue et d'épurer le goût. Il fit abandonner aux médecins l'habitude du langage scientifique, qui n'était pas à la portée de leurs malades; il contribua à former cette manière noble et simple de s'exprimer, qui convient aux hommes de la cour; enfin il fit perdre à la bourgeoisie une certaine grossièreté qu'elle avait conservée, malgré les prodiges de tous les arts offerts à ses yeux, et une crédulité aveugle qui la livrait à tous les fourbes qui cherchaient à la tromper. Dans

suet et Fléchier avaient fait leurs premiers essais dans cette maison; et l'on comprendra quel ascendant Molière avait su prendre sur son siècle, puisqu'il parvint à frapper de ridicule ce qu'on adorait depuis tant d'années.

La comédie ne corrige point les vices des hommes; elle enseigne seulement à les cacher. Lors même qu'elle attaque quelques travers, si elle parvient à les détruire, c'est pour leur en substituer d'autres. Il n'en fut pas ainsi de l'espèce de défaut qui caractérisait l'hôtel de Rambouillet; les femmes qui donnaient le ton dans cette maison sentirent bientôt qu'il fallait le changer; chez les plus jeunes, la coquetterie eut plus de part à cette conduite que la conviction. Elles quittèrent facilement la pruderie et l'apprêt pour prendre des grâces naturelles. Peut-être ce changement fit-il perdre à la société l'extrême décence qu'elle avait eue jusqu'alors; peut-être le respect pour les femmes, si nécessaire aux bonnes mœurs, fut-il trop diminué; car, il ne faut pas se le dissimuler, l'hôtel de Rambouillet n'était pas en tout aussi ridicule qu'on se le figure aujourd'hui.—*Tableau des mœurs du dix-septième siècle, par M. Petitot.*

une comédie-ballet, à laquelle il n'attachait presqu'aucune importance, on le voit persister dans le même dessein. Le *Mariage forcé* offre deux philosophes, l'un sceptique, l'autre partisan d'Aristote, qui étalent tout le jargon des anciennes écoles, et qui en font sentir le ridicule. Le langage mystique est imité, dans *Tartuffe*, avec une vérité qui étonne dans un homme qui devait peu fréquenter les dévots. Mais c'est dans le premier acte de sa comédie du *Misanthrope*, et dans les *Femmes savantes*, qu'il se montra encore plus le défenseur du bon goût. - A la première représentation du *Misanthrope*, le parterre fut un moment à balancer s'il trouverait bon ou mauvais le sonnet d'Oronte. Cela prouve combien la majorité du public était encore séduite par le faux goût. L'excellent esprit de Molière se montre dans la critique qu'il fait faire par Alceste. Ce grand observateur avait senti que toute pensée fausse ne pouvait être bien exprimée :

> Ce style figuré dont on fait vanité,
> Sort du bon naturel et de la vérité ;
> Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
> Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Je ne quitterai point cette admirable pièce, sans rappeler que jamais meilleur ton ne fut introduit sur le théâtre. Le ridicule y est noble, si je puis m'exprimer ainsi; et c'est peut-être l'effort le plus extraordinaire qu'ait fait le créateur de la comédie française. Le fougueux Alceste, le prudent Philinte, la coquette Célimène, la douce Eliante, la prude Arsinoé, le pédant Oronte, les deux marquis, forment, par leurs caractères, les contrastes les plus piquans; il résulte de leur rapproche-

ment les scènes les plus comiques et les plus spirituelles; enfin ils composent cet ensemble heureux et inimitable qu'on ne se lassera jamais d'admirer. Les *Femmes savantes* montrèrent le ridicule des bourgeoises qui veulent cultiver les lettres et les sciences, et qui sacrifient leur devoir et les grâces de leur sexe à un vain pédantisme. Les caractères d'Armande et d'Henriette développent parfaitement cette idée. Le public avait fait trop de progrès dans le langage, depuis le *Misanthrope*, pour que Molière se crût obligé de faire la critique des deux pièces de vers de Trissotin. Au contraire, les éloges dont on accable ce mauvais poète servent à faire apercevoir tous ses défauts. Il faut remarquer que, dans cette pièce, Molière présente un homme de la cour qui, par son langage élégant et simple, fait ressortir les phrases pédantesques de Trissotin et de Vadius.

Je ne ferai point observer les beautés théâtrales des pièces de Molière; je ne parlerai point du rôle inimitable d'Agnès, du personnage aussi passionné que comique d'Arnolphe, du second acte de l'*Ecole des maris*, où toutes les ressources de la comédie sont déployées; je n'analyserai point le caractère de l'*Avare*, si supérieur à celui de Plaute; je ne ferai point remarquer que tous les personnages qui entourent Harpagon, et une multitude de circonstances telles qu'un jour de fête, des projets de mariage, un repas à donner, etc, contribuent à rendre plus forte et plus dramatique la situation de l'*Avare*; je ne m'étendrai pas sur le *Tartuffe*, où se trouve l'intrigue la plus savante que Molière ait conçue; je n'examinerai

point le *Bourgeois gentilhomme*, le *Malade imaginaire*, et cette foule de petites pièces où l'on trouve toujours ce profond talent d'observation, et ce comique plein de force, qui n'ont jamais appartenu qu'à Molière.

Obligé de multiplier ses pièces pour un théâtre dont il était directeur, il négligea quelquefois son style. Quelques grands esprits de son tems, et principalement Boileau et Fénélon, lui en firent le reproche*. On trouve souvent dans ses premières pièces quelques mots vieillis, quelques phrases incorrectes ; mais en général sa prose est élégante, naturelle, et surtout parfaitement assortie aux personnages qu'il fait parler ; ses vers sont pleins d'énergie et de verve. On a remarqué qu'aucun poète n'avait senti mieux qui lui l'harmonie des vers libres. *Amphitryon* peut être regardé comme un modèle en ce genre.

* Molière se lia avec un grand nombre de gens de lettres : Boileau, La Fontaine, Chapelle, l'abbé de Vayer, Guilleragues, le voyaient fréquemment. Tous ces hommes, la plupart très-célèbres, avaient la plus grande estime pour lui ; ils admiraient son génie extraordinaire, et le sens profond qui régnait dans ses discours ; souvent ils le prenaient pour juge dans leurs démêlés littéraires. Molière fut, de toute sa société, celui qui apprécia le mieux La Fontaine. Racine, Boileau lui-même, ne sentirent pas assez son génie : frappés de la singularité de ses manières, de ses distractions continuelles, de la difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer, ils abusaient quelquefois de sa crédulité, et le tournaient en ridicule. Un jour qu'ils avaient poussé la plaisanterie très loin, Molière dit tout-bas à l'un d'eux : *Ne nous moquons pas du bon-homme, il vivra peut-être plus que nous tous.—Vie de Molière, par M. Petitot.*

Regnard.

Regnard, qui fut le successeur de Molière, l'égala quelquefois dans la gaîté du style. On remarque même, dans cet auteur, des alliances de mots comiques que l'auteur du *Misanthrope* n'a pas connues. Mais quelle différence entre Molière et Regnard, pour la conception des pièces, pour les vues morales, et pour le fonds des idées? Molière ne doit jamais ses plaisanteries à un bon mot isolé; il les puise dans son sujet; elles naissent de la situation, et leur effet est toujours sûr. Regnard, au contraire, s'abandonne à sa gaîté naturelle; il place les mots plaisans sans faire une distinction toujours juste de leur convenance. Il fait rire, mais il s'éloigne quelquefois de la vraisemblance, et ne donne pas aux connaisseurs cette satisfaction complète qu'ils trouvent dans les ouvrages du père de la comédie. Le caractère des deux auteurs explique cette différence. Molière était profond observateur, et par conséquent triste dans le monde; son tempérament était bilieux, son esprit irascible. Regnard était épicurien; il ne voyait que des plaisanteries à faire sur les travers de la société; il saisissait plutôt le rôle bouffon que le côté ridicule d'un personnage. De-là ses rôles un peu chargés, et le défaut absolu de cette énergie qu'avait Molière*.

* Regnard (J. Franç.) né à Paris en 1647, mort en 1710, poète comique. Le Joueur, le Distrait, le Légataire, etc.; la Satire des Maris, en réponse à la Satire X de Boileau; le Tombeau de Despréaux; Dédicace des Ménechmes à Despréaux. Œuvres de Regnard, Paris, Didot, 1789 et 1790, 6 vol. in-8°.

Le style de Regnard est plein de facilité et de grâces ; mais on y relève quelques négligences échappées à la paresse de l'auteur. Malgré ces défauts on lira toujours avec plaisir les vers du *Joueur*, du *Distrait*, et la prose comique et piquante du *Retour imprévu*.

La Fontaine.

Nous avons vu les grands poètes du siècle de Louis XIV s'exercer dans la poésie noble, et dans celle qui a pour objet de peindre les ridicules et les travers des hommes. On aurait pu regretter le genre naïf des siècles précédens, si La Fontaine, digne contemporain des Corneille, des Racine, et des Molière, n'avait su faire entrer dans ses fables la manière perfectionnée de Marot, et le petit nombre de bonnes plaisanteries que l'on trouve dans Rabelais. La Fontaine jouit dans son tems des suffrages qu'il avait mérités, quoique des raisons étrangères à la littérature l'aient privé des bienfaits de Louis XIV.

Cet auteur n'était point tel que quelques littérateurs ont voulu nous le représenter. Comme tous les bons poètes du siècle de Louis XIV, il travaillait beaucoup ses ouvrages. Ses distractions continuelles étaient produites par l'attention constante qu'il donnait à ses poésies. Quand, pour aller à l'Académie, il disait qu'il prenait le chemin le plus long, c'était pour s'occuper seul de quelque idée qui le tourmentait. Les anecdotes de sa vie privée, qu'on a beaucoup exagérées, ne prouvent rien contre la manière dont il faisait ses ouvrages. " Je " vous donnerai ces deux livres de La Fontaine, (dit

" Madame de Sévigné,) et quand vous devriez vous " mettre en colère, je vous dirai qu'il y a des endroits " jolis et d'autres ennuyeux. On ne veut jamais se con- " tenter d'avoir bien fait; et, en voulant mieux faire, on " fait plus mal." Ce témoignage d'une femme, qui fut la protectrice de La Fontaine, me paraît irrécusable. Il répond victorieusement à l'idée fausse que dans le dix-huitième siècle on s'est formée de ce poète*.

On a depuis long-tems fait sentir le charme des meilleures fables de La Fontaine. J'examinerai une fable dont la réputation est moins grande, et je m'efforcerai de faire connaître la manière de cet écrivain.

Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée
Les loups firent la paix avec les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis;
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
  Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc, on donne des otages,
Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs chiens.
L'échange en était fait aux formes ordinaires,
  Et réglé par des commissaires.

* La Fontaine (Jean de), né à Chateau-Thierri en 1621, mort à Paris en 1695, de l'Académie française. Poète: Fables, Contes, Pièces de Théâtre, etc. Ami de Boileau, de Molière, et de Racine. Ses Œuvres, 6 vol. in-8°, Paris, 1814.

Au bout de quelque tems que messieurs les louvats,
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le tems que dans la bergerie
  Messieurs les bergers n'étaient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrétement ;
Les chiens qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
  Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.
  Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
  La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
  Avec des ennemis sans foi ?

Cette fable est remarquable par sa moralité. Ordinairement La Fontaine ne prescrit que des vertus douces ; il montre le bonheur dans une sorte d'insouciance. Il paraît ici sortir de son caractère, en voulant qu'on fasse aux méchans une guerre continuelle.

Le style de cette fable est plein de charme et d'ingénuité : elle commence d'un ton pompeux ; c'est un moyen que La Fontaine employait souvent, et qui donne aux sujets qu'il traite une importance comique très-agréable. La paix était nécessaire aux deux partis :

Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.

Peut-on rendre avec plus de raison, et d'une manière plus précise, une idée qui semblait demander des développemens ? Remarquez, en outre, que la tournure est pleine d'originalité et de comique.

La paix se conclut, on donne des otages, l'échange est fait, il est réglé par des commissaires. Voilà encore des exemples de cette importance donnée adroitement aux petits sujets. Messieurs les bergers, sur la foi des traités, n'étaient point dans la bergerie ; les louveteaux devenus grands, saisissent cette occasion pour emporter la moitié des agneaux les plus gras. Messieurs les chiens, encore plus confians que les bergers, sont étranglés en dormant :

Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.

Ce récit est admirable. Quelle grâce et quelle simplicité dans le dernier vers ! Je dois faire observer deux légères tâches dans le style de cette fable :

Ni d'autre part pour les carnages.

Carnage ne se dit qu'au singulier. *Réposaient sûrement. Sûrement* n'est point le synonyme de *en sûreté.*

En général, le style de La Fontaine présente quelques-unes de ces petites incorrections. Il a aussi pris dans Marot et dans Rabelais plusieurs mots qui ne sont plus d'usage.

Les Contes de La Fontaine ont quelques-unes des beautés des fables, mais les défauts y sont en plus grand nombre. Ses poésies diverses sont faibles : on n'y remarque que son élégie sur la disgrâce de Fouquet*, qui

* Nicolas Fouquet, marquis de Belle-Isle ; Surintendant des finances, en 1653 ; condamné au bannissement perpétuel, par commissaires, en 1664 ; mort ignoré en 1680. La Fontaine, sensible aux malheurs de son bienfaiteur, et sans craindre d'offenser les en-

est un modèle dans ce genre. Son Roman de *Psyché* a le mérite du naturel et de l'invention. Sa comédie du *Florentin* est restée, non à cause du plan qui est vicieux, mais à cause des détails de style.

Madame Deshoulières.

Chaulieu donna le premier l'idée de l'aisance et de la légèreté qui doivent caractériser les pièces fugitives*. La Fare, dans sa vieillesse, avait excellé en ce genre. Chapelle avait mêlé heureusement les vers à la prose dans son Voyage avec Bachaumont†. La description du château de Notre-Dame-de-la-Garde, dont Scudéry était gouverneur, est pleine de gaîté. J'ai déjà dit que Chapelle n'était pas l'inventeur des poésies à rimes redoublées. Madame Deshoulières acquit beaucoup de réputation par ses poésies, et surtout par ses Idylles‡.

nemis puissans de ce ministre, eut le courage de se montrer publiquement un de ses plus zélés défenseurs. C'est-là la raison pour laquelle La Fontaine fut le seul des hommes illustres de son tems qui n'eut aucune part aux bienfaits de Louis XIV.

* Chaulieu (Guill. Anfrye de), né à Fontenai en Normandie, en 1639 ; mort à Paris en 1720. Riche abbé, le premier des poètes négligés. Ses Œuvres, 1 vol. in-18°, Paris, édit. stér. d'Herhan.

† Chapelle (Cl. Emman. Luiller), né en 1616, mort en 1686, ami de Boileau, etc. Voyage avec Bachaumont ; quelques pièces fugitives en vers et en prose.

‡ Deshoulières (Madame), née à Paris en 1638, morte dans la même ville en 1694. Ses poésies (et celles de sa fille), Paris, 1753, 2 vol. in-12° ; Paris, 1799, 2 vol. in-8°.

Thomas Corneille.

Parmi les poètes qui, sans s'être distingués par des chefs-d'œuvre, ont fait des ouvrages très estimables, on doit distinguer Thomas Corneille. Ses tragédies d'*Ariadne* et du *Comte d'Essex* se sont soutenues malgré les critiques de Voltaire. On trouve le bon style de la comédie dans le *Festin de Pierre*, le *Baron d'Albikrak*, la *Comtesse d'Orgueil*, et l'*Inconnu*. Plusieurs personnes ignorent que Thomas Corneille fit des ouvrages en prose très-utiles et très-estimés de son tems. On lui doit des notes très-judicieuses sur un ouvrage grammatical de Vaugelas, un Dictionnaire universel Géographique et Historique, et un Dictionnaire des Arts, dont les encyclopédistes ont profité pour la partie de leur ouvrage qui concerne les métiers*.

* Corneille (Thomas), né à Rouen en 1625, mort à Paris en 1709, de l'Académie française et de celle des Inscriptions et belles-lettres. Auteur d'Observations sur la Langue Française, à la suite de celles de Vaugelas, etc.

CHAPITRE XII.

Prosateurs du siècle de Louis XIV.

Une dispute ecclésiastique fit naître le premier ouvrage où la prose française fut fixée et perfectionnée. On devine aisément que je veux parler des *Provinciales* de Pascal. Balzac avait donné à son style de l'harmonie et une sorte de dignité ; mais cet auteur, si vanté de son tems, n'avait écrit que sur des sujets frivoles, avec emphase et affectation*. Le style de Montaigne, nourri d'idées et sans prétention, était bien supérieur aux phrases vides et sonores de Balzac.

Pascal.

Pour donner une idée juste des *Provinciales* et des autres ouvrages de Pascal, il est nécessaire que j'ex-

* Balzac (J. L. Guez de), né à Angoulême en 1592, mort en 1654, fut le premier de nos écrivains qui se distingua dans le style épistolaire ; il publia un recueil de lettres, qui eut long-tems une vogue extraordinaire. C'est Balzac qui, dans son testament, a fondé le prix de l'éloquence qui se distribuait tous les ans par l'Académie française, et qui a inspiré une émulation générale et utile à la littérature.

plique ce que c'était que cette fameuse réunion des solitaires de Port-Royal*, quels furent les motifs de leur scission avec l'église romaine, et des persécutions dont ils furent l'objet. L'ouvrage posthume d'un évêque d'Ypres, appelé *Jansénius*, fut imprimé à cette époque. Quoique très-obscur, il eut le succès qu'obtiennent toujours les livres où l'on espère trouver une nouvelle doctrine. Arnauld, docteur de Sorbonne, et plusieurs ecclésiastiques estimables, crurent trouver dans cet ouvrage les principes de Saint-Augustin développés d'une manière différente et orthodoxe. La Sorbonne

* L'Abbaye de Port-Royal s'était élevée à la plus haute réputation de vertu et de régularité sous le gouvernement de la mère Angélique Arnauld. Cette fille célèbre, soigneuse d'augmenter la gloire de son petit empire par tous les moyens que pouvait avouer la religion, avait attiré, dans une maison particulière attenante au monastère des champs, plusieurs hommes éminens en savoir et en piété, qui, dégoûtés du monde, venaient chercher au désert le recueillement et la tranquillité chrétienne : tels étaient ses deux frères, Arnauld d'Andilly* et Antoine Arnauld ; ses neveux, Lemaître, et Sacy traducteur de la Bible ; Nicole, Lancelot, Hermant, etc. La principale occupation de ces solitaires était d'instruire la jeunesse : c'est dans leur école que Racine puisa la connaissance des langues grecque et latine, le goût de la saine antiquité, et les principes de ce style harmonieux et enchanteur qui le caractérise, et qui lui a donné la première place sur le Parnasse français.—*M. Bossut.*

* Arnauld d'Andilly, né à Paris en 1589, mort dans la même ville en 1674. Traducteur de l'Historien grec Joseph, des œuvres de Sainte Thérèse, etc. ; auteur d'un poème sur la vie de Jésus-Christ, et de plusieurs autres poésies chrétiennes. Il a laissé aussi deux volumes de Mémoires sur sa propre vie.

effrayée de cette espèce d'innovation, examina le livre ; cinq propositions en furent extraites et condamnées*. Arnauld et ses partisans convinrent que les propositions étaient erronées, mais ils nièrent qu'elles existassent dans le livre de Jansénius. Cet aveu ne satisfit point leurs adversaires ; et quoique dans la Sorbonne soixante docteurs se fussent rangés du côté d'Arnauld, il succomba. Les Jésuites se déchaînèrent contre le docteur condamné. On trouvera peut-être peu important aujourd'hui de connaître à fond l'objet de cette dispute ; je me bornerai à l'indiquer. Dans les propositions de Jansénius, on avait cru remarquer que le prélat donnait à *la grâce* trop d'efficacité, et qu'il détruisait ainsi la liberté de l'homme. On avait pensé que cette doctrine tenait un peu du manichéisme, et l'on comparait la grâce efficace au bon principe, et les passions humaines au mauvais. Les

* La Sorbonne qui était devenue, selon Mézerai, le concile perpétuel des Gaules, l'Aréopage de l'Eglise, et le flambeau de la foi, n'était dans le commencement qu'une communauté de pauvres écoliers établis par Robert de Sorbonne. Comme Saint-Louis avait contribué à cet établissement, et en avait même posé la première pierre, Robert ne voulut pas prendre le titre de Fondateur, et se contenta de celui de *Proviseur*. Le cardinal de Richelieu, en la même qualité, choisit cette demeure pour sa sépulture, après l'avoir rebâtie avec une magnificence vraiment royale. Le Mausolée qui s'y voit est le chef-d'œuvre du célèbre Girardon.

Je suppose que la Sorbonne est maintenant remplacée par la Faculté de Théologie, à Paris, rue St. Jacques, N° 115, ancien Collége du Plessis. Six Professeurs y enseignent le Dogme ; la Morale Evangélique, l'Histoire et la Discipline ecclésiastique, l'Hébreu, l'Ecriture-Sainte et l'Eloquence Sacrée.

Jansénistes s'appuyaient sur quelques passages de Saint-Augustin; mais leurs adversaires leur répondaient que ce père, ayant eu à combattre les Pélagiens, qui accordaient tout à la raison de l'homme, n'avait pu se dispenser de renforcer le pouvoir de la grâce, et qu'il avait rectifié dans ses rétractations les erreurs qui avaient pu lui échapper. Des raisons si sages auraient probablement ramené Arnauld, si la persécution ne l'eût fait chef de parti. Ce docteur, aussi savant que religieux, et régulier dans sa conduite, se laissa entraîner à la vaine gloire de former, dans l'Eglise et dans l'Etat, une espèce d'opposition*. Arnauld fatigué des tracasseries qu'il éprouvait à Paris, se retira, avec quelques-uns de ses amis, dans une petite maison qui dépendait du convent des religieuses de Port-Royal-des-Champs, dont sa sœur, la fameuse mère Angélique, était supérieure. Ces solitaires, parmi lesquels se trouvèrent depuis l'éloquent avocat Lemaître, le célèbre de Sacy son frère, Nicole†, fameux par ses *Essais de Morale*, Lancelot et le duc de Chevreuse, ne se bornèrent point à défendre le parti qu'ils avaient adopté, ils s'occupèrent de la composition de quelques livres utiles à la jeunesse. On vit sortir de Port-Royal les *Méthodes Latine et Grecque*, la *Logique*, ouvrage

* Arnauld (Antoine), né à Paris en 1612, mort à Bruxelles en 1694, a laissé de nombreux ouvrages qu'on a recueillis en 45 vol. in-4°.

† Nicole (Pierre), né à Chartres en 1625, mort à Paris 1695. Beaucoup d'écrits théologistes. Il a (sous le nom de Wendrock) traduit en latin les Provinciales de Pascal.

fait pour le duc de Chevreuse et la *Grammaire générale**. Ce dernier ouvrage fut le fruit des conversations d'Arnauld et de Lancelot. De l'aveu de tous ceux qui travaillent à l'instruction de la jeunesse, ces livres élémentaires sont les meilleurs qui aient été faits. Ils réunissent la précision à la netteté ; les principes développés avec méthode se gravent facilement dans l'esprit ; les définitions sont claires, et donnent une idée parfaitement juste des objets qu'on y traite. Le caractère principal des écrits de Port-Royal fut une logique serrée, et une élégance d'expression, qu'on regardait alors comme incompatibles entre elles. L'obstination d'Arnauld et de ses partisans entraîna par la suite la ruine de Port-Royal, et la dispersion des religieuses, qui n'avaient jamais rien entendu à ces disputes théologiques.

J'ai dit que les Jésuites avaient attaqué vivement Arnauld : ses amis prirent la résolution de leur répondre, et le choix qu'ils firent de celui qui devait défendre leur cause, prouve leur discernement profond. Pascal, génie précoce, qui serait peut-être devenu l'homme le plus étonnant de son siècle, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à l'éloquence et à la religion, fut chargé d'écrire contre les Jésuites. Ayant appris, seul, les premières parties des mathématiques ; parvenu à onze ans, sans le

* Voici les titres de ces ouvrages : Nouvelle Méthode pour apprendre facilement la Langue Grecque, in-8°, Paris, 1819 ; Nouvelle Méthode pour apprendre facilement la Langue Latine, in-8°, Paris, 1819 ; La Logique, ou l'Art de penser, in-12°, Delalain, Paris, 1816.

secours d'aucun maître, jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide, géomètre fameux à dix-sept ans, il abandonna les sciences à trente, pour se livrer à l'éloquence religieuse*. Ses *Lettres provinciales*, dont tout le monde parle, et que peu de personnes connaissent, ce livre que Boileau, avec une exagération excusable par le dessein qu'il avait de déconcerter un jésuite, mettait au-dessus des chefs-d'œuvre de l'antiquité, fut lu dans sa nouveauté avec cet intérêt et cette avidité que fait naître la perfection d'un style piquant et original, lorsqu'elle est jointe aux passions de l'esprit de parti.

Les premières Lettres provinciales ont pour objet de rappeler l'état de la question, et de défendre Arnauld contre ses adversaires; elles eurent un grand succès, mais elles ne produisirent aucun effet favorable au client de Pascal. L'auteur, irrité de cette espèce de défaite, crut porter un coup mortel aux Jésuites, en dévoilant la morale de leurs casuistes. Quelques-uns de ces pères avaient, dans leur solitude, imprudemment discuté les points de morale les plus importans. Le défaut d'usage du monde, le désir de ramener les grands à la religion, en leur rendant sa pratique facile, les avaient entraînés à quelques erreurs dont la publicité pouvait être dangereuse. Cette faute n'était point celle des Jésuites français, qui, sous Louis XIV, étaient des hommes aussi

* Pascal (Blaise), né à Clermont en Auvergne en 1623, mort à Paris en 1662. Mathématicien, Physicien, Théologien; écrivain du premier ordre. Ses Lettres Provinciales, ses Pensées, et ses autres œuvres, ont été rassemblées en cinq vol. in-8°, Lefèvre, Paris, 1819.

vertueux qu'instruits. Pascal qui, dans la dispute, avait surtout le talent de pousser les conséquences aussi loin qu'elles pouvaient aller, profita de l'avantage qu'il avait sur les Jésuites, les accabla avec les armes du ridicule et de la dialectique, et fut peut-être la première cause de leur destruction dans le siècle suivant. Il est difficile de donner une idée juste du style de ces Lettres. Une matière qui, au premier coup-d'œil, paraît si aride, prend sous la plume de Pascal une couleur agréable ; jamais le langage pédantesque de l'école ne se fait apercevoir parmi des plaisanteries intarissables. L'auteur présente à son lecteur, auquel il ne suppose aucune connaissance du sujet de la dispute, les objets dans un ordre et sous un point de vue qui les lui fait concevoir aussitôt. Au milieu de ces discussions, on rencontre quelquefois des traits de la plus haute éloquence. Je ne citerai qu'un passage sur la vérité. L'auteur s'adresse aux Jésuites : « Vous croyez avoir la force et l'impunité, mais je crois « avoir la vérité et l'innocence. C'est une étrange et « longue guerre que celle où la violence essaie d'op- « primer la vérité. Tous les efforts de la violence ne « peuvent affaiblir la vérité ; et ne servent qu'à la relever « davantage. Toutes les lumières ne peuvent rien pour « arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. « Quand la force combat la force, la plus puissante dé- « truit la moindre ; quand on oppose les discours aux « discours, ceux qui sont véritables et convaincans con- « fondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le « mensonge. Mais la violence et la vérité ne peuvent « rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là,

" néanmoins, que les choses soient égales ; car il y a cette " extrême différence, que la violence n'a qu'un cours " borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à " la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la " vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses " ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme " Dieu même."

Ce style serré, noble et soutenu, devait étonner les lecteurs, lorsqu'ils ne connaissaient encore en prose éloquente que les Lettres et les Traités de Balzac. Les Jésuites accusèrent Pascal d'avoir fait des citations fausses. Il se justifia par ses dernières lettres ; et quoique, dans ces sortes de discussions, celui qui attaque ait presque toujours de l'avantage sur celui qui se défend, l'auteur conserva son immense supériorité.

Pascal, après avoir fait cet ouvrage, où il avait mis peut-être trop d'aigreur, n'entra plus dans aucune dispute. Quoiqu'à la fleur de l'âge, des travaux immenses, les efforts surnaturels d'une imagination ardente, et surtout les suites d'un accident terrible, avaient détruit sa santé, et alteré son humeur*. Dévoré d'une mélancolie pro-

* Voici la narration de l'accident qui lui arriva : Un jour du mois d'Octobre 1654, étant allé se promener suivant sa coutume au pont de Neuilly, dans un carrosse à quatre chevaux, les deux premiers prirent le mors aux dents vis-à-vis d'un endroit où il n'y avait point de parapet, et se précipitèrent dans la Seine. Heureusement la première secousse de leur poids rompit les traits qui les attachaient au train de derrière, et le carrosse demeura sur le bord du précipice : mais on se représente sans peine la commotion que dût recevoir la machine frêle et languissante de Pascal. Il

fonde, il abandonna toute société, il dépouilla tout esprit de parti; et retiré dans une solitude, il employa ses talens sublimes à la défense de la religion. Pendant les quatre dernières années de sa vie, il s'occupa d'un ouvrage où il voulait démontrer jusqu'à l'évidence la vérité de la religion chrétienne. Il ne se servait pas, pour prouver l'existence de Dieu, de l'harmonie admirable de l'univers; il se privait de toutes les ressources de l'imagination; c'était par la raison seule qu'il voulait convaincre l'homme. L'éditeur de ses œuvres a cherché à développer le plan général du grand ouvrage que Pascal avait entrepris. Il me semble que ce plan est indiqué d'une manière plus lumineuse dans une des pensées chrétiennes de l'auteur des *Provinciales*. "A ceux, dit-" il, qui ont de la répugnance pour la religion, il faut " commencer par leur montrer qu'elle n'est point con-" traire à la raison; ensuite qu'elle est vénérable, et en " donner du respect; après la rendre aimable, et faire " souhaiter qu'elle soit vraie; faire voir son antiquité et " sa sainteté, par sa grandeur et son élévation; et enfin " qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien." L'habitude de Pascal, lorsqu'il travaillait à un ouvrage, était d'écrire toutes les pensées qui lui venaient sur cet objet; il les fondait ensuite dans un ensemble régulier.

eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouissement; son cerveau fut tellement ébranlé, que, dans la suite, au milieu de ses insomnies et de ses exténuations, il croyait voir de tems en tems, à côté de son lit, un précipice prêt à l'engloutir.—*Discours sur la Vie et les Ouvrages de Pascal, par M. Bossut.*

La mort l'ayant surpris avant qu'il eut mis en ordre ce travail, qui aurait été une des plus étonnantes productions de l'esprit humain, il ne nous est resté qu'un petit nombre de pensées, que l'auteur regardait comme des matériaux informes. Dans ces pensées échappées à l'auteur, sans qu'il ait pu prévoir qu'elles seraient publiées telles qu'il les avait écrites, on découvre tout le génie de Pascal. Quelques obscurités, quelques légères incorrections, n'empêchent pas qu'on y admire l'éloquence jointe à la dialectique, la précision la plus rigoureuse, et les tournures les plus piquantes, les plus originales, sans aucun mêlange de mauvais goût.

Mallebranche.

La *Recherche de la vérité*, du père Mallebranche, peut être regardé comme un modèle du style qu'on doit employer dans la métaphysique. L'auteur a partagé les erreurs de Descartes*; il n'a pas assez réprimé les

* Descartes, comme tant de grands esprits, n'avait pu se défendre de la tentation de faire un monde, et n'y avait pas mieux réussi. L'erreur la plus naturelle à l'esprit humain, dès qu'il veut atteindre à l'origine des choses, c'est-à-dire, chercher ce qu'il ne trouvera jamais, a toujours été de se mettre tout uniment à la place de l'auteur des choses, et de refaire en imagination l'ouvrage de la pensée divine. Il est donc tout simple que chaque philosophe ait fait son monde, l'un avec le feu, l'autre avec l'eau; celui-ci avec l'éther, celui-là avec des atômes. Je ne vous entretiendrai pas sûrement de toutes ces cosmogonies ques les curieux trouveront partout.

Si l'on a renoncé enfin à expliquer la théorie et les moyens de

écarts d'une brillante imagination, mais il développe de grandes vérités morales, et n'est jamais tombé dans l'obscurité et dans la sécheresse des idéologues modernes. Toutes les opinions de Mallebranche ont quelque chose de sublime : son style élève la nature humaine, et la sépare de ce que la matière a de vil et de grossier. Il pense que les rapports de nos esprits avec Dieu sont naturels, nécessaires, indispensables ; et que les rapports de nos esprits avec le corps ne le sont pas moins. Les faiblesses inévitables de l'homme sont attribuées à la dégénération d'un état plus parfait. En cela Mallebranche rentre dans les idées de Pascal sur le péché originel.

l'Architecte éternel, c'est depuis que deux génies puissans, l'un en Mathématiques, l'autre en Métaphysique, Newton et Locke, parvenus à démontrer le plus clairement qu'il était possible, celui-là les lois du mouvement, celui-ci les opérations de l'entendement humain, ont en même tems avoué tous les deux l'impossibilité de connaître la cause qui meut les corps, et l'action de la faculté pensante pour mouvoir le corps humain.

La Dioptrique de Descartes, et son application de l'Algèbre à la Géométrie, est une découverte qui l'a mis au rang des inventeurs en Mathématiques. Personne n'ignore les obligations que nous lui avons sous des rapports bien plus étendus, puisque, par la révolution qu'il opéra dans la philosophie spéculative, il fut véritablement le réformateur de l'esprit humain. Il apprit aux hommes à n'affirmer, sur chaque objet, que ce qui était clairement renfermé dans l'idée même de cet objet. C'est ainsi qu'il trouva les meilleures preuves que l'on eût encore données de l'existence d'un premier être, de l'immatérialité des esprits, et de l'immortalité de l'âme ; et son excellent livre *de la Méthode* réduisit en démonstration des vérités de sentiment.—*La Harpe, Lycée.*

Selon l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, les sens ne sont donnés à l'homme que pour conserver son corps, et le garantir des dangers dont il est environné. Si l'homme se livre à leur impulsion, soit pour contenter sa curiosité, soit pour trouver des plaisirs, il ne peut que commettre des erreurs. De notre impuissance à lutter contre les sens, résultent les égaremens et les crimes de l'humanité. Les preuves de ce système sont tirées des nombreuses erreurs de nos sens. Deux hommes ne sentent pas l'un comme l'autre ; il y a autant de différence dans les sensations que dans les formes des individus. Les sens nous trompent sur l'étendue, la figure et la nature des objets. Ils sont fidèles et exacts, pour nous instruire des rapports que les corps qui nous environnent ont avec les nôtres ; mais ils sont incapables de nous apprendre ce que ces corps sont en eux-mêmes. Il faut se servir des sens pour conserver sa santé et sa vie ; mais on ne peut trop les mépriser quand ils veulent s'élever jusqu'à soumettre l'esprit. On voit que cette philosophie ramène à toutes les idées morales qui assurent la durée et le bonheur des sociétés : elle apprend à vaincre les orages des sens, et à consulter une raison indépendante du plaisir et de la douleur. Il peut y avoir des erreurs dans l'ensemble de cette doctrine, mais du moins ces erreurs ne peuvent être d'aucun danger*. Le style de Mallebranche répond à la sublimité de ses idées ; re-

* Mallebranche (Nicolas), oratorien, né à Paris en 1638, mort dans la même ville en 1715, de l'Académie des sciences. Entretiens sur la Métaphysique, plusieurs écrits polémiques contre Arnauld, etc.

marquez avec quelle éloquence il peint l'incertitude de l'homme qui veut percer des mystères supérieurs à la raison humaine. " On appréhende avec sujet, dit-il, de " vouloir pénétrer trop avant dans les ouvrages de Dieu : " on n'y voit qu'infinité partout, et non seulement nos " sens, notre imagination, sont trop limités pour les " comprendre ; mais l'esprit même, tout pur et tout dé- " gagé qu'il est de la matière, est trop grossier et trop " faible pour pénétrer le plus petit des ouvrages de " Dieu. Il se perd, il se dissipe, il s'éblouit, il s'effraie " à la vue de ce qu'on appelle un *atôme*, selon le lan- " gage des sens ; mais toutefois l'esprit pur a cet avan- " tage sur les sens et sur l'imagination, qu'il reconnaît " sa faiblesse et la grandeur de Dieu, et qu'il aperçoit " l'infini dans lequel il se perd ; au lieu que nos sens " rabaissent les ouvrages de Dieu, et nous donnent une " sotte confiance qui nous précipite aveuglément dans " l'erreur." Cette modestie d'un esprit supérieur, cette clarté dans les idées, cette éloquence dans la diction, ne sont-elles pas bien au-dessus du style ordinaire de nos Traités de Matérialisme, où la présomption imprudente de l'homme est aussi repoussante que l'obscurité et la sécheresse des pensées ?

La Bruyère.

Le tableau complet des mœurs et des travers du siècle de Louis XIV fut fait par un homme que l'on peut regarder comme le plus grand observateur qui ait existé. La Bruyère composa ce recueil unique dans son genre,

des réflexions que les premières classes de la société purent fournir à un esprit doué du tact le plus délicat, sur les nuances des devoirs de l'homme et sur les convenances de mœurs*. On pourrait reprocher quelques erreurs de goût à ses réflexions sur les ouvrages d'esprit. L'ancienne réputation de Rabelais et de Ronsard avait pu l'égarer ; mais ce qu'il dit sur les hommes, sur les femmes, sur la cour, sur les usages, sur les jugemens, sur les esprits forts, est un modèle de raison et de justesse. Son style est vif et naturel ; le tour de ses phrases est varié et original. La Bruyère fut, comme tous les grands hommes de son siècle, le défenseur de la religion. Ses argumens contre les esprits forts ont quelque rapport avec ceux de Pascal. Les jeunes gens qui se destinent à la diplomatie, doivent lire avec attention la digression de la Bruyère sur les fonctions des ambassadeurs. Ils y trouveront développés, avec une sagacité étonnante, tous les moyens de réussir dans une négociation.

De la Rochefoucault.

Les *Maximes de la Rochefoucault* sont loin de pouvoir être comparées aux *Caractères*. Le style de cet ouvrage a beaucoup de rapport avec celui des écrivains du dix-huitième siècle. On peut reprocher avec justice à

* La Bruyère, né à Dourdan en 1639, mort à Versailles en 1696 ; de l'Académie française, auteur des *Caractères*, l'un des meilleurs livres en prose du dix-septième siècle. Œuvres de la Bruyère, édit. stér. d'Herhan, 1803, 3 vol. in-12°.

la Rochefoucault, d'ailleurs si estimable par les vertus qu'il déploya dans ses dernières années, d'avoir affaibli l'enthousiasme que doivent inspirer les grandes actions, d'avoir trop réussi à étouffer dans l'homme les nobles sentimens de l'amitié, du courage, et de la générosité; d'avoir enfin développé les premiers germes du systême de l'intérêt personnel, dont on a tant abusé dans le siècle suivant.

Madame de Sévigné.

Dans la revue des écrivains du grand siècle, on ne doit point oublier Madame de Sévigné, qui devint auteur classique sans le savoir. Ce n'est pas dans un extrait qu'on pourrait faire connaître ce mêlange d'aisance, d'abandon, de grandes idées; ce naturel dans les tableaux et les récits, cette variété charmante des objets dont s'occupe une femme qui nous fait partager, pour quelques momens, ses passions, ses goûts, ses souvenirs, et même ses préjugés. Le respectable abbé de Vauxcelles, que la mort vient d'enlever aux lettres*, caractérise très-bien le style de Madame de Sévigné. " Cette plume, (dit-il,) devint la plus infatigable, la plus soutenue, la plus simple, la plus brillante, la plus variée, la plus semblable à elle-même, dont on ait jamais recueilli les lettres†."

* En 1803.

† Sévigné (Marie de Rabutin, marquise de), un des ornemens de la cour et du règne de Louis XIV, naquit en 1625. Elle fut élevée par Marie de Coulanges sa mère, et par l'abbé de Coulanges

Madame de Lafayette.

Je ne quitterai point les moralistes, parmi lesquels j'ai cru devoir placer Madame de Sévigné, sans faire mention de Madame de Lafayette, qui la première abandonna les traces de la Calprenède et de Mademoiselle Scudéri, pour donner au style du roman le naturel et les grâces qui lui conviennent*.

Mézerai—Le père Daniel—Vertot—Saint-Réal.

Le siècle de Louis XIV produisit quatre historiens célèbres ; Mézerai, le père Daniel, Vertot, et Saint-Réal. Le premier mérita un grand succès par de profondes connaissances politiques, et par un style précis et nerveux. Lié dans sa jeunesse avec Richelieu, lorsque celui-ci fut nommé orateur du clergé aux Etats de 1514,

son oncle, le même dont il est tant parlé dans ses lettres sous le nom de *bien bon*. Elle savait le latin, l'italien, et l'espagnol. A l'age de dix-huit ans elle épousa Henri, marquis de Sévigné. Elle a eu un fils et une fille, dont on sait combien il est parlé dans ses lettres. Demeurée veuve à l'age de vingt-cinq ans, elle ne songea jamais à se remarier. Elle mourut en 1696. Madame de Sévigné, dit Voltaire, était la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce. Ses lettres sont remplies d'anecdotes, écrites avec liberté et d'un style qui peint et anime tout ; elles sont recueillies en 8 vol. in-12°.

* Lafayette (Marie-Magdeleine de la Vergne, comtesse de). Sa princesse de Clèves, et sa Zaïde, furent les premiers romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, et des aventures naturelles décrites avec grâce. Morte en 1693.

il fut à portée d'étudier nos usages, nos mœurs, nos lois, et notre ancienne constitution. Les ouvrages de Mézerai se ressentirent des études qu'il avait faites. On n'avait pas encore vu un tableau aussi fidèle et aussi complet des événemens qui composent notre histoire. Le style de cet auteur, qui écrivit dans le commencement du règne de Louis XIV, a un peu vieilli; cependant on le lit toujours avec intérêt; et la méthode scrupuleuse de l'historien dédommage de quelques détails minutieux et inutiles*.—Le père Daniel chercha à se frayer une route nouvelle dans une carrière difficile. Ses récits ont moins de sécheresse que ceux de son prédécesseur; les faits y sont disposés d'une manière plus intéressante; et le style du jésuite a une correction et une élégance inconnues à Mézerai.—Vertot eut plus d'éloquence et de mouvement. Le choix qu'il fit des sujets qu'il traita dut influer sur son talent†. Les Révolutions des Empires offrent à la curiosité des lecteurs ces mouvemens politiques où les grands caractères se déploient, où les passions violentes se développent et se combattent, où les désastres inséparables du bouleversement donnent à l'histoire un intérêt que ne peut avoir la peinture des époques plus heureuses et plus tranquilles. *Les Révolutions romaines, celles de Suède*, et la *Conjuration de*

* Mézerai, né près de Falaise en 1610, mort à Paris en 1683, secrétaire de l'Académie française. Auteur d'une Histoire de France, en 3 vol. in-fol.

† Daniel (Gabriel), historiographe de France, né à Rouen en 1649, a rectifié les fautes de Mézerai sur les première et seconde races. Mort en 1728.

Portugal, assurent à l'abbé de Vertot une place distinguée parmi les bons historiens. *L'Histoire de Malte*, que l'auteur composa dans sa vieillesse, est très inférieur aux ouvrages dont je viens de parler*.—Saint-Réal a été admiré dans le dix-huitième siècle, quoiqu'il eût été peu estimé tant qu'il a vécu. On ne peut attribuer cette faveur qu'à quelques idées hardies que l'auteur a introduites dans ses récits. On a reproché à Vertot de l'inexactitude, et l'on n'a pas remarqué que le *Don Carlos* de Saint-Réal, la *Conjuration de Venise*, n'étaient que des nouvelles bien écrites, et que le style seul distinguait cet auteur du romancier Varillas. La *Vie d'Octavie*, puisée dans de bonnes sources, et écrite avec grâce et élégance, est le meilleur ouvrage de Saint-Réal, et cependant celui dont on ait le moins parlé†.

L'éloquence chrétienne est un des plus beaux titres que le siècle de Louis XIV ait à l'admiration des siècles futurs. Arrêtons-nous un moment sur les difficultés que durent éprouver les grands hommes qui se distinguèrent dans cette carrière. Lors des premiers siècles de l'Eglise, les ministres de l'Evangile avaient des réformes à faire, et des changemens à opérer dans la discipline ecclésiastique ; ils avaient des idolâtres à convertir, des hérésiarques à combattre, des empereurs à appaiser. Leurs discours produisaient sur-le-champ des effets favorables à

* Vertot (René-Aubert de), né en Normandie en 1655, mort en 1735. Ses *Révolutions*, en 7 vol. in-8°, Paris, 1795, Renouard.

† Saint-Réal (G. de), né à Chambéri en 1620, mort en 1692. Ses Œuvres en 8 vol. in-12°, Paris, 1757.

la religion. On peut se rappeler Saint-Augustin, employant son éloquence à détruire des fêtes profanes qui s'étaient maintenues dans l'église d'Hippone; Saint-Chrysostôme, recueillant dans son église Eutrope, ancien favori d'Arcadius, monstre qui avait abusé de son crédit sur un empereur trop faible, qui s'était livré à tous les excès, et que le peuple voulait massacrer. Le vénérable père de l'Eglise implore la grâce du coupable qui se repent, montre au peuple l'image présente de la fragilité des grandeurs humaines, et rappelle cette belle maxime : *vanité des vanités!* Quel beau champ pour l'éloquence! On peut se représenter Saint-Ambroise fermant à Théodose les portes de l'Eglise après le massacre de Thessalonique; trait peut-être unique dans l'histoire, et qui fait autant l'éloge de l'empereur que du ministre des autels!

Les prédicateurs modernes n'avaient point les mêmes ressources. La religion, sous Louis XIV, était fondée sur des bases inébranlables. Ils n'avaient à combattre que les vices des hommes et cette incrédulité cachée, plus difficile à détruire que l'idolatrie. Je vais m'efforcer de donner une idée du parti qu'ils ont su tirer de leur situation, et des ressources qui leur restaient.

Bourdaloue.

Bourdaloue peut être considéré comme le père de l'éloquence chrétienne. Il avait pour principe de ne jamais employer le langage des passions pour les combattre; il craignait, par une éloquence trop vive, de les

réveiller plutôt que de les détruire. On voit qu'il s'était privé lui-même des plus puissans moyens qui sont à la disposition de l'orateur. Il y substitua une logique serrée et puissante. L'incrédule ne put échapper à ses raisonnemens victorieux. Profond dans la connaissance des livres saints, nourri de la doctrine des Pères, il terrassait le vice par des autorités accablantes. On lui a reproché un peu de sécheresse dans le style, trop d'antithèses, des divisions et des subdivisions trop multipliées. Ces défauts tiennent au motif respectable qui avait dirigé ce grand prédicateur. Ceux qui veulent apprendre à raisonner avec méthode, et connaître tous les secrets de la dialectique, doivent le lire avec attention*.

Massillon.

Massillon avait un système opposé. Il crut qu'on ne pouvait convertir les hommes qu'en cherchant à toucher et à émouvoir fortement leurs cœurs. De là l'expansion affectueuse pour des frères égarés, qui caractérise l'éloquence de cet orateur. Aucun prédicateur, avant Massillon, n'avait pénétré plus avant dans les replis cachés du cœur humain. Connaissant parfaitement un monde corrompu, dont il déplore les faiblesses et les égaremens, il combat les vices de toutes les classes de la

* Bourdaloue, Jésuite, né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704; Prédicateur. Ses Sermons en 16 vol. in-8°, Paris, 1707, et années suivantes.

société, il en développe les suites funestes, et il va chercher au fond d'une conscience agitée les vaines excuses que le pécheur invente pour se tromper lui-même. Tantôt ministre d'un Dieu irrité, il remplit les grands de la terre d'un salutaire effroi, en leur peignant la fin terrible du mauvais riche; tantôt, organe consolant de la clémence divine, il rassure son auditoire par le tableau du retour de l'enfant prodigue, et par la conversion de la femme pécheresse.

Outre cette éloquence entraînante qui tient au style nombreux et périodique, Massillon avait de ces traits sublimes qui ne s'expriment que par quelques mots. Louis XIV venait de mourir; ce roi, si grand aux yeux des hommes, avait disparu de la terre qu'il avait remplie du bruit de sa gloire. Massillon fait son éloge funèbre, et commence ainsi : Dieu seul est grand, mes frères!

Une cause peut ajouter à l'effet des sermons de Massillon. Il les prononça devant Louis XIV dans des tems de malheur, lorsque ce colosse de grandeur s'écroulait et semblait expier devant Dieu l'orgueil de ses anciennes victoires. Massillon prêcha ensuite devant Louis XV, agé de dix ans. C'est dans ces sermons, qui portent le nom de *Petit Carême*, et qui sont proportionnés à l'âge du jeune prince, que l'on trouve cette morale douce, ces grâces touchantes, ce tendre intérêt, que Massillon seul a su joindre à l'éloquence religieuse*.

* Massillon (J. B.), né à Hières en 1663, mort à Clermont en Auvergne en 1742; Oratorien, évêque de Clermont, de l'Académie française. Prédicateur très-célèbre, excellent écrivain. Ses Sermons en quinze vol. in-12°, Paris, 1745.

Massillon peut être compté parmi les grands moralistes, et sous ce rapport être mis à côté de la Bruyère. On trouve fréquemment dans ses sermons des portraits frappans, qui annoncent la plus profonde connaissance du cœur humain ; il peint l'homme du siècle, désabusé de tout, insupportable à lui-même et à ceux qui l'entourent. "Jetez les yeux vous-même, (dit-il,) sur " une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, " et que le long usage des plaisirs a rendues également " inhabiles et au vice et à toutes les vertus. Quel nuage " éternel sur l'humeur! Quel fond de chagrin et de " caprice ! Rien ne plaît, parce qu'on ne saurait plus " soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous " environne, des chagrins secrets qui nous déchirent. Il " semble qu'on fait un crime au reste des hommes de " l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel " qu'eux ; on leur reproche en secret ce qu'on ne peut " plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à " la place des plaisirs." Est-il possible de mieux peindre le vide affreux qu'éprouve, lorsqu'il vieillit, l'homme qui n'a confié son bonheur qu'à des jouissances frivoles et passagères ?

Fénélon.

Fénélon est regardé comme un auteur religieux, puisque la plus grande partie de ses ouvrages a la Religion pour objet. Moins éloquent que Massillon, dan la chaire, il se distingua par des ouvrages d'un genr

différent. Observateur profond, moraliste plein de douceur dans son livre de l'*Education des Filles*, politique et religieux dans la direction de la conscience d'un roi; moins piquant, mais plus instructif que Lucien, dans les *Dialogues des Morts*; rival de Cicéron dans les *Dialogues sur l'Eloquence*, et digne élève d'Homère dans *Télémaque*, il eut un charme, un abandon dans le style, qui lui furent particuliers, qui ne peuvent se sentir que par une lecture suivie, et qui par conséquent ne sauraient être indiqués dans des citations isolées*.

Fléchier.

L'oraison funèbre était plus favorable à l'éloquence que les sermons. Le sujet était fixé d'une manière certaine : la pompe funèbre de l'église, le deuil des auditeurs, la mort d'un personnage illustre; tout devait inspirer à l'orateur des idées touchantes et élevées. Fléchier eut, pendant sa vie, de grands succès dans cette carrière; mais ses Oraisons funèbres, tant de fois citées dans les rhétoriques, ne sont peut-être pas dignes de l'admiration que leur accorde Rollin†, lorsqu'il les met presque au-

* Fénélon, né au Querci en 1651, mort en 1715 à Cambrai; de l'Académie française. Ses Œuvres impr. par Didot en 9 vol. in-4°.

† Rollin (Charles), de Paris, né en 1661, mort en 1740, professeur, recteur de l'Université de Paris, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, littérateur, historien. Traité des Etudes, Histoire Ancienne, Histoire Romaine, etc. Œuvres com-

dessus des discours de Bossuet. Fléchier prodigue trop les antithèses, il sacrifie quelquefois la justesse d'une idée au désir de faire une période arrondie; enfin il épuise souvent une belle pensée, par une abondance de mots qui ne flattent que l'oreille. On pense donc qu'il ne faut le proposer pour modèle aux jeunes gens, qu'avec des correctifs et des restrictions. Il paraît surtout nécessaire de leur indiquer les *faux brillans* qui peuvent les éblouir plus facilement que les beautés réelles. On doit cependant excepter de ce jugement, peut-être trop sévère, l'éloge de Turenne*; les défauts y sont beau-

plètes, avec la continuation de l'Histoire Romaine, par Crevier, 60 vol. in-8°, et Atlas in-4°, Paris, 1807.

Crevier parle ainsi de cet excellent écrivain : " Nul attrait plus " puissant n'a fait chérir de toute l'Europe tout ce qu'a écrit M. " Rollin, que celui de la vertu, qui respire dans son livre à chaque " page. On ne peut s'empêcher d'aimer un écrivain qui fait " éclater partout le respect pour la religion, l'amour de tout ce qui " est bon et louable, la candeur et la droiture de la plus belle âme " qui fut jamais."—*Rhétorique Française, par Crevier.*

Montesquieu a dit aussi de Rollin : " Un honnête homme a par " ses ouvrages d'histoire enchanté le public. C'est le cœur qui " parle au cœur; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler " la vertu : c'est l'abeille de la France."—*Œuvres diverses.*

* Turenne (Henri, vicomte de), fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, naquit à Sedan en 1611. La nature et l'éducation concoururent également à former ce grand homme. Son goût pour les armes se décida par l'étude de la vie des grands capitaines. Maréchal-de-camp à vingt-trois ans, il obtint le bâton de Maréchal de France à trente-deux. Si l'on excepte la victoire des Dunes, qu'il gagna sur les Espagnols et qui fut suivie de la prise de Dunkerque, Turenne n'a jamais fait de conquêtes écla-

coup plus rares que dans les autres ouvrages de Fléchier, et l'on y trouve des beautés du premier ordre*.

Bossuet.

Je terminerai cette longue suite des auteurs qui ont fleuri dans le grand siècle, par Bossuet, le dernier père de l'Eglise, qui fut aussi illustre comme historien et comme théologien, que comme orateur. Ses *Variations* sont un ouvrage plein de force et de méthode. Le *Discours sur l'histoire universelle* est un modèle dans un genre absolument nouveau. On y voit les générations se succéder et se chasser, pour ainsi dire, les unes les autres ; les rois sont précipités du haut de leurs trônes dans l'abyme de l'éternité ; la politique des peuples, leurs victoires, leurs révolutions, tout enfin se conforme aux volontés d'un Dieu qui préside constamment à ces grandes catastrophes de l'espèce humaine. L'auteur peint d'un seul trait les caractères des princes, la législation des Etats, les opinions des peuples ; et il en tire une conclusion sublime sur la fragilité des grandeurs de l'homme.

tantes, ni livré de ces grandes batailles dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre ; cependant, comme il a toujours su réparer ses défaites, et exécuter de grandes choses avec peu de moyens, il fut regardé comme le plus habile capitaine de l'Europe. Il fut tué en 1675, auprès du village de Saltzbach.

* Fléchier (Esprit), né dans le comtat d'Avignon en 1632, mort en 1710 ; évêque de Nîmes, membre de l'Académie française. Œuvres complètes, Nîmes, 1782, dix vol. in-8°.

" Ainsi, (dit-il au Dauphin,) quand vous voyez passer " comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les " rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont " fait trembler tout l'univers ; quand vous voyez les As- " syriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, " les Grecs, les Romains, se présenter devant vous suc- " cessivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les " autres ; ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a " rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance " et l'agitation sont le propre partage des choses hu- " maines." Bossuet peint en profond politique les causes de la chute de l'empire des Perses. Les soldats de Darius étaient plongés dans la mollesse ; mais suivant les expressions de l'évêque de Meaux, l'armée des Grecs, médiocre à la vérité, pouvait être comparée à *ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits.* La décadence de l'Empire romain offre à Bossuet de nouveaux moyens de développer ses grandes vues sur la prospérité et la ruine des Etats.

Bossuet, après avoir cherché, d'après la politique humaine, les causes des grandes révolutions, rapporte tout aux décrets de l'Etre éternel qui dispose des Empires. Cette conclusion a un caractère de sublimité auquel ne pourront jamais atteindre les narrations qui n'ont pour objet que de retracer les fureurs et les folies des hommes. " Ce long enchaînement de causes particu- " lières (dit Bossuet), qui font et défont les empires, dé- " pend des ordres secrets de la divine providence. Dieu " tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les

" royaumes. Il a tous les cœurs en sa main ; tantôt il " retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par " là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des con- " quérans ? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et " il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invin- " cible. Veut-il faire des Législateurs ? Il leur envoie " son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait " prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les " fondemens de la tranquillité publique. Il connaît la " sagesse humaine toujours courte par quelque endroit ; " il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à " ses ignorances. Il l'aveugle, il la précipite, il la con- " fond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse " dans ses propres subtilités, et ses prétensions lui sont " un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables " jugemens, selon les règles de sa justice toujours infail- " lible." Ces mouvemens variés, cette rapidité entraînante, cette éloquente simplicité dans les expressions, sont le caractère du style de Bossuet.

Mais c'est dans ses Oraisons funèbres qu'il est plus généralement connu. Sa diction, pleine de force et de nerf, devient touchante quand la situation l'exige. Jamais orateur chrétien ne profita plus que Bossuet du caractère et de la situation des personnages dont il déplorait la mort. Lisez l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, vous y verrez une reine passant et repas-

* Henriette-Marie, fille d'Henri IV, et épouse de Charles I, roi de la Grande-Bretagne ; la plus malheureuse princesse de sa maison ; elle avait presque toutes les grandes qualités de son père. Morte en 1669.

sant les mers pour porter des secours à son époux; les tempêtes et les vagues la respectent. Vous admirerez le contraste du moment où elle s'embarqua pour aller partager la couronne d'Angleterre, avec celui où elle quitta cette île fameuse dans laquelle la tête de son époux devait tomber sur un échafaud. Quelles sublimes leçons!

Dans l'Oraison funèbre de Madame*, vous remarquerez, s'il est possible, de plus grandes beautés. Une princesse, agée de vingt-six ans, les délices de la Cour, célèbre par son esprit et par sa beauté, meurt subitement. L'église est tendue de noir, le cercueil est dans le chœur, la Cour est assemblée, et Bossuet monte en chaire. Placé entre l'autel et le cercueil, il commence par peindre la mort dans toute son horreur; les grandeurs du monde, la beauté, les plaisirs, finissent dans le tombeau. L'auditoire est pénétré de terreur; la pensée de la destruction pèse sur tous les cœurs, les épouvante, et les jette dans une morne consternation. L'orateur se tourne alors vers l'autel; les grandes idées de l'éternité et de l'immortalité de l'âme se réveillent et se développent; l'espérance renaît, et l'âme éprouve une sorte de soulagement. Aucun genre d'éloquence peut-il égaler, dans cette circonstance, l'éloquence chrétienne?

L'éloge du grand Condé termina la carrière oratoire

* Henriette-Anne, fille de Charles I, roi d'Angleterre, petite-fille de Henri le Grand, épouse de Philippe, Monsieur, frère unique de Louis XIV, princesse chère à la France par son esprit et par ses grâces; morte à la fleur de l'âge, en 1670.

de Bossuet*. On vit ce pasteur vénérable annoncer qu'il déposait le sceptre de l'Eloquence, et qu'il voulait se borner désormais à la pratique des plus humbles vertus chrétiennes. C'était afin de se rapprocher des pauvres, de les soulager, de les instruire ; c'était pour aller faire aux enfans le catéchisme dans l'église de Meaux, que Bossuet quittait une Cour dont il était regardé comme le directeur spirituel. Quel tableau, que la mort d'un héros, et la retraite du plus grand des orateurs chrétiens ! " Heureux (dit Bossuet), si averti par " mes cheveux blancs, du compte que j'ai à rendre de " mon administration, je réserve au troupeau que je dois " nourrir de la parole de la vie, les restes d'une voix qui " tombe, et d'une ardeur qui s'éteint†."

* Condé (Louis II de Bourbon, prince de), surnommé le Grand, naquit à Paris en 1621, de Henri II, prince de Condé.

La plupart des grands capitaines le sont devenus par degrés. Condé naquit général ; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel. A vingt-deux ans il gagna la bataille de Rocroy sur les Espagnols. Après une longue carrière militaire, dont il a terni la gloire par une faute que rien ne peut justifier (car il porta les armes contre sa patrie), carrière qu'il a illustrée par de brillantes victoires, telles que celles de Fribourg, de Nortlingue, etc. et par la prise de Dunkerque à la vue de l'armée espagnole, Condé se retira à Chantilly, où il cultiva les lettres au sein de la gloire et de la tranquillité. Il mourut en 1686.

† Bossuet (Jacq. Bénigne), né à Dijon en 1627, mort à Paris en 1714 ; évêque de Condom, puis de Meaux, membre de l'Académie française. Ses Œuvres, Versailles, 1815, 40 vol. in-8°.

CHAPITRE XIII.

Causes morales et politiques qui ont influé sur le génie des écrivains de ce siècle.

A LA mort de Mazarin*, lorsque Louis XIV voulut gouverner par lui-même, les circonstances ne pouvaient être plus favorables pour perfectionner la langue. La plus grande partie des chefs-d'œuvre de Corneille avaient paru; et ceux qui les avaient admirés étaient dignes de sentir l'harmonie des vers de Racine. L'Etat était tranquille dans l'intérieur; et le jeune monarque, qui méditait déjà ses grands projets, avait jugé, comme François Ier, que le règne le plus brillant s'obscurcit et s'éclipse dans la postérité, s'il n'est pas célébré par les écrivains contemporains. Colbert† fut donc chargé d'encourager

* Guilio Mazarini, cardinal, n'eut point de lettres-patentes de premier ministre, mais il en fit les fonctions. Nous lui devons le traité des Pyrénées, qui fut suivi du mariage de Louis XIV avec l'Infante d'Espagne, et fit beaucoup d'honneur à son génie et à sa politique.

† Jean-Baptiste Colbert s'avança uniquement par son mérite; Contrôleur-général en 1664, on peut le regarder comme le fondateur du commerce, et le protecteur de tous les arts. Mort en 1683.

les gens de lettres. Ce ministre, peu instruit en littérature, s'adressa d'abord à Chapelain, auteur d'une grande réputation, et qui n'avait pas encore publié ce poème barbare dont le nom seul rappelle les satires de Boileau. Chapelain eut la bonne foi d'accueillir Racine, jeune encore; ou plutôt, son défaut de goût l'empêcha d'entrevoir la carrière que devait remplir l'auteur de la *Nymphe de la Seine*. Qui le croirait? Les premiers vers de Racine furent corrigés par Chapelain*.

Tout, dans ce siècle, contribuait à exciter le génie des auteurs. La magnificence des fêtes que donnait le monarque, les monumens qu'il élevait, l'éclat de ses victoires dont la gloire rejaillissait sur toute la nation, le nom français respecté par l'étranger, le goût décidé du prince pour les ouvrages d'esprit, devaient, en forçant l'admiration générale, enflammer l'émulation de ceux qui avaient le sentiment de leurs forces, et produire ces efforts du travail et de l'imagination qui répandirent en si peu de tems, dans l'Europe entière, la langue de Racine et de Pascal.

L'inégalité des conditions, si nécessaire dans tout état policé, ne fut point un obstacle pour ceux que leur génie appelait, soit à de grandes places, soit aux faveurs du prince. Les dignités de l'Eglise furent la récompense de l'éloquence chrétienne. Mascaron† fut évêque:

* Chapelain (Jean), de Paris, né en 1595, mort en 1674. Versificateur français. Odes: la Pucelle, poème héroïque en 12 chants, de 1200 vers chacun, Paris, 1656, in-fol.

† Mascaron (Jules), de Marseille, né en 1634, évêque de Tulle et puis d'Agen. Ses Oraisons funèbres sont écrites éloquemment,

Fléchier, né dans l'obscurité, eut le même rang; Bossuet joignit à l'épiscopat l'honneur de travailler à l'éducation du Dauphin* ; Bourdaloue, qui par des vœux indissolubles s'était interdit toute prétention aux honneurs ecclésiastiques, fut admis à la Cour et recherché dans la meilleure compagnie de la capitale. Racine, Boileau, Molière, jouirent de toutes les faveurs qu'un homme de lettres peut espérer. Quels chefs-d'œuvre ne devaient pas produire la nature de ces récompenses, et l'heureux discernement dans le choix de ceux qui en étaient honorés! Remarquez bien qu'aucun de ces hommes célèbres ne sortit de son état. Racine et Boileau furent toujours poètes; et suivant les lois de l'Eglise, qui méconnaît pour ses ministres les distinctions humaines, les orateurs de la chaire furent seuls appelés à des dignités qui paraissaient étrangères à leur naissance.

Les mœurs, quoiqu'un peu galantes, au commencement de ce règne fameux, eurent constamment toute la sévérité extérieure. On ne fit pas, comme sous le règne suivant, une gloire de la séduction; on n'éleva point les trophées déshonorans d'une corruption profonde; on ne regarda point comme un honneur d'être le fléau de la tranquillité des pères et des époux: le bon goût, la perfection du langage, étaient intimement liés à cette décence des mœurs. On sait ce qu'ils ont perdu, lorsque le vice n'a plus connu de frein.

mais elles ne peuvent cependant pas être comparées à celles de Bossuet. Mort en 1703.

* Louis, Dauphin, nommé Monseigneur, le seul enfant de Louis XIV qui vécut, né le 1 Nov. 1661, mort le 14 Avril, 1711.

Le caractère principal des bons auteurs du siècle de Louis XIV fut le naturel et la vérité. Ce fut à la religion qu'ils durent ce caractère*. L'écrivain qui croit à la religion a des bases certaines, il ne fatigue point son imagination en cherchant à pénétrer des mystères inaccessibles à notre faiblesse ; il ne se livre point au délire de ses pensées ; il ne corrompt point sa raison et son style, par de vaines recherches et par des subtilités contraires au bon goût. L'incrédule, au contraire, s'abandonne en aveugle à la raison humaine, si faible pour expliquer tout ce qui est surnaturel ; il entasse systêmes sur systêmes, il s'égare dans un labyrinthe d'idées qui se contredisent ; son style, employé à peindre les écarts d'une imagination incertaine et insensée, perd le naturel et la vérité. Cette opinion n'a été justifiée que par trop d'exemples.

Dans ce siècle si fécond en grands hommes et en belles actions, voyez Corneille employer sa vieillesse à

* On pourra objecter que les grands écrivains de l'antiquite n'étaient point chrétiens. Je répondrai que la philosophie ancienne, privée des lumières de la révélation, avait des bases fixes en Religion, en Morale, en Politique. C'était véritablement l'amour de la sagesse. Etrangère à l'esprit de parti, respectant dans ses écarts mêmes la morale et les gouvernemens établis, elle cherchait avec simplicité et bonne foi la vérité, et le souverain bien qu'elle ne séparait point de la vertu. Les philosophes anciens, dont les principes n'ont pas été conformes à cette doctrine, sont aussi ceux qui, comme écrivains, ont acquis une réputation moins brillante et moins pure. On relit sans cesse Virgile avec délices ; et le pinceau hardi de Lucrèce étonne plus qu'il ne touche.— *M. Petitot.*

traduire un des plus beaux livres mystiques, Racine enseignant la religion à ses enfans, Boileau lui consacrant ses vers, Molière la respectant, La Fontaine armé d'un cilice, et Madame de Sévigné préférant un sermon à un spectacle ; voyez Pascal méditant la défense de la foi ; voyez s'unir, dans une si belle cause, la dialectique de Bourdaloue, les grâces insinuantes de Fénélon, l'abondance de Fléchier, la douce éloquence de Massillon, et les foudres de l'Eglise mises dans les mains de Bossuet pour terrasser l'incrédulité et l'hérésie. Admirez le grand Condé s'humiliant devant la majesté de la religion, Turenne n'ayant d'espoir qu'en sa providence, et Louis XIV enfin courbant devant elle son front couronné de lauriers.

CHAPITRE XIV.

Dix-huitième siècle.

J. B. Rousseau.

Après ce beau siècle, les mœurs changèrent et le goût changea avec elles. Le langage cynique, où l'oubli des bienséances fut souvent porté à l'excès, remplaça la langue décente d'une Cour où la politesse avait été perfectionnée. Bientôt on trouva de la monotonie dans les chefs-d'œuvre; et pour flatter le goût d'un public blasé, on eut recours aux tours de force, aux termes ampoulés, aux sentimens exagérés; les jeux de mots, les expressions détournées de leurs véritables acceptions, les frivoles jeux d'esprit, firent oublier la gaîté franche et naïve de nos bonnes comédies. Cette révolution ne se fit point avec lenteur; elle fut opérée par les auteurs mêmes que l'on peut regarder comme ayant tenu aux deux siècles. Fontenelle et la Motte y contribuèrent puissamment. Avant de parler d'eux, je ne dois pas oublier de faire mention de J. B. Rousseau, digne élève de Boileau, qui mérita le premier rang dans un genre où nos grands

poètes ne s'étaient pas exercés. Ses Odes, tirées des Pseaumes, ne surpassent point les chœurs d'Athalie et d'Esther; mais le poète lyrique n'avait point de modèle parfait pour celles dans lesquelles il a traité des sujets profanes. C'est pour quelques unes de ces odes sublimes qu'il doit être placé parmi les bons auteurs classiques. L'ode au Comte du Luc est un de ses chefs-d'œuvre. Le Comte, fatigué par de longs travaux, avait une très faible santé; le poète, dans son délire, suppose qu'il est doué des talens d'Orphée :

Ah! si ce dieu sublime échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts;

Je n'irais point, des Dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprête,
Leurs augustes secrets;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Le poète, nouvel Orphée, parle à Pluton en faveur de son bienfaiteur, et il ajoute ces beaux vers :

C'est ainsi qu'au-delà de la barque fatale
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi;
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Le mouvement de cette ode, son plan qui, dans un

beau désordre, présente tous les caractères d'une profonde combinaison, l'harmonie des vers, la magnificence des expressions, forment un des plus beaux morceaux poétiques de notre langue.

Rousseau créa en France le genre des Cantates ; non seulement il fut bien supérieur aux poètes italiens, mais il n'eut point d'imitateurs dans son pays. Dans sa vieillesse, il écrivit plusieurs épîtres et plusieurs allégories en vers marotiques. Le succès de ses épigrammes lui avait donné du goût pour ce langage vieilli, qui n'a de charmes que dans les petites poésies malignes, ou dans les récits naïfs. Rousseau, malheureusement, n'avait point la naïveté de La Fontaine. C'est ce qui explique pourquoi ses derniers ouvrages eurent peu de succès*.

Crébillon.

Crébillon obtint de grands succès dramatiques ; et sa tragédie de *Rhadamiste* mérita d'être placée à coté des chefs-d'œuvre de la scène française. Trop de négligence dans son style, une fougue d'imagination qui détruisait quelquefois la netteté de ses idées, un goût trop vif pour les sentimens romanesques, nuisirent aux développemens du talent vraiment original de ce grand poète†.

* Rousseau (J. Bapt.), né à Paris en 1671, mort à Bruxelles en 1741, poète français. Odes, épitres, épigrammes, quatre comédies en vers, et trois en prose, poésies diverses, lettres.

† Crébillon (Prosper Jolyot de), né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762, de l'Académie française. Auteur de neuf tragé-

La Motte.

La Motte, qui n'avait eu que de faibles succès dans la poésie, à laquelle il avait consacré toute sa jeunesse, prit dans un âge avancé, le parti de s'élever contre un art qu'il avait cultivé sans sortir de la médiocrité. Cette composition avec son amour propre l'entraîna à combattre indistinctement toutes les anciennes règles de la littérature; il les considéra comme des préjugés qu'un siècle éclairé doit proscrire. Bientôt il entassa sophismes sur sophismes dans les discours qui accompagnèrent ses tragédies, dans ses réflexions sur Homère, et dans ses autres traités. Un style piquant et agréable, un talent distingué pour la discussion, un soin constant d'éviter le pédantisme, lui procurèrent des succès, d'autant plus grands que ses adversaires n'eurent pas le talent de se faire lire.

Fontenelle.

Fontenelle eut, dans sa jeunesse, le malheur d'être un des détracteurs de Racine. Il paraît que la tragédie d'*Aspar*, dont la chute fut si éclatante qu'elle donna lieu à une épigramme célèbre sur l'origine des sifflets, dé-

dies. Boileau fut fort mécontent, et presque indigné des premières : il faut noter que celles qui ont paru après 1711 ne sont pas les meilleures. Toutefois il y eut un tems où l'on mettait Crébillon en parallèle avec Voltaire ; même avec Corneille et Racine. Ses Œuvres, 2 vol. in-8°, Renouard, Paris, 1818.

goûta Fontenelle d'un genre pour lequel il n'avait aucun talent. Il sentit très-bien qu'il ne parviendrait jamais à une grande réputation pour la poésie. Il se livra donc avec ardeur à l'étude des sciences exactes, où il acquit bientôt des connaissances plus étendues que profondes. Voulant couvrir par les agrémens du bel-esprit l'aridité des sciences, il donna le premier l'exemple de la confusion des styles; innovation que l'on peut considérer comme le signe certain de la décadence d'une langue. Les poésies pastorales du philosophe eurent plus de succès; mais elles furent bientôt négligées, par la raison que le bel-esprit ne supplée jamais long-tems au ton naturel et vrai. L'*Histoire des Oracles* fut un des ouvrages de Fontenelle qui fit le plus de bruit. Plusieurs opinions, cachées cependant avec l'adresse la plus déliée, manquèrent de rendre ce triomphe fatal à l'auteur. La protection d'un ministre alors tout-puissant* sauva Fontenelle. Le livre des Mondes fut encore plus répandu que l'Histoire des Oracles. Le but de l'auteur était de mettre l'astronomie à la portée des esprits les moins éclairés, et surtout des femmes. C'est dans cet ouvrage que les défauts qui résultent de la confusion des styles se font principalement remarquer, et cependant il eut un succès qui dura plusieurs années. Les *Dialogues des Morts* sont au-dessous de tout ce que Fontenelle a écrit

* C'est Marc-René de Paulmi, marquis d'Argenson, alors Lieutenant de police, et depuis Garde-des-sceaux, qui écarta la persécution qui allait éclater contre Fontenelle; et ce philosophe le fait assez entendre dans l'éloge du Garde-des-sceaux d'Argenson, prononcé dans l'Académie des sciences.

en prose ; mais ce sont ses *Eloges* qui sont ses titres les plus justes et les plus durables à l'estime des savans et des gens de lettres. On y trouve de la clarté et de l'élégance ; l'instruction y est offerte sans pédantisme ; et les matières les plus obscures y sont éclaircies et développées avec netteté*.

Fontenelle fut le premier littérateur qui exerça une égale domination sur l'Académie française et sur l'Académie des sciences. D'Alembert† lui suc-

* Fontenelle (Bernard Le Bovier de), né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757 ; de l'Académie francaise, de celle des Inscriptions et Belles-lettres, secrétaire de l'Académie des sciences, neveu de Corneille. Eloges des Académiciens, Poésies diverses, Tragédies, Pastorales, avec un Discours sur l'Eglogue et une Digression sur les Anciens et les Modernes, etc. Ses Œuvres, Paris, 1752, 11 vol. in-12° ; Paris, Bastien, 1790, 8 vol. in-8°.

† D'Alembert (Jean Le Rond), né à Paris en 1717, mort en la même ville en 1784, de l'Académie des sciences. Auteur de la préface de l'Encyclopédie, de plusieurs Eloges, parmi lesquels se trouve celui de Boileau suivi de quarante notes, etc. Œuvres de D'Alembert, Paris, Bastien, an XIII, 18 vol. in-8°.

Voici l'opinion d'un de nos célèbres littérateurs sur cet écrivain, qu'on me saura peut-être gré deciter. " D'Alembert, si l'on écoute " le témoignage impartial des mathématiciens, était un génie du " premier ordre, et il a laissé dans cette carrière des traces de son " passage. On ne s'étonne pas de ce jugement, en lisant la portion " du discours préliminaire de l'Encyclopédie qui a rapport aux " sciences exactes. Peut-être n'a-t-on jamais porté, dans l'examen " de leurs principes et de leurs résultats, plus de finesse et de bonne-" foi. L'analyse qu'il fait de leurs procédés, la manière dont il " montre la vérité, acquérant d'autant plus de certitude qu'on fait

céda, et fut depuis remplacé par le marquis de Condorcet*.

Dans le commencement du dix-huitième siècle, les lumières étaient très-répandues, et les moyens de les acquérir étaient devenus faciles. Plusieurs dictionnaires avaient propagé des connaissances superficielles sur toutes les sciences, mais avaient nui au travail obstiné auquel ceux qui voulaient s'instruire avaient été obligés de se livrer dans le siècle précédent. Cette dangereuse facilité de pouvoir parler de tout sans être remonté aux sources, multiplia les demi-connaissances ; le nombre des auteurs s'accrut, et devint beaucoup plus considérable que sous le règne de Louis XIV. Dans cette multitude innombrable d'écrivains, qui parurent pendant le dix-huitième siècle, on distinguera quatre hommes qui, par leur génie, par leur style, par leurs opinions, ont influé puissamment sur la littérature, sur la philosophie, et sur la politique. Ces hommes sont Voltaire, Montesquieu, J. J. Rousseau, et Buffon.

" abstraction d'un plus grand nombre de circonstances réelles, et " n'étant vraiment complète que lorsqu'elle devient l'identité de " deux signes exprimant la même idée ; tout cela est d'un homme " qui plane de haut sur la science qu'il professe."— *De la Littérature Française pendant le dix-huitième siècle, par M. de Barante, pair de France.*

* Condorcet (Marie-J. Ant. Nic. Caritat de), né à Ribemont en Picardie, en 1743 ; mort à Bourg-la-Reine en 1794 ; de l'Académie française. Mathématicien, philosophe, littérateur, éditeur de Voltaire. Œuvres de Condorcet, en 21 vol. in-8°, Paris, 1805.

Voltaire.

Le premier essai de Voltaire fut une tragédie qui donnait les plus heureuses espérances. A cette époque, les paradoxes de La Motte étaient accueillis par la plus grande partie des gens de lettres, et les défauts du style de Fontenelle se trouvaient dans la plupart des livres nouveaux. Voltaire fut d'abord frappé de cette décadence du goût et de cette confusion de styles qui annonçaient que la langue allait dégénérer. Son opinion, en matière de goût, fut marquée dans ses lettres à La Motte qui suivirent la tragédie d'*Œdipe*. On voit que le jeune poète s'élève avec force contre les innovations qu'on voulait introduire dans la poésie dramatique. Dans la multitude d'ouvrages de différens genres que Voltaire composa, il ne suivit pas avec assez d'exactitude les préceptes qu'il avait donnés lui-même. On n'eut presque jamais à lui reprocher, ni le néologisme, ni des constructions vicieuses ; mais on remarque, surtout dans ses ouvrages en prose les plus sérieux, un penchant invincible à un genre de plaisanterie qui lui était particulier. L'*Histoire de Charles XII* en offre quelques exemples. L'*Essai sur l'histoire générale* est encore moins exempt de ce défaut. Toutes les fois qu'il s'agit des papes, des conciles, des divisions de l'Eglise, l'épigramme est substituée au ton noble et décent qui convient au sujet. Le *Siècle de Louis XIV* est l'ouvrage le plus parfait que Voltaire ait fait dans ce genre. Cependant il offre encore plusieurs traits de plaisanterie qui s'éloignent de la

sévérité de l'histoire. Quelques discussions littéraires de Voltaire, éparses dans l'immense recueil de ses œuvres, sont des modèles de goût, lorsque l'auteur ne s'abandonne pas à ses passions violentes. Cet homme extraordinaire cultiva aussi les sciences; mais une étude aussi aride convenait très-peu à son imagination ardente : suivant l'opinion de ses amis qui étaient le plus à portée de le juger sous ce rapport, il ne fut jamais qu'un savant médiocre. Ses tragédies sont, avec celle de *Rhadamiste et Zénobie*, les plus beaux ouvrages de ce genre qui aient paru depuis Racine. On a reproché avec raison à Voltaire de n'avoir pas été assez sévère sur le choix des ressorts et des moyens, d'avoir été trop prodigue de déclamations philosophiques, et d'avoir trop sacrifié à l'effet théâtral; malgré ces défauts, il sera toujours regardé comme un des poètes qui ont le plus honoré la scène française*. Le poème de la *Henriade* étonna l'Europe,

* Voltaire (Franç.-Marie Arouet de), né en 1694, mort en 1778. Poète épique, dramatique, satirique; historien, philosophe, etc. Illustre dans tous les genres. Ses Œuvres, Kell, 1785, 70 vol. in-8°, ou 92 in-12°.

Qu'on me permette de citer ici l'opinion du célèbre rhétoricien, M. Blair, qui, secouant tout préjugé national, a lu nos chefs-d'œuvre littéraires avec cette étude et cette attention qu'ils méritent, et a ensuite exprimé ses sentimens avec cette impartialité hardie et cette candeur noble qui font honneur à l'homme de lettres. Voici ce qu'il dit de cet auteur, quand il l'examine comme poète tragique : " Voltaire, in several of his tragedies, is inferior " to none of his predecessors. In one great article he has outdone " them all, in the delicate and interesting situations which he has " contrived to introduce. In these lies his chief strength. He is

qui paraissait convaincue que notre poésie ne pouvait convenir à la grande épopée. On vit, pour la première fois, un long poème héroïque en vers alexandrins, dont le style n'était point monotone, et qui pouvait se faire lire sans fatigue. Les défauts du plan, le choix du merveilleux qui n'est point assez épique, les caractères qui ne sont point assez soutenus, ont seuls nui à la *Henriade*, dont le style est généralement noble, harmonieux, et élégant. Les poésies fugitives de Voltaire surpassèrent celles de Chaulieu pour la pureté et l'élégance, mais ne purent les surpasser pour la grâce, et pour une certaine mollesse dont Chaulieu seul connut le charme.

Voltaire fut le premier qui fit connaître aux Français la littérature anglaise. L'enthousiasme qu'il excita pour les philosophes de cette nation donna une nouvelle force à l'esprit d'innovation qui commençait à se répandre. La hardiesse des idées politiques, tout annonça un changement prochain dans les lois et dans le gouvernement de la France.

" not, indeed, exempt from the defects of the other french trage-
" dians, of wanting force, and of being sometimes too long and
" declamatory in his speeches; but his characters are drawn with
" spirit, his events are striking, and in his sentiments there is
" much elevation. His Zaïre, Alzire, Mérope, and Orphan of
" China, are four capital tragedies, and deserve the highest praise.
" What one might perhaps not expect, Voltaire is, in the strain of
" his sentiments, the most religious and the most moral of all tra-
" gic poets."—*Blair's Rhetoric, Lecture XLVI.*

Montesquieu.

Les *Lettres persannes*, de Montesquieu, se ressentirent un peu de l'esprit qui régnait pendant la régence*. Cet ouvrage, qui sous une forme agréable et piquante renferme de grandes vues, peut être regardé comme le premier modèle de cette multitude de livres, qui, pendant le dix-huitième siècle, offrirent un mêlange singulier de sérieux et de frivole, de raisonnemens dogmatiques et de tableaux licencieux. Les *Lettres persannes* annoncèrent un génie original; quelques écarts sur la politique, quelques diatribes contre la religion, n'empêchèrent pas les bons juges d'apercevoir dans Montesquieu un observateur profond et juste, dont quelques idées pourraient être altérées par les préjugés nouveaux, mais qui conserverait, du moins en politique, les principes invariables sur lesquels reposent les sociétés.

L'*Esprit des Lois* justifia cette opinion. Le but de Montesquieu, ainsi qu'il l'annonce lui-même, paraît avoir été d'augmenter les connaissances des gouvernans sur le principe, l'étendue, et les bornes de leur pouvoir, et de faire comprendre aux gouvernés qu'il est de leur intérêt de se soumettre aux lois de leur pays.

Ce livre, dangereux peut-être dans un état tranquille et bien organisé, devint utile, lorsque pour sortir de l'anarchie on recourut à des principes fondamentaux. C'est ce qui distingue glorieusement Montesquieu comme phi-

* C'est de la régence du duc d'Orléans, Philippe II, qu'on parle ici.

losophe; c'est ce qui explique pourquoi, lorsque les troubles ont cessé, la réputation de ce grand homme n'a presque point été attaquée.

Le style de Montesquieu est loin d'avoir le nombre et l'harmonie qui distinguent la diction des auteurs du siècle précédent. La recherche d'une précision trop rigoureuse, l'envie de multiplier les traits frappans, ont donné aux écrits de cet auteur un ton quelquefois épigrammatique qui ne convient point à la gravité des objets*.

* Il me semble qu'on ne développe pas assez le noble ouvrage du président Montesquieu, c'est pourquoi je vais prendre la liberté de donner ici ce que M. de Barante en dit : " Montesquieu se " consacra tout entier à étudier, en philosophe, les lois qu'il con- " naissait déjà comme magistrat. Il voulut rechercher comment " les lois positives dépendent des mœurs des peuples, de la forme " du gouvernement, des circonstances physiques du pays, des " événemens historiques, enfin de tout ce qui forme l'ensemble de " chaque nation : ce fut le travail de sa vie. C'est ainsi qu'il a " élevé le monument qui peut-être honorera le plus et son siècle et " son pays. Ce n'est pas cette haute éloquence de Bossuet, pla- " nant au-dessus des empires, jetant un regard d'aigle sur leurs " révolutions et sur leurs débris, se plaçant comme spectateur au- " dessus de la nature humaine pour chercher les voies de la provi- " dence. Il n'y a rien là qui soit directement applicable au bien " des hommes et à la police des sociétés. On y apprend à dé- " daigner, par une sublime exaltation, les plus vastes événemens " de ce monde, pour ne songer qu'à un autre avenir. Mais un " autre genre d'honneur est dû à celui qui offre des leçons prati- " cables, et qui trouve le point précis où les principes des choses se " rattachent à la fois, aux détails positifs de la politique, et à la " connaissance générale et élevée des hommes, de leurs vertus, de

Les *Considérations sur la Grandeur et la Décadence des Romains*, sont le livre où Montesquieu a le plus approché de la perfection sous le rapport du style. Constamment rapide et pressante, la diction a de la force, de

" leurs vices, de leurs diverses tendances. C'est là le caractère
" du livre de Montesquieu. On se plaît à voir une âme supérieure,
" animant par la grandeur de ses vues la méditation des règles
" textuelles qui nous gouvernent. On éprouve tout le charme de
" cette chaleur, qui règne dans la région idéale de la philosophie;
" en même tems, un esprit applicable se montre toujours à travers
" l'éclat des idées générales, ou des peintures éloquentes.

" Aucun livre ne présente plus de conseils utiles pour le gou-
" vernement et l'administration des nations européennes, et surtout
" de la France. Montesquieu ne s'est pas perdu dans de vaines
" théories; il s'est pénétré de la connaissance de l'histoire; il a
" démêlé le caractère de ses concitoyens, dans ses rapports avec
" leur constitution; il a voyagé pour comparer les divers gou-
" vernemens modernes, et rechercher les traces de leur commune
" origine. Qu'il ait attribué trop de pouvoir aux climats et au sol;
" qu'il n'ait pas assez expressément dit que le principe assigné par
" lui à chaque forme de constitution doit exister, mais ne se trouve
" jamais dans sa perfection, de sorte que le type de ces trois formes
" ne saurait se rencontrer sans mélange; qu'il ait négligé des res-
" trictions, qu'on supplée aisément en raisonnant avec bonne-foi;
" qu'il se soit complu quelquefois dans un langage brillant, et qui
" semble peu digne de lui et de son sujet: ce sont là des reproches
" sans importance. Mais cette passion pour la justice, cette haine
" éclairée du despotisme, qui ne se répand point en vagues décla-
" mations, qui démêle avec sagacité tout ce qui peut y entraîner
" les peuples, qui en démontre toutes les infamies et toutes les ab-
" surdités, tantôt avec la raison qui juge, tantôt avec le sentiment
" qui s'indigne: voilà ce qui anime d'un bout à l'autre l'Esprit des

la pureté, et de l'élégance. Quelques mots suffisent souvent pour exprimer des vues vastes et profondes. L'histoire romaine, peinte à grands traits dans cet ouvrage peu étendu, se grave facilement dans la mémoire des lecteurs; le tableau des mœurs a un coloris comparable à celui de Tacite; les causes secrètes des révolutions importantes sont développées avec une sagacité, et décrites avec une chaleur qui ne peuvent appartenir qu'à un homme de génie.

J. J. Rousseau.

Un homme dont les talens ne se développèrent que fort tard, étonna l'Europe par une sorte d'éloquence qui paraissait n'avoir point été connue des écrivains du siècle précédent. La politique, la morale, prirent sous la plume de J. J. Rousseau, une forme nouvelle; un attrait invincible attaché à son style, multiplia ses admirateurs et ses partisans; et l'on ne vit pas sans étonnement le philosophe genevois devenir l'idole d'un monde qu'il affectait de haïr et de mépriser.

Les causes de ce contraste singulier se trouvent non seulement dans la légèreté et dans l'inconséquence des

" lois, et ce qui lui assure à jamais l'amour et l'admiration des gens " de bien."

Montesquieu, né en 1689, mort en 1755; de l'Académie française. Ses Œuvres, avec ses éloges par D'Alembert et Villemain, les notes d'Helvétius, de Condorcet, et de Voltaire; suivies du Commentaire sur l'Esprit des lois par M. le Comte Destutt de Tracy, pair de France, 8 vol. in-8°, Paris.

français à cette époque, mais dans le caractère de J. J. Rousseau, et dans l'art qu'il eut de se mettre toujours dans une position favorable au succès de ses opinions. Quelques réflexions serviront à éclairer sur le secret de son éloquence. Le succès étonnant du *Discours sur les Sciences et les Arts,* indiqua à Rousseau la route qu'il fallait suivre pour exciter l'admiration et l'enthousiasme du public. La position d'un homme de lettres qui déprime les objets de ses études constantes, avait, par sa singularité, influé beaucoup sur le triomphe du Genevois; ce fut un exemple du parti qu'un auteur pouvait tirer de sa situation personnelle, dans la composition d'un ouvrage systématique. La découverte de ce nouveau moyen de gloire fut pour Rousseau un trait de lumière. Le philosophe alors ne s'occupa qu'à renforcer les avantages de sa position. Il ne connut plus aucune convenance; la société parut lui être devenue en horreur; il s'isola entièrement; et du haut de cette espèce de tribune, qu'il s'était faite avec beaucoup d'art, il put, sans garder de ménagemens, se livrer à toute l'impétuosité de son imagination, dont les productions originales devinrent plus piquantes par la position de l'écrivain.

Rousseau exerça une grande influence sur son siècle. Les hommes nés avec un caractère sérieux et méditatif, que les plaisanteries de Voltaire ne séduisaient pas, lurent avidement les ouvrages du philosophe de Genève; les âmes honnêtes se laissèrent facilement entraîner sous les étendards d'un homme qui semblait porter jusqu'à l'excès l'amour de la vérité et de la vertu, et qui surtout ne négligeait aucun moyen pour émouvoir et attendrir le

cœur. La mode de mettre partout de la *sensibilité*, paraît avoir commencé à Rousseau. Personne n'abusa plus que lui du goût qu'il avait su inspirer aux lecteurs, pour des rêveries vagues auxquelles on attacha une grande importance, lorsqu'on exagéra les délices de la *mélancolie*.

Rousseau passa encore pour être un des plus grands peintres des passions. Plusieurs passages de ses ouvrages justifient cette opinion. Mais on y remarque souvent, plutôt une grande chaleur de tête, qu'une véritable sensibilité*.

Buffon.

Rousseau a été regardé comme un de nos plus grands écrivains en prose, et comme un des peintres les plus éloquens de la nature ; mais Buffon méritera toujours de lui être préféré sous l'un et l'autre de ces rapports.

Marchant sur les traces d'Aristote† et de Pline‡, ce grand homme consacra sa vie entière à l'étude de la na-

* Rousseau (Jean-Jacq.), né à Genève en 1712, mort à Ermenonville en 1778. Ses Œuvres, Paris, 8 vol. in-8°, Berlin, 1817.

† Aristote, philosophe grec, né à Stagire vers l'an 384 avant l'ère vulgaire, mort à l'âge de 63 ans. On distingue entre ses nombreux ouvrages, ceux qui traitent de la Rhétorique, de la Poétique, de la Politique, et des Animaux.

‡ Pline, né l'an 23 de l'ère vulgaire. Victime de l'éruption du Vésuve en 79. Auteur latin d'une Histoire naturelle en trente-sept livres.

ture, et accumula cette multitude de matériaux nécessaires à l'édifice immense et majestueux qu'il éleva*. Son style lumineux a constamment une dignité noble qui convient aux objets que l'auteur décrit; l'éloquence, dont sa diction est animée, ne dégénère jamais en déclamation, elle ne se permet aucun écart, elle ne sort jamais du ton qui convient au sujet, et elle se soutient toujours au milieu des détails minutieux dans lesquels le naturaliste est obligé d'entrer. Un des beaux morceaux que l'on admire dans Buffon est la description de l'homme. Pline a traité le même sujet avec assez d'étendue. Il peut résulter du parallèle des deux auteurs, quelques réflexions nécessaires pour bien apprécier Buffon. Les deux naturalistes s'accordent sur les soins à donner aux enfans dès leur naissance. Pline rapporte plusieurs fables reçues dans son tems sur les différentes espèces d'hommes; Buffon puise dans les savans et dans les voyageurs dignes de foi des notions beaucoup plus justes, ses aperçus sont plus profonds, ses conjectures plus fondées. Pline, pour donner une idée de l'homme par excellence, trace le portrait de Cicéron, le libérateur de la patrie; Buffon, plus hardi, peint l'homme en général; le tableau qu'il présente des facultés intellectuelles et physiques de ce chef-d'œuvre de la création, est non seulement éloquent, mais par la variété des couleurs il peut être regardé comme un modèle de

* C'est son Histoire naturelle, une des trois entreprises qui ont signalé le dix-huitième siècle. Buffon, Œuvres complètes, mises en ordre par M. de Lacépède, 76 vol. in-18°, Paris, 1799-1802.

poésie descriptive. Pline, en terminant sa description, s'attriste par la peinture des misères de l'homme. Il répète que la vie est une ombre, que l'on ne doit point se fier au bonheur; et, pour mettre le comble au découragement, après s'être étendu sur les maux de l'humanité, il finit par insinuer que l'âme ne survit point au corps. Buffon, au contraire, élève continuellement l'âme de l'homme, par l'idée qu'il lui donne de sa supériorité sur les autres animaux. En parlant de la mort, il multiplie ses efforts pour en diminuer les horreurs, et pour familiariser l'humanité avec l'arrêt irrévocable de la providence. Le style de l'auteur latin est plein d'harmonie et de douceur; il annonce, dans Pline, un homme qui aimait à raconter des faits extraordinaires, et qui se plaisait à enchanter ses auditeurs par des récits intéressans. Le style de Buffon est plus soutenu, sans avoir moins de charmes; jamais l'auteur ne se livre à des digressions qui l'éloigneraient du sujet qu'il traite.

Tels furent les quatre grands hommes de génie qui, sans se préserver entièrement du goût dominant de leur siècle, ont, par des chefs-d'œuvre, soutenu l'éclat de la littérature française. La fin du dix-huitième siècle s'honore aussi d'avoir vu fleurir le peintre de l'antique Grèce, qui sous le nom d'Anacharsis retraça les mœurs, les rapports politiques de la patrie des Périclès et des Démosthène*; le poète élégant qui sut faire passer dans

* C'est J. J. Barthélemy, auteur du Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire; 7 vol. in-8°, Paris, 1817.

" L'érudition n'avait pas encore (dit M. de Barante) été consacrée

la versification française les beautés didactiques des *Géorgiques* de Virgile* ; l'auteur plein de sel et d'enjouement, qui, sur les traces de Molière, de Boileau, et de Pope, soutint la cause du goût et combattit la fausse philosophie† ; enfin le littérateur célèbre qui, après avoir fait retentir sur la scène les noms de *Warwick* et de *Philoctète*, rappela le tems où Quintilien recueillait les débris de la bonne littérature, et donnait, par ses écrits, l'exemple et les préceptes de l'éloquence‡.

" à un pareil emploi. Au lieu de présenter l'aride résultat de ses " travaux, et tout l'échafaudage des recherches, l'abbé Barthélemy " sut mettre l'érudition en action ; et en usa pour tracer un vivant " tableau de l'ancienne Grèce. Cette peinture est aussi animée que " si elle était le fruit de la seule imagination. Le long travail né- " cessaire pour en préparer les matériaux n'a pas refroidi l'auteur ; " on voit qu'il avait devant les yeux tout ce qu'il avait placé dans sa " mémoire : c'est peut-être à ce goût vif pour l'antiquité, où il avait " si bien su se transporter, que le style de l'abbé Barthélemy a dû " quelques rapports éloignés avec le style de Fénélon. Du moins " est-il vrai que Platon l'a par-fois rendu éloquent, comme Homère " avait rendu Fénélon poétique."

* C'est une allusion à Delille, poète célèbre, qui a écrit plusieurs poèmes et de bien bonnes traductions. Les Jardins, l'Homme des champs, sont ses plus beaux poèmes ; et sa traduction du Paradis perdu de Milton, est la meilleure que nous ayons. Ses Œuvres, Paris, 17 vol. in-18°.

† C'est le poète Gresset qui à écrit le Méchant, comédie excellente, plusieurs poèmes, et un Discours sur l'harmonie. Ses Œuvres, Paris, Renouard, 3 vol. in-8°.

‡ Ce Littérateur renommé est La Harpe, né à Paris en 1739, mort dans la même ville en 1803. Pièces de théâtre, Leçons de Littérature au Lycée, en 16 vol. in-8°, etc.

Parmi ceux que le dix-huitième siècle semble avoir légué au dix-neuvième, pour la gloire des lettres françaises, on distinguera le poète élégant et harmonieux qui, en peignant la solemnité du *Jour des morts*, déploya tous les trésors que la sensibilité et la religion peuvent fournir à une imagination forte et brillante, à vingt ans traduisit Pope, traça pendant une longue proscription les premiers chants d'un poème épique, et qui, dans des *dissertations littéraires*, a souvent rappelé la prose des grands écrivains du siècle de Louis XIV*.

On n'oubliera pas non plus l'auteur comique, qui, bannissant de son théâtre les petites nuances, la fausse délicatesse, et les subtilités métaphysiques, fait revivre la gaîté de l'ancienne comédie†.

J'ai cherché à représenter un tableau fidèle des progrès de la langue française, et des causes de sa décadence. On a vu que les nouveaux systêmes, qui se sont succédé si rapidement dans le dix-huitième siècle, ont contribué à la faire dégénérer. Le commencement du dix-neuvième, signalé par l'oubli de ces vaines théories, par le retour aux bons principes, annonce la renaissance des

* C'est M. de Fontanes, membre de l'Institut. Le poème auquel on fait ici allusion a pour titre la Grèce sauvée, ouvrage que ce poète n'a pas encore publié, mais dont on a entendu réciter plusieurs morceaux qui promettent à notre littérature un autre chef-d'œuvre épique.

† Ce disciple de Thalie est Collin-d'Harleville, auteur de l'Inconstant, de l'Optimiste, des Châteaux en Espagne, et de plusieurs épîtres en vers. Théâtre et poésies, 4 vol. in-4°, Paris, 1805.

lettres, et promet à la patrie de Corneille et de Racine une époque semblable à ces tems heureux où la langue latine reprit son ancienne splendeur sous les auspices glorieux de Titus et de Trajan.

FIN.

AUG 3 - 1966